

La séparation

Priest, Christopher

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Christopher

Priest

La séparation



folio
SF

Christopher Priest

La Séparation

Traduit de l'anglais
par Michelle Charrier



Denoël

Titre original :
THE SEPARATION

© *Christopher Priest, 2002.*
© *Éditions Denoël, 2005, pour la traduction française*

À Paul Kincaid

PREMIÈRE PARTIE

1999

Par ce jeudi après-midi de mars, la pluie tombait sans discontinuer sur Buxton, qu'elle voilait de nuages bas mouvants, gris et déprimants. Stuart Gratton, assis à une petite table dans la vitrine brillamment éclairée d'une librairie, le dos tourné à la rue, pivotait parfois pour regarder s'écouler le flot lent de la circulation et barboter les piétons, la tête basse, le parapluie au plus près des épaules.

Devant lui, étaient posés une demi-bouteille de vin du Rhin à moitié pleine et un verre presque vide, à côté duquel une unique rose rouge s'épanouissait dans une flûte au long col. À la droite de Stuart, attendait une pile de son dernier ouvrage, un grand format, *La Fureur épuisée* : l'histoire de l'opération Barbarossa, l'invasion allemande de l'Union soviétique en 1941, racontée de vive voix par quelques survivants ; à sa gauche, tout en bout de table, deux piles plus modestes de livres de poche, des rééditions parues en même temps que le grand format : *Le Dernier Jour de guerre*, qui avait établi sa réputation en 1981, avant d'être réimprimé plus ou moins régulièrement, et *Les Dragons d'argent*, un recueil de témoignages oraux, provenant ceux-là de soldats et pilotes impliqués dans la guerre sino-américaine des années quarante.

Le stylo-bille de Stuart était là aussi, à portée de main.

Le libraire, très attentionné malgré son embarras, s'était posté près de l'écrivain au début de la séance de dédicaces, une demi-heure auparavant, mais ses obligations l'avaient entraîné ailleurs quelques minutes plus tôt. Il s'appelait Rayner, voilà tout ce dont se souvenait Stuart, qui le regardait depuis l'autre côté du magasin s'absorber dans un problème quelconque de caisse ou de PC. Le représentant régional de l'éditeur, censé soutenir l'auteur durant la séance, avait téléphoné de son portable pour prévenir qu'un accident de la route sur la M1 allait le retarder. La librairie, située dans une petite rue non loin des grands magasins du centre-ville, n'était pas très fréquentée. Des passants s'y réfugiaient de temps en temps, ils examinaient avec curiosité Stuart et l'affiche placardée près de lui pour le présenter, mais ses œuvres ne leur faisaient apparemment aucune envie.

Quelques-uns s'étaient même enfuis en comprenant ce qu'il faisait là.

Il n'en avait pas été ainsi au début de la séance : à l'arrivée de l'écrivain, deux ou trois personnes l'attendaient, y compris un ami, Doug Robinson, qui avait eu la gentillesse de venir de Sheffield lui apporter son soutien moral. Sous prétexte de remplacer un vieil exemplaire usé, Doug avait même acheté un poche, que Stuart lui avait dédié avec reconnaissance. Il s'était aussi occupé des acquisitions des autres clients, mais ensuite, tout le monde était reparti. Doug attendait à présent son ami au bar du Thistle, deux portes plus loin. Rayner avait demandé à son hôte de signer quelques exemplaires supplémentaires qu'il « garderait en réserve », plus trois ou quatre ouvrages commandés par courrier, mais les choses en étaient restées là. D'une manière ou d'une autre, les gens achetaient les livres de Stuart, puisqu'ils se vendaient toujours bien et que lui-même était considéré dans sa partie comme un auteur important. Toutefois, ses lecteurs semblaient boudier Buxton par cet après-midi de pluie déprimant.

Il regrettait d'avoir accepté de venir : ayant déjà subi ce genre d'épreuves par le passé, il aurait dû savoir à quoi s'attendre. Le pire, c'était que pour arriver à temps en Angleterre, il avait interrompu un voyage de recherches à l'étranger. Le décalage horaire dû à la longue traversée de l'Atlantique lui pesait, le manque de sommeil de la nuit précédente l'épuisait, le travail en retard accumulé en son absence l'oppressait. Plongé dans son humeur introspective, il évoqua brusquement sa femme, Wendy, morte deux ans auparavant. Wendy avait aimé cette librairie ; elle s'y était procuré la plupart de ses livres. Lui n'y avait presque pas remis les pieds en deux ans. Le magasin avait changé : on y avait installé de nouveaux placards et étagères, un éclairage plus vif, quelques tables et chaises destinées aux clients.

La séance de dédicaces devait se poursuivre une bonne vingtaine de minutes encore, lorsqu'une passante entra, une grosse enveloppe matelassée sous le bras. Elle parcourut la boutique d'un regard rapide, repéra Stuart à sa table et s'avança aussitôt vers lui. Ils s'observèrent un instant. La chevelure, le manteau, l'enveloppe de l'arrivante étaient mouillés. L'impression fugitive de l'avoir déjà vue, de l'avoir rencontrée il ne savait où, traversa l'écrivain.

« Je voudrais un de ceux-là, s'il vous plaît », dit-elle en montrant la pile du *Dernier Jour de guerre*. Des gouttes de pluie tombèrent sur la table. « Je le paye ici ? »

— Non, il faut l'apporter à la caisse, répondit Stuart, agréablement surpris d'avoir enfin quelque chose à faire. Vous voulez une dédicace ?

— S'il vous plaît. Vous êtes bien Stuart Gratton ?

— Oui. »

Il ouvrit le livre à la page de garde, sur laquelle il commença à écrire.

« Mon père était un de vos lecteurs les plus acharnés, mais il est mort », reprit-elle très vite, avant qu'il eût terminé. « D'après lui, c'était très important que vous consigniez toutes ces expériences.

— Vous aimeriez une dédicace personnelle ? À votre nom ?

— Oh... non... Signez-le juste, s'il vous plaît. » Elle tourna la tête pour lire ce qu'il écrivait puis ajouta : « C'est à cause de mon père, en fait. Que je suis venue vous voir. » Coup de menton en direction de l'affiche, près de l'auteur. « En passant ici, l'autre jour, j'ai vu que vous alliez venir. J'habite à Bakewell. L'occasion était trop belle pour que je la laisse passer. »

Stuart termina par la date, avant de rendre le livre à l'inconnue en la remerciant.

« Mon père aussi avait fait la guerre, expliqua-t-elle, toujours aussi vite. Il a raconté ce qu'il a vécu dans des cahiers. Je me demandais si ça vous intéresserait... ? »

Elle désignait la grosse enveloppe.

« Je ne pourrai pas les faire publier à votre place, prévint Stuart.

— Ce n'est pas ça. Je pensais que vous voudriez peut-être les lire. J'ai vu votre annonce.

— Où donc ?

— Un ancien combattant qui avait fait la guerre avec mon père me l'a envoyée. Il l'avait remarquée dans un magazine, le *RAF Flypast*.

— Votre père ne s'appelait pas Sawyer, par hasard ?

— Si. Je suis une Sawyer. C'est mon nom de jeune fille. En voyant votre annonce, je me suis dit que vous pensiez peut-être aux cahiers de mon père.

— Il avait piloté un bombardier ?

— Oui, justement. » Elle poussa la grande enveloppe vers Stuart. « Je vous préviens : je n'ai pas lu ses cahiers. Je ne suis jamais arrivée à déchiffrer son écriture. Il n'en parlait pas beaucoup, mais il passait des heures dans sa chambre à les remplir. Ça faisait des années qu'il avait pris sa retraite, il avait vécu seul un bon moment, mais vers la fin, il avait emménagé chez mon mari et moi. Les deux dernières années et demie de sa vie, il les a passées avec nous, à griffonner sans arrêt. Je n'y faisais pas très attention, parce que ça l'occupait. Vous avez peut-être vécu quelque chose d'approchant... ?

— Non, absolument pas. Mes parents sont tous les deux morts depuis longtemps.

— Quoi qu'il en soit, mon père m'a dit un jour qu'il couchait tout par écrit – sa vie, son expérience dans la RAF, le moindre de ses actes. Ce qui me pose un autre problème. Presque toutes ses notes parlent de la guerre, alors que je ne m'y suis jamais intéressée. Mais on m'a

envoyé votre annonce – alors ma foi, me voilà. »

Stuart regarda l'enveloppe matelassée humide posée sur la table.

« Ce sont les originaux ?

— Non, les originaux représentent deux douzaines de cahiers d'écolier tout simples qui prennent la poussière dans son ancienne chambre. Je peux vous les procurer si vous en avez besoin, mais je vous ai apporté des photocopies. Je me suis dit que si ça ne vous intéressait pas, vous pourriez toujours recycler les feuilles.

— Eh bien, merci... euh ?

— Angela Chipperton. Mme Angela Chipperton. Vous croyez que mon père est bien l'homme que vous cherchez ?

— Je ne le saurai que quand j'aurai lu ses notes. En fait, je suis tombé sur un détail qui a éveillé ma curiosité. Sawyer est un nom assez répandu, vous en avez sans doute conscience. J'ai déjà reçu une douzaine de réponses à l'annonce, mais comme j'étais absent, je ne m'en suis pas encore occupé. Je lirai les mémoires de votre père dès que possible. Y avez-vous joint une adresse où vous contacter ?

— Une lettre de présentation avec mon adresse, oui.

— Je vous remercie infiniment, madame Chipperton. »

Stuart se leva.

« Ça m'ennuie de vous demander une chose pareille, dit-elle alors qu'ils se serraient la main, mais y a-t-il des chances que... Je veux dire, si les cahiers s'avèrent publiables et qu'il est question de paiement, est-ce que je...

— Je ferai de mon mieux, et je vous dirai ce que j'en pense. En pratique, de nos jours, il n'y a pas vraiment de marché pour les mémoires de guerre, à moins que leur auteur ne soit très connu.

— Quand j'ai lu votre annonce, vous comprenez, je me suis demandé s'il n'y avait pas quelque chose, là. Pour moi, c'était juste mon père, mais après tout, il avait peut-être joué un rôle important pendant la guerre.

— Je ne crois pas. Je n'ai jamais vu la moindre référence à un quelconque Sawyer dans les travaux officiels relatifs à cette période. À mon avis, c'était juste un pilote ordinaire. C'est pour ça que j'ai demandé des informations par petites annonces : je vais voir ce que je découvrirai. Il n'y a peut-être rien. Et puis bien sûr, il se peut que votre père ne soit pas l'homme qui m'intéresse. Mais s'il en sort quoi que ce soit, je vous préviendrai. »

Angela Chipperton ne tarda pas à partir. L'écrivain reprit sa faction dans la vitrine de la librairie.

Le lendemain, Stuart s'aperçut que l'enveloppe matelassée contenait plus de trois cents feuillets non numérotés, photocopiés comme le lui avait dit la visiteuse dans des cahiers d'écolier. Les lignes principales apparaissaient presque aussi nettes que le texte, présageant des heures de fatigue visuelle – un risque inhérent à l'activité de chercheur en histoire populaire. L'écriture, par endroits élégante et régulière, malgré sa petitesse, se révélait aussi dans de longs passages moins lisible, car plus erratique. Elle ressortait parfois tellement mal à la photocopie qu'on l'imaginait alors tracée au crayon. Stuart jeta un coup d'œil à quelques pages, les replaça dans l'enveloppe puis en sortit la lettre associée, qu'il rangea dans son dossier correspondance. Mme Chipperton habitait Bakewell, une petite ville du Derbyshire située de l'autre côté de Buxton, sur la route de Chesterfield.

Jusque-là, l'écrivain avait appris l'existence d'une douzaine d'officiers ou de simples soldats du nom de Sawyer, ayant bel et bien participé aux bombardements des villes allemandes organisés par la RAF dans les années quarante. La plupart étaient morts à présent, sans laisser de témoignage de ce qu'ils avaient vécu, hormis quelques lettres et photographies. Il avait réussi à en écarter la majorité, mais les autres nécessiteraient une enquête plus fouillée. Le défunt père de Mme Chipperton, quoique prometteur, avait quant à lui écrit un texte impressionnant par sa simple taille.

Stuart posa l'enveloppe matelassée au sommet de la pile bâtie à côté de son bureau. Plus tard, il prendrait le temps de lire tout cela. Les réponses à ses annonces sur Sawyer étaient pour la plupart arrivées avant son retour de voyage, lui imposant une tâche supplémentaire à laquelle il aurait dû s'attendre. Son long parcours circulaire lui avait permis d'obtenir plusieurs entretiens et de mener de longues recherches dans diverses archives. Il s'était rendu à Cologne, à Francfort et à Leipzig, avant de passer d'Allemagne en Biélorussie et en Ukraine – Brest, Kiev, Odessa –, puis de pousser au nord jusqu'en Suède ; pour conclure par une dizaine de jours sur les nerfs aux États-Unis, où il avait visité Washington DC, Chicago, St Louis, assailli par des policiers méfiants chaque fois qu'il prenait l'un des grands trains transcontinentaux et dans l'aéroport de départ de son unique vol intérieur. Les étrangers avaient de plus en plus de mal à voyager aux États-Unis, en partie parce que le change y était très difficile, mais surtout parce qu'on y considérait les Européens

avec une extrême suspicion. C'était un autre risque inhérent à l'activité de Stuart – du moins considérait-il les choses de cette manière –, mais les longues attentes imposées par la douane et par l'Immigration états-uniennes pour entrer dans le pays ou le quitter devenaient vraiment gênantes. Outre les problèmes posés par les déplacements eux-mêmes, ses recherches l'obligeaient à suivre les itinéraires habituels des vieillards mais aussi, de plus en plus souvent, de leurs veuves ou de leurs enfants adultes.

Toutefois, une foule de petites choses lui rappelait sans arrêt que son travail était très demandé, lui mettant du baume au cœur. À son retour, une montagne de lettres et de paquets l'attendait dans l'entrée, sa boîte de réception avait engrangé des centaines d'e-mails, son répondeur enregistré une vingtaine de messages, voire davantage. La plupart des correspondants avaient de toute évidence été contrariés de ne pas parvenir à le joindre sur son portable : qu'on considère la chose comme un avantage ou comme un inconvénient – tout dépendait du point de vue –, les téléphones cellulaires européens restaient inutilisables aux États-Unis pendant la dérégulation, qui suscitait d'ailleurs d'âpres querelles.

Stuart consacra deux jours à résorber son retard, heureux de se retrouver chez lui, au travail. Il étiqueta et classa ses cassettes audio les plus récentes, avant de les subdiviser pour les envoyer à l'entreprise de transcription habituelle. L'énorme biographie Sawyer se rappela alors à son souvenir, avec les détails tentateurs relevés dans certains passages. À long terme, il gagnerait du temps en la faisant retranscrire professionnellement – la société à laquelle il s'adressait employait un spécialiste du déchiffrement de manuscrits olographes. Lorsque la pensée se fut présentée, elle ne se laissa plus oublier. L'écrivain demanda par lettre les originaux à Angela Chipperton, joignant à sa missive un formulaire de renonciation légale au copyright qui lui permettrait de faire réaliser la transcription puis, plus tard, d'utiliser en cas de besoin des extraits du manuscrit.

Du coup, le problème Sawyer lui revint à l'esprit. Le matin de son quatrième jour à la maison, il s'installa devant son ordinateur, afin de composer avec soin une lettre destinée au sujet d'un de ses tout premiers entretiens.

M. le capitaine en retraite Samuel D. Levy
Boîte postale 273
Tananarive
République de Masada

Cher capitaine Levy,

J'espère que vous vous souvenez de moi : je suis venu à Tananarive il y a maintenant huit ans, discuter de votre expérience de pilote dans l'USAAF^[1] durant les campagnes de Chine et de Mandchourie de 1942-1943. Vous avez eu l'amabilité de me consacrer quelques heures. Nos conversations m'ont fourni des renseignements précieux sur les missions de bombardement incendiaire auxquelles vous avez pris part : l'attaque des forteresses japonaises de Nankin et d'Ichang. L'essentiel m'a servi pour mon histoire de la campagne, *Les Dragons d'argent : la Neuvième Armée de l'air états-unienne en Chine*. Je me rappelle avoir prié à l'époque mon éditeur de vous envoyer cet ouvrage en remerciement, mais je m'aperçois que je n'ai plus eu de vos nouvelles par la suite. Voilà donc un exemplaire de la réédition toute récente en livre de poche, au cas où le grand format ne vous serait pas parvenu. Comme dans les versions précédentes, votre récit figure en bonne place dans les premiers chapitres.

Permettez-moi d'en venir au fait.

Je m'intéresse depuis peu à la vie et à la carrière d'un ancien combattant, le capitaine de l'armée de l'air Sawyer. (Je ne connais ni son prénom ni même ses initiales.) Un certain mystère entoure M. Sawyer, je m'en suis aperçu grâce à Winston Churchill, en tombant sur une courte description de l'énigme dans le deuxième tome de ses mémoires de guerre : *La Guerre d'Allemagne : Volume II, La Plus Belle Heure*. Ci-joint une photocopie de l'extrait en question, tiré de l'appendice B, constitué des comptes rendus et mémorandums du Premier ministre durant la période concernée. Le compte rendu en question, envoyé à plusieurs membres du cabinet, est daté du 30 avril 1941. Churchill y décrit Sawyer comme un objecteur de conscience en même temps qu'un pilote de bombardier de la RAF. La chose lui semble surprenante. À moi aussi. Ce qui m'intéresse, pourtant, c'est surtout que jamais au cours de mes autres recherches, je n'ai trouvé la moindre mention d'un tel M. Sawyer. Il s'agit d'ailleurs de l'unique référence de Churchill à ce mystère.

Je déduis de ses mémoires que le Sawyer en question était un officier d'active de la RAF en 1941 – sans doute avant, peut-être après. L'information m'ayant vaguement rappelé quelque chose, j'ai jeté un œil ou une oreille à mes entretiens avec d'ex-membres de la RAF. Sur une de vos cassettes, figurait une référence anodine à un homme du

nom de Sawyer. Vous parliez alors de ce qui vous était arrivé avant votre départ pour les États-Unis, où vous vous êtes joint à l'escadrille de l'USAAF venue du Commonwealth, en prévision de l'invasion américaine des îles japonaises. Sans doute durant l'été 1941, à l'époque où la plupart des anciens de la RAF s'engageaient aux États-Unis.

Il me semble donc probable que vous apparteniez toujours à la RAF en avril – coïncidence à laquelle je ne suis pas indifférent. D'après le contexte de la cassette, il semblerait que le Sawyer anglais dont vous parliez était officier, peut-être pilote, mais impossible de dire s'il appartenait à votre propre équipage. À votre avis, s'agissait-il de celui à qui Churchill s'était brièvement intéressé, et si oui, l'auriez-vous par hasard bien connu, et pourriez-vous me dire quel souvenir vous en avez gardé ?

Vous devez bien sûr être très occupé : ne m'attends donc pas à une longue réponse de votre part. Toutefois, si l'histoire Sawyer se révèle prometteuse, mon éditeur me signera sans doute un contrat pour un livre sur le sujet. Dans ce, je pourrai à votre convenance vous rendre une autre visite à Madagascar afin d'enregistrer vos souvenirs comme nous l'avons déjà fait.

Mes recherches sur M. Sawyer débutent à peine. Il me reste d'autres pistes à explorer, car il est peu probable que vous ayez réellement été en relation avec lui : les rangs de la RAF comptaient sans doute beaucoup d'hommes de ce nom. Les petites annonces passées dans un éventail assez large de magazines destinés aux spécialistes et aux vétérans m'ont valu jusqu'ici une douzaine de réponses valables, d'anciens membres de la RAF ou de leur famille. M. Sawyer me semble néanmoins intéressant par d'autres côtés que son appartenance à la RAF, aussi serais-je ravi d'apprendre tout ce que vous pourriez m'en dire.

J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé, jouissant toujours de votre retraite dans la belle maison que j'ai eu la chance de visiter lorsque nous avons fait connaissance. J'attends de vos nouvelles avec le plus vif intérêt.

Sincèrement vôtre,

STUART GRATTON

Stuart Gratton était né dans la soirée du 10 mai 1941.

Quoiqu'il fût prématuré d'environ trois semaines, sa naissance se déroula sans problème. Son enfance, après-guerre, coïncida avec une période historique cruciale, forte d'énormes changements sociopolitiques, mais il la passa en majeure partie à l'école, quasi inconscient de ce qu'il advenait dans le vaste monde.

La guerre contre l'Allemagne représentait en ce qui le concernait un événement de l'époque de ses parents, par lequel les gens de leur âge étaient liés d'une manière qui lui échappait. De son point de vue personnel, les conséquences les plus intéressantes et les plus évidentes du conflit se résumaient aux immenses dégâts infligés à la plupart des grandes cités anglaises par les bombardements allemands. L'enfance de Stuart fut bercée par les programmes de reconstruction et de réparation publiques – mais des centaines d'hectares de Manchester, la ville voisine, restèrent cependant en ruine des années durant. Même dans le village sans importance stratégique où il habitait, les traces de la guerre subsistèrent longtemps. À moins de cinq cents mètres de chez lui, s'étendait une zone abandonnée où il allait jouer avec ses amis, « la base militaire », immensité bétonnée recouvrant un complexe souterrain très décrépit, qui avait servi pendant les hostilités d'abri antiaérien.

Plus tard seulement, lorsqu'une conscience adulte de ce qui l'entourait naquit en Stuart, son intérêt pour cette époque s'éveilla. D'abord à cause de sa date de naissance : hasard historique, le 10 mai 1941 représentait pour beaucoup d'historiens le point culminant de la guerre, le jour où les combats s'étaient interrompus, même si le traité proprement dit n'avait été signé que quelque temps plus tard. Quant à la mère du jeune homme, elle attachait une importance indéniable à cet anniversaire, puisque chaque année, elle se mettait alors à ressasser ses souvenirs du conflit.

Après le lycée, puis l'université, il devint professeur d'histoire. Le sujet lui inspirait un enthousiasme croissant, même si sa carrière d'enseignant l'intéressait de moins en moins. En 1969, il épousa Wendy, également professeur, puis ils vécurent quelques années dans des appartements de location proches de leurs écoles respectives. Deux fils leur étant nés durant les années 70, Stuart se mit à écrire des livres d'histoire populaire ou orale, dans l'espoir de joindre les deux bouts. Au début, ses efforts se concentrèrent sur le Blitz tels que le décrivaient les gens du cru. La guerre le fascinait, à cause du stoïcisme avec lequel les Britanniques avaient supporté les revers militaires et les terribles bombardements des civils. Il leur en était resté des souvenirs traumatiques, dont ils jouissaient toujours sombrement des années après le conflit. En 1970, la vie des survivants avait été

transformée par le boum de l'après-guerre, mais apparemment, ils considéraient toujours l'époque sinistre du conflit comme une expérience déterminante.

Les premiers livres de Stuart ne se vendirent pas trop mal, surtout dans les localités qui leur servaient de cadre, mais ne fournirent qu'un apport mineur aux revenus de la famille. Ensuite, il s'efforça de diversifier ses centres d'intérêt en écrivant dans les années 70 un traité classique sur la guerre sino-américaine. Il y expliquait pourquoi les succès militaires remportés contre Mao après l'invasion du Japon avaient mené les États-Unis à la stagnation socio-économique. À l'époque, la grave récession américaine lui posait des problèmes, comme elle le faisait encore. Le livre, quoique gratifié de critiques respectueuses et entreposé en librairie sur les étagères des ouvrages de référence, ne modifia guère non plus les finances des Gratton.

En 1981, le père adoptif de Stuart, Harry, mourut en lui léguant la maison qu'il habitait toujours, une demeure en pierre sise dans un village de la banlieue de Macclesfield. La même année, sortit le livre qui allait lui permettre de se faire un nom et de transformer sa situation matérielle : *Le Dernier Jour de guerre*.

Stuart y affirmait dans son introduction que le conflit anglo-allemand avait duré très exactement un an, du 10 mai 1940 au 10 mai 1941. Certes, l'Angleterre et la France avaient déclaré la guerre à l'Allemagne début septembre 1939, mais les combats n'avaient vraiment commencé qu'en mai de l'année suivante. Jusqu'à là, ils s'étaient limités à des escarmouches, certaines impressionnantes et destructrices, mais qui ne représentaient pas en elles-mêmes une guerre totale. C'était la période qu'un sénateur isolationniste américain, William E. Borah, avait surnommée « la drôle de guerre ».

Le 10 mai 1940 se produisirent trois événements significatifs. D'abord, les Allemands envahirent les Pays-Bas et la France, contraignant finalement les Britanniques à évacuer leur armée de France. Ensuite, des civils furent bombardés pour la première fois durant l'attaque aérienne de la ville universitaire allemande de Freiburg im Breisgau. Quoiqu'il s'agît d'un accident, cette action provoqua des représailles en chaîne qui se soldèrent de part et d'autre par des bombardements de cités à saturation. Enfin, le 10 mai 1940, le Premier ministre britannique, Neville Chamberlain, démissionna pour être remplacé par Winston Churchill.

Un an plus tard, très exactement, la Grande-Bretagne se dressait toujours, seule, contre l'Allemagne. Le conflit avait cependant évolué, se transformant en profondeur, devenant beaucoup plus complexe.

En 1941, l'Allemagne était au sommet de sa puissance militaire. Non seulement ses troupes occupaient la majeure partie de l'Europe, mais elle dominait aussi grâce à ses alliés du gouvernement de Vichy

une énorme portion de l'Afrique et du Moyen-Orient. Elle contrôlait les Balkans, y compris la Bulgarie, la Yougoslavie et l'essentiel de la Grèce. Les premiers juifs de Pologne avaient été rassemblés puis relégués dans des ghettos, à Varsovie et dans d'autres grandes villes. L'Italie était entrée en guerre au côté de l'Allemagne. Les États-Unis, quoique neutres, fournissaient aux Britanniques des fusils, des bateaux et des avions. L'Union soviétique avait signé un pacte avec le Reich. Le Japon, un de ses autres alliés, empêtré dans un conflit en Chine et en Mandchourie, avait été sérieusement affaibli par les sanctions pétrolières que lui imposaient les États-Unis.

La nuit du 10 mai 1941, la Grande-Bretagne et l'Allemagne déclenchèrent l'une contre l'autre des bombardements dévastateurs. La RAF attaqua Hambourg et Berlin, infligeant aux deux cités, surtout Hambourg, des dommages immenses. Pendant ce temps, la Luftwaffe se livrait au raid le plus destructeur de tout le conflit, près de sept cents avions lâchant sur de vastes zones londoniennes des bombes incendiaires ou à explosifs brisants. Pourtant, à l'insu des populations, à l'abri même du regard de l'histoire, des événements mineurs se déroulaient aussi cette nuit-là. Y compris la naissance de Stuart dans la maison du Cheshire où il vivait à nouveau.

La curiosité d'abord, l'impression de tenir un bon sujet de livre ensuite, poussèrent Stuart Gratton à enquêter sur ce que les gens avaient fait ce jour-là.

5

Le 10 mai 1941, l'officier pilote Léonard Cheshire, DSO^[2] DFC^[3], traversait l'Atlantique Nord à bord d'un cargo norvégien appartenant à un convoi Liverpool-Montréal. Quoique pilote de bombardier dans la RAF, le jeune homme s'était porté volontaire à la fin de son premier tour de service pour livrer des bombardiers américains de prêt-bail en Angleterre. Cette nuit-là, il jouait aux cartes avec d'autres volontaires. Cheshire raconta à Stuart qu'après la partie, il se rappelait être monté prendre l'air sur le pont, où il s'était appuyé à la rambarde pour regarder un moment la silhouette sombre du bateau le plus proche naviguer à quelques centaines de mètres du sien, suivant une route parallèle. Sur le pont de ce navire, se tenait également quelqu'un –

l'homme avait allumé une cigarette, dans une soudaine explosion de lumière qu'un avion ou un bateau ennemis auraient pu repérer de très loin, Cheshire en était persuadé. (Il était resté jusqu'à la fin de l'été aux États-Unis, où il avait participé à l'organisation de la flotte aérienne du Commonwealth pour le compte de l'USAAF. Les Américains poussaient les équipages démobilisés de la RAF à y apporter leur expérience du combat, car elle constituait une aide précieuse dans leurs frappes aériennes préventives contre l'expansionnisme japonais. Quoique tenté de se joindre lui aussi à l'USAAF, Cheshire était rentré en Angleterre prendre part à l'opération Macchabée, l'évacuation des juifs européens que les Britanniques se chargeaient d'emmener à Madagascar. Cette tâche dangereuse, de longue haleine, lui avait donné l'occasion d'utiliser ses talents de pilote mais aussi d'administrateur. Lors de son retour à la vie civile, en 1949, il avait fondé des foyers d'accueil pour les anciens combattants et autres malheureux dans un état de santé critique.)

John Hitchens, télégraphiste à la Poste, vivait dans le nord de l'Angleterre. Le 10 mai, il était allé en train à Londres assister à un match de football : la coupe de la Football Association avait été suspendue en 1939, au moment de la déclaration de guerre, mais dès 1941, certains matchs de compétition avaient repris. Ce jour-là, avait lieu à Wembley la finale de la coupe de la Football League War, entre Arsenal et Preston North End, qui devait se solder devant plus de soixante mille supporters par un match nul, 1-1. Les spectateurs étaient en majorité londoniens, mais les provinciaux venus spécialement pour l'occasion avaient pris le soir même le train qui allait les ramener chez eux. Hitchens, passager d'un des derniers convois à quitter Euston Station, se rappelait avoir entendu les sirènes au moment du départ. (De 1942 à 1945, il avait travaillé en Europe de l'Est à la réparation et à l'entretien des réseaux téléphoniques dans le sillage de l'opération Barbarossa, puis il avait regagné l'Angleterre en 1945 et pris sa retraite de la Poste en 1967.)

Joseph Goebbels, ministre de la Culture populaire et de la Propagande du Reich, avait passé la journée dans son bureau berlinois. Là, il avait décidé des nouvelles punitions à infliger aux auditeurs illégaux de la BBC ; on lui avait transmis les derniers chiffres relatifs aux pertes maritimes, d'après lesquels les Britanniques avaient vu disparaître au mois d'avril un demi-million de tonnes ; il avait ordonné d'intensifier les efforts radio dirigés vers l'Irak et de supprimer le service radio allemand d'Afrique du Sud. Le soir venu, il avait regagné sa propriété de Lanke. Des pontes de l'industrie du film lui rendant visite, ils avaient regardé ensemble des bandes d'informations britanniques récentes qu'ils avaient à l'unanimité qualifiées de « mauvaises. Rien de comparable avec nos programmes à

nous. » Deux films en couleurs avaient suivi, un allemand et un américain, puis une discussion sur les problèmes de réalisation, interrompue par une annonce d'attaque aérienne. (Le docteur Goebbels avait conservé sa situation jusqu'en 1943. La publication de ses *Journaux* avait commencé en 1944, au rythme d'un volume par an. Plus tard, l'ancien ministre était devenu un documentariste et un journaliste de renom, avant de se retirer de la vie publique en 1972.)

Le capitaine de l'armée de l'air Guy Gibson, DFC, était en poste à la base de la RAF de West Mailing, dans le Kent. La nuit en question, il patrouillait en Bristol Beaufighter au-dessus de Londres avec son copilote, le sergent Richard James. La Luftwaffe attaquait en force. Les deux hommes avaient repéré deux bombardiers Heinkel 111 qu'ils avaient voulu abattre, mais le canon du Beaufighter avait refusé de fonctionner. Gibson avait regagné la base pour faire réparer son armement puis repris sa ronde. Rien d'autre à signaler cette nuit-là. (Après la guerre, Gibson s'était lui aussi joint à l'opération Macchabée, pilotant plus de vols d'évacuation que n'importe quel autre volontaire. Durant l'incident de Toulouse, sa formation avait été attaquée par les avions de guerre français aux mains du Front national, alors qu'il emmenait une bonne cinquantaine de Juifs allemands à Madagascar. Diverses récompenses civiles lui avaient été décernées pour le courage et les qualités de commandement dont il avait fait preuve à cette occasion. Par la suite, il s'était lancé dans l'ingénierie électrique, puis la politique, lors des élections générales de 1951. Élu Tory du West Bedfordshire, il était devenu PPS^[4] d'un ministre de l'Intérieur du gouvernement, R. A. Butler. Fait chevalier en 1968, sir Guy avait mené au début des années 70 la campagne conservatrice du « Non » contre l'intégration de la Grande-Bretagne à l'Union européenne. En 1976, son siège parlementaire lui ayant échappé, il était retourné à ses affaires.)

Pierre Charrier, membre des Forces françaises libres cantonné à Londres, avait célébré la Sainte-Jeanne-d'Arc à la caserne de Wellington, lors de la première commémoration de ce genre hors de France. Les cérémonies s'étaient déroulées à la cathédrale de Westminster, où M. Charrier se trouvait toujours au moment où s'étaient abattues les premières bombes. Il avait regagné son logement de Westbourne Road sain et sauf, quoique secoué par l'expérience. (M. Charrier avait retrouvé Paris fin 1941, pour s'intégrer au gouvernement impliqué dans la reconstruction d'après-guerre. Plus tard, il était devenu Commissaire européen.)

Philip Harrison, sous-secrétaire à l'ambassade britannique de Chongqing, travaillait dans son bureau lorsque des avions japonais avaient attaqué le bâtiment. M. Harrison n'avait pas été blessé, mais l'ambassadeur, sir Archibald Clarke Kerr, ainsi que plusieurs membres

du personnel, avaient souffert de blessures et de meurtrissures mineures. Quoique l'ambassade proprement dite eût subi des dommages structurels, le travail y avait repris normalement, une fois les réparations effectuées. (M. Harrison avait poursuivi sa carrière diplomatique jusqu'en 1965, année de sa retraite, notamment comme ambassadeur de Grande-Bretagne aux États-Unis sous la présidence d'Adlai Stevenson, de 1957 à 1960. Après sa mort, en 1966, sa fille avait accordé un entretien à Stuart Gratton.)

Kurt Hofmann, pilote d'essai civil pour la compagnie Messerschmitt, œuvrait sur un petit aérodrome d'Allemagne de l'Est. En avril 1941, il avait participé aux premiers tests ultrasecrets de la cellule d'un appareil révolutionnaire : un avion de combat propulsé par deux moteurs à réaction, le prototype Messerschmitt Me-262, qui, l'année suivante, volerait à plus de 860 km/h. Le Me-262 avait ensuite beaucoup servi sur le front russe, des derniers mois de 1943 jusqu'à la fin des hostilités. C'était devenu le chasseur-bombardier d'attaque au sol standard, supérieur non seulement aux premiers modèles de jet russe MiG-15, mais aussi au Lockheed Sabre qui prenait au même moment du service à l'USAAF. (Kurt Hofmann s'était plus tard joint à la Luftwaffe, où il avait piloté des Me-163 pendant des mois, avant d'être blessé lorsque son appareil avait été abattu, en 1944. Le traité de l'Oural ayant mis fin aux hostilités, il avait regagné l'Allemagne, où il était devenu directeur technique de la compagnie aérienne civile Lufthansa.)

Le sous-lieutenant Mike Janson naviguait dans l'Atlantique Nord en direction de Liverpool, à bord du destroyer de la marine royale HMS *Bulldog*, dont le coffre-fort renfermait une machine à crypter Enigma ainsi que les procédures et directives *Offizier*. Ce butin sans prix avait été arraché la veille au U-110 par le lieutenant David Balme, chef de la section d'abordage du *Bulldog*, qui en compagnie du sloop de la marine royale HMS *Broadway* avait attaqué et endommagé le sous-marin. Quoique Mike Janson n'eût pas participé à l'abordage, il était de garde au moment où on avait repéré le U-Boot. Le U-110 avait coulé pendant que les Britanniques le remorquaient. La prise de l'Enigma constituait un des pivots de la lutte pour intercepter et décrypter les ordres du haut commandement allemand. (Après la guerre, Mike Janson avait continué de servir de manière remarquable dans la marine royale, jusqu'à sa retraite, prise avec le grade de contre-amiral en 1960.)

La RAF s'était activée à travers toute l'Europe dans la nuit du 10 au 11 mai 1941. Cinq Bristol Blenheim avaient attaqué le port de La Pallice, dans l'ouest de la France – aucun bateau n'avait été coulé, aucun avion abattu. (Le sergent Andy Martin, copilote d'un des Blenheim, décrivit l'événement à Stuart Gratton avec amertume,

évoquant un long vol dangereux apparemment sans but ni effets.) Les chantiers navals, la centrale électrique et le centre-ville du port allemand nordique de Hambourg avaient été bombardés par une force mêlée de cent dix-neuf appareils. Il y avait eu trente et un morts, près de mille blessés ou sans-abri. Des incendies s'étaient déclarés dans plusieurs quartiers de la ville, détruisant le grand magasin Kösters, une banque importante et la Bourse de Hambourg. Quatre avions anglais avaient été abattus. (Wolfgang Merck, pompier à Hambourg lors du raid, décrit une nuit de chaos et d'activité intenses. Au matin, pourtant, les autorités avaient constaté que les dommages irréparables étaient moindres qu'elles ne l'avaient craint durant l'attaque.) Vingt-trois autres avions de la RAF s'étaient rendus à Berlin, où ils avaient bombardé des zones dispersées. Au retour, trois manquaient à l'appel. (Hanna Wenke, écolière en 1941, parla d'une nuit brûlante, inconfortable dans l'abri antiaérien aménagé sous l'immeuble où elle vivait avec ses parents, sans que son faubourg lui parût le lendemain en pire état que la veille.) Outre ces grandes attaques, vingt-cinq appareils supplémentaires avaient été envoyés effectuer des opérations mineures, y compris la pose de mines dans le détroit de Kattegat ; ils n'avaient subi aucunes pertes.

Le sergent de police Terry Collins, de garde au Parlement la nuit du 10 au 11 mai, avait été chargé avec quelques collègues de protéger la Victoria Tower. Après le crépuscule, la Luftwaffe avait lancé ce qui devait se révéler son raid le plus important sur l'ensemble de Londres. Les bombardiers allemands, qui se concentraient d'habitude sur les zones industrielles et les quais de l'East End, avaient cette fois quadrillé la ville, n'épargnant totalement que de rares quartiers. L'attaque la plus concertée avait eu pour cible le West End et les districts environnants, quasi intacts. La nuit du 10 mai avait fait dans la capitale plus de mille quatre cents morts et mille huit cents blessés ; soixante mille foyers avaient été détruits ou endommagés, nombre de bâtiments importants ou remarquables dévastés. La salle des débats de la Chambre des communes avait été ravagée par le feu et les explosions. La BBC, frappée de plein fouet, avait cependant continué à émettre pendant et après l'attaque. Une quinzaine au moins de bombes incendiaires avait touché l'abbaye de Westminster. Le palais de Buckingham n'avait pas non plus été épargné. Ni le British Muséum. Ni Big Ben ; le carillon s'était arrêté, mais pas l'horloge. Magasins et bureaux d'Oxford Street avaient brûlé de fond en comble. Conduites de gaz, égouts et lignes téléphoniques avaient été gravement endommagés. À l'époque, la Victoria Tower était en cours de nettoyage et de réparation. Des échafaudages la dissimulaient au regard, les planches accrochées à la structure externe étant évidemment très inflammables. Peu après minuit, une pluie de

projectiles incendiaires s'était abattue sur le quartier. Les volontaires neutralisaient très vite ceux qui tombaient dans la rue, mais une bombe brûlait avec ardeur, coincée sur un échafaudage, près du sommet de la tour. Le sergent Collins s'était emparé d'un lourd sac de sable puis avait grimpé échelles et plates-formes jusqu'à l'endroit dangereux. Au terme d'une escalade épuisante, son fardeau lui avait permis d'éteindre rapidement le début d'incendie, après quoi il était redescendu à terre. (Il déclara à Stuart Gratton que cette histoire lui était sortie de l'esprit jusqu'à l'année suivante, lorsqu'on lui avait décerné la George Cross. À ce moment-là, il habitait Madagascar, placée sous mandat britannique, où il faisait partie du personnel gérant les questions de sécurité civile durant la transition. Il n'avait pas quitté l'île pendant les bouleversements causés par la lutte pour l'indépendance, mais en 1962, à la déclaration de la république de Masada, le commissaire en chef Collins avait bien été obligé de rentrer chez lui, en même temps que les autres fonctionnaires et diplomates britanniques.)

Tôt le matin du 10 mai 1941, Rudolf Hess, l'adjoint de Hitler, avait décollé dans un bimoteur Me-110 de l'aérodrome de l'usine Messerschmitt d'Augsbourg, en Bavière. Hess emportait un traité de paix entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne qu'il comptait soumettre à Winston Churchill en personne, avec l'aval de Hitler. Après une escale en Hollande pour refaire le plein, son avion avait été intercepté par des chasseurs allemands, qui avaient tenté de le faire atterrir puis de l'abattre à la mitrailleuse. Hess leur avait échappé en filant à travers la mer du Nord, malgré la poursuite dont il avait brièvement fait les frais. D'autres appareils de la Luftwaffe, basés au Danemark, pays occupé, avaient également décollé pour l'arrêter. Leurs pilotes avaient regagné la base en affirmant l'avoir éliminé en mer, mais malgré le réalisme et la cohérence de leurs descriptions, ils n'apportaient aucune preuve concluante. (Hess avait réussi à remplir sa mission de paix.)

Plus tard, il y avait eu le capitaine de la RAF Sawyer, à la fois objecteur de conscience officiel et pilote de bombardier – d'après Churchill. Le mémorandum adressé au personnel du ministère lui demandait de découvrir comment une telle contradiction était possible. Aucune réponse officielle n'y avait été enregistrée. Près de soixante ans plus tard, Stuart Gratton, dont la famille possédait une longue tradition de pacifisme, flairait là une histoire. De quoi s'agissait-il ? Et, plus particulièrement, qu'avait bien pu faire Sawyer le 10 mai 1941 ?

DEUXIÈME PARTIE

1936-1945

Je suis devenu officier d'active au commandement des bombardiers de la RAF dès le début de la Seconde Guerre mondiale : en entrant dans l'armée par l'intermédiaire de l'Escadrille aérienne universitaire d'Oxford – j'appartenais alors aussi à l'équipe sportive d'aviron du collège de Brasenose. Deux passions ont occupé ma jeunesse : l'aviron et l'avion. La guerre ne m'intéressait absolument pas, je n'imaginais même pas être jamais impliqué dans un conflit pareil. Comme toujours par le passé, les événements mondiaux se déroulaient hors de ma petite sphère de conscience. Je sais aujourd'hui que j'ai été naïf, donc mal préparé à la guerre immense dans laquelle nous allions tous nous retrouver impliqués.

Pourtant, j'aurais dû savoir. Mon père avait été objecteur de conscience officiel durant la Grande Guerre – appellation dont on affublait la Première Guerre mondiale dans les années 30. Homme réservé, discret, jamais il n'aurait imposé ses convictions à ses enfants ; néanmoins, mon frère Joe et moi avons grandi avec l'idée qu'un conflit armé était une malédiction à éviter par n'importe quel moyen. Pendant et après la Seconde Guerre mondiale, la politique britannique des années 30 – l'apaisement des nazis – a été discréditée, présentée comme méprisable, mais jamais mon père n'a partagé cet avis. D'après lui, la paix ne pouvait avoir pour fondations qu'une politique économique humaine, pragmatique, qui n'obligerait pas l'Allemagne à payer les réparations handicapantes prévues par le traité de Versailles. Le gouvernement britannique de l'époque dans son ensemble avait fait la Grande Guerre : il estimait de son devoir d'en éviter une autre, quoi qu'il arrivât. Peut-être nos politiciens sentaient-ils qu'Adolf Hitler avait raison, lorsqu'il disait et répétait que la deuxième guerre découlait des injustices imposées par le traité de Versailles.

Ma naïveté n'avait donc aucune excuse. Simplement, ma passion pour le sport, en particulier pour l'aviron, occultait tout le reste. Je ne vivais que dans l'instant, totalement concentré sur ce que j'aimais. En 1935 et 1936, un but unique m'occupait : me qualifier pour faire

partie de l'équipe britannique des jeux Olympiques. Mon frère et moi, nous nous entraînions avec une énergie quasi obsessionnelle.

Quiconque nous avait vus à l'entraînement ou en compétition aurait peut-être estimé évident que nous serions sélectionnés. Toujours en forme, nous gagnions facilement la plupart des courses auxquelles nous participions, mais au cœur de l'obsession, on ne peut s'empêcher de sentir que « rien n'est jamais acquis ». Lorsque Joe et moi avons enfin été sélectionnés, début juin 1936, il nous a semblé que c'était purement et simplement la plus grande nouvelle de notre vie passée, présente et future. Cette nuit-là, nous avons fait la fête avec nos amis dans les pubs d'Oxford, mais ensuite, nous avons repris l'entraînement avec une ardeur farouche.

Mon histoire personnelle relative à la guerre commence donc en juillet 1936, au moment où Joe et moi partons pour les jeux Olympiques de Berlin.

2

J'avais dix-neuf ans. Je ne pouvais pas le savoir à l'époque, mais ce voyage à Berlin n'était que le premier d'une longue série. Toutefois, je ferais mes visites suivantes en tant qu'officier de la RAF, aux commandes d'un bombardier, cherchant à travers la nuit, la fumée et les nuages la vaste cité en contrebas, avant de lâcher des engins incendiaires dans ses rues et sur ses toits. Un avenir pour moi inimaginable, en 1936.

J'avais alors quitté le foyer familial de Tewkesbury depuis moins d'un an. J'y rentrais presque tous les vendredis, j'y prenais encore mon courrier, mon linge propre et pas mal de nourriture pour la semaine suivante. J'étais à peine adulte. Un voyage à l'étranger, surtout en Allemagne, en cette année agitée, m'apparaissait comme une aventure extraordinaire.

Au moment du départ pour la côte sud de l'Angleterre, j'étais au volant de la camionnette d'équipement, ce qui constituait de mon point de vue un autre petit pas en avant : je ne conduisais que depuis peu, car d'ordinaire, mon frère Joe s'en chargeait. Jusque-là, je n'avais fait comme conducteur que des trajets de courte durée, la plupart sur les routes familières entre Tewkesbury et Oxford. Jamais je n'étais allé

plus au sud ou à l'est que Londres, et encore, de jour. Or je me retrouvais là, me lançant dans l'aventure, traversant lentement les Downs obscurs en direction de Douvres, pendant que Joe somnolait à côté de moi.

Aujourd'hui, je me demande si nous avons bien fait de ne pas renoncer à ce voyage, mais peut-être s'agit-il juste du luxe des interrogations rétrospectives. Dans le petit monde de l'aviron comme dans la plupart des sports, *politique* était un gros mot. C'étaient les années 30 : tourner le dos aux événements internationaux ne présentait aucune difficulté. La télévision n'existait pas, la radio ne représentait pas la force d'information indépendante qu'elle allait devenir pendant et après la guerre, la plupart des gens ne pouvaient apprendre ce qui se passait que par les journaux qu'ils consentaient à lire. Joe et moi nous cantonnions la plupart du temps aux pages sportives. Les Britanniques en général fermaient leur esprit à Hitler et aux nazis, dans l'espoir qu'ils seraient évincés. Pourtant, des gens comme mon frère et moi n'auraient pas dû se donner ce genre d'excuses. Nous étions étudiants, entourés de personnes intelligentes, parlant bien, possédant une opinion sur tout et l'exprimant souvent. Nous étions au courant de la situation en Allemagne et conscients que notre participation aux Jeux risquait de passer pour un soutien au régime hitlérien.

J'étais au courant, mais honnêtement, je m'en fichais. Les meilleurs sportifs du monde se trouveraient à Berlin. Jamais, de toute ma vie, je n'aurais d'autre chance de concourir dans la discipline de mon choix au niveau le plus élevé.

Joe ne raisonnait pas tout à fait de la même façon, je dois le dire. Lorsque nous discussions de l'Allemagne, des désaccords véhéments nous opposaient, mais nous étions également voués à l'aviron, et comme nous devions travailler en équipe, nous évitions autant que possible le sujet.

J'aimais l'aviron. J'aimais la force enfermée en moi, la rapidité que j'obtenais de moi-même, l'agilité de mes mouvements. Je ramais chaque jour si le temps le permettait, parfois seul pour accroître mon endurance, la plupart du temps avec Joe pour gagner en vitesse, en coordination, ou juste pour jouir de l'impression de familiarité que j'en retirais. Nous ne pouvions nous entraîner trop ni même assez. J'avais encore des progrès à faire, des muscles à exercer. Dans notre sport, la marge de victoire se réduisait souvent à quelques fractions de seconde ; il n'existait pas de progrès assez minime pour que nous puissions le négliger en toute tranquillité.

Joe était aussi ardent que moi. Tout ce que je sentais en moi, je le voyais prendre forme en lui. C'était lui le chef de nage. Lorsque nous ramions, son corps ne se trouvait qu'à quelques centimètres du mien.

Son dos emplissait mon champ de vision – les épaules et les bras se penchaient en souplesse d'avant en arrière, les muscles se tendaient dans la traction puis se détendaient, Joe plongeait en avant, enfonçait les pales dans l'eau, appliquait la pression nécessaire avant la traction suivante. À l'entraînement, son dos devenait pour moi source d'inspiration, avec ses muscles puissants, fonctionnels, qui s'accordaient au moindre de mes mouvements, comme si une puissance céleste invisible nous synchronisait. Je contemplais ce dos au soleil, sous la pluie, dans la grisaille, que nous atteignions une coordination parfaite ou n'obtenions rien de bon. Je le contemplais au repos ou dans les explosions d'énergie. Je le contemplais, mais je le voyais rarement. C'était juste un point où poser le regard, une vision familière, rassurante, qui me permettait de me concentrer pour aller toujours plus vite – tâche ne nécessitant aucune intelligence. Dans ces moments-là, Joe et moi devenions davantage qu'une équipe : c'était comme si nous n'étions qu'une seule et même personne partageant deux corps.

Les amateurs, qui voyaient en nous le meilleur deux de couple du pays, plaçaient sur nos épaules de grands espoirs car le Royaume-Uni avait toujours excellé dans l'aviron. En 1932, la médaille d'or des Jeux de Los Angeles avait été remportée par les Britanniques Edwards et Clive, qui avaient ensuite arrêté le sport de compétition. C'étaient nos héros, même si on attendait de nous que nous les égalions voire les battions.

Tel était l'arrière-plan dévorant de notre vie. La jeunesse est aveugle à ce qui l'entoure ; la jeunesse obsessionnelle plus encore. Indifférents à tout le reste, nous suivions pour les JO un entraînement intensif qui dévora le printemps et le début de l'été 1936. L'Allemagne se réarmait, construisait illégalement des avions militaires, Hitler envoyait ses troupes occuper la Rhénanie ; nous soulevions des poids, faisons des courses de vitesse et d'endurance, diminuions nos temps, améliorions le rythme et la fluidité de nos mouvements, apprenions quand et comment partir dans une flambée de vitesse, quand épargner nos forces, comment suivre dans l'eau imprévisible le trajet le plus court, le plus direct. Enfin, juillet arriva. Il était temps de partir pour l'Allemagne.

En 1936, l'embarquement d'une équipe nationale aux couleurs du pays n'existait pas tel que nous le voyons à notre époque moderne. Joe et moi devions nous rendre à Berlin par nos propres moyens. Voilà pourquoi notre équipement se trouvait dans notre véhicule personnel, que nous conduisions à tour de rôle.

Je passai la courte traversée maritime jusqu'en France à arpenter le pont du bateau. Joe, lui, s'était installé dans le salon-cabine, si bien que je le revis juste au moment de l'amarrage. Quant à moi, j'étais bien réveillé, exalté quoique inquiet pour nos deux outriggers, attachés côte à côte sur le toit de la camionnette. Nous les emmenions partout de cette manière, mais jamais encore nous ne les avions transportés par bateau. Voir le véhicule descendre dans la cale suspendu à un bras de grue, se balançant au bout des chaînes, m'avait causé une angoisse désagréable. Cette image m'avait rappelé l'extrême vulnérabilité des bateaux ; or si l'un d'eux était endommagé, nous risquions de ne pas pouvoir participer à la compétition.

Agité, je regardais la mer. Les côtes entre lesquelles nous progressions lentement. À un moment, au milieu de la Manche, alors que les lumières de l'Angleterre et de la France étaient également visibles, j'eus la nette impression que le bras de mer avait rétréci. Les deux littoraux semblaient presque à portée de main. Avant cette vision, jamais je n'avais vraiment compris que notre pays était si proche du continent. De là où je me trouvais, la Manche ne paraissait guère plus large qu'un fleuve. Posté devant la rambarde, à mi-navire, voilà à quoi je pensais, sans me rendre compte – comment l'aurais-je pu ? – de l'importance que ne tarderait pas à prendre pour les Britanniques cette mince étendue d'eau qui deviendrait le symbole de la sécurité nationale.

Trois heures plus tard, l'aube naissait à peine. Nous roulions plein est le long de la côte française, en direction de la frontière belge, nous éloignant de Calais.

Joe avait pris le volant. Blotti le plus confortablement possible sur le siège du passager, les yeux clos, j'essayais de grappiller un peu de sommeil, mais je me sentais bien trop agité. Une campagne étrangère dérivait comme par magie derrière nos vitres, champs très plats cultivés en rectangles parfaits, grands arbres alignés le long de la route. Des centaines de kilomètres d'inconnu délicieux nous attendaient encore – Belgique, Hollande, Allemagne.

Le lendemain, c'était moi qui étais au volant pour le passage de la frontière germano-hollandaise.

Cette perspective nous inspirait des sentiments mitigés : quoique indéniablement nerveux à la pensée des nazis, nous avions été élevés dans la certitude que l'Allemagne était un beau, un bon pays, à la culture et à la civilisation magnifiques, car notre mère y était née. Franchement, nous ne savions pas à quoi nous attendre.

Nous avons traversé Eindhoven, une ville hollandaise, une ou deux heures avant d'arriver à la frontière. La route, droite mais dangereusement étroite, couronnait les remblais séparant de vastes champs sans intérêt puis, après Venlo, s'enfonçait dans une région boisée. La zone frontalière, dissimulée par un bosquet très dense où disparaissait la chaussée, s'étendait derrière le long pont de poutrelles qui enjambait la Meuse.

Côté hollandais, tout alla très vite : un militaire examina rapidement nos passeports puis leva la barrière. Je m'engageai dans la bande étroite du *no man's land*. Le poste allemand se découpait une centaine de mètres plus loin, près de la route coupée par une deuxième perche, peinte d'une triple spirale rouge, noir et blanc. Notre camionnette s'immobilisa derrière deux autres véhicules qui attendaient déjà puis avança, centimètres par centimètres, lorsqu'ils traversèrent la frontière l'un après l'autre. Quand notre tour arriva, le garde, un gros homme en uniforme à veste verte, pantalon noir et bottes noires étincelantes, nous salua, le bras tendu à un angle élégant.

« *Heil Hitler !*

— *Heil Hitler !* » répondit Joe.

Avant notre départ, nous était parvenue une lettre adressée par le ministère des Affaires étrangères à tous les participants, pour les informer du comportement et de la politesse requis en Allemagne. Le salut hitlérien venait bon premier sur la liste. L'oublier ou refuser de s'y plier risquait d'entraîner très vite des ennuis, y compris la prison et la déportation. Comme la plupart des Britanniques, nous avions vu des films d'informations nazis, un tantinet ridicules et théâtraux à nos yeux. Dans nos chambres, à l'université, Joe et moi nous étions mutuellement salués à la Hitler, nous avions salué nos amis et marché au pas de l'oie en riant comme des fous.

Le garde baissa le bras avec raideur puis se pencha vers la fenêtre du passager pour nous examiner. C'était un jeune homme aux yeux bleu pâle, à la moustache blonde soigneusement entretenue. Il jeta un coup d'œil méfiant dans le compartiment où étaient rangés nos bagages, se pencha en arrière, les mains sur les hanches, afin de regarder les outriggers chargés sur le toit, puis nous tendit ses doigts

boudinés. Joe lui remit nos passeports.

L'Allemand les parcourut lentement, tournant les pages avec des mouvements précis. Le soleil me chauffait par la fenêtre de la camionnette. Je commençais à me sentir anxieux.

« [Ces passeports appartiennent à la même personne], lança le militaire sans nous regarder. [J.L. Sawyer, deux fois.]

— [Nous avons les mêmes initiales] », répondis-je, entamant ce qui était pour mon frère et moi une explication familière. Joe était Joe pour tout le monde, alors qu'on m'appelait J.L. plus souvent que Jack « [Mais nos prénoms...]

— [Non, je ne crois pas.]

— [Nous sommes frères.]

— [Vos initiales à tous les deux sont J. L à ce que je vois ! Quelle coïncidence. Joseph et Jacob ! C'est comme ça qu'on baptise les jumeaux, en Angleterre ?] »

Comme Joe et moi ne répondions pas, le douanier referma le deuxième passeport, sans faire mine de nous rendre aucun des deux.

« [Vous allez aux jeux Olympiques de Berlin] », reprit-il à mon adresse, depuis l'autre côté de la camionnette.

C'était moi qui conduisais, mais de son point de vue, je me trouvais du mauvais côté du véhicule, puisqu'en Allemagne, on roulait à droite. « [Oui, monsieur], acquiesçai-je.

— [Dans quelle discipline voulez-vous concourir ?]

— [L'aviron ; le deux de couple.]

— [Vous avez deux bateaux. Il ne vous en faut pourtant qu'un.]

— [L'autre nous sert à nous entraîner. Et puis nous le gardons en réserve, au cas où il y aurait un problème.] »

Le garde rouvrit nos passeports, dont il examina les photos avec beaucoup d'attention.

« [Vous êtes frères, dites-vous. Jumeaux.]

— [Oui, monsieur.] »

Nous tournant le dos, il gagna son bureau, une cabane apparemment solide construite près de la barrière. Des drapeaux rouges frappés d'un cercle blanc entourant un svastika pendaient à de longues perches inclinées plantées au pied des murs. Protégés du vent par les arbres, ils frémissaient à peine.

« Qu'est-ce qu'il fait ?

— Ça va aller, Jack, détends-toi... On n'a absolument rien à se reprocher. »

Le garde nous apparaissait par la grande fenêtre de façade, planté devant un bureau plus haut que la moyenne, tournant les pages d'un gros livre à l'allure de registre. Un peu à l'écart, deux collègues le regardaient faire. Derrière nous, autour de nous, arrivaient des véhicules auxquels les douaniers faisaient signe de passer presque

aussitôt.

Celui qui s'occupait de nous finit par revenir. Les camions qui nous dépassaient en roulant au pas ne s'attirèrent qu'un coup d'œil.

« [Des Anglais], dit le militaire. [Vous parlez vraiment très bien allemand. Vous êtes déjà venus dans le Reich ?] » Il nous rendait nos passeports tout en posant délibérément la question à Joe, qui après le salut n'avait pas repris la parole en sa présence. Mon frère regardait droit devant lui, au-delà de la barrière, la route qui s'enfonçait en Allemagne. « [Dites-moi, vous parlez allemand aussi bien que votre double ?] »

Le garde s'était exprimé d'une voix forte, en toquant contre le montant de la vitre.

« [Oui, monsieur], répondit Joe, souriant, brusquement charmeur. [Mais non, nous ne connaissons pas encore l'Allemagne.

— [On apprend l'allemand, dans les écoles anglaises ?]

— [Oui, mais il faut dire aussi que notre mère est née en Allemagne.

— [Ah ! Voilà qui explique tout ! Elle doit être saxonne ! Je savais bien que je ne me trompais pas sur votre accent ! Quoi qu'il en soit, sachez que nous sommes fiers de nos sportifs, dans le Reich. Ils vous donneront du fil à retordre.]

— [Nous sommes ravis d'être ici, monsieur.]

— [Parfait. Vous pouvez entrer en Allemagne.] *Heil Hitler !* »

Il recula. Lorsque la camionnette franchit la ligne blanche peinte en travers de la route, Joe répondit en levant le bras sans conviction puis remonta sa vitre.

« Heil saleté de Hitler, lâcha-t-il avec une calme amertume.

— Il faisait juste son travail.

— Il aime trop son travail. »

Peu après, le silence retomba entre nous. Le panorama inconnu du nord de l'Allemagne nous absorbait tout entiers.

Les différents paysages se sont depuis fondus en quelques images mémorables. Nous avons traversé des régions boisées – contraste saisissant avec les vastes champs monotones de Belgique et de Hollande. Notre route nous a aussi menés dans plusieurs centres industriels – Duisburg, Essen, Dortmund, tous voilés d'une légère brume à l'odeur amère qui nous piquait les yeux –, sans pourtant nous offrir la variété nécessaire à des souvenirs détaillés. Moi qui tenais un journal des événements, le voyage ne m'a inspiré que quelques paragraphes réduits. Pour l'essentiel, je me rappelle l'impression *d'être en Allemagne*, le pays dont tout le monde parlait, accompagnée de la vague angoisse suscitée par ce seul nom. Emotions qu'accentuaient les centaines, les milliers de drapeaux à svastika accrochés au moindre bâtiment, au moindre mur ou presque, explosions colorées de rouge,

blanc et noir. De longues bannières s'étiraient au-dessus des autobahns, des rues des villes et des villages, chargées de formules édifiantes peut-être spontanées mais plus probablement dictées par le parti, vu leur insistance : des slogans sur la *Saar*, le *Rhein*, le traité de Versailles, les Allemands *Ausland* – nous en avons vu un à plusieurs reprises « [NOUS SOMMES CONTRAINTS À UNE OBÉISSANCE AVEUGLE !] » Il n'y avait en revanche guère de messages publicitaires – rien, en tout cas, sur les jeux Olympiques.

Nous roulions, roulions, nous efforçant de conserver notre énergie physique pour l'entraînement et les épreuves qui nous attendaient, mais bien sûr, à l'approche de Berlin, nous étions lessivés. Joe comptait se lancer immédiatement à la recherche du Q.G. de l'équipe britannique, afin d'informer nos compatriotes de notre arrivée. Moi, j'en avais assez de conduire, assez de la camionnette. Tout ce que je voulais, c'était trouver les amis de nos parents chez qui nous devions nous installer.

Une dispute assez molle suivit, pendant laquelle Joe me fit remarquer qu'il n'était pas encore midi et que la journée commençait juste. De mon côté, je reconnus qu'il fallait reprendre l'entraînement au plus tôt pour dérouiller nos muscles avant la compétition, mais je n'en exigeais pas moins du repos. Enfin, la discussion aboutit à une sorte de compromis. Après avoir localisé le Q.G. britannique, nous gagnâmes le bras d'eau où devaient s'entraîner les équipes d'aviron, tout près du village olympique de Grunewald. Là, nous rangeâmes nos deux bateaux et nos rames dans l'abri qui nous avait été attribué, avant de partir à la recherche de l'appartement de nos hôtes, sis à Charlottenburg, une banlieue ouest de Berlin. Pas d'entraînement le jour de l'arrivée.

5

Cinq ans plus tard, au début de l'été 1941, je me trouvais à l'hôpital, dans le Warwickshire rural. Mon avion, le Wellington A-Able, était tombé en pleine mer du Nord à une cinquantaine de kilomètres de la côte anglaise, quelque part au large de Bridlington. À ce moment-là, nous n'étions plus que deux à bord : Sam Levy, le navigateur – touché par du shrapnel à la tête et à la jambe –, et moi.

Nous avons réussi, je me demande bien comment, à nous entasser dans un canot pneumatique, où les secours nous avaient trouvés des heures plus tard.

Un brouillard d'amnésie m'enveloppait. Je ne me rappelais presque rien, ne serait-ce que les contours les plus schématiques de ce que j'ai raconté. Seuls subsistaient des instants, qui m'apparaissaient par éclairs, comme les fragments d'un rêve terrible.

Lentement, la pleine conscience me revenait, malgré l'égarement qui régnait dans mon esprit, partagé entre des images de violence et ce que je découvrais autour de moi. J'étais au lit, je souffrais atrocement, des inconnus allaient et venaient, on faisait à mon corps des choses incompréhensibles, des flacons et des plateaux s'entrechoquaient, je me sentais glisser, impuissant, quand on m'emmenait je ne savais où sur un brancard.

En esprit, je voyais ou j'entendais ou je me rappelais le vacarme assourdissant des moteurs, les éclairs étincelants griffant le ciel nocturne, l'explosion violente qui se répétait chaque fois que je bougeais la tête, la gifle froide de la balle ou du morceau de shrapnel fracassant le pare-brise, devant moi, les voix dans le téléphone de bord, la ruée immense, terrifiante de la mer, le froid, la terreur.

Lentement, j'émergeais de l'égarement ; je commençais à comprendre ce qui se passait.

Je m'aperçus que je me trouvais à l'hôpital ; je me rappelai m'être trouvé dans un avion ; je me souvins que d'autres s'y étaient également trouvés. J'avais mal aux jambes, mal dans la poitrine, ma main gauche ne m'obéissait pas. On me tirait du lit pour m'installer dans un fauteuil, on me remettait au lit. Le personnel médical allait et venait. Le visage de ma mère m'apparut, mais lorsque je rouvris les yeux, il avait disparu. J'avais conscience d'être dans un état critique.

Lorsque je voulus obtenir des informations sur mon état, qui s'améliorait lentement, je découvris qu'on ne me donnait pas de réponse si je ne posais pas de question. Or, avant d'en poser, je devais les formuler dans mon esprit. Et avant de les formuler, je devais déterminer ce que je voulais savoir.

Je travaillai à rebours pour trouver les souvenirs dont j'avais besoin, apprenant en chemin.

À Charlottenburg, nous logions dans un appartement de la Goethestrasse, heureusement pas trop éloigné du stade olympique et de la zone d'entraînement de Grünewald, chez des amis proches de la famille de notre mère : le Doktor Friedrich Sattmann, sa femme, Hanna, et leur fille, Birgit. Ils habitaient au deuxième étage d'un immeuble énorme, robuste, donnant d'un côté sur l'artère bordée d'arbres, où les trams circulaient toute la journée et presque toute la nuit, de l'autre sur un jardin public très arboré. Les Sattmann mirent à notre disposition exclusive une chambre de derrière, d'où nous pouvions passer sur le balcon pour boire le café et partager des gâteaux avec eux. Leur foyer vivait en musique, car ils jouaient tous d'un instrument. Frau Sattmann était une pianiste accomplie, son mari aimait le basson, et Birgit, dix-sept ans, étudiait le violon avec Herr Professor Alexander Weibl au Berliner Konservatorium. Tout leur était interdit, nous apprirent-ils. Ils ne pouvaient même plus réunir leur petit orchestre chez des amis, alors ils pratiquaient en trio, à la maison.

Herr Doktor Sattmann et sa femme se montrèrent très généreux avec nous pendant notre séjour, mais de toute évidence, le cabinet médical était rien moins que prospère. Ils ne nous en parlèrent pas. Simplement, chaque matin, lorsque nous restions à l'appartement, notre hôte nous annonçait qu'il partait s'occuper de ses patients, puis il rentrait une heure ou deux plus tard en expliquant que personne ou presque n'avait eu besoin de ses services.

Frau Sattmann nous révéla qu'elle ne pouvait plus travailler pour sa maison d'édition habituelle. Birgit, qui n'en était qu'à sa première année de conservatoire, rêvait de quitter le pays. À la seconde où je posai les yeux sur elle, je fus ébloui : ravissante, avec ses cheveux sombres, elle s'illuminait lorsqu'elle souriait. Toutefois, par timidité, elle gardait ses distances avec Joe et moi.

Chaque soir, Frau Sattmann nous préparait à dîner une nourriture parcimonieuse, de piètre qualité, mais nos hôtes ne nous expliquaient ni ne nous exposaient rien.

Ce fut durant notre séjour berlinois que je pris conscience de la différenciation qui avait commencé à s'opérer entre Joe et moi, un processus dont l'impact sur nous allait se prolonger indéfiniment. En dehors de l'entraînement, nous nous voyions très peu. Je restais attaché à un mode de vie sportif, alors qu'il faisait de longues promenades solitaires dans tout Berlin – sous prétexte d'exercice, mais le soir, je l'entendais souvent discuter avec le docteur Sattmann de ce qu'il avait vu et de politique en général. J'essayai quelquefois de me joindre à eux, mais à vrai dire, ce genre de choses ne m'intéressait pas vraiment, car la course à venir occupait toutes mes pensées. Bientôt,

naquit en moi l'impression que Joe ne faisait pas sa part, que notre équipe était en danger.

Si nous étions physiquement identiques, on n'aurait pu imaginer personnalités et allures plus différentes. Se considérer soi-même objectivement n'est pas facile, mais on peut dire de moi sans mentir que depuis mes treize ans, je menais une existence insouciante, voire égoïste. Je ne pensais qu'à m'amuser en profitant de la générosité de mes parents, indulgents et plutôt nantis. Mes centres d'intérêt principaux se limitaient au sport et au pilotage, mais aussi aux filles, à la bière et aux voitures – qui au fil du temps menaçaient de prendre la première place.

Joe était différent. Plus sérieux, apparemment plus informé, plus responsable. Il entretenait des réflexions qu'il couchait ensuite sur le papier – parfois, me semblait-il, avec ostentation. Il lisait des livres parlant de choses qui ne me disaient absolument rien, au titre pour moi sans intérêt. Pendant que je prenais des cours de pilotage, d'abord en tant que particulier, puis dans l'Escadrille aérienne universitaire, il se déclarait trop occupé par les études et l'entraînement. En musique, il aimait le classique, le sérieux. Ses amis me paraissaient secrets et sardoniques. Quand j'essayais d'aborder ses sujets de prédilection, il me traitait avec un mépris condescendant.

Quoique du côté récepteur de notre rivalité, je comprenais parfaitement ce qu'il faisait, mais aussi pourquoi il le faisait. En toute honnêteté, je devais bien admettre que mes sentiments rejoignaient les siens. Lorsqu'on a un vrai jumeau, on ne peut pas l'oublier une seule seconde. Les gens passent leur temps à lâcher commentaires et plaisanteries sur cette ressemblance saisissante. Ils vous affirment que vous êtes indiscernables l'un de l'autre, alors que s'ils voulaient bien s'en donner la peine, ils vous reconnaîtraient certainement. Ils vous demandent si vous êtes toujours d'accord. Vos parents vous habillent de la même manière, vos professeurs vous traitent de la même manière, vos amis et proches vous offrent les mêmes cadeaux ou font des remarques qui vous incluent automatiquement tous les deux. S'ils relèvent entre vous des différences superficielles, elles suscitent des réflexions sans commune mesure avec leur importance. Parce qu'au fond, tout le monde pense que vous éprouvez aussi les mêmes émotions.

Vous, vous voulez désespérément qu'on vous considère comme un être humain distinct. Enfant, vous n'avez aucune chance. Mais aussitôt adolescent, puis à l'approche de l'âge adulte, vous cherchez à établir une distance. Pour mener une existence indépendante, apprendre des choses que votre jumeau ne sait pas, avoir des secrets qu'il ne partage pas. Ce n'est pas que l'amour s'éteigne ni que vous vous preniez d'antipathie pour quelqu'un qui vous a été proche. Simplement, vous

avez besoin de devenir un véritable individu.

À Berlin, je commençai à comprendre que seuls les Jeux nous rapprochaient encore, Joe et moi. Je passais beaucoup de temps seul, à m'entraîner ou à rôder dans le quartier des Sattmann, pendant que lui les escortait je ne sais où. Le soir, il se retirait dans le bureau du Doktor en sa seule compagnie, laissant Frau Sattmann et Birgit s'occuper de moi. J'aimais beaucoup leur musique, leur délicieux duo, j'étais heureux de me rapprocher ainsi de la jeune fille, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qui nous arrivait, à mon frère et à moi.

Toutefois, nous étions là pour la course, et du moins y travaillait-il consciencieusement. Tous les matins, nous nous attelions à la tâche avec énergie, utilisant à fond les talents et la patience de Jimmy Norton, l'entraîneur britannique. Il fallut nous habituer à ces lieux étrangers – la vision inhabituelle de Berlin, les courants imprévisibles de la rivière et, surtout, les bruits de tant d'autres équipes se parlant dans leur propre langue – tant de voix amplifiées par mégaphone et résonnant sur l'eau. Ensuite, il nous devint possible de nous concentrer sur les raisons de notre présence en Allemagne.

Lentement, graduellement, nos performances s'améliorèrent. Notre premier objectif était de terminer le parcours fixé en un modeste huit minutes et demie, sachant qu'Edwards et Clive avaient gagné leur médaille en à peine moins de huit minutes – aidés par le courant. Plus tôt cet été-là, en descendant la Tamise, près d'Oxford, Joe et moi avions atteint les huit minutes cinq secondes. Nous savions qu'il ne s'agissait pas de notre limite, que nous pouvions faire mieux. Ce qui compte, dans la performance athlétique, c'est de progresser peu à peu, pas d'obtenir un record stupéfiant impossible à reproduire. Depuis trois mois, notre vitesse augmentait régulièrement, notre temps diminuait.

M. Norton nous encourageait à nous concentrer sur les éliminatoires, à nous imaginer dans la première course, à trouver notre équilibre.

Il nous restait cinq jours. Lors de notre première journée complète d'entraînement, notre record fut de huit minutes trente, sur un lac dépourvu de courant.

Le lendemain, en quatre parcours complets, nous réussissions un huit minutes vingt-deux.

Le quatrième jour, huit minutes dix-neuf à chaque fois.

Cinq ans plus tard, je me trouvais à l'hôpital, dans le Warwickshire rural, travaillant à rebours pour retrouver la mémoire. Je comprends maintenant qu'elle me revenait en désordre. Me rappeler la fin de l'incident, d'abord, sans disposer du moindre indice sur ce qui avait précédé, m'exaspérait.

Il y eut un bruit de gifle, le craquement brutal du shrapnel traversant le fuselage à moins d'un mètre derrière moi, sous mes pieds, pour se loger violemment dans le ventre du Wellington – juste à côté de la table du navigateur, près de l'aile. Le canonnière arrière, Kris Galasckja, quitta sa tourelle en rampant pour annoncer au téléphone de bord que Sam Levy semblait mort. Ses cartes étaient couvertes de sang. Je regardai les cadrans ; notre vitesse tombait, l'altimètre entamait un lent déclin circulaire impossible à interrompre, la gravité nous aspirait, grignotant peu à peu notre précieuse altitude.

En contrebas, se devinait la ligne noire irrégulière de la côte allemande. Nous progressions clopin-clopat vers l'ouest – vers l'Angleterre –, à travers la mer du Nord.

Quelques minutes plus tard, Kris reprit le téléphone de bord pour dire qu'en fait, Sam allait peut-être s'en tirer. Quoique touché à la tête, il respirait régulièrement. Kris ajouta qu'il allait traîner le blessé un peu plus loin afin de l'allonger confortablement par terre, près de la trappe.

Je lui ordonnai de regagner sa tourelle et d'ouvrir l'œil : les chasseurs patrouillaient souvent au-dessus du bras de mer en attendant nos bombardiers disséminés, qui prenaient le chemin du retour après avoir rompu la formation. Quelques instants durant, les hommes se déplacèrent maladroitement dans le fuselage, derrière moi : leurs changements de position affectaient l'assiette de l'avion. Personne ne disait mot, mais leur respiration me parvenait dans les écouteurs pressés contre mes oreilles.

Lorsqu'ils se furent tous réinstallés, nous étions descendus sous les douze mille pieds, et notre altitude continuait à baisser. Les moteurs n'avaient plus de force. Les volets étaient si raides que j'avais du mal à manier le manche. L'équipage entreprit de larguer les bombes inutilisées, les paquets, les fusées, le moindre objet amovible ; l'air

glacé s'engouffrait non seulement par les trous du fuselage, mais aussi par la trappe ouverte derrière moi.

Nous volions toujours, sur une longue trajectoire descendante au terme inévitable, que nous retardions le plus possible. Une heure s'écoula, me donnant l'espoir d'y arriver, après tout. Nous étions alors descendus à quatre mille pieds. Le moteur bâbord se mit à vibrer et à surchauffer.

Colin Anderson suggéra au téléphone de bord qu'il était peut-être temps de briser le silence radio en envoyant un SOS, qu'est-ce que vous en pensez ?

« On est en mer, répondis-je. Il faut encore faire attention. Et puis, qu'est-ce qui te fait croire que je vais laisser l'appareil se planter ?

— Désolé, JL. »

Nous voulions tous rentrer chez nous. Le silence retomba. Le vol se poursuivit.

Une minute plus tard, le moteur bâbord commença à avoir des ratés. Changeant d'avis, j'ordonnai à Colin d'émettre un SOS. À trois mille pieds des flots aussi noirs que la nuit qui apparaissaient et disparaissaient à travers les nuages, j'allumai la balise d'urgence, puis je dis aux hommes de prendre les canots, les gilets de sauvetage, et de sauter. Ils refusèrent. Je leur criai qu'il s'agissait d'un ordre, je les insultai, je leur hurlai de se tirer, parce que c'était leur seule chance. Ensuite, le silence s'installa dans mes écouteurs. Les autres se trouvaient-ils toujours à bord quand l'avion s'abattit en mer, ou avaient-ils sauté lorsque je le leur avais dit ? Je n'avais pas le temps de vérifier : il ne restait que quelques secondes avant l'impact. Ce fut une collision d'une violence énorme : l'appareil aurait aussi bien pu s'écraser à terre. Quasi inconscient, gelé à mourir, je réussis par miracle à me hisser dans un canot pneumatique. Sam Levy s'y trouvait, lui aussi. Il n'y avait pas eu la moindre transition.

Sans doute étais-je en état de choc. En tout cas, j'étais désorienté à ce moment-là, j'étais désorienté quand je cherchai à m'en souvenir plus tard, je suis toujours désorienté, bien longtemps après.

« Où est l'appareil ? » demandai-je – m'apercevant qu'il m'était difficile de parler, j'ignorais pourquoi.

Devant l'inertie de Sam, je lui reposai la question en faisant de mon mieux pour crier.

Sa silhouette se dessinait vaguement, de l'autre côté du minuscule canot. Sa tête semblait bouger, comme s'il parlait.

« Quoi ? braillai-je.

— Il a coulé. Quelque part par là.

— Comment on a réussi à sortir ?

— La trappe a été arrachée quand on s'est écrasés. Moi, j'étais tout près, et toi, j'imagine que tu as rampé. Tu ne te rappelles pas ? »

Je ne me rappelais que le chaos dans le cockpit du Wellington. Le noir complet, le froid âpre, l'étreinte de l'eau glacée qui montait autour de moi. Il avait *suffi* d'un instant pour transformer l'avion en quelque chose d'incompréhensible. Je n'avais plus aucun sens de l'orientation : l'espace qui s'étendait derrière moi se trouvait-il en hauteur ou en contrebas ? Étais-je debout ou allongé ? Voire assis aux commandes ? Ou couché sur le ventre ? Ma jambe me faisait atrocement mal. Je n'arrivais pas à respirer, parce que j'avais la tête sous l'eau. J'étouffais. Le masque à oxygène de mon casque d'aviateur s'était entortillé autour de mon cou. À ce moment-là, le Wellington avait tangué, l'eau s'était théâtralement retirée autour de ma tête, une faible clarté insinuée dans le cockpit. J'avais vu deux jambes disparaître par la trappe. Nouveau tangage.

L'obscurité était revenue. Une lutte violente avait commencé. J'avais agité bras et jambes dans les flots. Je m'étais retrouvé au fond du canot, sur le caoutchouc souple immergé. J'avais cherché à me retourner pour sortir le visage de l'eau. Ma veste d'aviateur fourrée, trempée, me lestait ; mon masque à oxygène inutile me battait le cou.

« Tu sais où on est ? » criai-je, après ce qui me parut une demi-heure de lutte douloureuse.

Je regardais toujours, dans le noir, l'endroit où Sam devait se trouver. Un long silence suivit ; si long que je crus mon compagnon inconscient, tombé à l'eau ou mort.

« Je n'en ai pas la moindre idée, lâcha-t-il enfin.

— Mais c'est toi le navigateur. Tu n'as pas déterminé notre position ?

— Ferme-la, JL. »

La nuit me parut interminable, mais l'aube finit par se lever, éclat du soleil sur les flots gris et froids, martèlement des vagues autour de nous. Le canot bougeait avec elles comme si on l'avait collé à leurs flancs, montant et descendant sur la houle sans jamais menacer de chavirer mais nous promenant constamment de-ci, de-là. Sam et moi, allongés sur le caoutchouc glissant du fond, les poignets coincés dans les enfléchures, n'avions rien à nous dire. La plupart du temps, il paraissait dormir, les mains et le visage blêmes. Nos vêtements étaient pleins de sang, mais l'eau salée qui nous engloutissait toutes les quelques minutes le délavait peu à peu. Nous étions en mai, au début de l'été. Sur le point de mourir de froid.

Enfin, après de longues heures, une vedette de secours air-mer nous trouva.

Voilà tout ce dont je disposais, alité dans le Warwickshire.

Un brouillard d'amnésie m'enveloppait. Le récit que je viens de coucher sur le papier correspond à une version travaillée d'images fugaces : je n'en connaissais alors que des bribes, entrevues par éclairs,

qui dérivait très vite hors d'atteinte, aussi exaspérantes que les fragments d'un rêve.

J'émergeai peu à peu des demi-souvenirs déroutants, lorsque mon environnement commença à me devenir compréhensible. J'avais mal un peu partout : aux yeux, à la jambe, la poitrine, la main, le cou. Un jour, on me tira du lit, douloureusement, pour m'installer dans un fauteuil. Le personnel médical allait et venait. Ma mère m'avait rendu visite, je le savais, je savais que nous avions discuté, mais je ne me rappelais pas un mot de la conversation. Quand je me retournai dans sa direction, elle avait disparu.

Je travaillais à rebours pour retrouver la mémoire, apprenant en chemin.

Il s'avéra que le temps avait passé : le mois de mai s'achevait. Mon avion avait été abattu le 10, m'apprit-on, mais je devais rester alité car je n'étais pas encore guéri. Une semaine plus tard, on m'annonça que mon état s'améliorait, même s'il était hors de question de me laisser quitter l'hôpital avant un moment. J'avais envie de voir mes parents, mais il leur était très difficile de voyager en temps de guerre. Néanmoins, on allait me transférer dans un établissement pour convalescents, plus près de chez moi. Cela leur simplifierait les choses.

Là, un autre trou de mémoire : peut-être une rechute.

Je me trouvais dans une ambulance, qui m'avait brusquement ramené à la réalité en tressautant sur une portion de route inégale. Je me raidis pour me protéger des chocs et des secousses, avant de m'apercevoir que des sangles me maintenaient en douceur par la taille et les jambes. Un jeune aide-soignant de la Croix-Rouge, Ken Wilson, veillait sur moi dans le compartiment arrière. Le réduit bruyant, mal aéré, rendait le dialogue difficile. Appuyé des deux bras aux étagères qui me surplombaient, arc-bouté pour résister au tangage du véhicule, Ken m'apprit cependant que nous avions déjà parcouru une bonne partie du chemin et qu'il ne fallait pas m'inquiéter. Mais je m'inquiétais. Où allions-nous ? Je pensais à mes parents. Les avait-on informés que je changeais d'hôpital ? Me trouveraient-ils là où on m'emmenait ? À ce moment-là, rien au monde n'avait davantage d'importance.

Notre destination s'avéra être une grande demeure campagnarde avec jardins, toits pointus, pignons, hautes fenêtres, couloirs dallés de pierre. Les vastes pièces des ailes arrière avaient été converties en salles communes. Mes parents m'y rendirent visite deux jours après mon arrivée : ils m'avaient trouvé. Je souffrais tellement qu'en les voyant, je me mis à pleurer.

Les longues journées d'été, le personnel installait les patients sur un balcon protégé du soleil, meublé de tables en osier et de chaises longues couvertes de gros coussins. De là, on dominait un jardin où

poussaient en grands carrés soignés choux, pommes de terre, épinards et betteraves. Quand mes parents venaient me voir, j'y restais installé en leur compagnie, mais nous ne discussions guère. Il me semblait que les événements de la guerre m'avaient éloigné d'eux, fait grandir.

La maison de repos se trouvait dans la vallée d'Evesham. Mon état ne s'améliorant que lentement, la fin juin 1941 était arrivée. La BBC nous apprit que les Allemands, après avoir envahi la majeure partie de l'Ukraine et de la Biélorussie, avançaient sur tous les fronts en Union soviétique. Ces nouvelles me bouleversèrent. Apparemment, la guerre avait éclaté entre l'Allemagne et la Russie ! Quand cela s'était-il produit ?

La nuit précédente, la RAF avait bombardé Kiel, Düsseldorf et Brème. Les dommages infligés aux trois villes étaient qualifiés de sérieux, nos pilotes de courageux. Cinq avions de la RAF avaient été détruits, deux autres portés disparus. Quoique habitué à ce genre de déclarations, je restai un long moment muet à la fin de l'émission, pensant aux hommes portés disparus. Je les imaginais en mer, cramponnés à des canots ou des radeaux. Pendant ce temps, la Finlande, l'Albanie et la Hongrie avaient déclaré la guerre à la Russie. L'avaient-elles également envahie ? Le président Roosevelt promettait de l'aide à l'Union soviétique. Cela signifiait-il que les États-Unis étaient aussi en guerre ? D'après la BBC, un dignitaire nazi, Rudolf Hess, avait gagné l'Écosse en avion avec une proposition de paix destinée à interrompre le conflit entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Le commentateur expliquait de qui il s'agissait : un des nazis les plus puissants du Reich, l'adjoint de Hitler.

Personnellement, le nom de Hess me rappelait quelque chose : j'avais fait sa connaissance à Berlin ! Était-ce le même homme ? J'avais bien compris à l'époque qu'il s'agissait de quelqu'un d'important, mais pas que c'était l'adjoint de Hitler.

Qu'était-il advenu de sa proposition de paix ?

Notre équipe arriva seconde lors des premières éliminatoires, derrière la France, mais devant la Finlande et la Grèce. Elle obtint aussi la deuxième place dans l'avant-dernière course, l'après-midi

même. La finale allait donc nous opposer, Joe et moi, à l'Argentine, au Danemark, à la Hollande, la France et l'Allemagne.

La matinée du grand jour fut consacrée à l'entraînement, mais au moment de déjeuner, Joe m'annonça brusquement qu'il devait retourner à l'appartement – ce qui allait me laisser au moins deux heures à tuer en solitaire. Je lui en voulus terriblement, parce que la course la plus importante de notre carrière n'allait pas tarder. Nous aurions dû travailler, rester sur l'eau pour nous exercer jusqu'au bout, mais il écarta mes arguments d'un haussement d'épaules en disant que nous surentraîner risquait de nous faire arriver bons derniers. Donc il partit.

Comme il n'y avait pas d'épreuve sportive à cette heure-là, tout le monde ou presque, athlètes et spectateurs, était parti déjeuner. Je restai près du lac pour me calmer après la dispute, allongé sur l'herbe, parcourant les alentours du regard. Mes pensées se tournèrent vers Birgit. Notre dernière conversation sérieuse remontait à deux jours, lorsque j'avais trouvé le courage de lui demander si elle aimerait venir à l'arène des régates nous voir concourir, Joe et moi : comme tous les participants, nous avions reçu des billets gratuits destinés à notre famille et à nos amis. Birgit m'avait répondu qu'elle aurait été ravie de nous applaudir, mais que ç'aurait été dangereux pour elle. Malgré ma déception, je n'avais pas cherché à en apprendre davantage. À présent, je le regrettais. Mon frère et moi ne tarderions pas à quitter Berlin, sans la moindre idée du moment où nous pourrions y revenir.

Un peu plus tard, j'allai me dégourdir les jambes. Entre les deux tribunes principales, légèrement en avant, avait été dressée une estrade tendue de drapeaux et de bannières nazis, réservée aux dignitaires et aux organisateurs. Bien sûr, elle était restée déserte pendant l'entraînement et les éliminatoires, les puissants ignorant nos efforts. Cette fois, cependant, deux SS armés, à l'uniforme noir reconnaissable, étaient postés au pied des marches menant à la plateforme. Je passai près d'eux, la tête levée vers les rambardes drapées de croix gammées.

« [Circulez !] lança un des gardes, comme je m'attardais non loin de là.

— [Je suis un athlète], répondis-je tranquillement en lui montrant le passe réservé aux participants, grâce auquel ils étaient libres de leurs déplacements autour du complexe sportif.

— [Peu importe. Vous n'avez pas le droit d'être là.]

— [Bon.] » Mes quelques jours à Berlin m'avaient permis de constater qu'il fallait être fou pour contester l'autorité des SS. « *Heil Hitler !* » ajoutai-je.

Il me retourna instantanément le salut, sans toutefois cesser de me dévisager avec la plus grande méfiance. Je m'éloignai rapidement, un

peu effrayé, soudain.

Au bord de la rivière, se déroulait l'examen des outriggers. Comme les juges, de langue allemande, ne faisaient pas le moindre effort pour maintenir les curieux à distance, je me postai près d'eux pendant qu'ils prenaient méthodiquement les bateaux un par un, les mesuraient, les pesaient, en vérifiaient l'assiette et l'alignement, puis leur attachaient à la barre une minuscule étiquette certifiant qu'ils respectaient bien les normes fixées.

Lorsque je regagnai la zone des spectateurs, une vision remarquable s'offrit à moi : la foule affluait vers les énormes tribunes, se déversant du parc voisin. L'étendue déserte où j'avais erré quelques instants plus tôt était à présent encombrée d'organisateurs, de policiers, de juges, d'athlètes, de journalistes et d'un nombre alarmant d'officiers SS en uniforme, incongrus au soleil éclatant. La chaleur estivale s'accompagnait d'une atmosphère intense d'extraordinaire, à laquelle je ne pouvais m'empêcher de réagir.

Je me trouvais aux jeux Olympiques, où j'allais participer à une finale !

La foule arrivait toujours, canalisée vers les accès étroits aux tribunes. Les organisateurs, visiblement inquiets, à bout de nerfs, harcelaient le public comme s'il n'y avait pas une seconde à perdre. Un orchestre militaire entra au pas cadencé dans l'enceinte, impressionnant, prit position puis se lança dans un pot-pourri d'airs joyeux, au rythme entraînant. Les spectateurs apprécièrent. Je me rassis sur l'herbe pour contempler les musiciens en écoutant la musique.

Ce fut alors que Joe m'apparut : il longea la rivière en regardant de tous côtés. J'agitai la main pour lui dire de me rejoindre, non sans anxiété car le temps n'allait pas tarder à nous manquer. Dès qu'il me vit, il fonça vers moi.

« Écoute, JL, il faut changer notre fusil d'épaule, lança-t-il d'une voix forte pour couvrir le bruit et la musique, en s'accroupissant. Il y a un problème. On quitte Berlin ce soir.

— Tu veux déjà rentrer ?

— Je veux quitter l'Allemagne. Quoi qu'il arrive.

— On est ici pour participer, Joe. Où étais-tu passé, nom de Dieu ? Tu as oublié la course ? C'est le plus grand jour de notre vie !

— Je sais, je ressens la même chose que toi. Seulement il y a plus important.

— Pas maintenant, pas juste avant la finale !

— D'ici une heure, elle sera terminée, en ce qui nous concerne. On n'a aucune raison de traîner à Berlin, après.

— Mais ça fait partie du contrat. On doit rester jusqu'à la cérémonie de clôture.

— On n'est pas en sécurité, ici.

— Que veux-tu qu'il nous arrive ? » J'englobais d'un geste l'énorme foule joyeuse, le bel après-midi, la rivière calme, l'orchestre festif, les escouades de juges et d'organisateurs. Un coup d'œil à ma montre. « On devrait aller s'échauffer. »

Joe me tourna le dos sans que je comprenne pourquoi. Je suivis son regard. Dans les tribunes, les spectateurs se levaient, s'éтираient sur la pointe des pieds, aux aguets. L'orchestre jouait toujours, mais nous en étions assez proches pour remarquer que certains musiciens roulaient les yeux en soufflant dans leur trompette ou leur tuba ; de toute évidence, ils cherchaient à distinguer ce qui se passait. Je me redressai, bientôt imité par mon frère.

Quelques hommes en uniforme militaire allemand s'avançaient sur le sentier tracé entre les deux tribunes principales. Sans aller au pas, ils s'astreignaient à une démarche rapide, le regard fixé droit devant eux. Déjà, on leur avait dégagé un chemin, encadré de SS au garde-à-vous.

Beaucoup de spectateurs levaient le bras droit à l'oblique, dans un vacarme énorme de cris, d'acclamations, de hurlements. Des vagues d'excitation parcouraient le public. L'atmosphère était électrique.

« Mon Dieu ! s'exclama Joe par-dessus le pandémonium. C'est lui ! »

J'ouvris de grands yeux stupéfaits. Au centre du groupe, une silhouette très reconnaissable approchait à longues enjambées : le chancelier Hitler saluait la foule déchaînée en levant légèrement la main droite, la paume tournée vers le haut. Il ne regardait ni de droite ni de gauche. Sa carrure n'avait rien d'exceptionnel, il portait une banale veste militaire vert pâle et un calot pointu, mais il était instantanément devenu le centre de l'attention générale.

L'effet que me fit son apparition me surprit. Il lui suffisait d'être là, d'arriver, de s'engager dans l'arène où se déroulait la régate pour attirer aussitôt le regard. Comme tout le monde, mon frère et moi tordions le cou afin de ne pas le perdre de vue.

Le groupe atteignit le pied de l'estrade. En ce jour brûlant du début août 1936, Joe et moi reconnûmes juste Hitler, mais le comportement de ses compagnons montrait bien qu'il s'agissait de personnalités extrêmement importantes. Sans cérémonie, ils montèrent l'escalier jusqu'à la plate-forme qui leur était réservée. Quelques années plus tard, ils feraient partie des hommes les plus connus et les plus redoutés du monde entier.

Une fois sur l'estrade, les dignitaires nazis sortirent de notre champ de vision, mais Hitler s'avança aussitôt, encadré de deux hommes. Debout devant la rambarde, très droit, la tête haute, il promena autour de lui un regard impérieux quoique calme. Puis,

théâtral, il leva les bras pour les croiser de manière à refermer les mains au-dessus des coudes. Son regard errait toujours sur la foule, tandis qu'il recueillait en silence le tumulte d'acclamations et d'applaudissements. Le vacarme avait beau être assourdissant, le chancelier semblait détaché, parfaitement maître de la situation.

Au bout de peut-être une minute, il décroisa les bras avec raideur, leva brièvement la main droite dans son salut habituel, la paume en l'air, puis pivota pour s'éloigner de la rambarde. La foule commença enfin à se calmer.

Je regardai ma montre.

« Joe, il faut y aller ! On va être en retard ! »

L'arrivée de Hitler et de son entourage avait pris un moment, durant lequel ils avaient attiré l'attention générale, mais les athlètes en compétition n'en étaient pas moins soumis à un horaire strict. Nous avions déjà perdu près de dix minutes d'échauffement, et les organisateurs n'en tiendraient sans doute pas compte.

Joe et moi montâmes en courant la côte menant à la zone d'échauffement, brandissant nos passes devant l'Allemand de garde. Derrière lui, se tenait un accompagnateur anglais, visiblement mécontent de notre retard et indifférent à nos explications, qui nous fit un petit discours humiliant sur les attentes de notre nation. Il fallut reconnaître humblement notre culpabilité puis présenter nos excuses avant de le laisser derrière nous. En commençant le plus vite possible nos exercices routiniers, nous tentions de fermer notre esprit à ce qui venait de se passer, de nous concentrer sur la course cruciale qui allait se dérouler quelques minutes plus tard.

9

Cinq ans plus tard, je me trouvais dans une maison de repos de la vallée d'Evesham, travaillant à rebours pour retrouver mes souvenirs de l'accident et de ce qui avait précédé.

La date à laquelle mon avion avait été abattu m'y aidait : le 10 mai 1941, m'avait-on dit. Les détails s'amassaient peu à peu autour de ce pivot. Cette nuit-là, à treize mille pieds de haut, nous approchions de la ville de Hambourg sur une trajectoire nord-ouest. Terrorisé, j'appuyais de toutes mes forces des mains et des pieds sur

les commandes du Wellington. La pensée que durant les deux ou trois minutes suivantes, nous risquions d'être blessés, estropiés ou tués m'obsédait. Dans ces moments-là, une fois les bombes armées, prêtes à larguer, le bombardier en position et de fait commandant l'avion, le reste de l'équipage se raidissait en prévision d'une attaque ; personnellement, je me sentais incapable de penser ou de parler de moi-même. Tout ce que je pouvais faire, c'était réagir aux événements, en espérant que mes réactions instinctives seraient les bonnes, que la terreur ne me rendrait pas sujet à l'erreur. Je maintenais l'assiette de l'avion, je répondais aux avertissements et aux questions des hommes, mais souvenirs et anticipation m'étaient également inaccessibles. Je vivais dans l'instant, prêt à mourir à chaque seconde.

Bon. Treize mille pieds. Ciel dégagé sous une lune parfaite pour un bombardement. Minuit vingt, heure anglaise. Appareil A-Able, chargé de bombes et de fusées. En contrebas : Hambourg. Nous avions dépassé la ville quelques minutes plus tôt, en restant à une trentaine de kilomètres dans l'espoir de faire croire aux défenseurs au sol qu'ils se trouvaient juste sur la route d'une autre cible, Hanovre, Magdebourg, voire Berlin. La RAF avait attaqué Hambourg deux nuits plus tôt, et on nous avait avertis pendant la réunion de l'après-midi que l'ennemi y concentrait les batteries antiaériennes. Les raids à répétition étaient dangereux pour les équipages, tout le monde le savait. Comme il n'était pas question de prendre les défenses allemandes à la légère, chacun avait accordé la plus grande attention au plan de diversion. Les bombardiers devaient se rassembler au-dessus d'un méandre particulier de l'Elbe, près de Lunebourg, opérer un demi-tour abrupt puis se lancer dans leur grande attaque.

Ted Burrage, canonnier avant et bombardier, avait rampé dans le ventre du Wellington pour regarder le sol à travers le panneau en Perspex situé derrière le nez de l'appareil. La visibilité était bonne, cette nuit-là : nous pouvions viser de haut à la perfection, mais les servants des batteries antiaériennes nous distinguaient tout aussi bien, et si des chasseurs traînaient dans les parages, ils nous repéreraient à des kilomètres.

Alors que nous approchions du centre de Hambourg, reconnaissable par les nuits sans nuage à la courbe du fleuve, les tirs de batteries se firent brusquement plus nourris. Une dizaine au moins de projecteurs s'allumèrent. Leurs rayons se croisèrent devant nous, pendant que des obus traçants montaient vers notre avion en sinuant. Je m'efforçai de ne pas y prêter attention : ils se déplaçaient toujours avec une lenteur fascinante lorsqu'ils se trouvaient loin en contrebas, avant d'accélérer brusquement puis de nous dépasser dans un sifflement. Je n'arrivais pas à oublier qu'ils représentaient juste une partie du danger, car pour chaque luciole brillante de l'essaim qui

s'élevait vers nous, il en existait dix ou quinze invisibles. Plus loin, jaillissait dans le ciel un énorme barrage d'obus aux explosions blanc et jaune étincelantes, éclairs intermittents évoquant un feu d'artifice mortel. Comment pourrions-nous le traverser sans être touchés cent fois ?

« Bombardier au pilote. On commence ? »

Ted, dans le nez de l'appareil.

« Oui, on y est. Pas besoin de changer de cap, à mon avis.

— Visée effectuée. Vérification et calibrage OK.

— Vas-y, Ted.

— Le cap ?

— Deux cent quatre-vingt-sept. Vitesse aérienne, deux cent douze.

— Oblige-le à se tenir tranquille, JL. Redresse un poil. Parfait, merci. »

La respiration des autres me parvenait par le téléphone de bord.

« Trappes des bombes ouvertes, chef.

— Trappes des bombes ouvertes. »

Silence, puis léger tangage, accompagné d'une augmentation de la succion aérienne. « Nouvelle vitesse, capitaine ?

— Deux cent six.

— Bon, tiens-nous bien droits... bien droits... Nom de Dieu, on leur en met plein la gueule, cette nuit... Ça fume de partout... Voilà... bien droits... Bombes larguées ! »

L'appareil montait, soulagé d'un grand poids. Comme moi.

« On se tire de là, JL ! »

Kris Galasckja, le canonnier arrière polonais, haletant, avec son accent à couper au couteau. « Tu dis ça à chaque fois.

— Je le pense à chaque fois.

— OK. Cramponnez-vous. »

Je pointai le nez vers le bas pour gagner de la vitesse, avant d'entamer un virage à quarante-cinq degrés sur bâbord qui nous éloignerait de l'enfer en contrebas. Les trappes des bombes refermées, il me semblait que l'avion se pilotait tout seul, maintenant que ses caractéristiques aérodynamiques s'amélioreraient. « Alors, JL ? On rentre ? » Kris, encore une fois.

« Pas tout de suite. On fait un autre passage, d'abord.

— Tu veux rire, chef ?

— Ouais. Du calme. Il faut se tirer de là.

— Quelqu'un a vu ce qu'on a touché ? » demanda Sam Levy, qui n'avait aucune visibilité extérieure depuis la cellule entourée de rideaux où était placée sa table de navigation.

À cet instant précis, une violente explosion retentit juste sous le nez de l'avion. Projeté à l'écart des commandes, je tombai de côté, la jambe gauche douloureusement tordue dans mes sangles. L'appareil

roula sur bâbord, se pencha en avant, plongea vers la terre. Le bruit des moteurs changea, comme si un pilote invisible m'avait pris ma place pour accélérer en direction du sol. La soudaineté avec laquelle tout s'écroulait autour de moi me secoua tellement que je restai un instant paralysé. *Ça y est ! Voilà ! On a été abattus !* Je ne pouvais penser à rien d'autre.

Mon casque d'aviateur en cuir était toujours là, quoique tordu en travers de mon crâne d'une manière gênante. Quelqu'un criait dans le téléphone de bord – la voix me parvenait, mais la position des écouteurs m'empêchait de comprendre ce qu'elle racontait. Un cliquetis, puis le silence, encore plus effrayant. Mon bras gauche était trop douloureux pour que je le bouge. Quelque chose d'humide se répandait sur mon front, sous le rabat du casque. *J'ai été touché à la tête ! Je suis en train de me vider de mon sang !* Je parvins à changer de position, à libérer mon bras droit pour m'effleurer le crâne. Sensible, mais apparemment intact. Le sang coulait toujours. Je tirai sur le casque pour le remettre en place par-dessus la blessure, quelle qu'elle fût. Une douleur aiguë me traversa la tête, mais ensuite, plus rien.

L'avion se remit à tanguer, retrouvant brièvement sa stabilité juste avant de s'incliner de l'autre côté, l'aile gauche dressée vers le ciel. Rien à voir avec moi : les commandes étaient hors d'atteinte, et j'avais trop mal pour bouger. Toutefois, le changement de position de l'appareil avait brusquement éliminé la force centrifuge due au tournoiement. Avant qu'elle ne reprît, je me redressai péniblement : faisant porter tout mon poids sur mon coude droit, je roulai de côté puis réussis à me hisser sur ma jambe épargnée. Quelques instants de lutte atroce plus tard, je m'écroulais dans mon siège, devant les commandes. La position assise me facilitait les choses en me permettant de reposer mon côté gauche, qui avait subi la majeure partie des dommages. Je n'y voyais presque plus par le pare-brise : quelque chose l'avait traversé, émietté, opacifié. Un air glacé fusait droit vers moi.

J'ouvris au maximum les volets opposés, et à mon immense soulagement, le plongeon en vrille ralentit. Le manche à balai semblait peser une tonne, mais en appuyant la jambe droite à la gouverne, je parvins à le maintenir en arrière pour corriger le tournoiement, malgré la force gravitationnelle générée par le redressement de l'appareil.

Quelque chose battait contre le fuselage, devant le cockpit. Impossible de voir quoi. Pendant que l'avion se stabilisait puis reprenait de la hauteur, j'entamai un examen frénétique du tableau de bord. Les deux moteurs tournaient toujours, quoique la pression d'huile dans celui de bâbord fût inférieure à la normale. Pas d'incendie détectable par les instruments. Commandes efficaces malgré leur

durété. L'avion tirait à gauche, mais la gouverne me permettait d'y remédier. Liquide de refroidissement bas. Circuits électriques impecables.

Équipage ? Tout en effectuant les vérifications d'urgence, je criai aux hommes de faire leur rapport.

Pas de réponse de Ted Burrage, l'occupant du nez abîmé. Ni de Lofty Skinner, en poste derrière moi. Ni de Sam Levy, devant Lofty. Col Anderson annonça qu'il était là. Lofty répondit à ma deuxième tentative, m'informant qu'il aidait Kris à s'occuper de Sam, grièvement blessé, semblait-il.

Nous poursuivions notre route, traversant la côte allemande puis survolant la mer du Nord obscure, cherchant des yeux notre patrie. Le bombardier perdait de l'altitude, car le moteur bâbord ne fonctionnait plus à pleine puissance. J'étais même obligé de le couper régulièrement pour l'empêcher de surchauffer. L'évidence s'imposa vite : nous allions être obligés de nous poser en catastrophe. Sam Levy et moi nous trouvions toujours à bord quand le Wellington s'écrasa, mais un canot pneumatique nous sauva la vie. Sans doute les autres avaient-ils déjà sauté. La mer démontée ballotta notre coquille de noix pendant des heures, avant l'arrivée des secours.

Au fil de ma convalescence, je pensai et repensai à l'incident.

Mes souffrances ne s'interrompaient jamais, le plus souvent sourdes, parfois atrocement aiguës, mais les médecins m'estimaient en voie de guérison. Mes nuits étaient faites d'événements déstabilisants. Un de mes cauchemars m'envoya ramper la tête la première dans un boyau en métal juste assez large pour moi, où il faisait de plus en plus chaud. À un moment, le tube s'incurva brusquement vers le bas, décrivant une boucle qui m'obligea à me traîner sens dessus dessous. Ensuite, il se remplit peu à peu d'eau, le liquide sifflant sur le métal brûlant. Incapable de respirer, de bouger, de m'échapper, je me réveillai enfin. C'était la fin juin. La radio nous apprit que l'armée de Hitler envahissait l'Union soviétique.

Un lieutenant de la Royal Navy arriva à la maison de repos, amputé d'un bras au niveau du coude, les deux jambes dans le plâtre. Un jour, sur la véranda dominant le potager, on l'installa à côté de moi.

« Je naviguais sur le croiseur *Gloucester* », me confia-t-il dans un murmure.

L'inhalation de gaz brûlants lui avait abîmé la gorge et les poumons. Je l'assurai que j'attendrais bien qu'il eût moins de mal à parler, mais il avait la ferme intention de me raconter son histoire. Alors je l'encourageai à prendre son temps : nous étions tous les deux là pour un bon moment. Rien ne pressait.

« On était en poste au large de la Crète, chuchota-t-il. On couvrait

les troupes évacuées, quand ça nous est tombé dessus, littéralement : des bombardiers et des chasseurs. Il y avait aussi des sous-marins, dans le coin. C'était moi l'officier en charge des canons. On mettait le paquet, mais il y a eu une explosion sous le bateau. On s'est presque tout de suite mis à gîter. Une torpille, à mon avis. Le capitaine a donné l'ordre d'abandonner le navire, mais au moment où je grimpais dans un canot de sauvetage, l'arsenal a explosé. À partir de là, je ne me rappelle pas grand-chose. »

Je lui racontai moi aussi ce que je me rappelais de mon histoire, si incomplète fût-elle, mais une pensée me tournait dans la tête : nous avions perdu la Crète ! Donc sans doute aussi la Grèce ! Je me souvenais pourtant que M. Churchill y avait envoyé l'armée, depuis l'Égypte, pour aider les Grecs à repousser les Italiens et les Allemands. Quand le retrait s'était-il produit ? Quelles avaient été nos pertes ?

D'après mon nouvel ami, ses camarades, toujours de service en mer, avaient entendu dire que nous avions coulé un cuirassé allemand. Une grande victoire, affirmait-il.

« Sans doute le *Tirpitz* ou le *Bismarck*. Il a réussi à gagner l'Atlantique, mais on lui a donné la chasse, et on l'a coulé. On a perdu le *Hood*, d'accord, mais on les a eus, ces sales Boches ! »

Nous avions perdu le *Hood* dans une victoire ? Plus tard, il s'avéra que nous étions en effet venus à bout du *Bismarck*.

Ces nouvelles m'égarèrent, me déprimaient. Le monde allait mal. La guerre se déchaînait un peu partout, et la situation me semblait empirer depuis la perte de mon avion. Au début, quand Hitler avait déferlé sur l'Europe, il nous avait donné du fil à retordre, mais sous l'égide de M. Churchill, la Grande-Bretagne s'était mise à rendre les coups, et la chance avait commencé à tourner. Notre victoire lors de la bataille d'Angleterre nous avait mis à l'abri de l'invasion, nous bombardions efficacement les industries militaires allemandes, les Italiens s'étaient révélés de piètres alliés pour le Reich, nous coulions les sous-marins ennemis, le Blitz même s'était épuisé en avril-mai. Mais voilà qu'à présent, les choses tournaient de nouveau mal.

Pendant ce temps, je livrais mes propres combats. J'avais une jambe cassée et un genou abîmé, une blessure grave à la poitrine, une fracture du crâne, trois côtes fêlées, le bras et la main gauches grièvement brûlés. Je n'étais pas mort, le personnel médical tenait apparemment ma survie pour acquise, mais l'un dans l'autre, il me semblait que ce n'était pas passé loin.

Ma préoccupation principale était de recouvrer la santé, de rejoindre mon escadrille puis de reprendre la lutte contre l'Allemagne. Chaque jour, j'avalais des médicaments, je suivais des séances de kinésithérapie, je faisais changer mes pansements. Chaque jour, je m'installais sur la véranda, les yeux rivés aux rangées de légumes,

grappillant les nouvelles à la radio. Chaque jour, des blessés arrivaient ou portaient je ne sais où.

« Quand pourrai-je rejoindre mon escadrille ? » finis-je par demander à la kinésithérapeute en chef, alors que j'étais allongé sur le ventre.

Postée derrière moi, elle se penchait sur ma jambe.

« Ce n'est pas nous qui prenons ce genre de décisions, Dieu merci.

— Ça veut dire que vous en savez plus que moi ?

— Pas du tout. Vous croyez vraiment qu'on nous donnerait sur les patients des informations à ne pas divulguer ?

— Je suppose que non. »

Je ne lui posai pas d'autre question, mais je mourais d'envie de reprendre du service.

L'inaction me laissait trop de temps pour penser. Je m'inquiétais notamment de mon équipage. Sam Levy se trouvait lui aussi à l'hôpital, ailleurs, m'apprit-on. Il se remettrait. On ne m'en dit pas plus. Mes autres coéquipiers étaient officiellement portés disparus, terrible euphémisme qui inspirait à parts égales espoir et angoisse. Je n'avais qu'une certitude : ils n'avaient pas abandonné l'avion en même temps que moi. Soit ils avaient été tués lors de l'impact, soit ils avaient sauté quand je leur en avais donné l'ordre. Le silence qui l'avait suivi me tracassait. Peut-être signifiait-il que j'avais été obéi, mais peut-être aussi le téléphone de bord était-il tombé en panne, ou mes subordonnés avaient-ils tout simplement décidé de ne pas m'écouter, persuadés d'avoir de meilleures chances en restant à bord jusqu'à l'amerrissage forcé. Quoi qu'il en fût, le ministère de l'Air avait écrit à leur famille.

La guerre se poursuivait, plus cruelle. Des milliers d'hommes de bien tels que Lofty, Colin, Kris et Ted mourraient avant qu'elle ne s'achevât. Si j'y retournais, peut-être mourrais-je, moi aussi. À un moment, elle m'avait semblé nécessaire, inévitable, mais maintenant que j'avais entendu parler de Rudolf Hess et de son offre de paix, je ne pouvais m'empêcher d'y penser.

La BBC n'en parlait plus. Après un frémissement d'excitation, l'arrivée de Hess en Écosse avait disparu des journaux.

On n'allait tout de même pas rejeter sans réfléchir une proposition de paix des dignitaires nazis ?

Je me rappelais très bien comment j'avais fait la connaissance de l'adjoint du Führer.

Le premier départ fut le bon, toutes les équipes démarrant à la perfection. En quelques secondes, sans effort, les Allemands prirent la tête. Jamais, de toute ma vie, je n'avais ramé aussi dur : le rythme féroce adopté par Joe me poussait à donner le meilleur de moi-même. Après mûre réflexion, nous avions décidé de nous modérer d'abord puis de laisser exploser notre énergie pendant le dernier quart de la course, mais notre tactique passa à la trappe. Dès le premier coup de rame, nous nous poussâmes dans nos derniers retranchements. La troisième place nous en récompensa : la médaille de bronze pour la Grande-Bretagne !

Les Allemands gagnèrent en à peine plus de huit minutes seize ; les Danois les suivirent avec huit minutes dix-neuf ; Joe et moi, huit minutes vingt-trois. Nous avions tous été ralentis par le vent de face.

La ligne d'arrivée franchie, mon frère et moi nous étions effondrés dans notre bateau, inertes, reprenant haleine. Nous dérivions en compagnie des autres équipes ayant achevé le parcours, pendant que les juges nous harcelaient dans leurs canots à moteur, nous tournaient autour, cherchaient à nous faire ranger le long de la rive. J'avais l'esprit vide. Si je pensais, c'était à la médaille que Joe et moi venions de gagner. Au départ, évidemment, nous avions visé l'or. Voilà ce qui nous avait poussés. Toutefois, après avoir vu nos adversaires s'entraîner, nous avions compris à quelle tâche énorme nous nous attaquions. Nous avions vécu les derniers jours dans la crainte d'arriver derniers. Mais troisièmes ! C'était un résultat fantastique, meilleur que je n'avais osé l'espérer.

Quelques instants nous permirent de récupérer assez pour gagner la rive à coups de rames précis, élégants. La première personne à nous féliciter sur la terre ferme fut Jimmy Norton, l'entraîneur, qui nous serra la main avec énergie, nous tapa dans le dos et nous traita en héros.

Trois quarts d'heure plus tard, calmés, douchés, habillés de survêtements propres, Joe et moi étions envoyés derrière les tribunes, à un bâtiment où on nous pria d'attendre dans une petite pièce, en compagnie des autres gagnants. Nous ne les connaissions pas, sinon par les présentations rituelles du premier jour et pour les avoir vus à l'entraînement pendant la semaine, si bien que nous ne savions pas trop quoi leur dire. Nous aurions volontiers félicité les Allemands pour leur médaille d'or, mais ils accueillirent nos compliments d'un hochement de tête décourageant.

Enfin, trois organisateurs vinrent nous chercher, pour nous guider rapidement à travers l'amphithéâtre herbeux jusqu'au podium olympique. On l'avait dressé devant l'estrade du chancelier Hitler et des autres dignitaires nazis, déserte.

Juste au pied du podium à degrés se tenaient quelques hommes en uniforme SS noir. Comme nous prenions nos places sur les marches, l'un d'eux s'avança – impressionnante silhouette massive, beau visage aux pommettes hautes, orbites profondes couronnées de sourcils noirs broussailleux.

Il s'approcha d'abord des deux Allemands, qui penchèrent la tête pour lui permettre de leur passer les médailles d'or au cou. Une énorme explosion d'acclamations et d'applaudissements jaillit des tribunes, couvrant ce qu'il disait aux vainqueurs. Les appareils photo des journalistes se tendaient, se haussaient vers eux. Une caméra, montée sur le toit plat d'une grosse camionnette, enregistrait la cérémonie.

L'officier SS remit ensuite les médailles d'argent aux Danois, puis vint notre tour, à Joe et moi.

« [L'Allemagne vous salue], déclara le dignitaire avec emphase à mon frère d'abord, à moi ensuite, pendant que nous nous inclinions afin qu'il nous passât nos médailles au cou. [Belle course pour vous et votre pays.]

— [Merci, monsieur] », répondis-je.

Les applaudissements, à peine polis, furent de courte durée.

Se redressant de toute sa taille, l'officier posa sur nous un regard intéressé.

« [Vrais jumeaux, je suppose.] »

Pour un homme de sa stature, il avait une voix étonnamment suave, presque efféminée.

« [En effet.] »

Il tenait dans la main gauche une bande de papier, qu'il leva afin de l'examiner avec une attention exagérée.

« [Je vois], reprit-il. [J.L. et J.L. Vous avez jusqu'aux mêmes prénoms ! C'est remarquable.] »

Il nous fixa de nouveau tour à tour, ses sourcils sombres arqués en une expression de curiosité théâtrale, mais ses yeux verts ne paraissaient pas vraiment accommoder sur nous : on aurait dit qu'il pensait à autre chose ou se demandait que raconter ensuite. Je me sentais mal à l'aise sur le podium, entouré d'appareils photo, planté devant un dignitaire nazi qui s'intéressait tellement à nous qu'il nous regardait sous le nez. Enfin, il recula.

« [Je parie que vous passez votre temps à faire des farces à vos amis !] »

Nous allions donner la réponse habituelle à cette sempiternelle remarque, lorsque l'orchestre se lança bruyamment dans l'hymne national allemand. Le SS s'empressa de gagner le micro installé sur une estrade à part. Il semblait soudain très concentré.

La moindre personne en vue se leva, tandis qu'on hissait aux

poteaux plantés derrière le podium les drapeaux des pays vainqueurs. Au centre, à la hampe la plus haute, s'éleva une croix gammée noire, entourée de rouge et de blanc, qui atteignit le sommet à l'instant précis où la musique s'interrompit. L'officier leva le bras droit en diagonale dans sa direction, les muscles si tendus que le bout de ses doigts frémissait.

« *Heil Hitler !* » cria-t-il dans le micro, la voix distordue par l'amplification jusqu'au hurlement suraigu.

La foule reprit immédiatement le salut en un rugissement étourdissant.

Le dignitaire se tourna vers les spectateurs, rabaissant le bras et pivotant dans un mouvement rapide, sans doute travaillé, qui lui permit de rester derrière le micro. Son visage brillait au soleil d'un éclat rouge. Les autres SS l'imitèrent de manière synchronisée, en un martèlement concerté du pied droit.

« *Sieg heil !* » hurla le premier dans le micro.

Il balança brutalement le bras pour le faire passer de sa position horizontale, crispé contre la poitrine, au salut nazi familier.

Le public lui fit écho en un braillement assourdissant, la plupart des gens saluant également.

« *Sieg heil ! Sieg heil !* » cria-t-il en répétant le même geste, sans quitter l'énorme foule de ses yeux étincelants.

Il se balançait sur les talons, alors qu'Adolf Hitler se tenait bien plus haut sur son estrade spéciale, figé, raide comme un piquet, les bras croisés sur la poitrine dans la position forcée adoptée un peu plus tôt, sans se joindre aux saluts répétés. Le chancelier parcourait la foule du regard, apparemment ravi des vagues d'adulation tonitruantes qui déferlaient sur lui.

Près de nous, côte à côte sur la marche supérieure du podium olympique, les deux Allemands médaillés levaient le bras, tournés vers lui.

C'était à la fois terrifiant et envoûtant. Malgré mon ignorance du nazisme, je me sentais réagir à l'ambiance enivrante de l'instant. La simple taille de la foule, son rugissement monstrueux, la précision quasi mécanique des SS à la parade, la haute silhouette lointaine d'Adolf Hitler, virtuellement divine dans son éloignement et sa puissance... L'envie de saluer, de tendre emphatiquement le bras vers le chef d'État allemand, fut un instant presque irrésistible.

Je jetai un coup d'œil à Joe pour jauger sa réaction. Il me regardait. Son expression de colère rentrée trahissait le mécontentement, l'incertitude, la peur de l'être acculé. Il prononça quelques mots. Je me penchai vers lui, l'oreille tendue, mais le vacarme m'empêcha de le comprendre.

Alors je me contentai de hocher la tête pour lui montrer que je

l'écoutais.

Hitler nous tourna le dos d'un brusque mouvement péremptoire puis regagna son siège. Les acclamations tonitruantes s'éteignirent rapidement, remplacées par la marche qu'entamait l'orchestre. Les SS postés devant le podium se dispersèrent, celui qui avait remis les médailles regagnant à pas comptés l'estrade des dignitaires. Il en monta les degrés de la même démarche sereine, sa haute silhouette se pencha tandis qu'il s'adressait à quelqu'un d'assis, puis il s'installa également.

Les organisateurs se rassemblaient autour du podium, faisant clairement comprendre aux vainqueurs qu'il était temps pour eux de s'en aller. Après avoir serré la main de nos concurrents allemands et danois, après avoir une nouvelle fois marmonné des félicitations, Joe et moi redescendîmes sur l'herbe. Notre heure de gloire olympique était déjà passée.

Ensemble, nous gagnâmes le pavillon britannique, où nous attendaient nos vêtements et autres affaires. En nous approchant de la construction en bois temporaire, nous vîmes près de la porte des officiels de l'ambassade britannique. Sans doute nous attendaient-ils, car à notre apparition, ils s'approchèrent à grands pas, la main tendue, pour nous saluer et nous féliciter.

Arthur Selwyn-Thaxted, un attaché culturel à qui nous avions déjà été présentés, se montra le plus discret mais aussi le plus insistant dans ses louanges. Il me serra aimablement la main, allant jusqu'à m'attraper par le coude.

« Bravo, Sawyer ! Bravo, vraiment, à tous les deux ! »

Joe se vit gratifié des mêmes félicitations ou presque.

« Merci, répondîmes-nous.

— C'est un grand jour que celui où le Royaume-Uni gagne une médaille de plus. Je suis sûr que vous nous avez entendus acclamer votre prouesse ! La course a été difficile, mais vous vous en êtes merveilleusement bien sortis. Vous vous êtes montrés brillants ! »

Nous dîmes ce qu'on attendait de nous.

« Il faut souligner votre exploit, reprit Selwyn-Thaxted. Nous aimerions que vous vous joigniez à nous, ce soir, pour une petite fête toute simple à l'ambassade. L'ambassadeur sera enchanté de faire votre connaissance. Il y aura aussi quelques membres du gouvernement allemand. »

Je vis du coin de l'œil Joe se raidir.

« Quel genre de fête ? demanda-t-il. Nous pensions...

— Quelque chose de discret. Comme nous n'avons pas tous les jours des médaillés olympiques à exhiber, nous voulons en profiter au maximum. Vos collègues rameurs seront là, l'équipe équestre aussi, Harold Whitlock, Ernest Harper et bien d'autres. La soirée ne peut être réussie que si vous en êtes, c'est évident. »

Joe resta muet.

« Merci, monsieur, ce sera un plaisir, déclarai-je.

— Parfait. » Selwyn-Thaxted rayonnait, l'air totalement sincère. « Disons à partir de dix-huit heures ? Vous savez sans doute où se trouve l'ambassade britannique ? Sur Unter den Linden ? »

Il nous adressa un sourire très sincère, là encore, puis se tourna vers quelqu'un d'autre, levant la main en une parodie de salut. Lorsqu'il rejoignit les gens en compagnie desquels il nous avait attendus, ils repartirent aussitôt. Je pivotai vers Joe, mais déjà, il s'éloignait d'un bon pas, la tête basse, dépassant les juges postés près de l'entrée de l'enceinte. J'eus beau le suivre aussitôt, il disparut quelques secondes plus tard dans la foule du parc.

Gagnant le pavillon, j'enfilai mes vêtements de ville puis récupérai les affaires de Joe et les miennes. Après quoi j'allai prendre le métro pour regagner l'appartement des Sattmann. À mon arrivée, les bagages de Joe étaient déjà prêts, entassés dans l'entrée. Mon frère me jeta un coup d'œil impatient avant de rentrer dans notre chambre, où je le rejoignis en refermant la porte.

« Qu'est-ce qui se passe, Joe ?

— Je crois que c'est à moi de te le demander. Est-ce que tu as la moindre idée de ce qui s'est produit durant ces jeux Olympiques ?

— Ça ne te plaît pas qu'il s'agisse d'une vitrine du nazisme, je sais.

— Alors tu n'es pas aussi borné qu'on pourrait le croire.

— On est venus pour la course, Joe. On ne peut pas s'impliquer dans des histoires de politique. On n'y connaît rien.

— Peut-être que parfois, on devrait.

— D'accord. Mais tous les pays qui accueillent les Jeux s'en servent pour se faire de la publicité au niveau mondial.

— Il ne s'agit pas d'un pays comme les autres. Plus maintenant.

— Écoute, tu le savais avant le voyage. On a tous les deux choisi de participer aux Jeux quand on a été sélectionnés.

— Tu sais qui nous a remis nos médailles ?

— Non, je ne l'ai pas reconnu. Je suppose que c'était un membre du gouvernement.

— Hess. Rudolf Hess.

— Jamais entendu parler.

— Un des nazis les plus puissants d'Allemagne.

— Mais ça ne nous regarde pas, Joe ! Hitler en personne aurait pu nous remettre nos médailles que ça n'y aurait rien changé. On n'a aucune importance pour les nazis. On est juste venus participer aux Jeux, et dès qu'ils seront terminés, on rentrera chez nous. Il fallait bien qu'on reste pour la cérémonie. Tu crois qu'on aurait dû partir avant ?

— Tu n'y as même pas pensé, hein ?

— À quoi bon ? Le président Hoover est allé à Los Angeles, il y a quatre ans. Apparemment, tu n'y as vu aucune objection, alors comment peux-tu critiquer l'apparition de Hitler à ses Jeux à lui ?

— Comment peux-tu ne pas la critiquer ?

— Tu n'as rien dit à ce moment-là.

— Toi non plus. »

Nous restions plantés l'un en face de l'autre, furieux, dans la belle chambre donnant sur le vaste parc, surchauffé par le soleil de l'après-midi finissant. La musique plaintive du violon de Birgit s'élevait toujours, un peu plus forte que précédemment : un morceau qu'elle jouait tous les soirs, la Romance n°1 de Beethoven. Un courant d'air avait entrebâillé notre porte. Comme tous nos hôtes parlaient anglais, je la repoussai puis la refermai avec soin, en silence.

La dispute se poursuivit, mais Joe campa sur ses positions, fermement décidé à partir au plus vite. Je soulevai cependant plusieurs objections : nos bateaux étaient toujours en possession des juges, notre camionnette garée près du village olympique, nos dernières affaires au pavillon. D'ailleurs, nous ne pouvions disparaître sans faire nos adieux à Jimmy Norton, l'entraîneur. Joe écarta mes arguments d'un haussement d'épaules en disant qu'il s'en occupait à l'instant. Il allait récupérer la camionnette, rassembler nos possessions et repartir pour l'Angleterre. Avec un peu de chance, il lui suffirait de passer la nuit au volant pour traverser la frontière allemande le lendemain matin.

En ce qui me concernait, il n'avait qu'une chose à dire : j'étais le bienvenu si je voulais l'accompagner. Dans le cas contraire, il faudrait que je me débrouille pour rentrer avec une autre équipe.

Pendant ce temps, je devenais aussi buté que lui. Si le comité olympique britannique voulait nous voir rester jusqu'à la cérémonie de clôture, eh bien, il fallait rester. Sans oublier la réception à laquelle nous devons assister dans moins d'une heure, à l'ambassade.

Enfin, l'accord se fit à contrecœur sur un compromis qui ne nous satisfaisait ni l'un ni l'autre. Joe accepta de différer son départ jusqu'à la fin de la réception, où je me rendrais seul, pendant qu'il rassemblerait nos affaires puis chargerait la camionnette. Ensuite, nous quitterions Berlin ensemble. Toutefois, si j'arrivais en retard au rendez-vous, à cause de la fête ou d'autre chose, il ne m'attendrait pas.

Pendant la dispute, le violon de Birgit s'était tu.

Furieux, je préparai mes bagages, dans l'atmosphère de rancune partagée qui planait entre Joe et moi. Après avoir enfilé une chemise et une veste propres, je nouai ma seule cravate puis glissai ma médaille dans ma poche.

Je voulais voir les Sattmann avant de m'en aller pour leur faire mes adieux et leur exprimer ma reconnaissance. Je voulais surtout voir Birgit une dernière fois. Mais toutes les pièces où je les cherchai étaient désertes, l'appartement trop silencieux. Je me demandai ce qui avait filtré de la dispute. Partir sans remercier les amis de longue date de ma mère me paraissait très discourtois, ce qui accrut ma rancœur

vis-à-vis de Joe, mais continuer à discuter eût été inutile.

Je redescendis dans la rue poussiéreuse, où régnait toujours une chaleur étouffante, puis je gagnai la S-Bahnhof.

12

Fin juin 1941, presque cinq ans après avoir participé aux jeux Olympiques avec Joe, j'étais en convalescence dans une maison de santé de la vallée d'Evesham. Ma mémoire s'affûtait peu à peu, ce que je considérais comme une preuve de guérison : bientôt, je pourrais rejoindre mon escadrille. Je marchais enfin sans béquilles, même s'il me fallait toujours une canne. Chaque jour, je faisais un tour dans les jardins, et chaque jour, j'allais un peu plus loin que la veille. La solitude me permettait de réfléchir, de me remémorer ma vie avant l'accident. Cet exercice mental avait d'abord représenté une quête désespérée de mon moi passé, mais au fil des jours, j'en étais venu à éprouver un réel intérêt pour les péripéties de mon existence.

Je me rappelais par exemple que le matin de mon dernier raid, je m'étais réveillé tôt. La nuit précédente, mon escadrille n'avait participé à aucune opération, ayant été mise au repos en milieu d'après-midi.

Plongé dans l'ivresse que tous les hommes éprouvaient en pareilles circonstances, j'étais allé à Lincoln avec Lofty Skinner et Sam Levy, voir en fin d'après-midi *La Piste de Santa Fé*, un film avec Errol Flynn et Olivia de Havilland. Nous avons ensuite dîné de poisson et de frites, nous nous étions promenés un moment dans les rues au calme vespéral de Lincoln, puis nous avons décidé de regagner nos pénates à temps pour voir décoller vers leur cible les Whitley de l'escadrille 166 – avec laquelle nous partagions la base de Tealby Moor. À dix heures et demie du soir, le silence retombé, je m'étais mis au lit. Mon sommeil avait été tellement profond que même le retour aux aurores des Whitley ne m'avait pas réveillé.

Le lendemain 10 mai, après le petit déjeuner, j'avais effectué un essai aérien du A-Able, bouclant trois tours à basse altitude de l'aérodrome. Ensuite, peu avant midi, Kris Galasckja m'avait appris qu'il devait calibrer les canons de la tourelle arrière. Je l'avais emmené en Wellington jusqu'au barrage d'artillerie de la RAF, à

Wickenby. Nous avions déjeuné là-bas, mais nous étions rentrés à Tealby Moor avant deux heures de l'après-midi.

À ce moment-là, la tension croissante qui précédait toujours les attaques était quasi palpable. Tout le monde attendait les premiers préparatifs : allées et venues des voitures du personnel, chariots de bombes à explosifs brisants arrivant de l'arsenal lointain, mécaniciens essayant les moteurs, etc. À deux heures et demie, mon équipage savait qu'il volerait le soir même, mais il n'avait rien à faire jusqu'à la réunion d'information, en début de soirée.

J'étais agité. Autrefois, je serais parti courir ou ramer pour expulser cette énergie nerveuse malvenue ; seulement, sur une base de la RAF en temps de guerre, je n'avais pas ce genre d'exutoire. Mes coéquipiers se reposaient au mess, jouant aux cartes ou mettant leur correspondance à jour, évacuant différemment la tension qui les habitait, mais je savais ce qu'ils subissaient. Je partis me promener un moment autour des bâtiments disséminés de l'aérodrome pour tuer le temps.

Enfin, l'heure de la réunion préparatoire sonna. Je gagnai la salle, quasi pressé de commencer. Une fois les équipages installés, il me fut cependant difficile de me concentrer. La cible du jour était Hambourg, nous apprit le commandant de la base en déployant les cartes nécessaires du centre-ville et des environs. Nous devions attaquer les zones commerciales et les quais, après une diversion à Lunebourg, plus au sud, censée faire baisser leur garde aux servants des batteries antiaériennes de Hambourg. Je me forçai à l'attention : la vie de l'équipage tout entier dépendrait peut-être de cette réunion.

Ensuite, la même atmosphère d'excitation larvée enveloppa le repas pris sur le pouce avant le départ, puis les tests techniques et la vérification des moteurs, commandes, canons, mécanismes de largage des bombes, pneus, etc. Je connaissais parfaitement les raisons de cette nervosité. À ce stade, les hommes n'avaient qu'une envie : monter en avion, décoller et en finir avec l'attaque le plus vite possible.

Juste avant huit heures, un caporal de la WAAF^[5] nous conduisit dans le bus réservé aux équipages jusqu'à notre appareil. Il faisait chaud ; nous transpirions avec nos vestes en cuir fourrées, nos grosses bottes, nos pantalons matelassés. Surtout les canonniers, encore plus emmitouflés : les tourelles venteuses n'étant pas chauffées, ils multipliaient les couches de tissu dans leur combinaison de vol à chauffage électrique (d'une parfaite inefficacité) – sous-vêtements, pulls, plus deux ou trois paires de gants et de chaussettes.

Après m'être hissé par la trappe ventrale, je gagnai le cockpit, où je me glissai sur mon siège. Tout était en bon état, le première classe m'en informa distraitement, pendant que je griffonnais mon nom sur

la feuille qui retirait la responsabilité de l'avion aux équipes à terre. Pas de problème, aucune raison de s'inquiéter. Tu l'emmènes et tu le ramènes. Notre dernière opération remontait à six nuits. Le port de Brest, où nous avions cherché à couler les navires de guerre allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau*. Il me semblait avoir un peu perdu la main, pendant que nous passions en revue les sempiternelles vérifications techniques et autres. Pourtant, les deux moteurs démarrèrent du premier coup, ce qui était bon signe.

Tandis que je roulais lentement vers le point de décollage, l'appareil me sembla nettement plus lourd que d'habitude, mais bien sûr, il avait fait le plein de bombes et de carburant. Je poussai puis ralentis les moteurs pour leur éclaircir la gorge, promenai la gouverne de droite à gauche, sentis le Wellington réagir paresseusement. Cette nuit, allait avoir lieu ce que le haut commandement des bombardiers appelait un effort maximal. Un surveillant de piste leva les pouces à mon adresse au passage du A-Able puis se détourna, la tête basse, la main plaquée sur son calot, pendant que le sillage des hélices s'écrasait contre lui. Devant moi se trouvait le M-Mother, Derek Hanton aux commandes – nous nous connaissions depuis l'époque de l'Escadrille aérienne universitaire. Derrière et autour de nous, d'autres Wellington quittaient leur position de repos puis, roulant au pas, viraient laborieusement sur la piste secondaire avant de prendre l'air. De l'autre côté de la piste principale, se déroulait un défilé semblable, accumulation d'une puissance prête à se déchaîner. Je dépassai la caravane du contrôleur. Aucune lumière n'y brillait.

Comme d'habitude, une petite foule s'était massée à l'extrémité de la piste afin de saluer notre décollage : membres de la WAAF, équipes et officiers au sol, qui tous se tournèrent pour nous regarder partir. Chaque nuit, des gens se pressaient ainsi contre la clôture, à l'endroit où elle frôlait un grand bosquet. Le M-Mother s'avança, tourna sur la piste principale, puis ses hélices devinrent floues, l'herbe se coucha en se tordant dans son sillage. Derek accéléra. L'avion s'éloigna lentement. Un autre Wellington déboucha de la piste secondaire opposée pour prendre sa place. Enfin, notre tour arriva. Je fis avancer puis pivoter l'appareil, le positionnant face à la longue étendue de béton. La manche à air pendait mollement.

La caravane du contrôleur se dessinait vaguement dans le noir. Une petite lumière rouge fixe me retenait à terre jusqu'à ce que l'espace aérien se libérât. J'attendis, longtemps ; les moteurs tournaient, l'avion frissonnait, cliquetait. Les vibrations rendaient floue ma main, posée sur la manette des gaz. Je m'efforçais de conserver mon calme. Enfin, la lumière passa au vert. Les spectateurs massés sur le côté nous acclamèrent gaiement.

Je relâchai les freins, j'ouvris les gaz, j'ajustai l'assiette. Le A-Able

se mit à rouler sur la piste, lentement d'abord, très lentement, tressautant sur la moindre bosse du béton coulé à la va-vite, balançant les ailes, puis il accéléra peu à peu – d'après les instruments, il était même plus rapide qu'on ne l'aurait cru. Lorsqu'il atteignit sa vitesse de vol, la queue déjà libérée du terrain d'aviation, je tirai sur le manche à balai. L'appareil entama sa longue ascension glissée dans le ciel nocturne.

Comme il s'élevait lourdement dans le soir paisible, tournant autour des champs familiers pour gagner un peu d'altitude avant d'entreprendre la traversée de la mer, je baissai les yeux vers les calmes prairies et les rangées d'arbres désordonnées, aux longues ombres étirées vers l'est. Les clochers des églises, les grappes des maisons villageoises, les routes aux courbes irrationnelles, la fumée brumeuse des cheminées s'étendaient en contrebas. La cathédrale de Lincoln se dressait quelques kilomètres au sud-est, sa grande aiguille noire dessinée contre le ciel bleu vespéral. Il ne manquait pas d'autres avions dans les parages : des Wellington de la base, en dessous et autour du A-Able, mais aussi, au loin, de minuscules points noirs décollant d'autres aérodromes, tournant autour du vaste point de ralliement pour prendre de la hauteur et se mêler à leurs semblables en un flot imposant, dissuasif, qui se lancerait dans la longue traversée de la mer du Nord.

Enfin, le signal radio du contrôleur au sol nous parvint : l'ultime autorisation d'entamer le raid. Je virai une dernière fois à l'est en grimpant régulièrement, m'éloignant du magnifique soleil couchant pour filer vers l'ombre croissante. Les canonnières tirèrent quelques salves d'entraînement, dont les obus traçants étincelèrent d'une lumière dure en descendant vers les flots. À cinq mille pieds, il commença à faire froid. Quelques minutes durant, l'équipage se sentit plus à l'aise qu'au sol, puis l'air glacé de la haute altitude, d'une température bien inférieure à zéro, se referma sur nous. À sept mille pieds, je donnai l'ordre de mettre les masques à oxygène.

Le soir était d'une beauté et d'une sérénité mensongères. Le ciel s'assombrissait progressivement, au-dessus d'un plateau de nuages gris que bosselaient quelques cumulus blancs, illuminés par le soleil déclinant. L'Allemagne nous attendait. Nous volâmes une heure, gagnant peu à peu de l'altitude.

« Avions ennemis en dessous, JL ! » lança brusquement Ted Burrage, le canonnier avant, au téléphone de bord. À trois heures. En approche rapide !

— Quelle distance en dessous ?

— Loin.

— Tu peux les prendre dans ta ligne de mire ?

— Pas encore.

— Ne tire pas tout de suite... Ils ne nous ont peut-être pas vus ! »

Je finis par voir de mes yeux les appareils. Ils allaient croiser notre route au moins deux ou trois mille pieds en contrebas, du sud au nord. Leurs silhouettes se découpaient nettement contre la plaine de nuages gris, plus basse, éclairée par les dernières lueurs du crépuscule. L'avion de tête était un bimoteur, sans doute un Messerschmitt Me-110 – hypothèse que mes coéquipiers confirmèrent presque aussitôt. Quatre chasseurs monomoteurs le suivaient, des Me-109 beaucoup plus rapides, qui gagnaient du terrain. La tourelle de Ted pivota dans le nez du Wellington – notre canonnier avant visait –, mais il nous suffit de quelques secondes pour nous persuader qu'aucun des appareils ennemis ne s'intéressait à nous.

Les chasseurs plongeaient vers le Me-110, des balles ou des obus traçants papillotant sur la courte distance qui les en séparait. Ils touchèrent leur cible dès la première salve. Un des réservoirs du Me-110 explosa dans un jaillissement de flammes spectaculaire qui le fit rouler sur le dos. Les Me-109 s'en écartèrent aussitôt, virant sec de chaque côté. Une deuxième explosion retentit. Cette fois, l'avion désarmé perdit un morceau d'aile puis, ralenti, plongea cul par-dessus tête vers la mer. Le banc de nuages l'engloutit. La tache orange des flammes subsista une seconde, avant de disparaître également.

Les chasseurs tournaient toujours en descendant vers la plaine grise cotonneuse, mais aussi en repartant vers le sud, d'où ils étaient venus. Ils ne nous prêtaient aucune attention.

« Nom de Dieu ! » lança Ted. Avant de répéter : « Nom de *Dieu* !

— Qu'est-ce que c'était que ça ? »

Les voix se mêlèrent un moment au téléphone de bord. Sam Levy et Kris Galasckja n'avaient rien vu. Lofty, Colin et Ted leur décrivirent donc la scène à laquelle eux avaient assisté. Je leur criai de rester sur leurs gardes. Au-dessus de la mer du Nord, l'ennemi n'était jamais bien loin.

Comme pour souligner mon propos, d'autres appareils allemands arrivèrent soudain dans notre direction. Cette fois, ils progressaient d'est en ouest à environ un kilomètre cinq sur notre gauche.

« Attention, il y en a d'autres ! » lançai-je aux canonniers. À neuf heures !

— Je les ai, JL ! brailla Ted. Ce sont les mêmes !

— Impossible. Les 109 se sont barrés aussitôt après avoir descendu le 110.

— Je crois que Ted a raison ! » intervint Lofty, qui m'avait rejoint dans le cockpit pour regarder par-dessus mon épaule.

Je plissai les yeux. Là encore, les avions se découpaient sur fond de nuages gris ; là encore, un Me-110 filait près de la surface de la nappe, talonné par quelques chasseurs monomoteurs.

« Mais qu'est-ce qu'ils foutent, nom de Dieu ?

— Ne tirez pas, ordonnai-je aux canonniers. Ils ne s'intéressent pas à nous. Inutile de les faire changer d'avis. »

Les 109 décrivrent une grande courbe, se préparant à attaquer, répartis en deux groupes de deux disposés l'un derrière l'autre. Ils rompirent la formation en virant sèchement pour encadrer le 110. Leurs munitions traçantes brillaient comme des colliers de pierres précieuses enroulés autour de leur proie. Elle plongea brusquement, inclinée sur l'aile, inversa l'inclinaison, piqua vers la mer, pendant que les 109 se réalignaient en faisant demi-tour après leur passe agressive, prêts à une autre tentative. Le 110 filait droit vers les nuages, poursuivi par les tirs traçants.

La scène disparaissait à ma vue, car la trajectoire du A-Able l'éloignait de la bataille. Lofty partit dans le fuselage regarder par un hublot latéral.

« Je ne vois rien, JL ! lança-t-il.

— Kris ? appelai-je. Tu regardes, là au fond ?

— Bien sûr. Le canonnier arrière est aux premières loges. Des Allemands qui s'en prennent à des Allemands. Bravo !

— Ils l'ont eu ?

— Nan... Ils l'ont raté. Là, ils virent. Le 110 est dans les nuages. À mon avis, il a continué sa route. »

Lofty revint se planter dans le cockpit derrière mon siège, penché vers moi.

« Tu y comprends quelque chose, chef ? Qu'est-ce qu'ils trafiquaient ?

— Aucune idée. On était là, sur un plateau, mais ils s'en sont pris à un des leurs. Ou deux des leurs.

— Tu veux le point sur notre position, JL ? intervint Sam Levy.

— Ouais. Où on est ?

— À environ trois cents kilomètres de la côte allemande, quatre cents de la danoise.

— Pourquoi la danoise ?

— Parce que le deuxième groupe arrivait de cette direction-là.

— Il aurait pu aussi arriver d'Allemagne.

— N'importe comment, il aurait été à la limite de sa portée. C'est pour ça que les 109 n'ont pas traîné dans le coin. Les pilotes devaient surveiller leur niveau de carburant.

— Bon, conclus-je. Ouvrez tous l'œil. On a du travail, nous aussi. »

L'obscurité s'épaississait enfin, tandis que le Wellington fendait lentement l'air délicieux. Une heure plus tard, sous la pleine lune, nous approchions de la côte allemande, à l'ouest de Cuxhaven. Les plaisanteries nerveuses échangées au téléphone de bord

s'interrompirent pendant le survol du littoral. L'éclat des batteries antiaériennes jaillit brusquement, loin sur le côté. Les vers luisants des munitions traçantes grimpaient, grimpaient. Un projecteur solitaire s'alluma, éblouissement bleuâtre familier dont le rayon traversait par intermittences les nuages à présent dispersés. Il erra une minute avant de s'éteindre. Nous avions atteint les treize mille pieds, notre altitude maximum compte tenu de notre chargement de carburant et de bombes.

Ici, au-dessus de l'Allemagne, tout pouvait arriver. Je me mis à tourner et virer, lançant l'avion dans un long tangage régulier d'un bord à l'autre, l'inclinant, le balançant en une manœuvre hélicoïdale protectrice censée empêcher les chasseurs de le prendre facilement dans leur ligne de mire. Une stratégie qui avait toujours payé, jusqu'à maintenant. Les canonniers, crispés, venaient au rapport toutes les minutes à peu près. Pour ce qu'ils en voyaient, il ne se passait rien : pas un avion aux alentours, pas un projecteur allumé, guère de nuages, une bonne visibilité. Une lune de bombardier. Le sol obscur s'étendait en contrebas, marqué par endroits de profondes zébrures lunaires, reflets sur les canaux, les mares, les rivières. Lofty Skinner, le mécanicien de bord, s'installa dans le siège voisin du mien pour surveiller les moteurs, la pression du liquide de refroidissement, l'hydraulique. Il ne parlait guère.

Nous volions à l'estime en nous basant sur des changements de cap planifiés, calculés avant le départ et remis à jour en permanence par Sam Levy, le navigateur. Il nous guida ainsi jusqu'au nord de Celle (un tir nourri de batteries antiaériennes nous entoura brièvement), avant de nous faire virer à plus de cent degrés pour filer vers Lunebourg. Je prévins tout le monde au téléphone de bord que nous arrivions à quelques minutes de la cible. Nous nous dirigeons maintenant plein nord ou presque, à la recherche du méandre distinctif de l'Elbe proche de Lunebourg. Hambourg se trouvait à moins de quatre-vingts kilomètres.

Ted Burrage, le bombardier, avait quitté la tourelle avant pour s'engager en rampant dans le ventre du Wellington, d'où il regardait le sol par le panneau en Perspex situé derrière le nez. Quand le fleuve lui apparut, il m'en avertit. Déjà, le cours d'eau sortait de mon angle mort, droit devant, sous le cockpit – serpent d'argent, miroir lunaire visible à des kilomètres. Nous filions vers Hambourg.

Les batteries antiaériennes ne tardèrent pas à se déchaîner, les projecteurs à s'allumer. Les obus traçants montaient vers nous en sinuant ; ils ne dériavaient plus, inoffensifs, à des kilomètres de notre avion ; au contraire, ils le visaient. Les rayons des projecteurs s'entrecroisaient autour de nous, à la recherche de leurs proies, balayaient le ciel alentour, nous offrant des aperçus des autres

appareils de la formation, illuminant parfois l'un d'eux par en dessous, juste avant qu'il ne parvînt à leur échapper.

« Cible en vue, lança Ted, allongé dans le nez de l'avion, les mains sur le mécanisme de largage des bombes.

— OK, bombardier. Préviens-moi dès qu'on est sur la bonne trajectoire d'approche. »

Enfin, devant nous – droit devant, ni plus haut ni plus bas – une canonnade d'obus explosifs commença, blancs et jaunes éclatants, évocateurs de feux d'artifice meurtriers. Comment pourrions-nous jamais franchir ce barrage intacts ?

Le A-Able poursuivit sa route, ses panneaux s'ouvrirent, il largua ses bombes.

Demi-tour, direction : l'Angleterre.

Sans doute Ted Burrage mourut-il sur le coup, quand le nez de l'appareil fut touché. Des morceaux de shrapnel me traversèrent la jambe gauche, au-dessus et en dessous du genou. Quelque chose d'autre me frappa au crâne. Une explosion me projeta en arrière, m'arrachant de mon siège, me faisant perdre le contrôle du Wellington. Il plongea aussitôt en vrille vers la gauche, pendant qu'un air glacé se ruait dans le fuselage brisé, devant le cockpit. Le shrapnel atteignit aussi Sam Levy. Lofty Skinner, lui, avait quitté son siège du cockpit pendant le bombardement pour se poster à l'écart, au cas où nous aurions un problème avec les bombes – il leur arrivait de rester accrochées lorsque nous cherchions à nous en débarrasser. S'être éloigné de moi lui sauva probablement la vie. Colin, l'opérateur radio, et Kris, dans la tourelle arrière, furent épargnés puisqu'ils répondirent à mes appels.

Je parvins à reprendre le contrôle de l'avion puis à le maintenir en vol plus longtemps que je ne l'aurais cru : il perdait de l'altitude, mais lentement, ce qui nous permit de continuer notre route deux heures encore. Avant la chute, Colin capta le signal radio de Mablethorpe, sans toutefois établir le contact avec les contrôleurs.

Sam et moi fûmes secourus dans notre canot de sauvetage le lendemain, en fin de journée : trempés, gelés, en proie à d'atroces souffrances, sans doute condamnés s'il nous avait fallu rester en mer davantage.

On nous ramena à terre, on nous plaça dans des hôpitaux différents, et nous ne nous revîmes pas.

Ainsi donc, en juin 1941, quelques semaines après le bombardement de Hambourg, convalescent installé sur une véranda dominant un potager, j'évoquais le passé.

Le lendemain du jour où le marin m'avait parlé de la chute de la Crète, je partis en matinée me promener autour de l'hôpital. Ce n'était pas aussi fatigant qu'on pourrait le croire, car les patients n'avaient

pas le droit de s'éloigner : ils étaient cantonnés aux minces bandes de gazon et au sentier les plus proches du potager, au petit verger attenant et à quelques autres allées entre les bâtiments. Je jouissais cependant de ces courts instants de solitude en m'avançant d'un pas lent à travers des buissons encore étincelants de perles d'eau après une averse matinale. Lorsque je me retournai vers la demeure aux pignons imposants, je me demandai à quoi elle avait servi avant guerre, quels événements importants elle avait abrités.

De retour à l'aile des convalescents, je grimpai maladroitement l'escalier de la véranda, me glissai parmi les autres patients puis me dirigeai vers ma chambre.

Trois personnes m'attendaient dans un des salons du rez-de-chaussée : l'infirmière en chef, accompagnée de deux hommes, un civil et un colonel de la RAF. Elle m'appela alors que je boitillais lentement dans le couloir. En voyant l'officier, je voulus me redresser et saluer, mais la canne que je tenais à la main droite accentua encore ma maladresse.

Quoique visiblement amusé par mon allure, l'inconnu répondit à mon salut : je portais la robe de chambre de l'hôpital, par-dessus un vieux pantalon.

« Je vous présente le capitaine Sawyer, dit l'infirmière en chef.

— Ravi de faire votre connaissance, capitaine, lança le colonel. L'escadrille 148, si je ne m'abuse. Des Wellington.

— Oui, colonel.

— Vous avez eu un petit accident au-dessus de Hambourg, d'après ce que j'ai entendu dire. Ma foi, on n'y peut rien. Apparemment, vous marchez de nouveau.

— Ça s'améliore de jour en jour, colonel.

— Parfait. Alors nous aimerions que vous nous accompagniez. Pas de formalités, c'est inutile.

— Je reprends le service, colonel ?

— Pas exactement. Du moins, pas tout de suite. »

Une demi-heure plus tard, habillé de pied en cap, j'étais prêt à partir : j'avais trouvé dans ma chambre un uniforme de la RAF flambant neuf, juste à ma taille. Portant les galons de colonel. Sans doute une erreur administrative, car le contraire aurait signifié que j'avais franchi trois échelons d'un seul coup, moi qui n'avais aucune raison d'espérer la moindre promotion. La tournure que prenaient les événements m'inspirait cependant une telle stupeur que je ne posai aucune question à ce sujet. Je ne doutais pas que la RAF rétablît l'ordre au plus vite. À peine l'infirmière m'eut-elle confortablement installé à l'arrière de la voiture de l'armée, que le véhicule quitta lentement l'hôpital pour s'engager sur la grand-route.

Le civil s'appelait Gilbert Strathy, m'apprit-il, sans me dire quelle

position il occupait au ministère de l'Air. C'était un homme d'âge moyen, au visage de chérubin et au crâne chauve luisant, vêtu d'un costume à fines rayures repassé à la perfection. Très cordial, il s'inquiétait beaucoup de mon confort mais ne me livrait pas la moindre information sur les raisons pour lesquelles on m'arrachait à la maison de repos. L'officier, le colonel Thomas Dodman, DSO DFC, attaché au commandement des bombardiers, ne me fit pas non plus la plus petite révélation.

Au lieu de regarder les deux hommes, je contemplais par ma vitre les haies et les talus verdoyants. Les routes étaient évidemment désertes, puisqu'il était quasi impossible à la plupart des civils de se procurer de l'essence. Le beau temps dissimulait la morosité qui pesait sur le pays depuis l'automne 1939. À la mi-journée, la conductrice de la WAAF s'arrêta à Stow-on-the-Wold pour nous permettre de déjeuner à l'hôtel de la grand-place, dont le propriétaire nous traita avec une politesse extraordinaire. M. Strathy régla l'addition en signant un bon. Après manger, nous poursuivîmes notre route à travers la campagne paisible, en direction de Londres.

13

Je quittai la S-Bahn sur Friedrichstrasse puis longeai la Spree, car j'avais entendu dire que l'ambassade se trouvait au croisement de Luisenstrasse et Unter den Linden. Je me sentais anxieux, tiraillé entre les exigences déraisonnables de mon frère et les attentes guère plus raisonnables de mon pays.

En m'approchant de l'entrée principale, je vis Terry Hebbert, le capitaine de l'équipe olympique, s'avancer pensivement dans la même direction. Nous nous rejoignîmes et nous saluâmes avec un certain soulagement. Il me félicita pour la médaille de bronze, me parla brièvement des espoirs qu'il plaçait dans les épreuves à venir puis me demanda où était Joe, à quoi je répondis juste que mon frère se trouvait dans l'impossibilité d'assister à la réception. Pendant ce temps, je tirais ma médaille de ma poche pour me la passer au cou, un peu gêné. À l'intérieur, des pancartes rédigées d'une écriture élégante nous guidèrent vers la salle de bal impériale, à l'entrée de laquelle on nous annonça dans les formes.

Devant nous, s'étendait une longue pièce au parquet poli et aux chandeliers de cristal étincelants, à l'extrémité de laquelle un quatuor jouait sur une estrade. Des serveurs en uniforme y évoluaient avec agilité, chargés de plateaux de verres et d'amuse-gueules qu'ils brandissaient en circulant parmi la foule. Le bruit et la chaleur étaient stupéfiants. Tout le monde semblait se connaître, discutait en anglais ou en allemand, riait de plus en plus haut et fort. Certains dignitaires allemands de haut rang arboraient leur uniforme noir ou gris foncé, malgré le monde et l'atmosphère étouffante. Deux athlètes que j'avais déjà vus à Oxford étaient plongés dans une grande conversation. Joe ayant insisté pour que je m'absente le moins longtemps possible, je résistai à l'envie d'aller les saluer. Comme Terry Hebbert et moi nous frayions lentement un passage dans la salle surpeuplée, un membre d'un petit groupe pivota pour lui toucher le bras. Le capitaine de l'équipe s'empressa de se joindre à cette connaissance, et je continuai à errer en solitaire. Ma première coupe de champagne ne tarda pas à être vide ; je la remplaçai par une autre, pleine.

L'orchestre termina son morceau. Quelqu'un s'avança sur l'estrade en demandant le silence, puis un gentleman de haute taille fit un petit discours de bienvenue, alternant l'anglais et un allemand quasi parfait. Il parla des athlètes qui se mesuraient les uns aux autres avec un tel succès, mettant l'accent sur les Britanniques, bien sûr, mais célébrant aussi les sportifs du pays qui nous accueillait tous – l'Allemagne avait déjà tellement de médailles d'avance que les nations concurrentes avaient peu de chances de la rattraper. Il chanta également les louanges du gouvernement de Hitler, lequel avait veillé à ce que les Jeux se déroulent dans un esprit d'équité. En conclusion, l'inconnu exprima l'espoir qu'ils marquent la naissance en Allemagne d'un renouveau d'affection pour le reste de l'Europe.

L'orateur n'était évidemment autre que l'ambassadeur britannique, je le compris à mi-discours. Derrière lui, sur la petite estrade, se tenait aussi Arthur Selwyn-Thaxted. Dès que son supérieur en eut terminé, l'orchestre se remit à jouer, et l'attaché culturel vint me saluer, malgré la foule.

« Je suis enchanté que vous ayez pu venir, monsieur Sawyer ! Lequel des deux J.L. êtes-vous ?

— Jack, monsieur. Jacob Lucas.

— Votre frère est-il aussi parmi nous, ce soir ?

— Je crains que non. Il a eu un empêchement de dernière minute.

— Comme c'est dommage. Enfin, vous au moins avez pu vous libérer. Il y a ici quelqu'un qui a hâte de faire votre connaissance. Auriez-vous un instant pour le saluer ?

— Bien sûr. »

Posant ma coupe à demi vidée, je suivis M. Selwyn-Thaxted, qui

se fauflait poliment à travers la foule. D'un côté de la vaste salle, était disposée une barrière de tables couvertes de nappes blanches, derrière laquelle se tenait un groupe de dignitaires allemands. L'homme qui nous avait remis nos médailles, à Joe et moi, en faisait partie. Lorsqu'il me vit approcher, en compagnie de l'attaché culturel, il se porta à notre rencontre.

« [Monsieur l'adjoint du Führer Rudolf Hess, j'ai le plaisir de vous présenter M. J.L. Sawyer, un de nos médaillés olympiques], lança Arthur Selwyn-Thaxted.

— [Bonsoir, monsieur Sawyer !] dit aussitôt Hess, avant de poursuivre avec un geste badin en direction de ma médaille : [Je me souviens de vous, bien sûr. Joignez-vous donc à nous pour prendre un verre.] »

La table la plus proche était couverte de grands verres à bière, de chopes à couvercle et d'énormes carafes d'un liquide noir écumeux. Deux serveurs se tenaient prêts à faire le service. À peine Hess eut-il claqué des doigts avec autorité, que l'un d'eux remplit une chope.

« [Vous allez voir, ça va vous plaire] », reprit Hess.

Je m'emparai du lourd récipient, soulevai le couvercle et sirotai le liquide mousseux. Froid, sucré, d'une saveur puissante mais pas désagréable. Hess en personne ne buvait pas la même chose, je le remarquai : il tenait un petit gobelet de jus de fruit.

« [Merci, monsieur], dis-je. [C'est très plaisant.]

— [Vous connaissiez déjà le Bismarck ?]

— [Le Bismarck ?] répétai-je.

— [Il paraît qu'on l'apprécie beaucoup chez vous, à Oxford. Mais peut-être le connaissez-vous sous son nom anglais, le Black Velvet ?]

— [Non, je n'ai jamais rien bu de pareil. Comme je m'entraînais pour les Jeux, je m'en tenais à la bière, et encore, en petites quantités.]

— [Le Bismarck est très populaire dans le Reich. La plupart des Allemands aiment le partager avec les Britanniques, comme nous le faisons aujourd'hui. Vous avez une très bonne bière brune, vous le savez sans doute, une bière irlandaise. La Guinness, je crois ? On la mélange avec du champagne français, ce qui permet à tous les Européens d'être amis, comme le conseille votre ambassadeur !] »

M. Selwyn-Thaxted, toujours planté près de moi, souriait à ces banalités, l'air attentif.

« Je dois m'occuper des autres invités, me dit-il néanmoins tout bas, très vite, en anglais. Mais je me tiens à votre disposition, au cas où vous auriez besoin de mes conseils.

— De vos conseils ?

— On ne sait jamais. Excusez-moi. » Hochement de tête d'une extrême courtoisie à l'adresse de Rudolf Hess. « [Votre présence ici ce

soir est un grand honneur, monsieur l'adjoint du Führer. Mettez-vous à votre aise. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le moi savoir ou dites-le au personnel.]

— [Merci, gentleman.] Hess se retourna aussitôt vers moi en donnant congé à l'attaché culturel d'un geste négligent. L'Allemand avait déjà ôté sa veste, dévoilant une chemise kaki, rentrée dans un pantalon gris. La croix de fer lui ornait la gorge, accrochée à un ruban. Son corps massif se rapprocha du mien.

« [Pourquoi votre frère ne vous accompagne-t-il pas ?] s'enquit-il de sa déconcertante voix de ténor.

— [Il a eu un empêchement.] » La réponse lui semblant visiblement insatisfaisante, j'ajoutai : « [Ce soir, il s'entraîne. Il nous a semblé que seul l'un d'entre nous pouvait profiter de l'invitation.]

— [C'est bien dommage. L'idée de vous revoir ensemble m'enchantait. Vous êtes tellement musclés, tellement sains. Tellement semblables ! Quelle merveilleuse illusion, et quelle nouveauté extraordinaire.]

— [Nous ne cherchons jamais à entretenir l'illusion, monsieur. Joseph et moi estimons que...]

— [D'accord, mais vous avez sans doute conscience de l'utilité de la chose, quand par exemple vous ne voulez pas vous trouver à un endroit quelconque ! Être là sous l'identité de votre jumeau, de manière à ce que les inconnus vous croient ailleurs ou vous prennent pour ce que vous n'êtes pas ?] »

J'avais du mal à suivre. Je portai la chope à mes lèvres pour siroter un peu de Bismarck, ce qui m'aiderait à dissimuler ma perplexité, mais l'odeur à la fois sucrée et maltée du breuvage me sembla dissuasive.

« [Soit les gens nous voient ensemble, et ils savent que nous sommes jumeaux], expliquai-je, malgré la futilité de la discussion, [soit ils nous voient séparément, et ça n'a pas d'importance.]

— [Belle vérité, monsieur Sawyer. Vous faites toujours tout ensemble, y compris les choses...]

— [Nous menons des existences distinctes, monsieur.]

— [Sauf en ce qui concerne l'aviron ! Vous ne pourriez pratiquer seuls !]

— [Non, en effet.]

— [Où et comment avez-vous appris l'allemand ?] » Il se rapprochait de moi. « [Vous le parlez très bien, presque à la perfection.]

— [Ma mère est d'origine saxonne. Elle a émigré en Angleterre avant la dernière guerre. Je suis né là-bas, mais j'ai passé mon enfance à lui parler indifféremment anglais et allemand.]

— [Vous êtes donc à moitié allemand ! Parfait. À mon avis, la

moitié de votre médaille nous appartient !] »

Il rit à gorge déployée en répétant la remarque aux plus proches de ses compagnons, qui éclatèrent également de rire. Je cherchai des yeux M. Selwyn-Thaxted, mais il avait disparu, alors que j'aurais eu bien besoin de ses fameux conseils. Le bavardage continua.

« [Herr Speer adore l'aviron, lui aussi. Peut-être devriez-vous faire connaissance.]

— [Herr Speer ?]

— [Notre plus grand architecte. Regardez autour de vous, à Berlin. C'est lui qui a dessiné la plupart des immeubles importants et des arènes. Mais c'est aussi un véritable fanatique de la rame.]

— [Je serais ravi de faire sa connaissance, évidemment.] » Je restais le plus vague possible. « [Et Herr Hitler ? Il s'intéresse au sport ?]

— [C'est notre chef !] » Hess se tenait soudain très droit, l'air animé. Je crus même un instant qu'il allait saluer. Ses yeux enfoncés regardaient au loin, sans focaliser, semblait-il. « [Après la réception, mes amis et moi nous rendons à un dîner privé. Vous joindrez-vous à nous, avec votre superbe frère ?]

— [Il ne peut pas se libérer ce soir.]

— [Alors venez sans lui. Il y aura à boire, vous goûterez du sanglier sauvage pour la première fois de votre vie, et nous vous expliquerons des tas de choses intéressantes sur l'Allemagne.] »

J'avais de plus en plus hâte de me débarrasser du nazi.

Joe m'attendait dans une rue voisine. Plus je m'attarderais, plus il m'en voudrait.

« [Je regrette, monsieur l'adjoint du Führer, mais ce n'est pas possible. J'en suis sincèrement désolé.]

— [Nous prendrons les dispositions nécessaires. Dans le troisième Reich, tout est possible !] » Une menace subtile perçait sous le ton badin. « [Qu'avez-vous d'autre à faire à Berlin ? Nous partons dans quelques minutes, avec vous. La soirée vous plaira. Il n'y aura pas de femmes, personne pour nous empêcher de faire ce qu'il nous plaira. Vous comprenez, je le sais ! Nous allons bien nous amuser. Vous me montrerez comment vous ramez. Je serai votre petit bateau !] »

Il se remit à rire, ses yeux plissés se fermant un instant sous ses sourcils proéminents. Une vague d'égarement, d'embarras, d'incertitude, de peur aussi, m'enveloppa. Les compagnons de Hess guettaient ma réaction.

Il pencha son verre au maximum pour terminer son jus de fruit. À l'instant où il reposait le gobelet sur la table, penché de manière à presser l'épaule contre moi, M. Selwyn-Thaxted se matérialisa à mon côté avec une merveilleuse dextérité.

« Ah, Sawyer, je vois que vous n'avez plus rien à boire. » Quoique

ma chope fût encore presque pleine, il me la prit des mains pour la reposer sur la table en refermant le couvercle d'une pichenette. « [L'ambassadeur a spécifiquement demandé à vous voir], continua-t-il d'une voix forte, au bénéfice des Allemands. [Rien d'officiel. Suivez-moi, je vous prie.] »

Hess se dressa près de nous, menaçant.

« [Nous avons décidé de partir, gentleman], dit-il à l'attaché culturel, avant de me fixer de ses yeux inquiétants. [Venez, je pense qu'il est temps !]

— [L'ambassadeur vous présente ses respects, monsieur l'adjoint du Führer], répondit M. Selwyn-Thaxted. [Si cela ne vous dérange pas, il aimerait également s'entretenir en particulier avec vous, d'ici quelques minutes.]

— [Impossible.]

— [Son excellence ne saurait insister.] Venez, Sawyer. »

La main fermement posée sur mon bras, il m'entraîna d'une démarche tranquille à travers la salle de bal, jusqu'à une double porte donnant dans une petite pièce qu'il referma aussitôt derrière nous. Le vacarme de la réception s'estompa.

« Je suppose que vous comptez rester à Berlin jusqu'à la cérémonie de clôture ? me demanda alors mon compagnon.

— Je crains que ce ne soit impossible. »

Je lui parlai de l'envie aussi brusque qu'inexplicable de mon jumeau de rentrer chez nous. L'attaché culturel m'écouta avec attention, les yeux fixés sur le tapis persan au tissage artistique.

« Oui, cela vaut sans doute mieux, lâcha-t-il enfin. J'ignore ce que mijote votre frère, mais en ce qui vous concerne, il serait plus sage à l'avenir d'éviter Herr Hess.

— Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous m'avez incité à faire sa connaissance ?

— Il a demandé nommément à vous être présenté. Nous savions en outre que vous maîtrisez parfaitement l'allemand, ce qui pouvait ajouter à la conversation une dimension utile.

— C'était juste du papotage.

— Rien d'intéressant ? »

La question était posée d'un ton léger.

« À quel sujet ?

— Eh bien, par exemple, a-t-il parlé des projets du chancelier Hitler ?

— Non, pas du tout. Notre ressemblance à Joe et moi le fascine. Il m'a dit aussi que Herr Speer adorait ramer. »

Un sourire fugace étira les lèvres de M. Selwyn-Thaxted. « À priori, nous l'ignorions.

— C'est important ?

— Probablement pas... mais on ne sait jamais. » Déjà, il m'entraînait discrètement vers la porte. « Je vous remercie, monsieur Sawyer. J'espère que cela ne vous a pas dérangé de lui parler.

— Non, monsieur. »

Dans le vestibule, il demanda à un sous-secrétaire de me faire quitter l'ambassade par l'entrée principale.

Quoique le crépuscule fût tombé, la chaleur persistait. Une rangée de Daimler décapotables attendait sur Unter den Linden, prête à accueillir Hess et compagnie, mais il n'y avait aucune trace des nazis alentour. Je m'empressai de m'éloigner sur le boulevard en direction de la porte de Brandebourg, derrière laquelle je devais retrouver Joe. La camionnette se reconnaissait de loin, avec les deux bateaux attachés sur le toit. En m'approchant, je constatai que mon frère faisait les cent pas à côté avec impatience. Il m'accueillit d'un geste bourru, avant de s'installer aussitôt au volant.

Une seconde plus tard, nous parcourions à bonne vitesse les rues de plus en plus sombres de Berlin, filant vers le nord. Je restais muet. La nuit tomba pendant que nous quitions les faubourgs pour nous engager dans la campagne allemande, sur la nouvelle autobahn menant à Hambourg. Ce n'était pas la route par laquelle nous étions arrivés, mais lorsque je le signalai à Joe, il ne répondit pas.

Notre long trajet vers le sud fut ponctué de plusieurs autres étapes : pour refaire le plein de la voiture du ministère, permettre à Gilbert Strathy de passer un coup de téléphone et, enfin, prendre le thé dans un joli bourg. Sans panneaux indicateurs, il était difficile de savoir où on se trouvait lorsqu'on ne connaissait pas déjà les lieux. Quant à mes deux compagnons, ils se gardaient de tout commentaire sur notre itinéraire.

Après le dernier arrêt, la somnolence s'empara de moi. Installé à l'arrière, désagréablement balancé par le véhicule, je piquai du nez, plongé dans cet état particulier aux longs voyages, où l'on garde une certaine conscience de son environnement tout en parvenant à se reposer. Sans doute persuadés que je ne les entendais pas, les deux autres se mirent à parler de moi.

« J'ai trouvé où loger le colonel Sawyer, ce soir, dit M. Strathy. Nous avons une sacrée chance qu'il n'ait pas besoin de soins.

— Il dort là-bas ?

— Non, impossible. Il faudra qu'il aille à Londres. Je lui ai réservé une chambre au carré des officiers de Northolt. Il pourra en faire sa base d'opérations aussi longtemps que nécessaire.

— Ce n'est pas la porte à côté.

— Je sais, mais je n'ai pas trouvé mieux. Comme je dois rentrer à Londres, je pourrai l'emmener à Northolt. Après, ce sera à Downing Street de s'en occuper. »

Je somnolais, intéressé sans l'être, épuisé par le long trajet, la jambe gauche de plus en plus douloureuse, le cou raide. L'uniforme neuf, qui m'avait d'abord semblé parfait, se révélait à présent trop juste sous les bras et à l'entrejambe. Son tissu me démangeait partout où il était en contact direct avec la peau : aux jambes, au cou, aux poignets. J'attendis que mes compagnons se taisent pour ouvrir discrètement un œil afin de regarder par ma fenêtre. Il faisait sombre ; la voiture roulait lentement, les phares voilés ne produisant qu'une faible clarté. J'eus une pensée compatissante pour la jeune conductrice, seule à l'avant, dans son compartiment vitré : après avoir passé la journée à négocier de petites routes difficiles, sans panneaux indicateurs ni signalisation, elle devait maintenant rouler sans

lumière. Sans doute était-elle épuisée, elle aussi.

M. Strathy me toucha gentiment le dos de la main pour me réveiller.

« Vous dormez, Sawyer ?

— Non », répondis-je, aussitôt dispos.

Pourtant, ma somnolence avait été plus profonde que je ne l'avais cru, car je me sentais replonger dans la réalité. La voiture et ses occupants m'entouraient d'une masse imposante. Le moteur me paraissait plus bruyant. Un courant d'air venu de la portière jouait autour de mes jambes.

« Nous arrivons, reprit M. Strathy. Je me suis dit que vous aimeriez avoir le temps de vous ressaisir.

— Où sommes-nous ?

— Nous allons traverser Wendover, tout près de Chequers. Je peux maintenant vous informer que le Premier ministre a demandé à vous voir, colonel Sawyer. Il ne m'était pas possible de vous le dire plus tôt, évidemment.

— Le Premier ministre ? répétais-je. M. Churchill veut me voir ? Je n'arrive pas à croire qu'il soit seulement conscient de mon existence.

— Je peux vous assurer qu'il l'est.

— C'est un détachement temporaire, Sawyer, intervint le véritable colonel. On vous donnera les détails nécessaires à l'arrivée, mais sachez qu'il arrive au bureau du Premier ministre de faire des nominations parmi les militaires expérimentés, notamment les hommes de terrain encore jeunes, comme vous. Ça vous sera utile, plus tard.

— Que suis-je censé faire ? »

Je me sentais encore un peu étourdi par les nouvelles.

« Le Premier ministre ou un de ses secrétaires vous l'expliquera. Demain, le personnel de l'Amirauté vous donnera de plus amples informations. Ce soir, vous allez juste voir M. Churchill quelques instants, puis nous vous conduirons à vos quartiers, à la RAF de Northolt. Pour l'instant, c'est là que vous êtes basé.

— Je croyais que je reprenais du service, colonel.

— Ça ne saurait tarder. Ce poste-là est temporaire. Votre promotion n'est qu'une comédie, mais si vous vous débrouillez bien dans les semaines à venir, je peux vous dire que vous conserverez un grade plus élevé qu'autrefois. »

Soudain, la conductrice freina puis tourna brusquement à gauche, comme si elle avait remarqué au tout dernier moment l'embranchement à prendre. Je partis de côté sur la banquette, pendant que de hauts poteaux d'angle en brique et des grilles de fer se dessinaient fugitivement dans la clarté des phares. Chaque pilier dissimulait un policier en uniforme qui nous salua. Derrière les grilles

proprement dites, avait été établi un point de contrôle militaire qui me parut plus familier, flanqué d'un poste de garde. La voiture s'arrêta. Un sergent vint examiner nos papiers, promenant avec soin la lumière de sa torche sur les documents. Il m'était presque impossible de voir ce qui se passait, mais M. Strathy et le colonel Dodman attendaient patiemment. Quant à moi, je n'avais aucun justificatif : mes papiers d'identité militaires avaient été détruits lorsque le Wellington s'était abîmé en mer. Toutefois, cela ne sembla poser aucun problème.

Le véhicule repartit dans une allée obscure encadrée de grands arbres, séparés à intervalles réguliers par des pierres peintes en blanc qui brillaient un court instant sur notre passage.

Je me rappelle ces quelques secondes à la perfection. Aucun occupant de la voiture n'ouvrit la bouche entre la barrière et Chequers, la célèbre demeure, ce qui me permit de rassembler mes esprits en prévision des surprises à venir.

Je rédige cette histoire des années après la fin de la Seconde Guerre mondiale. À notre époque, il est de bon ton dans certains milieux de considérer avec cynisme le patriotisme, le courage, l'autorité politique, l'intérêt national. Cela m'arrive à moi aussi, comme à tout le monde dans une démocratie d'un scepticisme bien naturel. En 1941, cependant, il en allait tout autrement, ce pourquoi je ne présenterai pas d'excuses.

Winston Churchill était alors une personnalité sans équivalent, pour ainsi dire unique dans l'histoire britannique. Les quelques privilégiés tels que moi à avoir connu cette époque le considéraient comme l'homme qui avait redonné courage à la nation alors que la défaite semblait inévitable. Le Royaume-Uni se dressait, seul, contre l'Allemagne hitlérienne, la plus grande puissance militaire du monde. Résultat : quelques années plus tard, les Alliés remportaient la victoire, une victoire qui en 1940-1941 semblait bien incertaine, voire improbable. À la fin du conflit, en 1945, la population éprouva un soulagement tel qu'elle voulut oublier cette époque difficile. La guerre était finie. Ce qui avait été essentiel devenait soudain sans importance. La chute de Churchill fut spectaculaire : il se languit dans l'opposition, pendant que ses prédictions se réalisaient, pour ne redevenir Premier ministre qu'en 1951, brièvement, affaibli par l'âge. Il est vrai que des années durant, avant son accession au pouvoir, en 1940, ç'avait été une personnalité controversée, un marginal impopulaire dans certains milieux et dont les autres politiciens se méfiaient. Ce qui ne l'avait pas empêché d'être l'homme de la situation. Pendant les longs mois dangereux qui avaient précédé l'entrée en guerre des États-Unis, de l'Union soviétique et du Japon, Churchill était très vite devenu une légende parmi ses compatriotes. Il incarnait un certain esprit

britannique, le symbole de la volonté de lutter, peut-être impossible à identifier avant que la nécessité ne s'en fit sentir.

J'appartenais à ce monde-là, cette génération-là. Lorsque la guerre avait éclaté, j'étais lieutenant à la RAF. Nos premières tentatives de bombardements diurnes s'étaient heurtées à une résistance sauvage. Nos pertes avaient été tellement terribles que nos raids s'étaient vite raréfiés. Nos Blenheim, trop lents, trop vulnérables pour attaquer de jour, ne possédaient pas non plus l'autonomie nécessaire aux vols de nuit en pays ennemi. Les premiers hiver et printemps du conflit, nous nous étions donc cantonnés aux « balayages » en mer du Nord pour couler des bateaux, ne voyant l'adversaire que rarement et le combattant encore moins souvent.

L'invasion de la France avait marqué le début d'une phase plus intense, plus meurtrière des combats : à présent, la Grande-Bretagne était menacée. Le danger se précisant, la réputation de Neville Chamberlain – l'homme qui avait flatté Hitler dans le sens du poil – l'avait disqualifié comme dirigeant. Il avait démissionné, Churchill l'avait remplacé, et une énergie nouvelle avait déferlé sur la nation. Jamais le péril n'avait été plus grand, jamais la détermination des Britanniques n'avait été plus forte. Ceux qui avaient connu cela, qui avaient vécu cette époque, révéraient Churchill, il n'y a pas d'autre mot. C'était de la révérence que j'éprouvais en m'approchant lentement de la résidence secondaire du Premier ministre.

Courbatu par la journée de voiture, je mis un moment à descendre sur le gravier, où le soutien de ma canne s'avéra nécessaire. Mes deux compagnons me considéraient avec une certaine sympathie, mais j'étais bien décidé à me débrouiller seul. Des dagues de douleur me perçaient les jambes et le dos.

La souffrance diminuait progressivement. Le colonel Dodman franchit la porte de la demeure en même temps que moi, me soutenant légèrement par le coude droit. Un homme en pantalon noir et chemise blanche bien repassés, très stricts, nous accueillit, nous salua en nous appelant tous les trois par notre nom puis nous pria de patienter un instant.

On nous entraîna jusqu'à une petite pièce tout en longueur, assez sombre, lambrissée, ornée de paysages foncés et de trophées. Le long des deux murs principaux s'alignaient des bibliothèques, entre lesquelles attendait une table polie, entourée de chaises disposées avec soin. De lourds doubles rideaux dissimulaient les fenêtres, laissant deviner le tissu foncé imposé par le black-out. Nous attendîmes tous les trois, nerveusement rassemblés juste derrière la porte, la convocation que je pensais recevoir quelques minutes plus tard.

Deux heures après, nous étions toujours là, depuis longtemps assis à un bout de table. Les allées et venues ne manquaient pas, certains

visiteurs se contentant d'apporter ou d'emporter des choses diverses et variées, d'autres, visiblement chargés de missions urgentes, disparaissant aussitôt dans les entrailles de la vaste demeure. Au bout d'une heure, on nous avait servi du thé et des biscuits. Nous n'échangions que de rares paroles, épuisés par le long trajet, songeant qu'on pouvait venir nous chercher à n'importe quel instant.

La convocation arriva enfin, vers minuit et quart.

Malgré mes nouvelles courbatures, je me remis sur mes pieds pour suivre en boitillant un guide inconnu, sans que mes deux compagnons fissent mine de venir. J'avais l'impression de devoir me dépêcher afin de ne pas retarder le Premier ministre, même si personne ne me le demandait.

Après avoir traversé le vestibule, nous parcourûmes un petit couloir obscur, puis on m'introduisit dans une pièce meublée de quatre bureaux chargés de grosses machines à écrire, derrière deux desquelles s'activaient des secrétaires. Le décor était austère : plancher nu, pas de rideaux, hormis bien sûr ceux du black-out, ampoules à la lumière crue, multitude de classeurs, de téléphones, de corbeilles à courrier, fils rampants, papiers omniprésents. On me pria à nouveau de patienter, pendant que les deux employées poursuivaient leur travail sans me prêter la moindre attention. D'après la pendule accrochée au-dessus du battant, il était minuit vingt.

« Le Premier ministre va vous recevoir », m'annonça enfin l'homme qui était venu me chercher dans la salle d'attente en m'ouvrant une autre porte. Comme je la franchissais en boitant, il ajouta : « Le colonel J.L. Sawyer, monsieur Churchill. »

Par contraste avec la pièce voisine, aux ampoules nues éclatantes, la salle dans laquelle je pénétrais me sembla d'abord obscure. Seul le bureau central était éclairé, par deux lampes basses disposées à ses extrémités. La clarté qui se réfléchissait sur les papiers me révéla le célèbre Winston Churchill, penché sur son travail, enveloppé d'une brume à l'odeur de cigare. Au lieu de lever la tête à mon approche douloureuse, il continua à parcourir une liasse de feuilles, un gros stylo plume dans une main, un cigare dans l'autre. Un gobelet en verre taillé presque vide brillait à la lumière – près d'un flacon de whisky et d'une carafe d'eau. M. Churchill, des lunettes en demi-lune sur le nez, lisait vite, ne s'interrompant que pour apposer ses initiales au bas de chaque page, avant de la tourner de la main au stylo. Sur la dernière, il traça quelques mots puis signa.

Enfin, jetant la liasse dans une corbeille en fil de fer débordante posée sous une des lampes, il en prit une autre dans sa valise diplomatique.

« Monsieur Sawyer », lança-t-il en me regardant par-dessus ses lunettes. Quoique je fusse arrivé près de lui, je me demandai s'il me

voyait nettement, dans la quasi-obscurité. « J.L. Sawyer. Vous êtes Jack, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Pas l'autre.

— Vous voulez dire mon frère, monsieur Churchill ?

— Oui. Que lui est-il arrivé ? Mes services vous ont confondus un certain temps.

— Mon frère est mort. Il a été tué l'an dernier, pendant les premières semaines du Blitz. »

Le Premier ministre parut sidéré de la réponse.

« Je n'en avais pas été informé. C'est terrible. Il n'y a pas de mots justes, dans ces cas-là, mais permettez-moi de vous dire que je suis bouleversé. Je vous présente mes plus sincères condoléances. » Il me regarda droit dans les yeux, muet, comme réellement incapable de trouver ses mots, puis, posant son stylo, il reprit : « La guerre... cette saleté de guerre.

— Voilà des mois que Joe est mort, monsieur.

— Peu importe. » Il secoua légèrement la tête, les mains à plat sur le bureau. « Je vais vous dire pourquoi j'ai demandé à vous voir. J'ai besoin d'un aide de camp de la RAF, et on m'a proposé votre nom. Vous n'aurez pas grand-chose à faire, au début, mais peut-être aurai-je une mission plus intéressante à vous proposer d'ici un moment. Pour l'instant, je vous demanderai où que nous allions de vous tenir derrière moi, bien visible, sans ouvrir la bouche. Vous êtes capable de marcher, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Le personnel ici présent vous remettra les laissez-passer nécessaires. Rendez-vous à l'Amirauté demain matin, à la première heure, s'il vous plaît.

— Oui, monsieur », répétai-je.

Il s'était remis à parcourir ses papiers, pendant que son stylo se déplaçait régulièrement dans la marge. Quelques secondes d'incertitude me furent nécessaires pour comprendre que l'entretien avait pris fin. Je pivotai, douloureusement, puis me dirigeai vers la porte aussi vite que possible.

« Colonel Sawyer ! »

Je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil en arrière. Le Premier ministre avait reposé son stylo. Assis bien droit derrière son bureau, il versa du whisky et de l'eau dans son verre – davantage du premier que de la seconde.

« Il paraît que votre frère et vous êtes allés aux jeux Olympiques de Berlin, où vous avez remporté une médaille.

— La médaille de bronze, en effet. Au deux de couple, en aviron.

— Bravo. Il paraît aussi qu'ensuite, vous avez été présentés à

Rudolf Hess.

— J'ai fait sa connaissance, c'est vrai.

— Seul ou avec votre frère ?

— Seul, monsieur.

— Votre frère l'a-t-il jamais rencontré ?

— Un court instant. C'est Hess qui nous a remis nos médailles lors de la cérémonie.

— Mais j'ai cru comprendre que vous avez passé un moment en sa compagnie par la suite. Vous êtes-vous fait une idée de l'homme ?

— C'était il y a des années, monsieur Churchill. J'ai vu M. Hess à une réception de l'ambassade britannique. Nous ne nous sommes pas entretenus bien longtemps, mais je ne dirais pas qu'il m'était antipathique.

— Je ne vous ai pas demandé si vous le trouviez sympathique. Il paraît que vous parlez parfaitement allemand et que vous avez eu une longue discussion avec lui. Quelle opinion vous a-t-il inspirée ? »

Je pris le temps de réfléchir, car après cette soirée berlinoise depuis longtemps enfuie, je n'avais guère repensé à l'incident. Des événements plus importants, plus intéressants avaient suivi.

M. Churchill but une petite gorgée de whisky sans me quitter des yeux.

« Il se conduisait en homme ivre, alors qu'il ne buvait pas, dis-je enfin. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il avait l'habitude d'obtenir ce qu'il voulait en faisant peur aux gens. Il se trouvait avec un groupe de nazis, devant lesquels il se pavanait. Il me serait difficile de dire ce que j'ai vraiment appris sur lui.

— Très bien. Vous le reconnaîtriez, en le revoyant ?

— Oui. Jamais je ne l'oublierai.

— Parfait. Voilà qui pourrait s'avérer sans prix. Vous le savez peut-être, Herr Hess a gagné une certaine célébrité, ces dernières semaines. »

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire par là. Apparemment, l'arrivée de Hess en Écosse avait été éclipsée par d'autres événements : apprendre que les Allemands désiraient la paix m'avait sidéré, mais après la première flambée d'intérêt, les journaux n'avaient pas donné suite et la radio n'avait plus parlé du dignitaire allemand. Quant aux patients avec qui j'en avais discuté, à la maison de repos, ils n'en savaient pas plus que moi.

M. Churchill reposa son verre, reprit son stylo et retourna à ses papiers. J'attendis quelques secondes, mais de toute évidence, il en avait terminé avec moi. J'ouvris la porte dans mon dos pour regagner le bureau des secrétaires. L'une d'elles m'attendait. Elle me remit une chemise contenant plusieurs cartes et documents puis m'expliqua de quoi il s'agissait, où les signer, quand les montrer.

Quelques minutes plus tard, je retrouvais le colonel Dodman et M. Strathy, avec qui je regagnais la voiture, qui nous attendait dans l'allée gravillonnée. La conductrice dormait, recroquevillée sur le volant.

15

Joe conserva un silence tendu pendant que nous quittions Berlin. Il regardait sans arrêt dans le rétroviseur et sursautait nerveusement chaque fois qu'un autre véhicule nous rattrapait. Je lui demandai bien sûr ce qui se passait, mais il ne me répondit pas plus que la fois précédente.

Alors que nous laissions derrière nous l'immense étendue de la ville pour nous engager dans la campagne obscure encadrant l'autobahn, un choc assourdi retentit à l'arrière de la camionnette. Ça ressemblait fort à un problème mécanique, mais lorsque j'en fis la remarque, Joe haussa les épaules.

« Laisse tomber, tu veux ? » dit-il d'un ton sec.

Quelques minutes plus tard, nous approchions d'un carrefour, où une pancarte indiquait la direction d'un endroit appelé Kremmen. Joe jeta un énième coup d'œil dans le rétroviseur – pas la moindre circulation – puis ralentit. Quittant l'autobahn, il emprunta une route étroite à travers une campagne vallonnée, très boisée. Au bout de deux ou trois minutes, apparut un petit chemin dans lequel il s'engagea, avant de couper le moteur puis d'éteindre les phares.

« Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je dans le silence soudain.

— Par moments, je me demande si tu n'es pas aveugle. Tu ne vois même pas ce qui se produit juste sous ton nez. Allez, viens me donner un coup de main. »

À l'extérieur, la nuit était presque totale, sous les frondaisons qui arrêtaient la faible clarté crépusculaire. Pas un bruit de moteur, pas une lumière d'habitation, pas trace de quoi que ce fût où que ce fût. Une chaude odeur de sapin nous enveloppait, des branches s'entrechoquaient en douceur au-dessus de nous, animées par la brise qui s'infiltrait dans la forêt, des aiguilles séchées craquaient sous nos pieds. Joe ouvrit la double porte arrière de la camionnette, où il chercha quelque chose à tâtons. Lorsque enfin il eut trouvé notre

torche, il l'alluma puis me la passa.

« Tiens-moi ça bien droit. »

Plié en deux, il grimpa dans le compartiment à bagages, tous empilés du même côté, et entreprit de les écarter. Il semblait y en avoir bien davantage que lors du voyage aller.

« Par ici ! me lança Joe, agacé, en agitant la main. Ne la dirige pas vers moi. »

Sur le plancher de la camionnette, derrière les tas de caisses et de sacs, avait été étalé un matelas. Une grande planche, appuyée contre la paroi à quarante-cinq degrés, délimitait un petit espace triangulaire dont il constituait la base. Comme Joe, à genoux, retirait la planche, je m'aperçus que quelqu'un était allongé dessous. La silhouette lâcha en allemand une exclamation sonore, accompagnée d'un geste irrité, avant de repousser dès que possible son toit de fortune pour s'asseoir.

C'était une jeune femme, mais la faible clarté qui parvenait jusqu'à elle ne me permettait pas de distinguer ses traits. Joe lui prit les mains pour l'aider à sortir. Dès que la torche l'éclaira vraiment, je compris qu'il s'agissait de Birgit, la fille des Sattmann.

Lorsque mon frère voulut l'enlacer, elle le repoussa avec colère.

« [Pourquoi t'a-t-il fallu aussi longtemps ?] s'écria-t-elle. [Voilà des heures que je suis enfermée ! Je ne pouvais pas bouger ni respirer, et je meurs de soif !]

— [Je me suis arrêté dès que ça m'a semblé sans danger], répondit Joe. [Il a bien fallu que je l'attende.] »

Il me montrait du pouce. L'impatience dont il avait fait preuve un peu plus tôt s'expliquait enfin, mais il subsistait bien d'autres points d'interrogation criants. Une scène bruyante se joua quelques minutes dans l'obscurité entretenue par les arbres, Birgit furieuse, Joe sur la défensive, et moi complètement perdu, incapable d'obtenir la moindre réponse au chapelet de questions qui me semblaient nécessaires.

L'apparition inattendue de Birgit provoquait en moi une explosion d'émotions que je ne pouvais expliquer à mon frère. Comme nous n'avions jamais parlé d'elle, je m'imaginais qu'elle ne l'intéressait pas – en partie parce que cela m'arrangeait. Quant à moi, je pensais à Birgit en permanence depuis notre arrivée à Berlin. C'était la plus belle fille que j'avais jamais vue. Sa vivacité, sa drôlerie m'avaient conquis, éveillant en moi des fantasmes passionnés que j'avais repoussés à contrecœur. Lorsqu'elle jouait du violon, absorbée par la musique, j'en devenais tout simplement gaga. J'avais réussi à avoir quelques courtes conversations avec elle, mais nous nous étions vus pour l'essentiel durant les repas, en famille. Il m'avait alors été impossible d'en détourner le regard. Sa beauté, son rire, son intelligence pleine de sensibilité me ravissaient. Quand je quittais l'appartement de la Goethestrasse, c'était tout juste si j'osais l'évoquer,

dans la violence des sentiments qu'elle m'inspirait, mais penser à autre chose m'était difficile.

La situation finit par se calmer. Mes yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité, qui se faisait moins profonde autour de nous. Je distinguais à présent Joe et Birgit, appuyés côte à côte à la camionnette.

« Ça te dérangerait beaucoup de m'expliquer ce qui se passe, Joe ? demandai-je.

— [Parle allemand, que Birgit comprenne.]

— Elle parle assez bien anglais, répondis-je, morose.

— [On est toujours chez elle. Autant lui faciliter les choses.]

— [D'accord. Qu'est-ce qui se passe ?]

— [Birgit nous accompagne en Angleterre. Il faut qu'elle quitte l'Allemagne le plus vite possible.]

— [Pourquoi ?]

— [Qu'est-ce que je te disais ?] lança-t-il à la jeune fille. [Les gens comme JL n'ont pas la moindre idée de ce que Hitler fait subir aux Juifs, en Allemagne.]

— [Ne prends pas tes airs supérieurs], protestai-je, piqué au vif par la remarque, mais plus encore par la manière dont il cherchait à me rapetisser aux yeux de Birgit. [Je suis capable de lire les journaux, moi aussi.]

— [C'est vrai, mais tu ne réfléchis pas à ce que tu lis.]

— [Comment peux-tu dire une chose pareille ? Si ça te préoccupait tellement, tu ne serais pas venu participer aux Jeux.]

— [Je n'ai pas pu t'en parler avant], déclara-t-il avec calme. [Je voulais te demander de ne pas venir, mais après tout notre entraînement, je n'étais pas sûr que tu serais prêt à entendre, et je ne savais pas trop ce que je pourrais bien dire pour te convaincre. N'empêche que j'avais envie d'en discuter avec toi. Jusqu'à ce que maman m'explique ce qu'il en était de Birgit et de la situation désespérée des Juifs, à Berlin. Elle m'a dit qu'elle aurait vraiment voulu aider les Sattmann. Hannah Sattmann et elle sont amies d'enfance, tu sais. Enfin bref, si je suis venu, ce n'était pas tant pour les Jeux que pour essayer de faire sortir Birgit d'Allemagne.]

— [Il a raison en ce qui concerne la situation, JL], intervint la jeune fille, dont le regard oscillait entre nous. [Tu ne peux pas savoir ce que nous avons vécu. Toi non plus d'ailleurs, Joe. Pas plus qu'aucun des étrangers venus assister aux Jeux. Les nazis ont décroché leurs bannières, effacé leurs slogans des murs, permis la réouverture des magasins et des restaurants juifs pour persuader les visiteurs que les persécutions dont ils avaient entendu parler n'existaient pas. Aussitôt les Jeux terminés, ils recommenceront à s'en prendre à nous.] »

Elle déglutit puis se tut. Malgré l'obscurité, je vis qu'elle se pressait les mains sur les yeux. Joe se pencha vers elle, sans doute pour la consoler, mais elle le repoussa, s'écarta de la camionnette et s'enfonça dans la nuit plus profonde, sous les arbres. Elle pleurait.

Malgré mon envie de me précipiter vers elle, de la serrer dans mes bras pour la réconforter, les dernières minutes m'avaient fait comprendre que je ne savais rien d'elle ni de sa vie. D'ailleurs, je ne savais rien non plus de ce que les nazis avaient fait aux Juifs en Allemagne.

Là encore, l'époque dont je parle semble terriblement lointaine. Les révélations de l'après-guerre menacent l'exactitude de mes souvenirs, en particulier la fiabilité des émotions que je me rappelle. Nous étions en 1936. Les camps de concentration et d'extermination, les *Einsatzgruppen* de Himmler, les expériences médicales monstrueuses, le travail forcé et la famine, les chambres à gaz, tout cela était encore à des années de nous. Il serait facile d'affirmer que Joe et moi ne pouvions rien savoir des persécutions croissantes, mais même si nous avions eu la chance ou la malchance d'entrevoir l'avenir, qui aurait cru que les choses en arriveraient à un tel point ?

Pourtant, les indices ne manquaient pas, crûment exposés dans les discours de Hitler, à portée de quiconque voulait bien se donner la peine de les interpréter. Rudolf Hess ne valait pas mieux, même s'il était alors moins connu à l'étranger. Hitler a annoncé les lois de Nuremberg – les mesures qui privaient les Juifs de leurs droits civils, légaux et humanitaires –, dont Birgit commençait à nous parler, mais c'est Hess qui les a promulguées, c'est lui qui a signé les ordres.

Bien sûr, Joe et moi étions jeunes, nous venions d'un milieu protégé, et le sport constituait notre centre d'intérêt principal. Peut-être étais-je plus naïf que lui, mais nous l'étions tous les deux. Et cela n'avait rien d'exceptionnel. Même les gens censément plus avisés, les politiciens et diplomates des démocraties occidentales, n'ont visiblement pas saisi l'énormité de ce qui se passait en Allemagne. Peut-être en soupçonnaient-ils plus qu'ils ne l'admettaient, mais ils ont bien dit par la suite que tel n'était pas le cas. À leur décharge, il faut reconnaître que rien de semblable ne s'était jamais produit, en tout cas à pareille échelle : il était donc plus facile de croire autre chose, d'espérer mieux. Quoi qu'il en soit, les quelques minutes passées dans la forêt silencieuse ont symbolisé le début de mon éducation.

Je m'assis sur le tapis d'aiguilles de pin, à l'écart des deux autres, persuadé que ma présence ajoutait encore à leur agitation. J'avais au moins conscience de mes sentiments et désirs turbulents, qui risquaient de me pousser à des paroles ou des actes que je regretterais aussitôt. Les silhouettes sombres indistinctes de mes compagnons se dessinaient sur l'arrière-plan de la camionnette blanche. Birgit

sanglotait tout bas ; Joe lui parlait. Soit je n'entendais pas ce qu'ils disaient, soit je leur avais fermé mon esprit. Peu à peu, la jeune fille se calma.

Au bout d'un moment, je grimpai dans le compartiment arrière chercher le réchaud de pique-nique Primus que Joe et moi avions apporté d'Angleterre, je l'installai, non sans difficulté, puis je fis chauffer de l'eau du bidon pour préparer du café très fort, comme l'aimaient les Allemands. Birgit sirota le breuvage brûlant assise sur le plancher de la camionnette, entre les portières ouvertes, la tasse au creux des mains, pendant que Joe et moi restions debout devant elle.

Il m'expliqua leur plan. En anglais.

« Birgit n'a ni argent ni passeport ni aucuns papiers. En Allemagne, les Juifs n'ont plus rien. Elle n'a pas non plus le droit de voyager. Si les autorités la trouvent en notre compagnie, ça nous vaudra les pires ennuis. Mais à notre avis à tous les deux, on n'aura pas de problème pour quitter le pays. Ses parents ont appris qu'un bateau suédois part demain de Hambourg à destination de l'Angleterre. En roulant toute la nuit, on arrivera à temps pour le prendre.

— Et si on le rate ?

— Les choses risquent de se compliquer. D'après le docteur Sattmann, dans ce cas-là, on ferait mieux d'essayer de traverser la frontière danoise pour tenter notre chance au Danemark, mais rien ne dit qu'on y arrivera.

— Mon Dieu, Joe, dans quel pétrin nous as-tu fourrés ?

— Il faut emmener Birgit en Angleterre. Elle n'est plus en sécurité à Berlin.

— Et ses parents ?

— Ils sont dans la même situation, évidemment. Eux aussi veulent quitter l'Allemagne. Des amis berlinois les ont prévenus que s'ils essayaient en famille, ils seraient sans doute arrêtés à la frontière. Voilà pourquoi Birgit vient avec nous. Dès qu'elle sera en sécurité en Angleterre, ils partiront séparément pour la Suisse, où le père d'Hannah a placé un peu d'argent. Avec de la chance, ils passeront de Suisse en France, puis de là en Angleterre. Peut-être même s'en iront-ils la semaine prochaine. Personne ne sait au juste ce qui va arriver aux Juifs après le week-end, à la fin des Jeux.

— Birgit ne serait pas plus en sécurité avec ses parents ?

— Non. Il paraît que d'autres familles de Juifs allemands se sont fait prendre en essayant de s'enfuir. »

Nous étions donc engagés dans une tentative désespérée, sans garde-fou sinon les plus élémentaires. Joe et moi décidâmes que Birgit pouvait voyager à l'avant de la camionnette tant qu'il faisait nuit et qu'il n'y avait pas de frontière à traverser. Avant l'arrivée à

Hambourg, elle regagnerait sa cachette, où elle resterait jusqu'à l'embarquement puis à la sortie des eaux territoriales allemandes.

Le temps passait. Il fallait aller le plus loin possible durant la courte nuit d'été. Je proposai de prendre le premier tour dans le compartiment à bagages exigu, où je m'allongeai sur le matelas, après avoir repoussé la planche qui le surmontait. Malgré l'inconfort du réduit, la somnolence finit par s'emparer de moi.

Passé minuit, Joe trouva sur une route secondaire un autre endroit où faire une courte pause. Lui et moi changeâmes de place. J'en fus ravi, car mon emprisonnement à l'arrière bruyant et tressautant de la camionnette m'avait valu de bonnes courbatures. Birgit se blottit à ma gauche sur le siège du passager, les genoux ramenés contre la poitrine. Sans un mot, je fis demi-tour pour regagner l'autobahn. Le moteur me semblait plus brusque, plus criard qu'auparavant. Chaque changement de vitesse faisait frissonner le véhicule tout entier.

De retour sur la grand-route moderne, je pris une allure de croisière qui nécessitait peu de ces changements perturbateurs. Ainsi, peut-être Joe, muet dans son réduit, parviendrait-il à dormir. J'aurais aimé discuter avec Birgit, profiter au maximum de notre intimité momentanée, mais malgré le bruit et les vibrations, on entendait du compartiment à bagages tout ce que racontaient les gens installés à l'avant.

Chaque fois que je croisais un autre véhicule, je profitais de l'éclat fugace de ses phares pour jeter un coup d'œil à ma voisine.

Parfaitement éveillée, elle regardait la nuit droit devant elle. Impossible de deviner à quoi elle pensait. Au bout d'un moment, elle changea de position, se contorsionnant pour allonger les jambes vers sa portière, ce qui amena sa tête et ses épaules plus près des miennes. Lorsque nous croisâmes la voiture suivante, qui filait en rugissant sur l'autobahn, le coup d'œil que je lui lançai m'apprit qu'elle me regardait à présent. Le silence n'en persista pas moins entre nous. Sans parler de Joe, éveillé ou endormi à quelques centimètres de là, Birgit avait l'art de me rendre idiot, maladroit, de me faire penser et dire les choses les plus stupides, les plus impétueuses. Je vivais une nuit cruciale de mon existence qu'il ne fallait pas gâcher en racontant n'importe quoi. Voilà pourquoi je préférais rester muet. Mes sens s'éтираient vers la jeune fille. Je percevais son moindre mouvement, son plus petit bruit. Je m'imaginai sentir la chaleur de son visage malgré la courte distance qui nous séparait, recueillir sur une joue la tiédeur émise par la sienne. Si seulement elle avait pris la parole – que je puisse lui répondre –, ou même lâché un simple grognement, une onomatopée quasi involontaire ; si seulement quelque chose, n'importe quoi, avait suscité chez elle une réaction à laquelle je puisse

à mon tour réagir. Mais elle aussi restait muette. Je conduisais, ne pensant qu'à elle, affolé par sa présence silencieuse, commençant pourtant à jouir de la situation. La monotonie de la grand-route quasi déserte me permettait de me raconter que Birgit et moi étions seuls dans la camionnette, que Joe n'était plus là avec nous, qu'elle et moi partions ensemble à travers la chaude nuit européenne vers un destin romantique.

Je me mis à attendre avec impatience les rares véhicules qui apparaissaient au loin puis nous croisaient dans la lumière de leurs phares. Chaque fois, en me tournant vers Birgit, je découvrais qu'elle me regardait. Ses yeux calmes, sérieux cherchaient les miens pour me délivrer un message muet.

Les quelques heures d'obscurité s'écoulèrent lentement, puis les nuages se mirent à luire, très bas à l'horizon oriental. Birgit prit conscience de l'approche de l'aube en même temps que moi, comme si elle comprenait que l'intimité de la nuit allait disparaître avec le jour. Se penchant encore plus vers moi, elle posa la main sur la mienne, qui tenait le volant.

« Je suis vraiment très heureuse d'être là avec Joe et toi, JL », me dit-elle en anglais.

Pour toute réponse, je lui souris, peu désireux de parler et d'ainsi susciter une réaction de Joe, invisible derrière moi. Je n'avais plus besoin des phares des voitures pour la voir. Elle souriait. Le coup d'œil rapide mais entendu qu'elle jeta vers la cachette de mon frère semblait acquiescer à ce que j'éprouvais, moi qui ne voulais pas le voir participer à l'aventure.

Birgit ne me retira pas sa main. Je continuai à conduire droit vers Hambourg le plus régulièrement possible, savourant chaque seconde d'intimité avec la plus belle jeune fille du monde. Lentement, le matin arrivait.

À six heures trente, on vint me réveiller, dans ma chambre du carré des officiers, à la RAF de Northolt. Je n'avais pas dormi trois heures, mais je me forçai à me lever, titubant par manque de sommeil, luttant contre l'envie irrésistible de rester couché quelques minutes de

plus. Je me douchai, me rasai, m'habillai maladroitement. Les objets m'échappaient. Je bâillais, courbatu de fatigue, la jambe douloureuse. Le petit déjeuner standard de la RAF pour les officiers au repos me fut proposé : autant de toasts que j'en voulais, couverts du magma jaune répugnant qu'on appelait du beurre, malgré son goût de poisson et sa réputation – on le prétendait fabriqué avec les déchets raffinés des chalutiers.

Une voiture m'attendait déjà à l'extérieur : une grosse Riley noire, aux portières ornées de la couronne de la Chambre des communes. Une conductrice de la WAAF – pas celle de la veille – se tenait près du véhicule, côté passager. À mon approche, elle se mit au garde-à-vous, salua avec élégance puis m'ouvrit la portière. Il s'était mis à pleuvoir : une bruine chaude mais déprimante, qui glissait d'un ciel de plomb jusque sur les routes et les toits.

La jeune femme prit rapidement vers le centre de Londres, négociant en experte la circulation réduite.

C'était la première fois que je revoyais la capitale depuis le début de 1940, où j'y avais passé un week-end de permission avec quelques collègues officiers de l'escadrille 105. Nous avions consacré deux nuits à écumer les pubs et les boîtes de nuit du West End pour nous distraire des horreurs indescriptibles de la guerre – voilà comment nous voyions la situation de l'époque. Ce qui suivrait quelques semaines plus tard était aussi unimaginable pour nous que pour n'importe qui d'autre. Après l'invasion de la France et des Pays-Bas, les Allemands déménageraient leurs escadrilles de bombardiers à peu de distance des côtes anglaises. La moindre ville britannique se trouverait brusquement à leur portée. Pour la population, la guerre changerait soudain, les escarmouches inquiétantes quoique lointaines cédant la place à une bataille dans laquelle elle occuperait la première ligne. Le Blitz commencerait la première semaine de septembre 1940 puis se poursuivrait sans répit huit mois durant. Londres en serait la première victime, mais presque toutes les cités de province seraient attaquées à un moment ou à un autre. Dès novembre, les pertes parmi les civils et les équipes de secours se chiffraient par milliers. Mon frère Joe en ferait partie. Il mourrait à Londres, dans son ambulance de la Croix-Rouge, touchée de plein fouet par une bombe. Malgré les mois écoulés, je ne m'étais toujours pas remis du choc causé par sa disparition.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis le début du Blitz, je regagnais la capitale. L'étendue et l'importance des destructions m'horrifièrent. Le moindre citoyen savait que la métropole avait beaucoup souffert pendant l'hiver. Même si tous les articles de journaux étaient soumis à l'approbation gouvernementale – il fallait éviter de renseigner l'ennemi ou de le satisfaire –, la presse donnait

une idée assez claire de ce qui se passait. Les nouvelles hebdomadaires diffusées dans les cinémas n'étaient que flammes, fumée, immeubles éventrés, effondrés, lances d'incendie serpentant dans les rues, torrents d'eau déversés sur des brasiers.

Voir les dégâts de mes yeux ne m'en secoua pas moins. Le long de Western Avenue, se succédaient des rues aux maisons réduites en débris, à la chaussée bordée de montagnes de briques cassées et de plâtre, de poutres brisées et de bois charbonneux, élevées par les bulldozers. À Acton, une rue entière avait été détruite : il n'en restait qu'une mer onduleuse, hérissée de briques abîmées et autres gravats. Même dans les quartiers par ailleurs épargnés, on ne voyait pas une vitre intacte. Une puanteur pénétrante régnait – égouts, fumée, craie, pétrole, suie, gaz de ville. Les cratères des explosions s'ouvraient par endroits jusque dans la rue principale, où des ouvriers creusaient pour réparer les conduites d'eau, de gaz, les lignes électriques, téléphoniques ou les égouts. Les obstacles s'enchaînaient, nous retardaient. À certains endroits, les dommages étaient plus importants ; les immeubles bombardés, en attente de démolition, penchaient dangereusement ; des pancartes d'avertissement posées par la police et des palissades érigées à la hâte empêchaient les piétons de s'aventurer dans les zones dangereuses. Comme il bruinaît toujours, des ruisselets boueux rayaient les vitres de la voiture ; des mares peu profondes inondaient par endroits chaussée et trottoirs.

Un gros camion bouchant la rue, il fallut nous arrêter. Accompagné d'une équipe d'ouvriers, il reculait lentement dans une zone bombardée offrant une vision sinistre : briques et tuyaux cassés plongés dans des flaques boueuses, crasse du bois brûlé, aperçus de meubles et d'objets personnels brisés ou écrasés, restes pathétiques de tapisserie reconnaissables sur quelques murs encore debout. J'essayai de m'imaginer à quoi avait ressemblé le quartier avant guerre, avec ses habitants inoffensifs, ordinaires, très occupés à vivre leur vie, à s'inquiéter pour leur compte en banque, leur travail, leurs enfants, sans penser une seconde au pire : une nuit, leur foyer et tous ceux qui l'entouraient seraient soufflés par les explosions ou incendiés par les bombes au phosphore.

J'essayai aussi de m'imaginer ce que ces gens pensaient des hommes qui avaient détruit leurs maisons, les pilotes allemands qui attaquaient de nuit. La fureur, la frustration devant l'impossibilité de riposter.

Cette pensée me fit horreur. La presse populaire décrivait les équipages de la Luftwaffe comme des fanatiques nazis, des Huns, des Boches, formules consacrées pour désigner un ennemi incompréhensible, mais le bon sens me soufflait que les aviateurs allemands n'étaient sans doute pas très différents de mes jeunes

coéquipiers et de moi-même. Nos propres raids sur Brème. Hambourg, Berlin, Kiel, Cologne ressemblaient fort à ceux qui avaient conduit les intrus ici, à Acton ou à Shepherd's Bush. Aujourd'hui, aux endroits où étaient tombées les bombes du A-Able, Hambourg regorgeait de tas de débris, de conduites d'eau crevées, d'enfants sans abri.

Il devait pourtant bien y avoir une différence. Les Allemands suscitaient la haine par leur manque de discernement. Leurs projectiles s'abattaient n'importe où. Les femmes et les enfants risquaient la mort autant que les militaires – plus, même, puisque les villes étaient peuplées de civils. Par contraste, on disait et on répétait que les aviateurs britanniques visaient avec soin, que leurs cibles étaient méticuleusement choisies parmi les installations stratégiques éloignées des centres civils.

La guerre se mène forcément à coups de mensonges. Je connaissais la déprimante réalité des raids de la RAF. J'avais fait l'expérience directe de l'impossibilité de viser avec précision des lieux voilés de brume ou de fumée. Je me rappelais trop bien l'incapacité de l'équipage à trouver dans le noir la ville choisie, sans parler de la cible précise : centrale électrique, camp militaire, usine d'armement. J'avais essayé de traverser les tirs des batteries antiaériennes en gardant mon calme, l'oreille tendue aux réactions terrifiées de mes coéquipiers. Je savais que nous larguions parfois nos bombes trop tôt, en pleine panique, que nous les larguions parfois sous le coup de la frustration, lorsque nous n'avions pas repéré notre cible, parce que nous préférions les larguer sur n'importe quoi d'allemand – y compris un champ – plutôt que de rentrer chez nous avec un plein chargement d'armes inutilisées.

Les faubourgs s'achevaient : la voiture dépassait le stade de White City, prenait au sud en direction de Holland Park et des quartiers du centre les plus proches de la Tamise. La nature des dommages se modifia visiblement. Alors que dans les faubourgs, on ne s'était pas donné trop de mal pour débayer les décombres, le cœur de Londres, où s'étaient concentrées plusieurs attaques, avait bénéficié d'attentions particulières. Aux endroits les plus atteints, des trous déparaient les rangées d'immeubles, mais la chaussée avait été refaite, les cratères comblés. Partout, des sacs de sable protégeaient les entrées, du ruban adhésif censé retenir les débris de verre couvrait les fenêtres, le chemin des abris antiaériens les plus proches figurait sur les murs ou les affiches collées dans les vitrines.

Certains aspects de la vie londonienne n'avaient cependant pas changé : les autobus rouges à impériale étaient toujours là, de même que les taxis. S'ils n'avaient pas constitué l'essentiel de la circulation, on aurait pu croire par moments Londres immuable, malgré la guerre. Simple illusion, bien sûr : à peine s'était-on persuadé de contempler

une zone épargnée qu'en tournant à un coin de rue, on tombait sur une ruine noircie, un alignement rompu, une façade en bois construite à la va-vite pour dissimuler un spectacle de désolation. L'ampleur des dégâts était saisissante : ils s'étendaient, kilomètre après kilomètre, affectant semblait-il le moindre quartier de la métropole.

Je me rappelai dans un sursaut de culpabilité la nuit où on nous avait envoyés bombarder Munster. Dissimulée par les nuages, la ville s'était avérée difficile à trouver puis, à la faveur d'une trouée, nous l'avions enfin localisée. Comme le carburant n'allait pas tarder à manquer, nous avions largué nos bombes à l'aveuglette, à travers une couverture nuageuse de dix dixièmes. Où étaient-elles tombées ? Qu'avaient-elles détruit ? Quelles vies avaient-elles modifiées à jamais ?

Après avoir traversé Hyde Park, la voiture longea Constitution Hill, dépassant le palais de Buckingham, presque méconnaissable derrière les montagnes de sacs de sable entassés devant la moindre porte ou fenêtre. Green Park offrait sur notre gauche une vision étrange : la majeure partie de l'espace dégagé avait été labourée puis plantée de légumes, au milieu desquels se dressaient des batteries antiaériennes ou des treuils, nécessaires aux multitudes de ballons de barrage argentés qui flottaient près de deux cents mètres au-dessus des arbres.

D'autres batteries antiaériennes encadraient le Mall, le musée pointé à travers le feuillage estival. La Riley avançait à présent en solitaire, rien ni personne ne la ralentissant plus, ce qui me fit comprendre qu'elle venait d'entrer dans une zone fermée à la circulation normale déjà, mon nouveau statut – aide de camp de Churchill – me permettait d'aller à des endroits, de voir des gens dont je n'aurais osé rêver deux jours plus tôt.

L'Amirauté fait partie de la grande arche qui sépare le Mall de Trafalgar Square. Ses bureaux fournissaient au Premier ministre un Q.G. londonien plus adapté à la conduite de la guerre que les locaux exigus de Downing Street, tout proches. La conductrice de la WAAF arrêta la voiture près de l'entrée de service, dans la vaste étendue de Horse Guards Parade. En temps de paix, on y commémorait en grande pompe certains événements d'importance nationale, mais à cause du conflit, ce n'était plus qu'un énorme dépôt de véhicules et de fournitures militaires, encombré de préfabriqués. Juste à côté, parmi les arbres de St James's Park, se dessinait l'inévitable nid de batteries antiaériennes.

Je boitillai vers la seule entrée visible depuis la Riley en me demandant ce que j'étais censé faire et à qui me présenter. Mes ordres consistaient juste à me trouver là à l'heure dite. Toutefois, à peine arrivais-je en vue de la porte qu'un adjudant-chef sortait au pas

m'accueillir – garde-à-vous, salut. Après avoir rapidement vérifié mon identité, il m'entraîna jusqu'à une pièce toute proche où attendaient déjà quelques civils en costume et chapeau melon – sans doute des fonctionnaires –, deux policiers âgés et deux officiers d'active : un capitaine sous-marinier de la Royal Navy et un colonel de la Brigade of Guards. Tout ce petit monde me fit un accueil cordial, pendant qu'on m'offrait une tasse de thé pour m'aider à patienter.

Vers huit heures et demie, le bruit enfla dans le corridor. Un flot de gens pressés passa devant la pièce. Quelques instants plus tard, sans la moindre cérémonie, la silhouette trapue de Winston Churchill apparut sur le seuil.

« Bonjour, messieurs, lança-t-il en vérifiant d'un coup d'œil circulaire que tout le monde était là. Finissons-en au plus vite : on me demande ailleurs cet après-midi, et je quitte Londres ce soir. »

Sur ce, il pivota d'un mouvement fluide et s'éloigna. Nous le suivîmes sans nous bousculer. Comme il ne s'était écoulé que quelques heures depuis mon passage à Chequers, j'avais pensé avant son arrivée que le Premier ministre me saluerait personnellement, voire qu'il mentionnerait la nuit très courte dont nous avions forcément dû nous contenter, mais c'était tout juste s'il m'avait jeté un coup d'œil. Pour un homme de son âge qui avait travaillé après minuit et qui ne pouvait avoir dormi plus de deux ou trois heures, puisqu'il se trouvait à Londres aussi tôt, il paraissait remarquablement dispos. Je ne l'avais vu auparavant qu'à la faible clarté de ses lampes de bureau ; à la lumière éclatante du matin, son visage familier de chérubin trahissait vigueur et sérénité.

À l'extérieur, attendait une file de trois voitures. Il se tenait près de la première, arborant le manteau et le chapeau noir bien connus, un gros double corona à la main, pas encore allumé. Comme tout le monde, il emportait un masque à gaz dans son étui – négligemment jeté sur l'épaule. Pendant que fonctionnaires et militaires se répartissaient entre les trois véhicules, il me fit signe.

« C'est votre première tournée en ma compagnie, il me semble, colonel ? Venez donc dans la voiture de tête, aujourd'hui. Vous y gagnerez une meilleure vision des choses. »

Je le suivis donc sur la banquette arrière où il s'installait. Un des fonctionnaires nous rejoignit, nous obligeant à nous serrer. Je coinçai ma canne entre mes genoux, exactement à la manière de M. Churchill, je le remarquai soudain.

Le convoi s'ébranla sans plus attendre, fit le tour de Horse Guards Parade puis passa sous l'arche de l'Amirauté pour gagner Trafalgar Square. Une nuée de pigeons se dispersa bruyamment devant les véhicules, qui partirent vers l'est.

Être assis, serré même, contre un homme d'État aussi célèbre,

aussi puissant, sentir lorsque la voiture prenait un virage la chaleur de son torse et de sa jambe appuyés aux miens constituait pour moi une expérience extraordinaire. Les mains posées sur le pommeau de sa canne, le cigare entre les doigts, il regardait par la vitre, plongé dans ses pensées, la lèvre inférieure contractée par son habituelle expression obstinée.

Winston Churchill avait la réputation d'être bavard, et le silence devenait pesant – à mon avis. De quelles informations avait-il disposé, sur Joe et sur moi, pour que son personnel nous confondît avant cette convocation ?

Peu après leur mariage, fin 1936, Joe et Birgit s'étaient installés dans le nord de l'Angleterre. Ils avaient loué une maison dans les Pennines du Cheshire, près de Macclesfield, mais nous nous étions pratiquement perdus de vue dès que j'avais quitté l'université. Mon frère et moi nous étions retrouvés pour la dernière fois chez nos parents, à l'occasion d'une de mes permissions, la semaine du premier Noël de guerre. De violentes disputes nous avaient opposés, au point que j'avais quitté la maison furieux, poussé à bout par son attitude et ses opinions inflexibles, persuadé – à tort, je devais le découvrir plus tard – que mon père était d'accord avec lui.

Par la suite, nous ne nous étions ni revus ni reparlé : la guerre nous avait emportés, quoique de manière différente, plus évidente en ce qui me concernait, à la RAF. Début 1940, Joe avait demandé et obtenu le statut d'objecteur de conscience, puis il avait commencé à travailler pour la Croix-Rouge. Je regrettais amèrement que nous ne nous soyons pas réconciliés avant sa mort, mais le fait était là. Je ne savais pas grand-chose de ses derniers mois.

Notre cortège traversait à présent des zones très abîmées, où des immeubles incendiés se penchaient vers les rues, murs noircis par la fumée, fenêtres béantes. Le ciel apparaissait par éclairs à travers ces coquilles privées de toiture. Les bâtiments aussi endommagés ne subsistaient pas tous : la plupart avaient été démolis, les gravats emportés, ouvrant de nouvelles perspectives sur d'autres quartiers de la métropole. La cathédrale St Paul était toujours là, plus ou moins intacte, ayant de notoriété publique survécu aux pires nuits du Blitz, mais entourée d'hectares de terrain nivelé, de ruines et de débris entassés au bulldozer.

« La nuit dernière, vous avez parlé de mon frère Joseph, monsieur Churchill, finis-je par dire. Puis-je vous demander ce que vous saviez de lui avant sa mort ? »

Le Premier ministre resta un instant sans réaction, avant de pivoter vers moi.

« Désolé, colonel, mais je ne sais sur votre défunt frère que ce que je vous en ai dit.

— Vous m’avez laissé entendre que vous le connaissiez un peu. D’après vous, votre personnel nous confondait, lui et moi. »

Il se retourna vers sa fenêtre sans se donner la peine de me répondre.

Mon autre voisin, sans doute un membre de son personnel, prit brusquement la parole.

« Nous passons devant la Banque d’Angleterre, colonel Sawyer. Comme vous pouvez le constater, elle est intacte. De même que la résidence du lord maire. Vous allez voir que plus on approche des quais, pires sont les destructions. »

Je répondis par un hochement de tête poli. La déclaration du politicien avait piqué plus que satisfait ma curiosité. En fait, il ne m’avait rien dit de Joe durant notre brève entrevue.

« Est-ce votre première visite à Londres depuis le Blitz ? s’obstina le fonctionnaire.

— Oui... oui, en effet.

— Vous devez être horrifié, il me semble vous avoir entendu dire que votre frère avait été tué au combat ?

— Non, pas au combat, protestai-je distraitemment. C’était un civil.

— Je suis navré. Mon frère à moi est dans la Royal Navy, vous savez. Il commande un destroyer des convois atlantiques. Un travail parfois pénible.

— Il paraît.

— Vous a-t-on déjà chargé de missions de liaison navale, colonel ? Mon frère a une très haute opinion de la RAF.

— Je ne dépends pas de la défense côtière. Je n’ai jamais collaboré avec la marine.

— Il faut que je vous recommande au commandant en chef des Western Approaches^[6]. Un homme charmant. Je suis sûr qu’il serait enchanté de vous connaître. Regardez. » Il montrait du doigt, par-dessus mes genoux et ceux du Premier ministre, un champ de ruines lointain. « Le Tower Bridge est toujours là. Il sert de point de repère à la Luftwaffe, vous savez. Les pilotes trouvent les quais grâce au fleuve, et le pont leur permet de déterminer leur position. Ils pourraient le détruire, mais sans doute leur est-il plus utile en l’état. »

Le fonctionnaire continua à bavarder, me privant de la moindre opportunité d’insister auprès de l’homme d’État pour découvrir ce qu’il pouvait bien savoir de Joe.

Après la traversée de la City, les dommages devinrent encore plus flagrants. À un moment, la chaussée se réduisit à une seule file étroite sinuant entre deux immenses tas de gravats. Les agents de police en faction nous firent signe de circuler, saluant le Premier ministre au passage, puis nous traversâmes Mile End Road – le fonctionnaire se fit un plaisir de me la signaler –, avant d’emprunter une rue plus étroite

qui descendait jusqu'au fleuve. Enfin, notre voiture s'arrêta en douceur, imitée par les deux autres.

Deux policiers en uniforme sortirent d'un bâtiment intact pour aider notre chauffeur à tirer en arrière la capote amovible puis à la plier dans son logement. La bruine, qui brouillait tout depuis les premières lueurs de l'aube, se posa sur nous.

Le ministre suivit l'opération avec calme. Lorsque le conducteur se réinstalla au volant, Winston Churchill se leva, s'accrocha à la longue poignée en métal montée à l'avant de notre compartiment, et pesa dessus de tout son poids.

« Messieurs, dit-il, il est d'usage que mes compagnons décident eux-mêmes de rester assis ou de se lever. Mais puisqu'il vous est impossible d'échapper au temps qu'il fait aujourd'hui, peut-être préférerez-vous le supporter en hommes, là-haut, avec moi. D'autant que sur de courtes distances, on est plutôt mieux installé debout. Vous verrez, colonel : il suffit de bien se tenir à la poignée pour ne pas perdre l'équilibre. »

Le fonctionnaire et moi nous levâmes, ce qui me permit de constater que la position était assez confortable, en effet. M. Churchill fouilla ses poches, mais mon autre voisin le prit de vitesse : il sortit une boîte d'allumettes, en gratta une puis la tint avec soin pour que le Premier ministre allumât son cigare.

Après en avoir tiré deux ou trois longues bouffées, le politicien le fit tourner dans sa bouche afin de l'humidifier. Enfin, il se déclara prêt. La voiture repartit à une quinzaine de kilomètres/heure.

Derrière nous, les autres membres de l'escorte s'étaient également levés dans leurs véhicules. Lentement, la petite procession s'enfonça dans la triche de maisons, d'entrepôts, d'installations portuaires dévastés.

À un carrefour, m'apparut un peu plus loin une grande tente du Women's Voluntary Service[7] où on distribuait nourriture et boissons chaudes, entourée d'une foule importante. Toutefois, les gens les plus éloignés du chapiteau regardaient souvent dans notre direction. Visiblement, ils attendaient quelque chose. À l'instant où la voiture entra dans leur champ de vision, une immense acclamation jaillit, puis la moindre personne en vue se mit à agiter la main en brailant avec enthousiasme. Les occupants de la tente sortirent en courant se joindre aux spectateurs. Tout le monde nous faisait signe. Des drapeaux britanniques se dressaient çà et là. Le vacarme était inouï.

M. Churchill ôta aussitôt son chapeau, le brandit jovialement, leva son gros cigare. Les acclamations redoublèrent.

« Alors, on est démoralisés ? cria-t-il.

— *NON !* »

La réponse avait jailli, immédiate.

« Bottez-leur les fesses, à ces Boches ! !

— On a le moral !

— Allez-y, monsieur Churchill !

— Montrez-leur ce qu'on a dans le ventre ! »

La voiture poursuivit son chemin à la même vitesse. Derrière la tente, attendait une foule moins importante, alertée par le bruit : à peine apparûmes-nous que l'agitation se répandit. M. Churchill agita son chapeau en souriant, rayonnant, tira sur son cigare de manière expressive.

« On a le moral ! lança-t-il.

— On a un sacré moral ! répondirent les Londoniens.

— Rendez-leur la monnaie de leur pièce !

— Donnez ce qu'il mérite à ce bon vieil Adolf !

— Vive le roi !

— Hourra !

— On est démoralisés ? » s'écria le Premier ministre en agitant son chapeau et en tirant sur son cigare.

Et ainsi de suite sur près de deux kilomètres, au milieu d'une foule contenue par des policiers diligents, apparemment tout aussi désireux de voir de leurs yeux l'illustre visiteur. Nous finîmes par atteindre une zone totalement détruite, où les bulldozers n'avaient même pas encore commencé le travail. On ne pouvait penser sans frémir que cette mer onduleuse, déchiquetée, de plaques de béton, de poutres brisées, de briques démantelées, de millions d'éclats de verre, ces ruines où s'épalaient de grandes flaques d'eau et où les mauvaises herbes pointaient déjà le bout de leur nez, avait autrefois constitué jusqu'au dernier débris des foyers et des lieux de travail britanniques. Là, pas de foule : on ne voyait pas la moindre maison, la moindre raison à une présence humaine. Debout, muets, nous parcourûmes la passe praticable bordant l'œuvre nocturne de la Luftwaffe.

Enfin, une zone relativement épargnée suivit, où notre chauffeur s'arrêta devant un grand édifice victorien. Hormis pour quelques fenêtres condamnées et les sacs de sable omniprésents, la guerre ne semblait guère l'avoir transformé. La pancarte apposée près de l'entrée principale m'apprit qu'il s'agissait de l'hôpital de Whitechapel. Une escadrille de policiers en uniforme nous attendait dans la cour, où elle nous accueillit en saluant M. Churchill à sa descente de voiture. Nous gagnâmes le bâtiment d'un bon pas, ma jambe blessée me handicapant pour la première fois de la journée, mais je réussis à ne pas rester à la traîne. Un énorme rugissement allait croissant : des tas de gens se réunissaient dans la cour autour du Premier ministre, pendant que des centaines d'autres se penchaient à toutes les portes et fenêtres, agitaient la main, braillaient, acclamaient.

Le politicien souleva son chapeau, sourit de tous côtés, tira

gaïement sur son cigare.

« Alors, on est découragés ? cria-t-il à la foule.

— **NON !** » répondit-elle en agitant ses drapeaux avec enthousiasme.

Il fit le tour de l'établissement, parla aux médecins, aux infirmières, aux brancardiers, aux patients, s'attarda dans le service des enfants, où il vit non seulement ces derniers mais aussi leurs parents, délivrant partout le même message, répété sans fin, avec des variations insignifiantes : « Nous en verrons le bout, nous ne renoncerons jamais, Hitler est aux abois, nous sommes capables de supporter tout ce qu'il tente contre nous, il va avoir des surprises. »

Après la visite de l'hôpital, la voiture nous emmena dans une école de Leytonstone qu'une bombe allemande à parachute avait atteinte de plein fouet, puis le cortège suivit la High Road bien endommagée de Leyton entre des océans de gens. Partout où s'était rassemblée la foule, M. Churchill reprenait son rôle avec chapeau, sourire, cigare.

À l'heure du déjeuner, nous étions de retour à l'Amirauté. Sur un petit signe de tête et un mot de remerciement, le Premier ministre s'empessa de regagner l'énorme bâtiment. Cette matinée d'agitation bruyante, entrecoupée de longues marches parmi la foule, m'avait épuisé, mais M. Churchill était resté jusqu'à la fin frais et dispos. Un déjeuner léger fut servi aux aides de camp, puis nos voitures respectives vinrent nous chercher pour nous ramener chez nous. Aussitôt rentré dans ma chambre de la RAF de Northolt, je m'endormis.

Le lendemain, calme plat, mais le surlendemain, nouvelle convocation à l'Amirauté. Cette fois, M. Churchill se rendit au sud de la Tamise visiter les quartiers de Southwark et de Waterloo, dévastés par un raid fin avril. Le jour suivant, retour à l'East End et sur le port. Deux jours plus tard, le Nord, avec les zones les plus touchées de Birmingham, Coventry, Manchester et Liverpool. En regagnant Londres au bout d'une semaine, direction : Battersea et Wandsworth.

Je servis d'aide de camp à Churchill un tout petit peu moins de trois semaines frénétiques, à la fin desquelles je m'étais forgé deux certitudes en ce qui le concernait.

D'abord, c'était vraiment un grand homme, capable d'inspirer foi en l'impossible : Hitler pouvait être et serait battu. En cet été 1941, les Allemands entamaient la première phase de l'invasion de l'Union soviétique, ce qui allégeait momentanément leur pression sur les îles Britanniques. Toutefois, les attaques aériennes présentaient toujours un certain danger, et la guerre sous-marine de l'Atlantique entraînait dans sa période la plus dangereuse pour nous. En Afrique du Nord, où nous avions cru les combats quasi terminés après la déroute de l'armée

italienne, les choses prenaient brusquement un tour nouveau, plus inquiétant : sous le commandement de Rommel, les Afrika Korps déferlaient sur l'Égypte puis le canal de Suez. Les Allemands occupaient la majeure partie de l'Europe. Les Soviétiques battaient en retraite. Les Juifs étaient prisonniers dans leurs ghettos, les camps d'extermination fin prêts. Les Américains ne se sentaient toujours pas concernés. De quelque manière qu'on y réfléchît, la guerre ne souriait pas aux Britanniques, pour qui les choses s'annonçaient plutôt mal. Mais Churchill ne voulait rien entendre. Jamais la Grande-Bretagne n'avait eu pour chef un aussi grand homme à une aussi terrible époque.

Toutefois, j'avais une autre certitude, bien différente.

Sans doute les autres aides de camp savaient-ils aussi, même si personne n'en parlait jamais. L'homme charismatique et plein d'allant qui visitait les rues et demeures bombardées de l'East End, qui souriait sous les acclamations et les hurlements des foules, qui tirait gaiement sur ses cigares en prodiguant encouragements patriotiques et défis familiers, cet homme-là n'était pas Winston Churchill.

J'ignore de qui il s'agissait. Physiquement, c'était le portrait craché du Premier ministre, mais ce n'était pas le Premier ministre. Juste un double, un comédien, un imposteur mercenaire.

17

Fin 1936, je regagnai mon collège universitaire d'Oxford, où je fus fêté en héros, entouré de l'attention et de la curiosité générales. Toutefois, ma célébrité ne dura pas : une médaille de bronze n'a rien de comparable à une médaille d'or, et l'exploit sportif est par nature éphémère lorsqu'il reste sans suite. Ce qui fut le cas, puisque Joe refusa de rentrer à Oxford. Ma carrière à l'aviron en deux de couple s'acheva immédiatement.

Je cherchai un moment un autre partenaire tout en me concentrant sur la rame en solitaire, mais sans Joe, ce n'était plus pareil. Peu à peu, mes séances d'entraînement se raccourcirent, s'espacèrent, jusqu'au coup de froid de 1937, où j'arrêtai complètement l'aviron.

Je préfèrai me tourner vers le pilotage, mon autre obsession,

longtemps reléguée dans l'ombre par la première. Dès mon arrivée à Oxford, j'avais intégré l'Escadrille aérienne universitaire, et même les longs mois de préparation intense aux Jeux ne m'avaient pas empêché de voler le temps requis. Après Berlin, je passai de plus en plus de temps en avion, négligeant mes études. Tout Brasenose savait bien que j'avais été admis à Oxford pour mes talents sportifs, pas pour mon intellect, mais j'étais à présent un rameur qui ne ramait plus. L'avion ne remplaçant pas l'aviron, je finis par me tourner à contrecœur vers les livres, ce qui me permit de terminer mon cursus en juillet 1938 avec une maîtrise, mention passable, en histoire et littérature allemandes.

L'officier adjoint de l'Escadrille universitaire me servit d'intermédiaire pour poser ma candidature à une commission permanente dans la Royal Air Force, où je comptais devenir pilote. J'avais déjà à mon compte assez d'heures de vol en solitaire pour tenir le manche d'un monomoteur ; il me semblait posséder l'agressivité naturelle et les réflexes nécessaires à un pilote de chasse ; sans doute la RAF m'accueillerait-elle à bras ouverts.

Rien n'est jamais aussi simple, évidemment. Après mon premier examen médical, on m'informa de mon inaptitude physique à piloter un chasseur : j'étais tout simplement trop grand, doté d'une ossature trop large pour m'installer dans le cockpit de ce genre d'appareil. En revanche, je ferais un pilote de bombardier idéal.

Après mon passage à Cranwell, l'école des officiers de la RAF, l'armée fit de moi un officier navigant de l'escadrille 105, équipée de bombardiers légers Blenheim. Lorsque la guerre éclata, début septembre 1939, je commandais mon propre avion, et j'étais prêt à participer aux opérations.

Quand les Allemands se lancèrent dans le Blitz, la Grande-Bretagne riposta d'abord en bombardant des cibles choisies, notamment par mon intermédiaire : j'avais été affecté à l'escadrille 148, équipée de Wellington, avec laquelle je commençai à voler fin 1940. Nos premières destinations furent les ports français occupés par les nazis – Brest, Boulogne, Calais, Bordeaux –, mais ensuite, on nous envoya de plus en plus souvent en Allemagne : Gelsenkirchen, Emden, Wilhelmshaven, Cologne, Berlin, Hambourg – au-dessus de laquelle la série s'acheva pour moi, le 10 mai 1941.

Je ne vis pas Joe une seule fois durant les premiers mois des hostilités, et à sa mort, nous nous étions complètement perdus de vue. Après la dispute de Noël 1939, plongés dans une incompréhension et une rancune mutuelles, nous avons suivi des chemins séparés. Quoique notre éloignement ne fût pas plus grand au moment de son décès que pendant les mois précédents, cette séparation ajouta pour moi au désespoir de sa disparition.

La mésentente avait mijoté des années, depuis notre fuite d'Allemagne en compagnie de Birgit. Pour dire les choses simplement, l'aventure s'était révélée plus trépidante en imagination qu'en réalité. Une fois à Hambourg, nous nous étions rendus sur le port, où nous avions repéré le navire suédois dont on nous avait parlé, le bateau à moteur *Storskarv*. En nous présentant au bureau maritime, sans idée précise sur la manière d'introduire Birgit à bord, nous avons découvert que Herr Doktor Sattmann avait réussi à prendre les dispositions requises par téléphone. Nos places étaient réservées, les papiers en ordre. Nous avons traversé la mer du Nord entourés d'un certain luxe, la camionnette enfouie dans les entrailles du navire.

Le vrai cirque n'avait commencé qu'après notre retour sains et saufs en Angleterre, et encore m'avait-il fallu un moment pour m'apercevoir de ce qui se passait.

Le bateau jeta l'ancre passé minuit. Nos parents, à Joe et moi, nous attendaient tous les trois dans les bâtiments sinistres des quais de Hull. Notre périple devenait un événement familial : lorsque maman et papa étaient partis en voyage en Allemagne, quatre ans plus tôt, ils avaient logé à Berlin chez les Sattmann. Comme la camionnette se trouvait toujours dans la cale, un passage par la salle d'attente lugubre s'imposait. Là, Birgit donna une longue lettre de ses parents à ma mère, qui fondit en larmes à sa lecture. Pourtant, elle ne tarda pas à reposer la missive, dont elle n'avait parcouru que le début, et se rasséra brusquement. Tout le monde parlait en même temps, allemand, tout le monde étreignait tout le monde. Joe raconta comment Birgit s'était cachée pour son audacieuse évasion de Berlin. Je me sentais exclu, de plus en plus conscient que tout ou presque s'était décidé sans moi ; j'en arrivais à me voir tel qu'ils me voyaient peut-être : Joe était digne de confiance lorsqu'il s'agissait d'aider Birgit, mais moi, on me gardait dans le noir.

Je la contemplais sans rien dire en me demandant comment la faire mienne, maintenant que nous étions tous arrivés sains et saufs en Grande-Bretagne.

Nous rentrâmes à la maison, à Tewkesbury, Joe et Birgit sur la banquette arrière de la voiture parentale, moi au volant de la camionnette. J'étais surexcité, empli d'espoirs et de projets mêlés centrés sur Birgit, de fantasmes d'amour romantique, de l'envie d'éloigner Joe pour m'approprier la jeune fille.

Tout cela n'allait pas tarder à être réduit en miettes. Il ne s'était pas écoulé trois mois, loin de là, que Birgit se mariait, mais pas avec moi. Joe et elle furent unis lors d'une cérémonie discrète à la mairie de Tewkesbury puis s'installèrent temporairement chez mes parents. Déjà, j'étais de retour à Oxford, agité, tourmenté, m'interrogeant sur ma vie, sur Joe, sur sa femme, sur mon abandon forcé de l'aviron,

mon envie de voler, la pression de plus en plus forte pour me faire prendre mes études au sérieux. Comme penser à Birgit m'était douloureux, j'essayais de lui fermer mon esprit.

Lorsque la guerre éclata, elle métamorphosa notre existence à tous. Ce conflit que je n'avais pas initié, dont je ne voulais pas et que je comprenais à peine donna à ma vie un sens renouvelé. La guerre simplifie les choses ; elle balaye une multitude de petits problèmes pour les remplacer par de grandes inquiétudes. Ce changement de priorités fut le bienvenu pour un tas des gens, y compris moi. Une vague de bouleversements sociopolitiques immenses déferla sur le pays, sans qu'on pût l'entraver ni la remettre en cause. J'étais une minuscule portion de cette vague ; comme tout le monde. À l'époque, personne ne réalisait vraiment ce qui se passait, mais chacun le vivait au quotidien. Nous ne savions qu'une chose : il fallait combattre Hitler, mener la guerre à son terme. Après seulement, il serait possible de regarder en arrière et de chercher à comprendre ce qui s'était produit, ce qui avait changé.

Suivant une habitude qui s'était très vite imposée, le premier signe que j'allais être de service se présenta sous la forme d'un coup de téléphone du ministère de l'Air. Je me trouvais au mess de la RAF de Northolt, où je me reposais en compagnie de quelques autres officiers. Ma situation était plus ou moins anormale comparée à la leur, puisqu'ils faisaient partie du personnel navigant et moi non, visiblement, mais nous commencions cependant à nous connaître. La guerre rendait circonspect : on m'avait posé quelques questions d'ordre très général lors de mon arrivée, mais personne ne me demandait jamais de quoi je m'occupais réellement. Pour mes collègues, j'étais le colonel de service à l'état-major, celui qui allait et venait dans des voitures réservées aux officiels. Comme je me préparais à le faire une fois de plus.

Lorsque le steward vint discrètement m'informer qu'on cherchait à me joindre, je gagnai le fond du bâtiment, où un petit bureau abritait certain téléphone blanc.

Mon nom de code me permit d'établir mon identité, après quoi on m'avertit qu'une voiture passerait me prendre à six heures du soir et que je devais faire mes bagages pour passer deux nuits, voire plus, à l'extérieur. Il était rare qu'on m'appelât à cette heure-là, mais c'était apparemment le seul détail inhabituel de la mission à venir. Sans doute allais-je participer à une autre tournée en province. Je retournai dans ma chambre me baigner, me raser puis enfiler mon uniforme. La voiture du ministère de l'Air arriva à six heures moins cinq précises.

Dès qu'elle quitta la base en prenant la direction opposée à celle de Londres, j'en déduisis que je retournais à Chequers, mais elle continua à rouler dans les ombres crépusculaires beaucoup plus longtemps que je ne m'y attendais. Lorsque enfin, elle parvint à destination, il faisait nuit. Là encore, il fallut se plier au rituel du poste de garde, installé sur les terres de ce qui semblait être une grande maison campagnarde.

À l'intérieur, on m'informa que le dîner allait être servi. Un domestique m'entraîna jusqu'à une minuscule chambre d'ami, où je posai mon sac de voyage, puis me reconduisit au rez-de-chaussée. Il m'introduisit dans la salle à manger, une longue pièce lambrissée

ornée de tapisseries, haute de plafond, bordée sur trois côtés par une galerie. Deux grandes tables y étaient dressées côte à côte, déjà entourées de nombreux convives qui dégustaient un potage brun aqueux. Winston Churchill était là, installé à peu près au milieu de la plus proche des immenses fenêtres voilées pour le black-out, parlant très vite au barbu assis à sa gauche.

On m'attribua à l'autre table une place où je tournais le dos au Premier ministre, mais où sa voix me parvenait clairement par-dessus le brouhaha général. Les échos qui emplissaient la vaste pièce m'empêchaient de comprendre ce qu'il disait, quoique son timbre familial fût aisément reconnaissable.

Plus tard, les dîneurs gagnèrent le grand salon adjacent, où on leur servit les digestifs, pendant qu'ils s'installaient de manière beaucoup plus détendue. Là, il me fut possible de bien voir le Premier ministre.

J'avais déjà passé pas mal de temps en compagnie de son double, assez pour trouver leur ressemblance presque effrayante. Le célèbre visage de chérubin, la chevelure désordonnée, la mâchoire volontaire et la lèvre inférieure ourlée vers le bas, la démarche et les attitudes, tout cela rendait les deux hommes quasi indiscernables. En public, ils trompaient aussi l'œil à l'aide d'accessoires voyants : la haute calotte du chapeau, la canne, la cravate, le cigare. Pourtant, en revoyant le véritable Winston Churchill, je remarquais des différences évidentes. Il était un peu plus petit, il avait la tête un peu plus rentrée dans les épaules et la taille un rien plus large, mais aussi une manière particulière de tourner la tête que le comédien ne maîtrisait pas ; son visage expressif était particulièrement animé quand il parlait.

Je me mis à discuter avec une femme d'âge moyen, grande et assez attirante, qui me dit appartenir aux services du Premier ministre sans cependant dépendre directement de lui. Elle ne l'avait même jamais approché auparavant, me confia-t-elle, aussi vivait-elle un grand moment. Nous nous trouvions à Ditchley Park, dans l'Oxfordshire, une propriété privée que M. Churchill se faisait parfois prêter en fin de semaine, pour le travail. Mon interlocutrice s'occupait, entre autres, des arrangements pratiques nécessités par ce genre de visites. En retour, elle me demanda quel rôle je jouais dans la RAF, aussi lui décrivis-je en gros la vie de pilote de bombardier. Même là, cependant, dans le saint des saints, je me tenais sur mes gardes.

Pendant ce temps, un essaim de jeunes filles de l'ATS^[8] s'activait dans la pièce, disposant en rangs fauteuils et canapés, pendant que deux de ses officiers installaient un projecteur et un écran. Il s'était écoulé près d'un mois depuis mon départ de l'hôpital, je n'avais plus besoin de canne, mais rester debout me fatiguait vite. Ce fut donc avec soulagement que je m'assis dans un fauteuil, prêt à regarder ce qu'on

avait l'intention de nous montrer. La fonctionnaire avec laquelle j'avais discuté prit un siège dans la même rangée, mais pas à côté de moi, puis entama la conversation avec une autre femme. Je me tournai vers l'écran en attendant le début du film, persuadé qu'il s'agirait d'informations ou de nouvelles quelconques, après lesquelles viendraient évidemment un discours ou des explications.

Je n'aurais pu me tromper davantage. Une fois tout le monde installé – M. Churchill à la place d'honneur, avec un canapé du premier rang pour lui tout seul, un grand cendrier, une carafe de whisky, de l'eau et un verre à portée de main –, un des membres de l'ATS mit le projecteur en route. Le film commença : *Un cœur pris au piège*, une comédie jouée par Barbara Stanwyck et Henry Fonda. Je pris mes aises pour en jouir, non sans remarquer que le Premier ministre gardait tout du long le sourire aux lèvres et, par moments, riait même de bon cœur. Des nuages de fumée de cigare s'élevaient dans le rayon du projecteur. À la fin de la séance, M. Churchill donna le signal des applaudissements.

Lorsque les lumières se rallumèrent, les spectateurs se dispersèrent peu à peu. Quant à moi, j'hésitais, me demandant pourquoi j'avais été invité. Étais-je censé voir l'homme d'État en privé ou, comme tout le monde apparemment, passer un simple week-end à la campagne ? Perplexe, je laissai sortir une partie du public.

M. Churchill s'approcha de moi. Les verres ronds de ses lunettes brillaient aux lumières des plafonniers.

« Colonel Sawyer ! lança-t-il. Nous pensons vous réaffecter à votre escadrille la semaine prochaine. Je crois savoir que tel est toujours votre désir ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, il ne tient qu'à vous, mon garçon. J'ai entendu dire que survoler l'Allemagne devenait de plus en plus dangereux. On vient de me remettre une note sur nos pertes du mois dernier, qui sont des plus préoccupantes. Si cela vous tente, nous pourrions vous trouver un poste permanent au ministère de l'Air. Vous avez fait votre devoir, ne vous inquiétez pas pour cela.

— Je préférerais voler, monsieur Churchill.

— Ma foi, je dois bien avouer que je vous comprends, colonel. Je respecterai votre décision, mais enfin, si jamais vous changez d'avis, informez-en mon bureau. Nous vous trouverons autre chose. » Le dialogue avait commencé au centre de la pièce, mais il m'entraîna alors de côté, à l'écart. « Avant que vous ne rejoigniez votre escadrille, j'aimerais vous demander un service. Sans vouloir rendre la chose plus mélodramatique que nécessaire, j'en suis arrivé à la conclusion que moins vous en saurez à l'avance, mieux vous serez à même de tirer des conclusions sensées de ce que vous verrez.

— Très bien, monsieur.

— Parlez le plus possible anglais, mais l'allemand vous sera d'un secours inappréciable. Une voiture viendra vous chercher après le petit déjeuner. Tout ce que je vous demande, c'est de vous faire votre opinion sur ce qui se passera, puis de me fournir au plus vite un rapport écrit extensif. N'omettez aucun détail. Dites ce que vous pensez, quoi que ce soit. Je tiens vraiment à absorber toutes les informations que vous serez à même de donner, si triviales qu'elles vous semblent. Vous comprenez ? Le temps presse, alors j'aimerais avoir votre compte rendu en fin de semaine.

— Bien, monsieur. »

Les quelques secondes nécessaires pour inspirer puis murmurer ces trois syllabes avaient suffi à mon interlocuteur pour pivoter et s'approcher d'une porte, à l'autre bout de la pièce.

Le lendemain matin, encore courbatu, à moitié endormi, alourdi par un petit déjeuner indigeste – une poudre jaune ayant servi à concocter ce qui ne ressemblait que vaguement à des œufs brouillés –, installé à l'arrière d'une autre voiture du ministère de l'Air, je parcourais les routes ombragées de l'Oxfordshire. Ouvrant la vitre, j'inspirai avec joie l'air extérieur. Le matin brumeux promettait une chaude journée, mais à pareille heure, la fraîcheur donnait un avant-goût de l'automne, qui arriverait quelques semaines plus tard. Je pensais à ce que m'avait dit M. Churchill de mon retour en service ; qu'apporterait l'hiver ? où m'enverrait-on ? verrais-je la fin de la saison ? Car l'hiver était la saison des bombardiers et de leurs ennemis : les longues nuits nous permettaient de nous enfoncer loin en territoire allemand, où les batteries antiaériennes ne manquaient pas. Évoquer le danger équivalait à inhaler une drogue dangereuse. La mort, toujours possible, semblait en général assez lointaine pour que le risque fût acceptable. Je voulais vivre, sans être blessé une nouvelle fois, mais j'avais aussi désespérément envie de reprendre le travail de mon choix : les avions, les tours de repos, les obus traçants, la vision terrifiante d'une cité ennemie engloutie par l'enfer, quelques milliers de pieds en contrebas. Tant que la guerre continuait, rien d'autre ne comptait vraiment.

Après avoir quitté Ditchley Park, la voiture roula environ une heure. Mes préoccupations m'absorbaient au point que j'en oubliais de prêter attention au trajet. À part le nom de code de ma destination – « camp Z », d'après ma nouvelle carte d'identité, valable pour quatre jours –, je n'avais aucune idée de l'endroit où on m'emmenait. La position du soleil m'indiquait que je me rapprochais de Londres, quoique par le sud.

En traversant une contrée boisée, dont les grands conifères ombrageaient la route, je vis la conductrice regarder de tous côtés,

comme à la recherche d'un point de repère inconnu. La voiture ralentit, parcourut une petite rue encadrée de maisonnettes, de magasins, d'un garage, un pub et une église. Au-dessus de la porte de la quincaillerie, était accrochée une pancarte sur laquelle s'étaient les noms des propriétaires, *A. Norbury & Fils*, mais aussi la mention *Bureau de Poste et Magasin de Mytchett*, en lettres plus petites. Si le village s'appelait en effet Mytchett, cela ne me disait rien. Bientôt, s'ouvrit devant nous une allée flanquée de montants en brique inutiles, car dépourvus de grilles. Sur l'un d'eux, figuraient les mots *Mytchett Place*, presque invisibles avec leur peinture délavée.

Le poste de garde habituel avait été construit au-delà, accompagné cette fois d'un grand portail en métal coiffé de rouleaux de barbelés, d'où partaient d'autres barbelés et une solide clôture qui s'enfonçaient parmi les arbres et les buissons.

Je tendis à un sergent mes papiers, accompagnés de l'enveloppe scellée remise par un secrétaire de M. Churchill avant mon départ, ce matin-là. Le militaire l'emporta sans l'ouvrir dans la maisonnette, où je le vis téléphoner.

La conductrice et moi attendîmes, le moteur tournant au ralenti.

Cinq minutes plus tard, un jeune officier de la Garde descendit l'allée d'un bon pas, jeta un coup d'œil dans notre direction, salua rapidement mais courtoisement, puis rejoignit le sergent. Il ressortit presque aussitôt du poste de garde, une feuille de papier et l'enveloppe à la main.

S'approchant du véhicule, il salua une nouvelle fois, avant de se pencher vers moi.

« Colonel Sawyer ? »

— Oui.

— Bonjour. Nous vous attendions. Je suis le capitaine Alistair Parkes, de la Brigade of Guards.

— Ravi de faire votre connaissance, capitaine Parkes. »

Nous nous serrâmes la main par la vitre ouverte, puis je descendis de voiture.

« Allons à pied à la maison, me proposa le capitaine. Votre chauffeur vous attendra ici. Ça nous laissera le temps de discuter un peu avant que vous n'entriez. »

Glissant ma lettre d'accréditation dans sa poche, il partit sur un sentier qui s'enfonçait entre les arbres, parallèlement à l'allée principale. Une fois hors de portée auditive du poste de garde, il reprit :

« [Vous parlez allemand, gentleman ?]

— [Oui.]

— [Nous utilisons l'anglais avec le prisonnier, par principe, mais aussi parce qu'à notre avis, il le comprend mieux qu'il ne veut bien le

dire. De toute manière, comme il risque de passer quelque temps parmi nous, ça ne lui fera pas de mal d'en apprendre un peu plus. Mais il lui arrive d'insister pour employer l'allemand, alors autant en être capable.]

— [Je parle couramment allemand.] »

J'expliquai ce qu'il en était de ma mère.

Le capitaine, visiblement persuadé que j'en savais autant que lui sur le captif, ne m'en dit pas plus à ce sujet.

« [En ce qui me concerne], enchaîna-t-il, [je suis allé à l'école à Berlin, parce que mon père était attaché militaire à l'ambassade. Il est plus facile d'apprendre une autre langue enfant. Jamais je n'aurais cru qu'un jour, ça me serait utile. Et vous ?]

Nous passâmes un moment à discuter en allemand de notre éducation bilingue, avant de repasser tout naturellement à l'anglais. Le bois dissimulait des positions défensives comprenant des tranchées, un petit blockhaus en béton et d'innombrables filets de camouflage. Le réseau de câbles tendus en hauteur parmi les arbres prouvait l'existence d'un système de communication téléphonique sophistiqué.

Enfin, nous émergeâmes du couvert en vue de la maison, qui n'avait rien d'impressionnant. Ces derniers temps, ma vie semblait se limiter à un long voyage entre grandes propriétés campagnardes : le gouvernement en avait réquisitionné beaucoup à des fins militaires, pour la durée de la guerre. Mytchett Place était un manoir victorien en brique claire, au toit de tuiles rouges, dont une aile avait visiblement besoin de rénovations, mais dont le corps de logis principal paraissait en bon état. Personne ne s'était réellement occupé du parc depuis un bon moment, car les mauvaises herbes y régnaient en maîtresses. Une vigne vierge négligée couvrait la majeure partie des murs, y compris certaines fenêtres inférieures de l'aile abandonnée. Non loin de la demeure, avaient été construits plusieurs préfabriqués, autour desquels on avait visiblement cherché à désherber pour donner une impression d'ordre militaire. Des soldats montaient la garde.

« Nous rencontrons ici deux ou trois problèmes uniques en leur genre, me confia le capitaine Parkes. Techniquement, nous nous trouvons dans un camp de prisonniers de guerre, alors il faut veiller à maintenir le captif sous les verrous, mais d'un autre côté, il s'agit d'un cas particulier, puisqu'il existe à notre avis des chances non négligeables que quelqu'un se mette en tête de l'enlever. Une éventualité à laquelle nous devons évidemment nous tenir prêts. Sans compter les autres spécificités.

— Par exemple ?

— Vous passerez toute votre visite sous surveillance. Les pièces où vous vous rendrez sont truffées de micros cachés, les conversations enregistrées. Du moment qu'il peut savoir quelque chose d'utile, nous

cherchons à lui soutirer le maximum d'informations. La maison grouille aussi d'officiers des renseignements du ministère de la Défense. Vous leur serez présenté avant de voir le prisonnier. Ils vous diront ce que vous devez savoir. »

Ces explications m'intriguaient, sans pourtant me donner la moindre idée de l'identité du captif solitaire. J'imagine que se dessinait dans mon esprit l'image d'un officier supérieur allemand à interroger dans sa langue. Il ne me vint pas à l'idée de me demander pourquoi le sympathique capitaine n'était pas qualifié pour cela. Ce qui me rappelle une fois de plus la remarque de mon frère, à l'époque : je ne me sentais pas réellement concerné par ce qui se passait autour de moi.

On m'entraîna au premier étage du manoir, où on me présenta aux trois officiers des renseignements en service ce matin-là. Enfin, je fus autorisé à franchir une solide porte en métal, puis à parcourir le petit corridor menant aux appartements du prisonnier. Lorsque je pénétrai dans la première pièce, il était allongé de tout son long sur le plancher nu, en uniforme de Hauptmann de la Luftwaffe, les yeux fermés, les mains croisées sur la poitrine.

À ma grande stupeur, je découvris que l'homme enfermé en ces lieux n'était autre que Rudolf Hess, l'adjoint du Führer.

19

Pendant les neuf premiers mois de guerre, jusqu'au début mai 1940, ma participation au conflit se limita à onze sorties contre l'ennemi. Après l'invasion allemande de la France et des Pays-Bas, cependant, je fus affecté à l'escadrille 148, qui avait jusque-là opéré en France avec des Fairey Battle obsolètes, au prix de pertes terribles en hommes et en appareils. Maintenant que la 148 avait été rapatriée en Grande-Bretagne, sur la base de Tealby Moor, on en regonflait les effectifs et on l'équipait de bombardiers de nuit Wellington. Quoique l'été 1940 s'avérât extraordinairement dangereux pour le Royaume-Uni, l'escadrille ne fut pas une fois envoyée au combat pendant sa restructuration. Ses membres anxieux, y compris moi, brûlaient de faire leur possible, de rendre aux Allemands la monnaie de leur pièce, mais il s'écoula des semaines avant que la 148 eût seulement des

avions.

Début août, alors que je suivais des cours de recyclage inintéressants sur la navigation de nuit, une lettre de Birgit me parvint.

Notre dernière rencontre remontait à la désastreuse réunion de famille du Noël précédent, durant laquelle elle ne m'avait presque pas adressé la parole ni même regardé. Je m'attendais à ne plus jamais avoir d'autres nouvelles, quoiqu'elle m'eût écrit un peu plus tôt, en mai – une missive brève, quasi formelle, m'informant que Joe avait été battu par quelques soldats en permission : apparemment, ils n'avaient pas apprécié qu'il ne portât pas l'uniforme. C'était du moins ainsi que ma mère m'avait présenté les choses lorsque je lui avais téléphoné pour en savoir plus. D'après elle, Joe n'avait pas été gravement blessé. Un court séjour à l'hôpital suffirait à le remettre sur pied.

Mais voilà que Birgit m'écrivait de nouveau. Lorsqu'on me remit sa lettre, au cours de la distribution quotidienne du courrier, la jeune femme était tellement loin de mes pensées que je ne reconnus même pas son écriture sur l'enveloppe.

Sa courte missive, rédigée dans son anglais simple, presque scolaire, trahissait ses efforts pour s'exprimer correctement. Birgit m'y parlait de la vie qu'elle menait mais ne précisait pas pourquoi elle me contactait à ce moment précis. Sans nouvelles de ses parents depuis plus de trois ans, elle craignait d'être orpheline et cherchait à apprendre ce qui leur était arrivé, malgré le conflit, qui rendait les communications avec l'Europe quasi impossibles. Autre problème, quoique lié à celui-là : de naissance allemande, elle redoutait d'être internée par les autorités britanniques. La police était déjà venue la trouver à deux reprises. Joe avait persuadé les agents de ne pas l'emmener, mais un nouveau danger menaçait : mon frère travaillant à présent pour la Croix-Rouge londonienne, il s'écoulait des semaines sans qu'il rentrât chez lui. Voyager était tellement difficile, à cause des risques d'invasion et des préparatifs défensifs, que depuis son départ, il avait passé avec elle un unique week-end. Non seulement la solitude la terrifiait, mais avec tout ce qui s'était produit, elle se sentait aussi particulièrement vulnérable.

C'était tout. La jeune femme ne demandait rien, ne proposait rien, ne réclamait aucune aide.

Cette lettre me plongea dans de véritables tourments émotionnels. Je m'accommodais du mariage de Joe en m'abstenant d'y penser, ce qui m'était évidemment plus facile depuis notre dispute. Birgit n'avait rien dit, à l'époque. C'était son épouse. J'en avais déduit qu'elle se rangeait de son côté quoi qu'il arrivât, sur quelque sujet que portât le désaccord. Elle avait maintenant un peu plus de vingt ans ; elle était plus mûre, physiquement et émotionnellement. Il me suffisait de

l'évoquer pour plonger dans une longue rêverie sur ce qu'aurait été notre existence si les choses avaient tourné différemment.

Et voilà qu'elle m'écrivait.

Je lui répondis le jour même, en composant ce que je considérais comme une lettre réfléchie, secourable et compatissante, mais sans chercher à m'immiscer d'aucune manière. Toutefois, en conclusion, j'ajoutais le plus simplement possible que si ma visite pouvait être d'une aide quelconque, je parviendrais sans doute à obtenir une courte permission pour aller dans le Cheshire.

Deux jours plus tard me parvenait cette brève missive :

« Viens le plus vite possible. »

Je demandai immédiatement une permission de quarante-huit heures au commandant de la base, mais – dernière précaution contre mes impulsions –, j'envoyai moi aussi un message laconique :

« Dans ce cas, est-ce que je risque de voir Joe ? »

La jeune femme ne répondit pas. Aussitôt la permission accordée, je partis.

20

À Mytchett Place, mes entretiens avec Rudolf Hess s'étalèrent sur trois jours. En reconnaissant le prisonnier, je pensai qu'on avait fait appel à moi parce qu'il se rappelait notre rencontre berlinoise ou parce qu'il avait demandé à me voir pour une raison ou pour une autre. La vérité n'aurait pu être plus différente. Apparemment, il ne me reconnaissait pas, et je lui inspirais une vive méfiance : le premier jour, il ne me témoigna qu'hostilité ou indifférence.

En cinq ans, sa situation avait bien changé. Lors des Jeux, c'était l'un des hommes les plus importants, les plus redoutés d'Allemagne, mais à Mytchett Place, il s'agissait juste d'un prisonnier de guerre ne disposant plus que du confort et des privilèges les plus réduits. Il ne jouait plus de ses capacités d'intimidation. Il ne papotait plus. Lorsqu'il se donnait la peine d'ouvrir la bouche, c'était pour se plaindre du traitement qu'on lui réservait ou m'adresser des réclamations auxquelles je ne pouvais tout simplement pas donner suite. Le premier jour, il se montra morose, quasi muet, allant jusqu'à faire mine de ne pas me voir.

Le lendemain, les choses s'arrangèrent. Sans doute finit-il par admettre, malgré sa méfiance, que Churchill en personne m'envoyait. Ce jour-là et le suivant, je fis de grands progrès dans son esprit. Les circonstances ne facilitaient pas la discussion, mais à la fin de ma visite, il me semblait avoir acquis des informations précieuses pour le Premier ministre.

Le matin du quatrième jour, juste après le petit déjeuner, je quittai Mytchett Place sans avoir revu le captif. La voiture m'emmena rapidement à Londres, à l'Amirauté, l'esprit bouillonnant d'un mélange enivrant d'excitation, de curiosité, d'attente et, plus prosaïquement, des souvenirs de longues heures d'ennui embarrassé. Socialement parlant, Hess était la pire compagnie imaginable.

Aussitôt le personnel de l'Amirauté informé de mon arrivée, on m'emmena au dernier étage de l'immeuble, dans une suite de deux bureaux réservée à mon usage. Mes investigations étaient plus ou moins prioritaires, je le compris en voyant qu'on mettait à ma disposition non seulement les deux pièces, mais aussi une secrétaire et une traductrice. On me promit en outre que les archivistes de la bibliothèque s'occuperaient en priorité de mes demandes, quelles qu'elles fussent. Lorsque je m'installai pour rassembler mes pensées et m'efforcer de les coucher sur le papier de manière cohérente, il me semblait toujours avoir été projeté brusquement dans un monde d'intrigues quasi incompréhensibles.

Les jours suivants, je travaillai d'arrache-pied, quittant chaque matin la base de Northolt pour me rendre au centre de Londres. Par deux fois, le Premier ministre se rappela à mon bon souvenir, car il désirait savoir quand mon rapport serait prêt. Le temps m'était compté, on ne me laissait pas l'oublier.

Ce genre de travail était totalement neuf pour moi. Organiser de manière rationnelle les données recueillies me posait de gros problèmes. La première version de mon rapport s'avéra très longue, mal construite. Elle se présentait comme un compte rendu *verbatim* de toutes mes rencontres avec Rudolf Hess, y compris les transcriptions complètes de nos conversations (traduites en anglais quand nous nous étions exprimés en allemand), sous-tendu par d'innombrables précisions et extrapolations dues aux archives de la bibliothèque. Je m'étais efforcé de produire une somme, un rapport définitif où je comparais mes observations aux informations obtenues sur Hess grâce au ministère des Affaires étrangères. Comme il avait été sous surveillance des années durant, les dossiers regorgeaient de détails.

Mademoiselle Victoria MacTyre, la secrétaire du ministère de la Guerre mise à ma disposition, emporta mon grand œuvre, qu'elle répartit entre quatre employées de l'étage inférieur en les chargeant de le dactylographier. Pour donner une idée de son volume, je dirai

juste que cela leur prit un jour et demi de travail intensif.

Mademoiselle MacTyre me rapporta mon rapport terminé. Comme elle avait réussi à le lire en entier pendant qu'on le mettait au propre, elle me complimenta généreusement, réassurant n'avoir rien parcouru de plus intéressant en deux ans de guerre. Mais, ajouta-t-elle, il y avait un problème :

« Colonel, il est de mon devoir de vous avertir que M. Churchill ne lira pas ce compte rendu.

— Je pense que si. C'est lui qui m'a demandé de le rédiger, et le plus vite possible.

— Je n'en doute pas, colonel. Il n'empêche qu'il me le renverra au premier coup d'œil.

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Votre rapport est beaucoup trop long. Il présente une analyse brillante du sujet, je n'en ai jamais vu d'aussi documentée ni comprenant autant de références, mais le fait est que M. Churchill n'a pas le temps de lire quoi que ce soit d'aussi détaillé.

— Il y a tellement de ramifications. Avant ma visite au « camp Z », la complexité de la situation m'échappait. Si je veux lui rendre justice, je ne peux tout de même pas en occulter la moitié.

— Ce que demande le Premier ministre, me dit mademoiselle MacTyre avec, je le compris plus tard, une immense patience, ce qu'il lui faut, c'est un résumé succinct et fiable des points les plus saillants. Ajoutez les détails nécessaires, mais le matériel sous-tendant votre propos devrait si possible faire l'objet d'un rapport séparé. La version longue sera analysée par le personnel, qui la conservera pour en faire les fondations des actions que le Premier ministre décidera peut-être d'entreprendre. »

Toujours conscient du fardeau dont me chargeaient les attentes de Churchill, je fixai d'un air morose la pile de feuillets dactylographiés posée sur mon bureau. Comment organiser des informations aussi erratiques, aussi décousues ? Il m'était impossible de raccourcir mon rapport, parce que rien de ce que j'avais appris sur Rudolf Hess n'était indifférent à mes découvertes. Je me mis à feuilleter la liasse dans l'espoir de trouver ce que je pouvais en distiller.

Après m'avoir laissé seul une heure face au problème, mademoiselle MacTyre revint me proposer la solution, l'air affairée : une copie du compte rendu commandé par l'Amirauté sur ce qui avait mal tourné durant la campagne de Narvik, début 1940. Quatre pages.

« Arriver à cela a demandé plus de trois mois, dit-elle en posant le résumé sur mon bureau. Les témoignages originaux occupaient au moins cinq cents feuillets. M. Churchill a lu ces quatre premières pages du rapport pour se faire une idée de l'essentiel. Le reste a été confié aux différents départements qui avaient besoin de tirer la leçon

de nos erreurs. »

Je parcourus les fameuses quatre pages. Ça paraissait tellement simple, direct, facile. Le texte se composait de sections assez courtes, toutes précédées d'une question.

Solution pratique, évidente. Comment n'y avais-je pas pensé tout seul ?

« Vous savez, colonel, j'ai lu votre rapport, reprit mademoiselle MacTyre. Je pense en avoir dégagé un certain nombre de questions essentielles, alors j'ai pris la liberté de vous en suggérer quelques-unes. »

Elle me tendit une feuille, sur laquelle s'étirait une liste d'interrogations dactylographiées avec soin.

Avant votre arrivée au « camp Z », connaissiez-vous l'identité du prisonnier que vous alliez voir ? demandait la première.

Avez-vous reconnu le prisonnier en le voyant ? demandait la deuxième.

Suivaient :

À quoi avez-vous reconnu le prisonnier ?

Quelle a été votre première impression en voyant le prisonnier ?

« Merci », lâchai-je simplement.

— Vous n'êtes pas obligé de les inclure toutes, m'apprit la secrétaire. Vous pouvez aussi en ajouter.

— Pas beaucoup, je suppose.

— Non, colonel. »

Je me remis au travail.

Birgit et Joe louaient une maison dans un village minuscule, accroché aux pentes occidentales des Pennines, au-dessus de la plaine du Cheshire, avec une vue dégagée au nord-ouest sur une bonne partie de Manchester. Les descriptions de ma mère m'avaient au moins appris cela. Pour le reste, je n'avais comme guide que l'adresse de Birgit.

J'empruntai sa moto à Robbie Finch, un autre pilote de l'escadrille 148, chapardai un peu d'essence puis partis à toute vitesse sur les routes quasi désertes pour traverser l'Angleterre dans sa largeur. Moins de deux heures plus tard, j'étais presque arrivé, mais je perdis une heure à parcourir la région avant de trouver la maison.

Birgit m'ouvrit puis m'invita à entrer, poliment, presque froidement. La porte refermée, je lui tendis les bras. Nous nous posâmes sur la joue un baiser rapide.

« Joe est là ? »

Telles furent mes premières paroles.

« Non. Je ne sais pas où il est. »

Elle s'écarta, avec cependant un sourire encourageant, puis me fit visiter la demeure, d'une propreté scrupuleuse. La vaste bâtisse comportait de nombreuses pièces, certaines de bonne taille, offrant une vue étourdissante sur le paysage en contrebas. À l'étage, Birgit s'était aménagé un studio, avec chevalets de musicienne, classeur vitré réservé aux partitions, gramophone imposant, radio, grand canapé. Le violon reposait dans son étui sur un placard bas.

Malgré ses proportions généreuses, la maison était en mauvais état : le toit fuyait, certaines fenêtres ouvraient ou fermaient mal, le plancher était par endroits irrégulier, voire pourri. Il y avait l'eau courante et des toilettes intérieures grossières, mais le chauffe-eau, alimenté par des bouteilles de gaz, était en panne depuis des semaines. Pas de chauffage digne de ce nom. Pas de cuisinière, juste une petite table de cuisson à deux brûleurs, fonctionnant avec le même gaz que le chauffe-eau. Je remarquai tout cela en passant d'une pièce à l'autre. La demeure devait être affreusement froide et inconfortable, en hiver. D'ailleurs, même par ce beau jour d'août ensoleillé, elle semblait humide, pleine de courants d'air.

Après en avoir terminé avec la visite, nous allâmes prendre le thé dans la cuisine dallée. Birgit, qui n'avait pas de café, m'avoua qu'elle le regrettait et aurait aimé m'en proposer.

Nous avions tellement de choses à nous dire. En anglais. Malgré son accueil chaleureux, la jeune femme ne se départait pas de sa réserve : elle me traitait comme son meilleur ami, mais un ami avec qui elle gardait ses distances. Jamais elle ne m'avait paru plus attirante, d'autant que ses angoisses récentes avaient laissé des traces. Très mince, visiblement inquiète, elle me semblait pourtant toujours aussi belle. Une beauté *réelle*, maintenant que je me trouvais en sa compagnie, non celle de ma rêverie solitaire, inspirée par le désir. Pendant ma course bruyante à moto, j'avais entretenu le fantasme d'une réunion amoureuse passionnée, mais à l'arrivée, tout avait changé. La présence de Birgit faisait mon bonheur – bonheur de la côtoyer, pas de la désirer.

Elle me parla de ses problèmes, de ses soucis : les absences de Joe, longues et fréquentes ; la disparition de ses parents ; la peur qu'ils ne fussent morts ou prisonniers dans un camp de concentration nazi. Plus angoissant encore, sa situation à elle en Angleterre. L'aventure de jeunesse au cours de laquelle Joe et moi l'avions aidée à fuir l'Allemagne semblait bien loin, simple petit indicateur des problèmes plus importants à venir.

Depuis la déclaration de guerre, elle risquait l'internement, comme bien des ressortissants allemands. Seuls son mariage avec un Britannique et son récent choix de la nationalité anglaise l'avaient sauvée de la première vague d'emprisonnements. Une autre avait suivi, deux mois plus tard, à l'époque de Dunkerque, quand les rumeurs de cinquième colonne allaient bon train. Birgit y avait échappé, en partie grâce à l'intervention de la Croix-Rouge de Manchester, pour laquelle Joe travaillait. Il avait affirmé aux policiers qu'elle attendait un enfant, mais il n'en était rien. À présent, avec les batailles aériennes qui se livraient chaque jour dans le sud-est de l'Angleterre et les bateaux d'invasion que les Allemands assemblaient le long de la Manche, les autorités britanniques lançaient une fois de plus leurs filets. Birgit en était venue à voir Joe comme sa seule protection : tant qu'il vivait là avec elle, elle bénéficiait d'une certaine sécurité. Mais le travail de mon frère l'avait conduit à Londres, d'où il ne revenait que rarement. La jeune femme vivait au jour le jour, dans l'attente de l'arrestation.

« Je suis anglaise ! me dit-elle en pleurant, désespérée. Je suis devenue anglaise à cause de ce que j'avais été avant. Quand j'étais petite... [Je me considérais comme allemande, parce que pour nous, ça paraissait évident : nous étions une famille allemande. Une famille banale. J'étais juive de naissance, mais allemande d'abord.] Et puis j'ai

découvert que j'étais *juste* juive, pas allemande, non, pas du tout. Alors je suis venue en Angleterre pour ne plus être allemande, pour ne plus être juive. Mais voilà qu'ici, je ne suis pas anglaise, je ne suis même pas juive, je suis de nouveau allemande ! [Je me suis enfuie d'Allemagne à cause des persécutions nazies, seulement je suis de nouveau persécutée parce que les gens me prennent pour une espionne, une nazie ! Moi qui suis juste une femme, l'épouse d'un Anglais. Pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille ?] Qui va me protéger, maintenant que Joe n'est plus jamais là ? »

Je n'avais de réponse à aucune de ses questions, mais je la consolai de mon mieux.

Elle me fit à déjeuner : un simple en-cas de pain et de fromage, accompagné de la laitue qu'elle cultivait dans le jardin.

« Je voudrais te demander une faveur, JL, me dit-elle ensuite. Une grande faveur.

— Laquelle ? »

À ce moment-là, elle battit en retraite, refusant de me répondre. Pourtant, elle n'avait même pas besoin de demander : en ce qui me concernait, aucune faveur n'était trop grande pour elle. Quelques minutes plus tard, elle revint sur le sujet, autour duquel elle broda en m'expliquant pourquoi elle ne voulait pas m'en parler davantage : je risquais de m'imaginer qu'elle se réjouissait de ma visite par pur intérêt. Je l'assurai que je ne m'imaginerais rien de tel.

« Je voudrais que tu viennes te promener au village avec moi, de manière à ce que tout le monde nous voie ensemble, avoua-t-elle enfin. Les gens te prendront pour Joe. S'il te plaît ?

— Tu veux que je me fasse passer pour mon frère ?

— Juste pendant une petite promenade, supplia-t-elle.

Dans la rue. Comme ça, les voisins verront que je ne suis pas toute seule. Tu veux bien, s'il te plaît ? pour moi ? »

Aucune faveur n'était trop grande pour Birgit.

Malheureusement, mon uniforme de la RAF ne correspondait pas au rôle de Joe. Il fallait donc que je porte ses vêtements à lui. Mon hôtesse en avait déjà choisi et préparé certains, preuve qu'elle avait tout prévu.

Dans la rue, elle me passa la main sous le bras pour me serrer le coude, affectueusement penchée vers moi. Nous nous promenâmes au soleil d'un pas lent, en contemplant le paysage. La pression légère de sa main évoquait une empreinte éclatante. Être vu en compagnie de cette jolie femme, sentir son contact aimant, sa proximité, voir son sourire – le fantasme devenait réalité, malgré l'imposture. Je ralentis encore afin de prolonger notre inoffensif contact. Si je devais être Joe pour qu'elle se tînt contre moi, alors je serais Joe aussi longtemps qu'il le faudrait.

De retour à la maison, nous cachâmes la moto d'emprunt puis discutâmes de la manière dont j'arriverais et repartirais, à l'avenir. Sauf s'il faisait nuit, mieux valait que je quitte l'uniforme avant de frapper chez Birgit, puis que je reste en civil au village. Les postulats discrètement implicites dans ces arrangements faisaient courir en moi un frisson d'anticipation.

Le soir, Birgit me joua une sérénade de Mozart, du Beethoven, et la cadenza bouleversante du concerto pour violon de Mendelssohn.

Je passai la nuit chez elle, mal installé dans un fauteuil de la salle de séjour, puis le lendemain, je m'attelai aux réparations les plus urgentes de la maison. Je remplaçai un carreau cassé de son studio. Scellai autour des fenêtres plusieurs fissures par où s'insinuaient des courants d'air. Remis en place la porte d'entrée pour qu'elle fermât bien. Réussis à déboucher le chauffe-eau – Birgit n'aurait plus à utiliser systématiquement la plaque de cuisson. Il fallait aussi s'occuper de la salle de bains, aux murs fendillés envahis de moisissure humide, mais le temps me manquait.

Pendant que je m'activais, assisté de mon hôtesse, laquelle nettoyait aussi les saletés dues au bricolage, nous parlions de Joe, encore et toujours. Il représentait une obsession partagée, quoique pour des raisons différentes.

Les mots coulaient à flot : nous racontions ce que nous savions de lui, nous évoquions les moments heureux passés en sa compagnie, nous exprimions les sentiments que nous inspirait la manière dont il voulait mener sa vie et dont il faisait souffrir ou négligeait ceux qui l'aimaient le plus au monde. J'expliquai à Birgit que je souffrais de notre éloignement à lui et moi, mais aussi que cette séparation était ambivalente, à cause de nos besoins contradictoires d'intimité et d'individualité. Elle me dit que depuis la déclaration de guerre, depuis qu'il était devenu objecteur de conscience, il lui semblait lointain, étrange, buté. Elle avait désespérément besoin et envie de sa présence, mais il était vraiment difficile à vivre.

Je repartis dans la soirée pour Tealby Moor, où j'arrivai à onze heures : lorsque je franchis en trombe la barrière du poste de garde principal, il ne me restait que quelques minutes de permission. Après une autre nuit sans sommeil ou presque, ce qui se passait dans mon escadrille mobilisa toute mon attention : on nous livrait enfin les Wellington.

Aussitôt les équipages constitués, les essais commencèrent. La moindre unité devant être opérationnelle le plus vite possible, l'escadrille 148 retrouva sa place en première ligne alors que seuls quelques avions étaient prêts. Mes hommes et moi n'avions pas été assignés à un des premiers, si bien que nous restions relativement inoccupés, quand un autre week-end arriva. J'obtins une deuxième

permission de quarante-huit heures, j'empruntai la moto de Robbie, je partis à toute vitesse voir Birgit. Elle m'accueillit avec des larmes de soulagement en me serrant dans ses bras, plus mince encore que la semaine précédente. L'épuisement dessinait des rides autour de ses yeux enfoncés dans ses orbites, ses longs cheveux sombres pendaient mollement sur ses épaules. L'image de la Birgit qui habitait mon esprit occultait la véritable Birgit, telle que je la connaissais : je la trouvais toujours belle. Jamais je n'oublierais ce qui avait brièvement flambé entre nous.

Ce soir-là, installés dans la cuisine mal éclairée, nous parlâmes à nouveau de Joe. Août n'était pas encore terminé, mais le temps avait brusquement fraîchi. Le silence régnait dans la campagne vallonnée, hormis pour les violentes bourrasques qui s'abattaient sur les fenêtres. Les rideaux du black-out ondulaient dans les courants d'air. Birgit semblait épuisée, malheureuse.

Le lendemain matin, je me rendis en moto à Buxton voir les agents immobiliers qui percevaient le loyer. D'après eux, le propriétaire de la maison s'était installé au Canada en attendant la fin du conflit ; il refuserait de remédier à la détérioration de la demeure. Comme j'étais en ville, j'en profitai pour acheter à manger, puis je trouvai une quincaillerie où me procurer des clous, de la peinture, du bois, du fil électrique et quelques outils. Enfin, je repartis, les sacoches débordantes, le bois en équilibre précaire sous le bras. M'occuper seul de toutes les réparations était évidemment impossible, mais je fis de mon mieux. Je changeai la serrure cassée de la porte d'entrée, je remplaçai des ampoules et des fils électriques dangereux, j'empruntai une échelle à un voisin pour grimper maladroitement sur le toit rajuster les tuiles déplacées, réparer le réflecteur assujetti à la cheminée, ôter les feuilles des gouttières, boucher les trous, arranger, sceller, fixer.

Je commençais à apprécier les hauteurs fraîches et venteuses des Pennines, les bourrasques qui menaçaient toujours de se transformer en averses, la vue ennuagée de la grande plaine du Cheshire en contrebas, les champs, les villes, les murs de pierre sèche, l'étendue sombre du Manchester industriel, au nord. Le paysage évoquait la réunion à laquelle j'avais assisté, presque envieux, lorsque les autres équipages étaient rentrés du premier véritable raid de l'escadrille, quelques nuits plus tôt. Après l'attaque d'Emmerich, une ville allemande de la frontière hollandaise, ils étaient revenus avec des descriptions colorées de leur vol au-dessus des immeubles, des explosions sous leurs ailes. La démence de la guerre, à laquelle je n'avais pas encore réellement participé, m'infectait peu à peu : de mon perchoir, je m'imaginais comment m'apparaîtrait vue d'avion la région en contrebas, quel effet cela me ferait de la survoler de nuit, en

larguant sur ses habitants des bombes incendiaires.

Après la nuit tombée, je repris la route pour regagner l'aérodrome.

Cette semaine-là, je fus affecté à un Wellington flambant neuf, le A-Able, et mon équipage entama un entraînement hâtif. Nous avions tellement attendu que nous brûlions d'en découdre. L'attente ne dura pas beaucoup plus longtemps. Comme j'étais un pilote « expérimenté », avec onze véritables sorties à mon actif, on nous désigna une première cible en Allemagne : un centre industriel de la Ruhr. La nuit suivante, encore épuisés par le raid précédent, nous attaquions un aérodrome hollandais occupé par la Luftwaffe. Celle d'après, nous étions de nouveau sur la brèche.

Pendant ce temps, dans le sud du Royaume-Uni, la bataille d'Angleterre devenait de plus en plus féroce. Aéroports et bases militaires britanniques étaient bombardés chaque jour, pendant que des escarmouches plus importantes mais aussi plus dangereuses se déroulaient au-dessus des Downs et de la boutonnière du Weald, dans le Kent. Enfin, nous affrontions réellement l'ennemi !

Obtenir une permission m'était difficile, maintenant que nous étions plongés dans l'action. Il s'écoula donc deux ou trois semaines pendant lesquelles non seulement je ne vis pas Birgit, mais il me fut quasi impossible de penser à elle. En revanche, elle m'écrivait régulièrement : des lettres courtes, pratiques, pas particulièrement affectueuses, qui m'informaient cependant de ses moindres soucis. Une de ces missives me fit éprouver un petit frisson de culpabilité : mon frère était rentré à l'improviste passer trois jours avec elle, avant de repartir pour Londres. Ce week-end-là, j'avais cherché à obtenir une permission, annulée au dernier moment. Que se serait-il passé, si Joe était arrivé pour me trouver chez lui, dans ses vêtements, en compagnie de sa femme ?

Après la première succession de sorties, les puissances supérieures comprirent que si nous conservions plus longtemps un tel niveau d'activité, nous ne tarderions pas à être trop épuisés pour nous montrer efficaces. Les équipages furent alors soumis à une rotation de service : l'agenda n'avait rien d'immuable, mais les officiers au sol se débrouillaient pour que chaque avion volât en moyenne un peu plus d'une fois par semaine ou trois fois toutes les deux semaines. Cette exploitation calculée des ressources devait se poursuivre tout le reste de la guerre, à part lorsque le haut commandement des bombardiers nous demandait d'appliquer « l'effort maximum » à certaines cibles. De mon point de vue, elle signifiait qu'avec un peu de chance, je pouvais obtenir une permission de trente-six heures, voire d'un week-end complet, presque toutes les semaines.

Une sorte d'intimité prudente s'installa assez vite entre Birgit et

moi, même si je me trouvais au loin bien souvent pour bien longtemps. J'essayais de lui apporter des bricoles qu'elle pouvait difficilement s'offrir : viande en conserve, poudre d'œuf, chocolat, café, quelques fruits parfois, le tout chipé à la base. Elle n'avait pas grand-chose à me donner en échange, mais à ma grande satisfaction, elle commençait à avoir meilleure mine. Elle reprenait un peu de poids, perdait son air hagard, paraissait moins angoissée, moins désespérée. L'absence de Joe lui pesait, elle craignait d'être arrêtée, mais je sentais qu'un avenir d'espoir s'ouvrait à elle. Elle me semblait de plus en plus belle. J'en étais obsédé.

Un week-end de septembre, je dormais comme d'habitude dans le vieux fauteuil du salon, lorsqu'elle vint me réveiller. J'ouvris les yeux. La faible clarté du couloir me la montra, à genoux près de moi, le visage tout proche du mien. Ses doigts froids reposaient sur mon bras, ses longs cheveux me caressaient la joue.

« Je n'arrive pas à dormir, JL, chuchota-t-elle, frissonnante, d'une voix tremblante. Je me sens tellement seule, là-haut. »

Je me jetai hors du fauteuil, je me levai, je la pris dans mes bras. Nous nous retrouvâmes instantanément en train de nous embrasser, de nous caresser avec passion. Sa bouche se meurtrit à la mienne. Elle se serra si fort contre moi que je faillis retomber en arrière. Je dormais encore à moitié. Je n'avais pas prévu ce qui se produisait, je ne l'avais pas attendu. En rêver, l'espérer, ça n'avait rien à voir. La chose se passa, tout simplement, sans que je tente ensuite de me justifier à mes propres yeux. Nous devînmes des amants ardents, affolés par un désir mutuel quasi impossible à satisfaire. Le reste de ma courte visite, nous le passâmes au lit, n'en sortant que pour des pauses très courtes : manger, aller aux toilettes, puis retour à notre nid et à nos étreintes frénétiques.

La chose la plus difficile que j'aie faite de ma vie, la voilà : me séparer de Birgit à la fin de cette permission. J'attendis jusqu'au tout dernier moment, avant de regagner la base à fond de train, sur des routes silencieuses. Le lendemain soir, notre escadrille fut envoyée au port d'Anvers, où les Allemands avaient réuni une flotte d'invasion.

Septembre puis octobre s'écoulèrent lentement. La guerre devenait partout plus âpre, plus destructrice. Au bout de deux ou trois semaines de bombardements très efficaces des aérodromes anglais, les Allemands changèrent inexplicablement de tactique. S'ils avaient continué à se concentrer sur nos bases aériennes, peut-être nous auraient-ils débordés, mais ils s'en prirent aux villes, surtout Londres, épargnant à l'étourdie la RAF. Les bénéfices militaires de leur attitude ne nous apparurent pas avant des mois, parce que, à court terme, leur volte-face signifiait que la population civile se trouvait à présent en première ligne. Nuit après nuit, les appareils ennemis bourdonnaient

au-dessus de Londres, larguant sans distinction des centaines de bombes sur les quartiers résidentiels. Ils ne tardèrent pas à attaquer d'autres villes, faisant peser sur le moindre citoyen une perpétuelle impression de danger. Nul n'était à l'abri.

Joe travaillait toujours pour la Croix-Rouge londonienne. Nous n'entendions parler de ce qu'il faisait que par d'autres, car il arrivait que les journaux ou la radio disent un mot de l'organisation. De toute évidence, ses membres se trouvaient au cœur de l'action. M'inquiéter en permanence pour lui faisait partie de ma vie, mais comme le Blitz s'intensifiait, comme les dommages infligés aux villes augmentaient, comme les morts s'accumulaient, sa sécurité devint l'obsession de Birgit.

Notre liaison continua pourtant, passionnée. J'allais la voir dès que possible. Après les premières fois, je ne m'inquiétais même plus de trouver Joe chez lui en arrivant ou de le voir se montrer pendant mon séjour. Il n'était plus question non plus de faire mine de tenir compagnie à Birgit ou de réparer la maison. Nous nous perdions tous deux dans notre besoin fervent, violent l'un de l'autre.

Puis, brusquement, tout changea. Un jour, début novembre 1940, un message me parvint du bureau du capitaine : Mme Sawyer m'avait passé un coup de téléphone longue distance, me laissant un numéro où la joindre. Inquiet, je demandai à l'opératrice de me mettre en contact direct avec ma correspondante. Une demi-heure plus tard, Birgit était au bout du fil. Elle m'annonça aussitôt la nouvelle : Joe était mort. Il avait été tué à Londres, au volant d'une ambulance de la Croix-Rouge touchée par une bombe allemande.

22

Le corps fut incinéré à Gloucester, après une cérémonie laïque. Le service à la mémoire de mon frère comporta la lecture d'un poème de Wilfred Owen et d'un passage du roman d'Erich Maria Remarque, *À l'Ouest rien de nouveau*. Un membre de la Société des Amis décrivit la courte vie de Joe en termes émouvants : quoiqu'il n'eût pas été quaker, son travail l'avait apparemment mis en contact avec les communautés de Manchester et de Londres. L'orateur parlait de lui comme d'un ami des Amis. Mme Alicia Woodhurst, sa supérieure à la

Croix-Rouge de Manchester, fit ensuite le récit bouleversant des sauvetages discrètement héroïques qu'il avait accomplis à Londres durant le Blitz.

Mon père soutenait Birgit, qui pleura pendant toute la cérémonie. Moi, le bras passé autour des épaules de ma mère, je me sentais paralysé par le chagrin et la soudaine réalité du deuil dans tout ce qu'il avait d'inexplicable, de définitif. Un peu plus tard, en regagnant la maison de mes parents, Birgit ne m'adressa pas un regard, pas un mot. Je lui en fus reconnaissant. Le sentiment de culpabilité me consumait par bouffées. La mort de Joe m'avait dévasté, secoué, déprimé, mais surtout, je me sentais dégoûté jusqu'au fond de l'âme par ma liaison avec sa femme derrière son dos, dans son lit, à porter ses vêtements pour tromper ses voisins, à prendre sa place dans sa propre demeure. Bien sûr, bien sûr ! Birgit et moi ne pouvions ni savoir ni même deviner ce qui allait se produire – et dans le cas contraire, peut-être cela ne nous aurait-il pas arrêtés –, mais nous avions fait ce que nous avions fait. À présent, nous étions prisonniers de remords dévorants.

L'escadrille m'avait accordé une permission compatissante de huit jours, que mes parents me supplièrent de passer en leur compagnie. Je dormis chez eux la nuit après les funérailles, mais le lendemain, je n'en pouvais plus. La moto de Robbie – qui m'était échue deux semaines plus tôt, après un raid sur Cuxhaven pendant lequel son propriétaire, contraint de sauter en parachute au-dessus de l'Allemagne, avait été fait prisonnier de guerre – me ramena plein gaz à Tealby Moor.

Ce qui se passa ensuite n'a de sens que dans le contexte brutal de la guerre. La mort de Joe était la pire expérience, la plus violente de ma vie, émotionnellement ; je crus un moment que jamais je ne me remettrais du mélange complexe de remords, de vide affectif, de douleur qu'elle suscitait en moi. Mais les guerres sont pleines de morts, proches ou lointaines. Chaque nuit, les bombardements de la Luftwaffe tuaient et blessaient des milliers de citoyens britanniques. Les Allemands coulaient nos bateaux en mer, nous infligeant des pertes effrayantes – nouvelles affreuses mais quotidiennes. Et lorsqu'une de nos escadrilles partait pour l'Allemagne, le matin apportait inmanquablement son lot de disparitions à accepter. Nombreuses, parfois. En décembre, une seule nuit de raid sur Bremerhaven se solda par la destruction de quatre Wellington de mon unité, désastre qui porta un rude coup à tous les équipages, alors qu'il représentait juste quelques morts supplémentaires dans l'immense bilan du conflit. Aucun de nous ne devint jamais blasé, indifférent à ces pertes, insensible au choc qu'elles représentaient, mais comme la guerre se prolongeait, nous finîmes par admettre qu'elles étaient le

prix à payer. Tel était le contexte, tel était le monde où Joe était mort.

En ce qui me concernait, la situation européenne constituait le seul dérivatif à mes problèmes personnels. Privé de ma relation vertigineuse avec Birgit, je me consacrai entièrement au combat – ce qui m'obligea à admettre que j'avais mis par inadvertance mon équipage en danger. Mes coéquipiers étaient mes meilleurs amis, mes plus sûrs alliés, mais même en volant avec eux, j'avais passé la moitié de mon temps à penser à la jeune femme. Je changeai. Je me vouai à la guerre.

L'hiver 1940-1941 fut un enchaînement de raids : Brème, Wilhelmshaven, Sterkrade, Düsseldorf. Nous apprîmes tout ce qu'il y avait à apprendre sur le bombardement nocturne, mais à ce stade du conflit, nos techniques grossières rendaient de toute manière le succès incertain. Nous n'avions qu'une certitude : nous partions pour l'Allemagne, mais nous n'en revenions pas toujours.

Le 10 mai 1941, après le bombardement de la ville et du port de Hambourg, mon avion, le A-Able, s'ajouta à la liste des appareils manquants, tandis que mes hommes allongeaient celle des soldats blessés ou portés disparus.

23

Grâce à la structure question-réponse proposée par mademoiselle MacTyre, je rédigeai une version écourtée du rapport sur Rudolf Hess inspiré par mon séjour à Mytchett Place. Le double dactylographié dans le bureau de la secrétaire fut envoyé tout droit chez le Premier ministre, des copies accompagnées de la version longue distribuées aux ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur et de la Guerre, ainsi qu'à l'Amirauté. Longs ou courts, tous ces documents disparurent dans le labyrinthe gouvernemental.

Quoi que je fisse par ailleurs à l'époque, rien ne me sembla alors – rien ne me semble toujours, d'une certaine manière – plus important que la préparation de ce rapport : par le plus grand des hasards, je servis quelques jours d'intermédiaire entre deux des hommes les plus puissants d'Europe. J'enquêtai sur l'un pour le compte de l'autre, sachant que mes conclusions risquaient d'affecter le cours de la guerre. Voilà ce que j'en pensais sur le moment.

Pourtant, au bout du compte, mon travail ne changea rien à rien, en tout cas de mon point de vue. Le conflit se poursuivit, nullement influencé par mes découvertes sur Hess. Peut-être Churchill en décida-t-il ainsi. Armé de la sagesse de l'après-guerre, je me rends compte que la présence de Hess en Grande-Bretagne devait représenter un énorme problème pour le gouvernement : dès que Staline eut vent de l'aterrissage du nazi en Écosse, il accusa le Royaume-Uni de mener des négociations secrètes avec l'Allemagne. Les papiers livrés par Churchill peu après la fin du conflit révèlent qu'à l'époque, l'Angleterre se donna un mal fou pour persuader Staline de la solidité de l'alliance anglo-russe. L'invasion allemande de l'Union soviétique battait son plein pendant mon séjour à Mytchett Place, l'Armée rouge reculant sur tous les fronts.

Les documents publiés ne renfermaient cependant rien qui ressemblât de près ou de loin à mon rapport. Je me demande toujours pourquoi, car mes découvertes sur Hess auraient bouleversé de fond en comble les opinions qu'il inspirait. Au début, je pensai tout simplement que c'était le mode de fonctionnement normal des gouvernements, mais en cherchant à apprendre ce qui s'était passé après ma visite au prisonnier du « camp Z », je compris qu'on avait bel et bien décidé de garder mes déductions secrètes.

Toutefois, je raconte mon histoire personnelle. Elle n'a rien d'officiel, et les impératifs politiques datant d'un demi-siècle ne me concernent pas. Je n'ai pas retrouvé mon exposé original, mais le souvenir de mes rencontres avec Hess ne m'a pas quitté. D'ailleurs, j'ai conservé les notes manuscrites à partir desquelles le rapport proprement dit a été dactylographié, ce qui me permet d'en donner ici une bonne approximation. Les entrevues se sont révélées longues, souvent ennuyeuses, entrecoupées d'interventions extérieures mais aussi de moments de distraction ou d'incompréhension. Le prisonnier m'a parfois laissé perplexe, il m'a fréquemment agacé, quoique la plupart du temps, je l'aie juste trouvé ennuyeux. Grâce aux conseils de mademoiselle MacTyre, mon rapport ramène tout cela à quelques faits saillants. Le temps a peut-être brouillé certains détails, mais ma conclusion reste identique à celle de 1941, soumise à Churchill. Ce compte rendu représente toujours un résumé précis de ce que j'ai découvert.

Destinataire : Premier ministre

Auteur : colonel (pseudo) J.L. Sawyer

Date : 26 août 1941

Sujet : prisonnier « Jonathan », détenu au « camp Z », dans le Berkshire

Q : Avant votre arrivée au « camp Z », connaissiez-vous l'identité du prisonnier que vous alliez voir ?

Non. À mon arrivée, des officiers du ministère de la Défense m'ont informé que le « camp Z » était réservé à un unique prisonnier de guerre ayant pour nom de code « Jonathan ». Je ne savais rien d'autre à l'avance.

Q : Avez-vous reconnu le prisonnier en le voyant ?

J'ai aussitôt reconnu en lui Walther Richard Rudolf Hess, adjoint du Führer du troisième Reich.

Q : À quoi avez-vous reconnu le prisonnier ?

J'avais déjà rencontré Rudolf Hess à deux reprises, en 1936, lors de mon séjour à Berlin en tant que membre de l'équipe olympique britannique. Son physique est très reconnaissable. Il est grand, assez massif, avec un front intelligent sous une chevelure sombre ondulée, des pommettes proéminentes, et des yeux gris-vert, très enfoncés sous de gros sourcils. Telle est aussi la description exacte du prisonnier.

Q : Quelle a été votre première impression en voyant le prisonnier ?

Je l'ai immédiatement reconnu, mais son apparence m'a surpris, car il n'avait pas l'air en bonne santé. Captif en Grande-Bretagne depuis des semaines, il se plaint d'être maltraité et sous-alimenté. Si ces plaintes possédaient le moindre fondement, elles expliqueraient sa mauvaise mine, mais d'après mes observations, tel n'est pas le cas – comme je l'explique plus loin. Son aspect actuel donne à penser qu'il a perdu beaucoup de poids, plus qu'on ne le croirait possible en quelques semaines d'enfermement. Ses pommettes sont plus proéminentes qu'auparavant, sa mâchoire paraît osseuse, il a les épaules voûtées et les incisives légèrement en avant. De plus, il est moins grand que dans mon souvenir, et il a la voix plus basse.

Q : Le prisonnier vous a-t-il reconnu ?

J'ai passé trois jours en sa compagnie. À aucun moment, il ne m'a dit qu'il se rappelait m'avoir déjà vu, même quand j'ai délibérément évoqué les jeux Olympiques puis que nous en avons parlé quelques minutes.

Q : Quelles langues le prisonnier et vous utilisiez-vous ?

L'allemand et l'anglais, mais surtout l'allemand. Personnellement, j'ai eu une éducation de langue anglaise, mais je pratique l'allemand depuis l'enfance, et je le parle couramment.

Nous nous exprimions spontanément en allemand, d'autant que Hess avait recours à sa langue maternelle lorsqu'il consultait ses notes

ou se lançait dans de grands discours sur la manière dont Hitler allait asseoir sa suprématie. Lorsque je l'interrogeais dans la mienne, il semblait ne pas me comprendre, quoiqu'il m'ait lui-même parlé anglais à plusieurs reprises. Cela m'a donné l'impression qu'il avait appris par cœur presque tout ce qu'il disait dans ces moments-là.

Hess est un « Auslander », né de parents allemands à Alexandrie, en Égypte. Comme il a passé l'essentiel de sa jeunesse en Bavière, il a un accent du « Sud » prononcé, mais en discutant avec lui, je l'ai entendu employer régulièrement des mots et des expressions qu'on trouve surtout dans la bouche des Suisses et des Autrichiens de langue allemande. En Allemagne, son accent très particulier attirerait l'attention, alors qu'il n'en est nulle part fait mention dans le profil établi par le ministère des Affaires étrangères.

Q : Le prisonnier vous a-t-il dit dans quelles circonstances il a été capturé par les Britanniques ?

Il m'a affirmé être venu en avion nous apporter une proposition de paix entre Allemagne et Grande-Bretagne – une paix « séparée », suivant sa propre expression, parce qu'elle excluait toutes les autres parties, notamment les États-Unis et l'URSS. Il cherchait où se poser, lorsque le manque de carburant l'a contraint à sauter en parachute. Ensuite, il a été arrêté avant de contacter les gens qu'il voulait voir. L'expression « parti de la paix britannique » étant plusieurs fois revenue dans sa bouche, j'ai d'abord cru qu'il parlait d'un parti de l'opposition représenté au Parlement. Ce genre de chose n'existe évidemment pas. Il m'a affirmé avoir apporté une lettre destinée au duc de Hamilton, lettre qui selon lui aurait été depuis égarée ou volée. Il pensait qu'après avoir lu cette missive, le duc le présenterait au Premier ministre, puis que les négociations pour la paix commenceraient aussitôt. Le prisonnier a exprimé à maintes reprises, dans les termes les plus amers, sa frustration devant son incapacité à exposer son offre de paix.

Je lui ai expliqué (ainsi qu'on m'y avait autorisé) que j'étais un envoyé personnel du Premier ministre, M. Winston Churchill. Il a lu avec attention la lettre d'accréditation fournie par le cabinet ministériel.

Ce document l'a incité à me témoigner une déférence et une courtoisie remarquables, mais au bout de quelques minutes, sans explication, il a brusquement refusé de m'adresser davantage la parole. Son attitude n'a plus changé avant la fin de la première journée. Lorsque nous avons repris la conversation, le lendemain matin, ses réponses étaient précautionneuses, comme s'il se méfiait de moi. (Les transcriptions allemande et anglaise de tous nos dialogues sont incluses dans la version complète de ce rapport.)

Q : *Le prisonnier « Jonathan » apportait-il un message matériel en Grande-Bretagne ?*

Il dispose d'une liasse de feuilles manuscrites qu'il consulte de temps à autre. Il m'a laissé à deux reprises en parcourir des passages succincts, mais l'écriture m'en a semblé indéchiffrable. Chaque fois qu'il a lu ces papiers ou improvisé d'après leur contenu, Hess s'est exprimé en allemand. Apparemment, il s'agit d'une histoire interminable du nazisme, accompagnée d'une justification de ses idéaux. J'ai trouvé ces discours ennuyeux, voire choquants.

Lorsque le prisonnier s'exprimait en anglais, il était moins lassant mais souvent plus ambigu.

Q : *Quand il est parti pour l'Angleterre, « Jonathan » agissait-il de son propre chef ou sur les ordres de Hitler ?*

Le captif ne s'est jamais montré très clair à ce sujet. Il lui arrivait de dire que le Führer lui avait ordonné de négocier une paix séparée. (Il utilisait alors le verbe allemand *befehlen*, qui signifie commander.) Parfois aussi, il en parlait comme de « ma » ou « notre » proposition.

Désireux d'éclaircir la question, je lui ai demandé si cette offre était personnelle ou si elle s'accompagnait du soutien de Hitler, ce qui en aurait fait une tentative de réconciliation officielle de l'État allemand. Le prisonnier m'a répondu dans sa langue qu'en temps de guerre, cela revenait au même. Il a ajouté qu'il agissait de sa propre initiative au nom du gouvernement allemand, et que le chancelier Hitler désirait personnellement conclure une paix séparée avec la Grande-Bretagne. Son soutien et son autorité étaient tout acquis à Herr Hess.

Il m'a semblé que cette réponse ne jetait aucune lumière sur la situation.

À un autre moment, le prisonnier a déclaré que Hitler avait exprimé à plusieurs reprises, et en public, son désir de faire la paix avec le Royaume-Uni. Hess m'a signalé divers discours du Führer – en particulier celui du Reichstag, le 19 juillet 1940 – dans lesquels le chancelier plaidait pour que les deux pays retrouvent leur bon sens.

Q : *Quels sont les détails de la paix proposée par l'Allemagne ?*

Après de longues discussions avec le captif, il m'est apparu que l'offre de paix se fonde sur les cinq principes suivants :

1. Le Royaume-Uni doit reconnaître sans réserves qu'il a perdu ou perdra la guerre contre l'Allemagne.

2. Lorsqu'il aura fait cette concession, l'Allemagne lui garantira l'indépendance et le droit de conserver ses colonies actuelles.

3. Le Royaume-Uni se gardera d'interférer dans les affaires

intérieures ou extérieures du moindre pays européen. L'Allemagne aura notamment les coudées franches en Europe de l'Est.

4. Le Royaume-Uni et l'Allemagne resteront alliés au moins vingt-cinq ans.

5. Tant que l'Allemagne sera en guerre avec d'autres États, le Royaume-Uni se montrera avec l'Allemagne d'une neutralité bienveillante.

Q : Comment avez-vous répondu à ces propositions ?

Je n'y ai pas répondu du tout. J'ai juste dit que je les transmettrais au bureau du Premier ministre.

Q : Vous êtes-vous fait une opinion sur la santé mentale du prisonnier ?

N'ayant aucune expérience légale ou médicale, je ne puis donner qu'une impression générale, sans rien d'officiel.

Néanmoins, il est évident que le prisonnier se conduit de manière bizarre. Son comportement est souvent puéril, surtout pendant les repas. Comme un enfant, il joue avec la nourriture, refuse rageusement de manger, s'amuse à renverser le contenu de son assiette ou de son verre. Ce genre d'attitude peut signifier à peu près n'importe quoi : que le captif est en effet puéril, que sa santé mentale se dégrade ou qu'il cherche à nous le faire croire.

Il passe son temps à se plaindre. D'après lui, des portières de voiture claquent la nuit devant la maison. On emballe des moteurs de motocyclette sous sa fenêtre pour l'empêcher de dormir. Il a même prétendu avoir été réveillé plusieurs nuits d'affilée par des coups de feu. J'ajouterai que j'ai passé soixante-douze heures dans la même maison, qui ne m'a pas semblé particulièrement bruyante, malgré les nombreuses allées et venues. La propriété est cependant située près d'une grande base militaire comportant un champ de tir. J'en suis arrivé à la conclusion que ces plaintes constituaient juste une touche du tableau de mécontentement que sa condition inspire au captif.

Il est persuadé qu'on empoisonne sa nourriture. Au cours des repas que nous avons partagés, il a examiné et reniflé de manière élaborée tout ce qu'il allait absorber. Un jour, avant que nous ne commencions à manger, il m'a demandé de changer d'assiette avec lui (j'ai refusé). À l'entendre, ses geôliers l'affament, mais durant mon séjour, on lui a toujours servi des portions substantielles – plus copieuses, je me permets de le dire, que celles des officiers de la RAF en service. Il les a d'ailleurs dévorées avec plaisir. Quoiqu'il m'ait souvent dit être végétarien, je l'ai vu consommer de la viande sous une forme ou sous une autre à tous les repas sans se plaindre. (D'après le dossier du ministère des Affaires étrangères, Rudolf Hess est en effet

végétarien depuis des années.)

De temps en temps, en pleine conversation, il se lance dans des exercices évoquant le yoga (il s'allonge par terre ou s'assied en tailleur, par exemple), mais ses mouvements maladroits montrent qu'il ne pratique pas depuis bien longtemps. (D'après les informations du ministère des Affaires étrangères, Rudolf Hess s'intéressait au yoga avant même la fin de ses études.)

Le prisonnier prétend perdre la mémoire. Il accuse sans plus de précision ses geôliers de le droguer ou de le soumettre à une influence quelconque. Interrogé sur un sujet potentiellement sensible, il affirme souvent que les souvenirs le fuient, alors que sa mémoire se révèle parfois fidèle et précise.

Q : D'une manière générale, avez-vous des observations relatives à la manière dont est traité le prisonnier ?

Le personnel du « camp Z » est efficace et direct, les locaux propres et sûrs, « Jonathan » traité de manière humaine : on a mis à sa disposition de quoi écrire et des livres en allemand, il reçoit le *Times* tous les jours, et ses interlocuteurs se montrent courtois quoique fermes.

Compte tenu du fait que nous sommes en guerre et que la population en général doit s'accommoder d'un rationnement sévère, les repas du prisonnier sont copieux, bien cuisinés et raisonnablement variés.

On lui propose divers exercices physiques plusieurs fois par jour. Le « camp Z » est une vaste propriété, dotée d'un cours de tennis en bon état dont se servent certains membres du personnel lorsqu'ils ne sont pas en service. Le captif ne semble s'intéresser à aucun sport, hormis de courtes marches sans difficulté sur une petite pelouse. (D'après le dossier du ministère des Affaires étrangères, Rudolf Hess est passionné de tennis et favorable à une saine activité physique. Il semblerait qu'il ait dit à un de ses geôliers ne pas aimer le tennis et ne pas vouloir y jouer.)

Autant que je puisse en juger, ses plaintes plus générales concernant la maltraitance sont infondées.

Q : Quelles conclusions tirez-vous de ce que vous avez vu et de ce que vous a dit le prisonnier ?

(1) L'OFFRE DE PAIX :

Je la crois bien réelle, dans la mesure où Rudolf Hess désire sincèrement faire la paix avec le Royaume-Uni.

Sans l'approbation de Hitler, une telle proposition n'aurait cependant aucune valeur. Le captif a plusieurs fois affirmé sans

équivoque que le chancelier lui avait « commandé » de la faire, mais je n'ai toujours pas la certitude que le Führer en ait seulement été informé.

Rudolf Hess a quitté l'Allemagne le 10 mai. Six semaines plus tard, le 22 juin, l'Allemagne a envahi l'Union soviétique. En ma présence, le prisonnier n'a rien dit à ce sujet qu'il n'aurait pu apprendre par les journaux. Il n'a montré aucune intuition particulière de la stratégie de Hitler, de ses intentions militaires, etc. L'offre de paix ne mentionne nulle part la guerre contre la Russie, sinon par une vague référence aux « autres États ».

J'en conclus que Hess n'était pas informé de l'invasion avant son départ d'Allemagne. Ce simple fait montre qu'il n'était sans doute pas dans les confidences de Hitler durant les semaines précédant son voyage, possibilité dont il découle que ses plans n'ont pas forcément reçu l'approbation du Führer.

(2) LE PRISONNIER :

Chaque fois que je me suis trouvé en présence de « Jonathan », j'ai eu l'impression que quelque chose « clochait » chez lui. J'ai fait l'effort conscient de me reporter à mes rencontres précédentes avec Rudolf Hess, en 1936, pour comparer l'homme dont je me souvenais avec celui que j'interrogeais. Sans oublier, bien sûr, le changement énorme survenu dans la vie du captif.

Lors de nos entrevues, « Jonathan » m'a toujours semblé impulsif, naïf et affligé d'un complexe de persécution. En 1936, Rudolf Hess ne présentait aucune de ces caractéristiques. À l'époque, il m'est apparu rusé, calculateur, intimidant, sinistre, voire tyrannique.

En tant que chef nazi, Rudolf Hess a décrété plusieurs lois antisémites avant le début de la guerre, les célèbres « lois de Nuremberg ». Dans ceux de ses discours qui nous sont parvenus, se dessinent des sentiments antisémites très nets. Pourtant, le prisonnier n'a fait montre d'aucun antisémitisme, sauf lorsqu'il se servait de ses notes afin de citer Hitler ou de définir la politique nazie.

Il est de notoriété publique que Rudolf Hess a été élevé par des parents prospères de la classe moyenne, dans une communauté d'expatriés, mais « Jonathan » se tient très mal à table, le personnel du « camp Z » l'a souvent constaté. Par exemple, il ne manque jamais de boire sa soupe à même son bol, éructe bruyamment entre les plats, se penche vers son assiette, les coudes posés sur la nappe, mâche la bouche ouverte, etc. Quoique Rudolf Hess soit végétarien, « Jonathan » mange régulièrement de la viande sans protester.

« Jonathan » présente avec Rudolf Hess une ressemblance troublante, il prétend être Rudolf Hess et, en apportant une proposition de paix séparée, se conduit peut-être comme Rudolf Hess,

mais son identité me semble sujette à caution.

J'ignore totalement pourquoi on aurait chargé un double de cette mission, comment une telle imposture aurait été mise au point puis réalisée et pour quelles raisons le captif tairait sa véritable identité, puisqu'il a échoué. Quoi qu'il en soit, je peux affirmer catégoriquement que le prisonnier du « camp Z » est un imposteur, un imitateur. « Jonathan » n'est pas Rudolf Hess, l'adjoint du Führer.

Fin du rapport

Je regagnai Northolt. Deux jours plus tard, j'étais réaffecté à l'escadrille 148, à Tealby Moor. Encore une semaine, et on me convoquait dans le bureau du commandant de la base, où on me remettait une enveloppe scellée délivrée par un courrier à moto. Compte tenu des insignes apposés sur le rabat, je l'emportai dans ma chambre pour l'ouvrir seul. Elle contenait un court message dactylographié :

Cher commandant J.L. Sawyer,

Le Premier ministre vous est reconnaissant de la diligence avec laquelle vous avez accompli la tâche qu'il vous avait confiée. Votre rapport sert à présent de base de travail, après avoir été étudié en détail. Je ne doute pas que vous soyez conscient de la nature hautement confidentielle de vos découvertes et conclusions, lesquelles doivent rester secrètes quoi qu'il arrive dans un avenir prévisible.

Sincèrement vôtre,
(signé) ARTHUR CURTIS,
*Premier secrétaire privé
du Premier ministre*

Sous ce message s'en trouvait un autre, écrit à la main celui-là, avec un stylo à la plume épaisse :

Hess récoltera ce qu'il mérite, n'en doutez pas, de même au bout du compte que Herr Hitler. Bravo pr vtre rapport. Encore une fois, je vous présente mes excuses pr mes remarques brutales sur vtre défunt frère. Un quiproquo dans mes services en a été la cause. Je le tenais en haute estime.

WSC

(Jamais je n'ai revu l'homme qui se faisait passer pour Rudolf Hess. Il est resté prisonnier en Angleterre jusqu'à la fin de la guerre, sans que le public apprenne rien à son sujet. En tout cas, quoiqu'il ait

souvent simulé l'amnésie ou la folie, il s'est cramponné à sa fausse identité de dignitaire nazi. En octobre 1945, le tribunal de Nuremberg l'a jugé comme criminel de guerre sous les quatre chefs d'accusation puis l'a reconnu coupable des deux premiers – conspiration pour des crimes allégués dans les trois suivants et crimes contre la paix (planification et conduite d'une guerre agressive) –, mais pas des deux derniers – crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Cela ne l'a pas empêché d'être condamné à la réclusion à perpétuité. Les Soviétiques se méfiaient trop de lui pour qu'il bénéficie d'une remise de peine, ce qui lui a valu quarante-deux ans sous les verrous (quarante-six, compte tenu de sa captivité en Angleterre), les derniers en unique pensionnaire de la prison de Spandau, à Berlin-Ouest. Jamais il n'a fait appel de la sentence sous prétexte de condamnation illégale ou de confusion d'identité. Des années durant, il a refusé les visites de Frau Ilse Hess et de son fils, Wolf, pour ne changer d'avis qu'en 1969, car il se croyait à tort agonisant. Il avait alors soixante-quinze ans. Frau Hess n'avait pas vu son mari depuis plus de vingt-huit ans. En 1973, l'examen médical du captif n'a révélé aucune trace des lésions subies durant la Première Guerre mondiale. Telle est la seule preuve légale, publique, à corroborer mon opinion sur l'imposture – car les cicatrices des blessures par balle ne s'effacent jamais. Le prisonnier est mort dans des circonstances mystérieuses en août 1987, toujours à Spandau. La lettre d'explication à son suicide découverte près de son corps semblait avoir été écrite des années plus tôt, et l'examen de son cadavre n'a pas permis d'établir une cause de décès satisfaisante, hormis l'asphyxie. Dans certains cercles, cette mort a été considérée comme un meurtre. Là encore, on n'a trouvé aucune trace de blessure de guerre. Peu après la disparition du captif, la prison de Spandau a été démolie, de crainte qu'elle ne devienne un lieu de pèlerinage néo-nazi. La famille a refusé de révéler où elle avait fait inhumer le défunt, qu'elle a cependant rapatrié par la suite dans sa concession de Wunsiedel. Si les autorités connaissaient la véritable identité du mort, jamais elles ne l'ont dévoilée.)

Après avoir travaillé pour Churchill, je fus réaffecté à l'escadrille 148 en septembre 1941. Théoriquement, je redevins opérationnel en décembre, mais à vrai dire, ma longue absence m'obligea à reprendre des cours de pilotage sur un aérodrome de la côte galloise, près d'Aberystwyth. À mon retour à Tealby Moor, on m'assigna un nouvel équipage, puis on nous apprit presque aussitôt que l'escadrille 148 allait maintenant employer des bombardiers lourds quadrimoteurs.

Une fois de plus, elle fut éloignée des premières lignes. Beaucoup d'hommes se dispersèrent sur d'autres bases, mais moi qui avais entendu dire au service de Churchill qu'elle allait bénéficier des nouveaux bombardiers Lancaster, je préférerai ne pas la quitter. On m'affecta à un aérodrome écossais utilisé par une HCU^[9], où j'eus mes premiers contacts avec le nouvel avion, d'abord en m'entraînant sur son prédécesseur immédiat, le bimoteur Manchester, ensuite en pratiquant le quadrimoteur Halifax, d'une conception un peu plus ancienne. Voilà comment je devins un des premiers pilotes à opérer avec un Lancaster, l'appareil qui allait constituer l'épine dorsale de la campagne lancée par la RAF contre l'Allemagne.

En 1942, le Lancaster représentait une percée radicale en matière de bombardiers. Il allait plus vite, plus haut, plus loin que les autres. Il était solide, bien protégé. Il emportait une cargaison de bombes beaucoup plus lourde et plus variée. Il était équipé de moteurs Rolls-Royce Merlin – les mêmes que ceux du célèbre chasseur Spitfire. Chargé ou non, il volait comme un ange.

Après deux semaines d'entraînement où la HCU nous aida à nous familiariser avec l'appareil, mon nouvel équipage et moi regagnâmes Tealby Moor. Le moment venu, l'escadrille prit livraison de ses premiers Lancaster tout juste sortis des usines, et à la mi-mai, elle était opérationnelle. J'étreignai mon Lancaster au-dessus de la ville allemande de Mannheim, mais après ce « baptême du feu », on nous retira une fois de plus du circuit. Deux semaines plus tard – on disait et on répétait partout que le ministère de l'Air préparait quelque chose de « spectaculaire » – je participai au premier soi-disant raid des mille sur Cologne. Le 30 mai 1942.

Ces deux missions, Mannheim et Cologne, furent par certains

côtés routinières : les avions ne nous posèrent pas de problème technique, nous n'eûmes à subir aucune attaque massive, nos bombes furent larguées au plus près des zones cibles, puis nous rentrâmes chez nous sans difficulté. En ce qui me concernait, c'étaient mes premiers raids depuis plus d'un an, d'où une extrême nervosité, mais à part cela, ils furent surtout frappants parce que je pilotais un Lancaster. Pourtant, tous deux me marquèrent profondément, pour des raisons différentes.

Le lendemain du bombardement de Mannheim, nous reçûmes la preuve photographique des résultats de notre action. En tant que pilote et « ancien » de l'escadrille, je me rendis à la réunion de discussion où étaient montrées les photographies. Elles révélaient que le raid avait été un échec quasi complet : la plupart de nos bombes s'étaient abattues en rase campagne ou dans la forêt, certaines à des kilomètres de la ville. Une poignée seulement était tombée à peu près à l'endroit prévu, allumant plusieurs feux dans une petite zone industrielle. Le reste de l'agglomération présentait quelques dégâts mineurs dus aux explosions ou aux engins incendiaires. Or nous savions déjà que sur les deux cents avions de la RAF envoyés à Mannheim cette nuit-là, onze avaient été abattus. Et personne n'avait vu de parachute.

Les appareils emportaient selon leur modèle un équipage de cinq à sept hommes : soixante-dix jeunes gens environ avaient perdu la vie. C'était un désastre selon n'importe quels critères, avec un impact impossible à mesurer mais trop facile à imaginer sur des familles, des amis, des collègues. Soixante-dix morts, tout ça pour quoi ?

Si le raid sur Mannheim avait été un échec en termes de stratégie, le suivant représenta un franc succès. C'était une démonstration de force du commandement des bombardiers, lequel entendait prouver à l'ennemi que nous étions capables de rassembler un millier d'avions au-dessus d'une ville allemande puis de la bombarder jusqu'à l'annihilation.

Mille appareils partirent en effet, quoique moins de la moitié appartînt à de véritables escadrilles de première ligne, la plupart des autres venant des OTU^[10] ou des HCU. Les instructeurs en pilotaient certains, mais beaucoup étaient aux mains d'apprentis pilotes. Toutefois, comme les Allemands n'en savaient rien, le raid eut un effet dévastateur, en termes à la fois de propagande et de dommages matériels.

L'escadrille 148 fut envoyée à Cologne en fin de soirée, si bien qu'à notre arrivée au-dessus de la cité, le bombardement tirait déjà à sa fin. Nous nous trouvions à vingt et mille pieds, près du plafond du Lancaster, ce qui nous permit de nous maintenir au-dessus de l'activité générale. Lorsque nous virâmes pour entamer le large, la ville

s'étendit devant nous, flambante, fumante, dévastée par des incendies qui progressaient de toutes parts. Les avions en contrebas se découpaient contre ce terrible spectacle. Des têtes d'épingle étincelantes – nos bombes incendiaires – brillaient dans les rues, sur les toits, dans les jardins, comme des milliers de perles. Des fusées tombaient en crachant du magnésium tels d'immenses feux d'artifice évadés, illuminant les horreurs au sol. Des quartiers entiers brûlaient, tandis que les foyers localisés s'étiraient pour s'unir, flammes jaunes, blanches, rouges, étourdissantes, tachetées par la fumée qui enflait en s'élevant vers le ciel. Les explosions omniprésentes réduisaient les immeubles en miettes, les ouvraient brutalement pour permettre aux engins incendiaires de mieux en prendre possession.

Malgré les obus antiaériens qui s'élevaient autour de nous, qui nous secouaient, jouaient avec nos nerfs, nous nous en sortîmes intacts. Les batteries me parurent nettement moins actives qu'autrefois, mais il était vrai que nous volions plus haut, nous arrivions plus tard. Notre bombardier appela pour m'informer que nous avions largué notre chargement. Les autres membres de l'équipage se manifestèrent alors, évidemment soulagés. Je continuai à suivre la trajectoire prévue vers le sud, n'osant virer et couper la route au flot des mille appareils.

Aussitôt sorti du cœur de l'enfer, cependant, j'opérai un demi-tour pour prendre la route du retour. À présent, nous volions au nord en direction de notre premier repère de navigation, la ville de Mönchengladbach, près de la frontière hollandaise. Nous dépassâmes Cologne, sur notre droite, restant soigneusement à l'écart de l'agglomération pour ne pas attirer l'attention des canonnières. Les avions britanniques arrivaient toujours pour lâcher leurs bombes, le ventre peint en orange brillant par les incendies au sol, malgré la distance. Explosions et feux d'artifice se poursuivaient. Les flammes gagnaient rapidement du terrain, se répandaient telles des coulées de lave à travers la cité.

La plupart des projecteurs s'étaient éteints, les batteries antiaériennes avaient presque cessé de nuire – les derniers appareils de la RAF ne rencontraient aucune résistance. Mon regard se reposa sur l'enfer : qui pouvait-il rester là en bas pour s'occuper des canons, charger, viser, tirer vers le ciel ? Le feu et la fumée étaient omniprésents. Cologne avait été engloutie par le chaos. Les planificateurs de la RAF appelaient ça « écraser » une ville : le bombardement arrivait à saturation, les projectiles se succédant sans répit, effaçant tout, gommant les projecteurs, réduisant les batteries au silence.

Je me rappelais celles que j'avais vues à Londres, pointées à travers les arbres de Green Park et Hyde Park ou le long de Horse

Guards Parade, si évidemment inutiles même contre une petite force d'une centaine d'avions. Or nous étions dix fois plus nombreux. Comment une cité, quelle qu'elle fût, eût-elle pu se protéger d'un bombardement aérien ? Après quelques nuits de Blitz à peine, Londres était devenu un enchevêtrement chaotique de conduites d'eau et de gaz éventrées, de fils électriques abîmés, de rues ponctuées de cratères, d'immeubles brûlés, de ruines effondrées, de familles sans abri. Mais notre seul raid sur Cologne était bien pire que le Blitz à son summum. Nous avons utilisé dix fois plus de bombardiers, plus gros, plus puissants, emportant tous trois à quatre fois plus de bombes ; Cologne représentait une cible compacte, alors que Londres s'étirait dans toutes les directions ; et les Londoniens étaient dix fois plus nombreux.

Détruire une agglomération tout entière présente un unique intérêt : saper le moral de la population pour lui donner envie d'interrompre la guerre.

Jamais je n'oublierais les centaines, les milliers d'Anglais ordinaires que j'avais côtoyés en accompagnant le double de Churchill, lors de ses visites dans les quartiers les plus abîmés de nos villes. J'avais vu je ne savais combien de fois qu'ils restaient combatifs, qu'ils avaient appris à résister aux destructions et aux pertes, qu'ils avaient une furieuse envie de rendre aux Allemands la monnaie de leur pièce. Pas question pour eux de renoncer. Leur moral était intact. Ils voulaient riposter, bombarder les villes allemandes comme les Boches bombardaient les nôtres, mais dix fois, cent fois plus fort.

Alors j'étais là en leur nom. Cologne s'étendait, écrasé, sous mes ailes.

Je ne parvenais pas à chasser de mon esprit le regard du captif Rudolf Hess, l'adjoint du Führer, lorsqu'il m'avait dit être venu en Angleterre mettre un terme au conflit, forger la paix entre le Reich et le Royaume-Uni. Il avait fini par admettre que j'étais dépêché par Churchill en personne – lequel ne l'avait pas écouté jusque-là mais s'était décidé à m'envoyer à Mytchett Place. Pourtant, après mon départ, Hess était resté en prison, réduit au silence pour la durée de la guerre.

Nous volions, loin au-dessus de l'Allemagne. La terre était sombre sous nos ailes. Parfois, la traînée d'un obus traçant s'élevait vers nous depuis une position isolée, mais rien ne nous entravait réellement. Une demi-heure après avoir quitté Cologne, alors que nous traversions la Hollande en direction de la côte, le canonnier arrière annonça au téléphone de bord qu'il voyait toujours l'éclat de la cité en feu.

Par la suite, nous apprîmes que plus de quarante bombardiers britanniques avaient été abattus pendant le raid sur Cologne, avant

que les canons allemands ne se taisent. Chacun avait transporté cinq, six ou sept jeunes gens. L'arithmétique des pertes, si facile à appliquer, était incompréhensible.

Deux nuits plus tard, le 1^{er} juin, nous regagnâmes l'Allemagne. Le commandement des bombardiers avait de nouveau réuni une force de mille appareils, chargée d'attaquer la ville industrielle d'Essen, au cœur de la Ruhr. En un mois, nous retournâmes à Essen une fois ; une autre ; puis une autre encore. Les équipages appelaient ça « tourner au-dessus des ruines », persuadés qu'après le premier raid, il ne restait rien de la ville, mais chaque fois que nous y revenions, les canons allemands faisaient preuve d'une férocité terrifiante. Le moral de l'ennemi restait intact ; son envie de se venger croissait après chaque attaque. Nous l'écrasions, puis nous rentrions chez nous dans le noir. À quoi cela nous avançait-il ?

Mon tour de service – commencé à la déclaration de guerre – ne tarderait pas à s'achever. Il ne me restait qu'une mission à remplir, à Emden, un port de la côte allemande nordique facile à localiser de par sa position unique, tourné vers le sud au fond de sa petite baie. Une cible compacte, aisément identifiable, ce qui n'empêcha pas le raid de se solder par un « échec ». On découvrit peu après que la plupart des bombes étaient tombées en rase campagne, entre Emden et Osnabruck, à plus de cent kilomètres de là. Neuf avions britanniques avaient été abattus pour ce beau résultat. À la fin de l'opération, je posai sans problème mon Lancaster à Tealby Moor, avant de partir en permission dès le lendemain. Lorsque je rejoignis l'escadrille, une semaine plus tard, mon équipage s'était dispersé, alors que tous ses membres devaient encore se charger de plusieurs opérations.

On me réaffecta en quelques jours, cette fois à l'OTU 19 cantonnée près de Liskeard, en Cornouailles. Comme tous les pilotes ayant bouclé un tour de service, je ne devais entamer le suivant qu'au bout de plusieurs mois, pendant lesquels j'allais jouer les instructeurs au bénéfice des débutants. Empli d'appréhension, je me rendis en Cornouailles, où je passai en effet des semaines à remplir mes fonctions de professeur. Je n'étais pas doué du tout. Il existe des enseignants nés, mais je n'en faisais pas partie. Seule consolation : il y avait pire dans l'unité.

Toutefois, des inquiétudes plus graves me rongeaient. Mes dernières expériences m'avaient fait réfléchir à la manière dont nous menions notre guerre aérienne, à ce que nous espérions en obtenir ; étions-nous réellement sur la bonne voie ?

Je commençais aussi à m'interroger sur mes motivations et mes capacités, un cheminement mental qui expliquait sans doute en partie pourquoi on finissait par retirer les équipages des premières lignes : après une trentaine d'opérations, la plupart des hommes étaient

grillés. Passer un moment dans une OTU leur donnait une chance de se remettre, de se reconstruire, de faire la part des choses puis, au moins en théorie, de reprendre les opérations non seulement en pleine forme, mais aussi avec une belle expérience. L'expérience était la clé de la survie. Parmi les débutants, les pertes étaient terribles. Dès la mi-42, on savait qu'un membre d'équipage ne survivait en moyenne qu'à huit sorties. Trois raids suffisaient à en faire un vétéran. Rares étaient ceux qui terminaient leur cycle de trente.

En travaillant avec les pilotes frais émoulus, je ne parvenais pas à me sortir ces statistiques de l'esprit. La plupart de ces jeunes gens mouraient sous peu.

Je portais donc ce fardeau-là. Avec celui de mes angoisses personnelles, de plus en plus lourdes. Tant que j'avais volé, je n'y avais pas pensé. La peur était là en permanence, mais une fois la mission entamée, une fois l'avion sur sa trajectoire, en bon état, puis la cible en vue, je m'accommodais des dangers dans la foulée. Alors que sans action, j'avais trop le temps de réfléchir.

Pourquoi attaquer sans arrêt les quartiers civils des agglomérations, alors que comparativement, les raids tactiques étaient plutôt rares ? Pourquoi ne pas nous en prendre aux chantiers de construction où étaient fabriqués les sous-marins et leurs abris ? Pourquoi ne pas viser les usines d'avions et de chars, les raffineries de pétrole et les oléoducs, les chantiers navals, les centrales électriques, les bases militaires, les aérodromes, sauf lorsqu'ils se trouvaient par hasard dans des zones cibles plus générales ? C'étaient pourtant sans doute les moteurs de la machine de guerre hitlérienne ?

Pourquoi tenter nuit après nuit de démoraliser les civils, quand n'importe quel Britannique savait d'expérience que les bombardements ajoutaient – au lieu d'ôter – à leur détermination ? À quoi cela servait-il ?

25

Après mon tour de service à l'OTU, je rejoignis ma nouvelle escadrille, la 52, à la base de Barkston Ash, dans le Yorkshire. Peu après mon arrivée, je fus assigné à un équipage et à un Lancaster avec lesquels je repris les opérations.

L'été 42 touchait à sa fin. Le commandement des bombardiers intensifiait les attaques contre l'Allemagne. Un nouveau commandant en chef était entré en fonction : le légendaire, le fameux, le redoutable général Arthur Harris, Harris « le Bombardier » pour la presse mais Harris « le boucher » pour les hommes placés sous ses ordres.

Il réorganisa le commandement, y apportant pas mal de changements, et malgré les dangers supplémentaires auxquels il nous exposait, notre moral remonta. Il nous semblait que nos actions avaient un but. Non seulement notre flotte aérienne grandissait rapidement, mais nos avions étaient aussi équipés d'instruments électroniques de plus en plus complexes destinés à faciliter la navigation, la localisation des cibles et la défense. Certaines des meilleures escadrilles, les « éclaireurs », gagnaient à présent les régions concernées avant le gros des troupes pour situer les endroits choisis puis y larguer des repères, que les autres bombardaient ensuite. Personne ne prétendait plus que nous nous cantonnions aux installations industrielles et militaires : la RAF suivait clairement une politique de zone, par laquelle elle cherchait à détruire les demeures, les écoles, les hôpitaux, les occupations de la population civile allemande.

J'entamai mon deuxième tour de service avec une détermination sinistre, fermant autant que possible mon esprit à mes interrogations.

Les opérations à mon actif s'accumulèrent peu à peu : Flensburg, Francfort, Kassel, Brème, Francfort, à nouveau. Nos supérieurs envoyaient sur chaque cible deux cents bombardiers minimum, parfois quatre cents, voire davantage. Nous gagnions en précision, nos pertes commençaient à baisser, nos frappes devenaient de plus en plus féroces. Les villes, qui à notre arrivée se défendaient avec ardeur, brillaient à notre départ comme des braises.

Ces pensées nous étaient insupportables, alors nous ne pensions qu'à nous, à notre survie personnelle. La guerre ne semblait pas près de s'achever, nous n'étions donc pas près d'en terminer.

À la mi-septembre 42, après un raid sur Osnabrück, on m'accorda un week-end de permission. Je passai quelques heures à errer en moto sur les routes de campagne, puis je rentrai à la base : je n'avais aucune envie d'aller ailleurs. Deux jours plus tard, la 52 fut envoyée avec une douzaine d'autres escadrilles à Berlin – « la grande ville », comme on l'appelait. Son immensité lui donnait l'air indestructible, mais chaque fois que nous nous y rendions, nous faisions de notre mieux pour la détruire. Cette nuit-là, lorsque nous la laissâmes dans notre sillage, « la grande ville » brillait dans le noir, vomissant des torrents de fumée au clair de lune.

Par la suite, je retournai en Allemagne déverser des bombes et des obus incendiaires sur les habitants de Kiel. Puis je fis mon travail à

Ludwigshafen, Essen, Cologne, Düsseldorf – j'écrasai les cités depuis les airs avant de les abandonner, en flammes, pour rentrer chez moi durant ces longues nuits. Wuppertal suivit, trois cents bombardiers larguant leur chargement dans ses rues puis repartant après avoir écrasé ses défenses. La ville flambait dans l'obscurité.

Deux jours après le raid sur Wuppertal, un officier supérieur du cinquième commandement aérien tactique nous rendit visite afin de nous expliquer la stratégie de nos chefs pour les mois à venir. Les attaques allaient s'intensifier : chaque mission impliquerait davantage d'avions, qui lâcheraient davantage de bombes, plus perfectionnées, avec davantage de précision grâce aux instruments électroniques, et qui bénéficieraient de mesures de protection novatrices. On nous remit des cartes révisées de l'Allemagne, on nous montra des photographies aériennes de complexes industriels et de zones résidentielles. Nous allions devenir une force irrésistible, qui contraindrait par ses bombardements le peuple allemand à la reddition.

Cette nuit-là, deux cent cinquante appareils de la RAF, y compris le mien, partirent pour Stuttgart, ville que les équipages considéraient comme difficile à localiser et à frapper avec précision. À notre arrivée, une épaisse couche de nuages dissimulait la région, enveloppée de brume, mais les incendies déclenchés par la première vague d'avions étaient faciles à repérer, puis à bombarder. Les explosions éclataient par centaines en contrebas, illuminant la grisaille de brusques éclairs étincelants. Les feux s'étendaient, taches floues brillantes. Une fois au bout de ma trajectoire, mission accomplie, je fis demi-tour.

Pendant que je virais, une déflagration venue de je ne sais où réduisit en miettes l'aile tribord. Le Lancaster plongea en vrille, le réservoir principal de l'aile détruite vomissant des flammes rugissantes. Recroquevillé sur les commandes, terrorisé, je me cognai brutalement la main contre le manche à balai. Ma tête heurta la verrière, je criai aux hommes de sauter, mais le téléphone de bord ne me transmit aucune réponse.

Lorsque je me fus extirpé de mon siège, le plongeon m'obligea à grimper en rampant jusqu'à la trappe inscrite dans le plancher du fuselage, derrière le cockpit. Le vacarme était inouï. Le temps qui filait m'obsédait, car je sentais que l'appareil s'écraserait d'ici quelques secondes. À la place de la table du navigateur, s'ouvrait un grand trou – flammes blanches hurlantes enveloppant des entretoises de métal. Le reste du Lancaster, tunnel sombre étroit, toujours étouffant, baignait dans une fumée teintée d'orange luisant par l'incendie tout proche.

Pas un homme en vue. J'ouvris la trappe d'un coup de pied, j'y glissai les jambes, puis je réussis à m'éjecter en me tortillant. L'avion me dépassa dans sa chute, torche brûlante de pétrole en feu. Je

plongeai au cœur de la nuit ; le vent me fouetta le visage, me martela les oreilles. Je trouvais la cordelette du parachute, je l'attrapai ; un instant plus tard, un choc violent contre la colonne vertébrale m'apprit que le tissu se déployait.

Mon besoin instinctif de quitter l'avion au plus vite était justifié, car je voyais à présent que je n'allais pas tarder à toucher terre. Déjà, j'avais traversé les nuages. La ville incendiée s'étendait sous mes pieds, toujours en proie aux explosions et aux jets de flammes. Peu désireux de me poser au plus ardent de l'enfer, je me recroquevillai d'instinct afin de m'en écarter, mais quelques secondes me suffirent pour m'apercevoir que le vent m'éloignait des incendies les plus importants. Soudain, je dérivai dans un panache de fumée qui m'aveugla, m'étouffa. Une tache jaune brûlante se gonfla en contrebas, s'étira. L'idée de tomber au feu m'épouvanta. Le vent me sortit alors de la fumée, j'aspirai un air pur et voulus me repérer, mais déjà, j'atterrissais, je roulais sur des pavés, une douleur atroce dans la jambe. Le parachute me traîna un moment avant que j'arrive à m'en détacher, puis je restai allongé, immobile, paralysé par la souffrance. L'odeur de la fumée m'enveloppait ; l'énorme clarté orange des incendies brillait sur ma droite, derrière des bâtiments dont elle dessinait la silhouette sombre ; des explosions retentissaient non loin de là, mais je n'aurais su dire s'il s'agissait de bombes ou de batteries antiaériennes.

Le raid s'achevait, car ces bruits s'éteignirent rapidement. Sirènes, rugissements de moteur, coups de sifflet, cris, sanglots leur succédèrent.

Je gisais, blessé, au cœur de la cité en feu, tandis que les bombardiers intacts fuyaient vers l'Angleterre.

On ne tarda pas à me trouver, à m'arrêter, à me faire prisonnier à la pointe du fusil. Ma jambe me mettait à la torture, mon uniforme était plein de sang, mais mes blessures se révélèrent pour l'essentiel superficielles : coupures aux mains, au visage, à la poitrine, meurtrissures sur les bras et dans le dos. En me posant maladroitement avec mon parachute, j'avais réveillé les vieilles douleurs de ma jambe gauche et je m'étais tordu la cheville droite.

Après quelques jours d'hôpital militaire, un lent voyage de quarante-huit heures en train me mena jusqu'à un camp de prisonniers de guerre, le Stalag-Luft VIII, niché au cœur d'une forêt de pins, quelque part dans le centre de l'Allemagne. (Je finis par apprendre qu'il se trouvait à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Wittenberg.) C'est là que j'allais passer le reste de la guerre, du début novembre 42 jusqu'à la libération de la région par l'armée des États-Unis, en avril 45.

En repensant à ma lointaine jeunesse, je m'aperçois que ma

captivité n'a guère duré que deux ans et trois mois, c'est-à-dire pas très longtemps au regard de mon existence. Mais bien sûr, à l'époque, les choses me semblaient différentes. J'étais jeune, en bonne santé – une fois mes blessures guéries –, je ne pensais qu'à échapper aux huttes en bois délabrées et aux barbelés du camp pour rentrer en Angleterre et reprendre le combat.

Beaucoup d'autres captifs se trouvaient là depuis longtemps. Certains avaient déjà essayé de s'enfuir, quelques-uns à plusieurs reprises. Un ou deux avaient même réussi, du moins en étions-nous persuadés. Par endroits, on ne parlait jamais que d'évasion. Je comprenais tout à fait la démarche, mais jamais je ne fus candidat. Au début, parce que j'avais du mal à me déplacer ; plus tard, lorsque je fus pratiquement guéri, parce que je m'étais habitué à la captivité et que je n'avais plus aucune envie de courir le risque d'être un fugitif en Allemagne. Je décidai donc de rester où j'étais, de laisser passer la guerre sans plus y prendre part.

La faim était la pire ennemie des prisonniers, suivie de près par l'ennui. L'un dans l'autre, les gardes de la Luftwaffe ne nous traitaient pas trop mal : quoique souvent réduits à la portion congrue, nous survivions. Je perdis beaucoup de poids, que je regagnai en quelques semaines à mon retour en Angleterre, début 1945. Ma maîtrise de l'allemand représentait un avantage indéniable dont profitaient nombre de captifs : on me demandait de servir d'interprète ou de traducteur, je jouais les professeurs pour ceux qui préparaient une évasion, mais je donnais aussi des cours officiels. Tout cela faisait passer le temps.

Peu après mon arrivée, en 1942, j'envoyai par l'intermédiaire de la Croix-Rouge la lettre autorisée d'une page, pour donner à mes parents la nouvelle qu'ils attendaient sans doute avec le plus d'impatience, à savoir que j'étais sain et sauf. Je les priais en conclusion de transmettre mes meilleurs vœux à Birgit et de lui dire que ses missives seraient les bienvenues.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de Joe, mais je n'avais guère pensé à la jeune femme : elle représentait dans ma vie une meurtrissure sur laquelle je n'avais aucune envie de m'attarder. D'ailleurs, tout tendait à prouver que je lui inspirais le même genre de sentiment. Nous nous sentions trop coupables. Avant mon emprisonnement au camp, je demandais de temps en temps de ses nouvelles à mes parents, mais cela les gênait visiblement. D'après eux, elle s'était renfermée et refusait de les voir. Incapable de trouver les mots pour les presser de questions, je n'avais rien appris d'autre. Toutefois, dès mes premières semaines de captivité, je découvris un des problèmes de l'inaction : on ressasse sa propre existence, on se rappelle en permanence les torts qu'on a eus.

Effrayé d'avoir été abattu en vol une deuxième fois, souffrant de mes nouvelles blessures, solitaire, je recommençai à évoquer mon histoire d'amour avec Birgit, en me demandant pourquoi au juste elle s'était achevée. À *priori*, il n'y avait pas eu entre nous de réel problème : c'étaient le hasard affreux de la mort de Joe puis le sentiment de culpabilité résultant qui nous avaient séparés. Le camp de prisonniers était un monde à part, isolé, où je devins par la force des choses mon centre d'intérêt principal. La pensée me vint alors qu'il était peut-être temps d'essayer de ranimer ma relation avec Birgit. Bien sûr, il me serait impossible de la voir ou de lui parler avant la fin de la guerre, mais peut-être pourrions-nous correspondre. Un vague espoir subsistait.

La réponse de ma mère me parvint quelques semaines plus tard, me disant entre autres qu'elle avait transmis ma « requête » à Birgit. Pourtant, des mois s'écoulèrent sans nouvelles de la jeune femme.

Son silence me valut une période difficile. Au début, j'avais pensé, espéré, supposé – irrationnellement – qu'elle donnerait signe de vie presque aussitôt. Certains prisonniers de plus longue date m'avertirent qu'il fallait parfois aux lettres des semaines, voire des mois pour faire la navette entre les organisations internationales et les pays neutres. Je m'efforçai donc de maîtriser ma souffrance et me préparai à attendre, avec l'espoir intense que dans ce cas précis, le système fonctionnerait plus vite et que la réponse de Birgit me parviendrait rapidement.

Il s'écoula près d'un an avant que je reçoive de ses nouvelles. Je pensais alors que je n'en recevrais jamais. Quand je compris qu'il m'avait écrit, quand je songeai à ce que la lettre me dirait peut-être, je déchirai aussitôt l'enveloppe, le cœur battant. Le message était rédigé dans l'anglais soigneux qui m'avait brièvement été familier.

Mon cher JL,

Apprendre que tu es sain et sauf me fait tellement plaisir que je ne sais plus quoi dire. Dès qu'ils ont reçu de tes nouvelles, tes parents m'en ont informée. Je pense à toi avec amour, joie et reconnaissance pour la gentillesse dont tu as fait preuve vis-à-vis de moi. Jamais je ne t'oublierai. J'espère que tu rentreras bientôt en Angleterre, que tu trouveras une bonne épouse et que tu auras l'existence de ton choix. Je suis maintenant en sécurité et très heureuse, avec un nouveau mari et une nouvelle vie. J'espère que tu comprends.

Bien à toi,

BIRGIT

Entretenir même un vague espoir avait été pure sottise de ma

part, mais en lisant cette lettre, je pris conscience de la force de mon espoir. J'avais compté sur Birgit, si irréaliste que ce fût.

Ensuite, je m'aperçus peu à peu que ce genre de missive était monnaie courante, au camp. L'arrivée du courrier et des colis de la Croix-Rouge constituait toujours un événement très attendu, invariablement suivi cependant d'un calme général où perçait le malaise. Être prisonnier, c'était ça : la vie de ceux que nous aimions continuait sans nous, même si nous avions du mal à l'accepter. Voir balayer un espoir est chose terrible. Après réception de la lettre de Birgit, je restai des semaines déprimé, inconsolable, le plus solitaire possible.

Enfin, l'essentiel de la déception s'évanouit. J'acceptai que tout fût terminé, car rien n'avait plus d'importance que le bonheur et la sécurité de Birgit ; du moment que je n'avais pas à la voir, je pouvais vivre sans elle. Lorsque je l'évoquais comme une partie de ma vie, je traversais des affres de chagrin, de jalousie et de solitude, mais elle était définitivement sortie de mon existence.

Avec des pièces détachées volées aux Allemands, les occupants de la hutte 119 construisirent une radio, qui nous permit d'écouter les nouvelles de la BBC à partir de la mi-43. Nous fûmes alors informés de l'évolution du conflit : le carnage et les souffrances sur le front russe, la campagne difficile – menée par les États-Unis dans les îles du Pacifique, l'invasion de l'Italie et l'effondrement du régime mussolinien. Après le débarquement, en juin 44, la certitude que les Alliés gagnaient enfin la guerre intensifia encore notre envie de rentrer chez nous. Une fois de plus, l'espoir de voir notre calvaire prendre fin rapidement s'emparait de nous. Il n'y avait rien à faire qu'attendre les secours avec impatience. Les jours, les mois se traînaient.

Une nuit de janvier 45, vers la fin de la guerre, la sirène annonçant les raids aériens se mit à hurler, tandis que les projecteurs montés autour du camp s'éteignaient brusquement. La chose s'était déjà produite des dizaines de fois, elle n'avait rien d'exceptionnel. Le règlement édicté par le Kommandant stipulait que les prisonniers

devaient rester dans leurs cabanes jusqu'à la fin de l'alerte et au retour des lumières. Interdiction de se déplacer à l'extérieur pour quelque raison que ce fût.

Mais nous savions que les armées allemandes reculaient sur tous les fronts, que la Luftwaffe agonisait, que les Russes avançaient à une vitesse formidable dans les plaines européennes du Nord, que Britanniques et Américains s'apprêtaient à traverser le Rhin. Ensuite, une seule question se poserait : quelles forces alliées arriveraient-elles les premières au camp ? La guerre touchait à sa fin, nous en étions persuadés. Le Kommandant conservait sa puissance, avec son règlement, mais nous ne craignons plus pour notre vie. De petites libertés se glissaient inexorablement dans notre ordinaire, présageant celles, plus vastes, qui nous attendaient.

En fin d'après-midi, je m'étais promené autour des baraquements. Il faisait doux et lourd, mais après la tombée de la nuit, le temps s'était éclairci. La pleine lune brillait haut dans le ciel. Malgré le froid âpre, il n'y avait pas de vent. Incapable de tenir en place, j'enfilai un gros pull et un manteau dès que les lumières s'éteignirent, puis je gagnai dans l'obscurité la porte principale de la hutte, au fond d'un petit couloir. Désobéissant aux ordres du Kommandant, je sortis discrètement dans la cour où les Allemands faisaient l'appel tous les matins. Derrière les barbelés du camp, se pressaient les grands arbres noirs. Les miradors en bois se découpaient contre le ciel. J'inspirai à fond. L'air d'un froid tonifiant coula brusquement contre mes dents, dans ma gorge. Planté en solitaire sur le gravier dur, je tendis l'oreille aux bruits nocturnes. Des gardes discutaient nerveusement ; leurs chiens aboyaient, je ne savais où ; de faibles sons s'élevaient de plusieurs huttes. Rares étaient les prisonniers capables de se détendre lorsqu'un raid aérien s'annonçait.

Je passai quelques minutes seul dans la cour, puis d'autres hommes sortirent un à un me rejoindre. Tous les pensionnaires de cette partie du camp se connaissaient de vue, mais dans le noir, c'étaient juste des silhouettes sombres qui se saluaient en anglais avec des murmures hésitants pour ne pas attirer l'attention des gardes. Les Britanniques, des officiers de la RAF pour la plupart, avaient en général appartenu à des équipages de bombardier. Les Polonais, les Français, les Tchèques et les Hollandais qui avaient volé avec eux occupaient des baraquements séparés, par choix, alors que les Australiens, les Canadiens, les Rhodésiens et les Néo-Zélandais se mêlaient plus facilement aux Anglais. L'ensemble représentait une coupe transversale de l'aviation alliée à ce stade du conflit. Quant aux Américains, ils étaient cantonnés à leur propre cour, mais quelques-uns avaient réussi à se faire admettre dans la zone britannique, où ils frayaient facilement avec nous. Les Yankees, très populaires dans nos

rangs, supportaient encore moins bien la captivité que les autres prisonniers. Sans doute certains considéraient-ils toujours la guerre comme une foire d'empoigne européenne dans laquelle nous leur avions demandé leur aide, pas comme un conflit qui les concernait vraiment. Ils étaient très loin de chez eux. Leurs colis, plus gros que les nôtres, contenaient de la nourriture et des friandises pour nous exotiques, mais ceux qui s'étaient mêlés à nous se montraient si généreux que nous leur pardonnions volontiers ce genre de choses.

Cette nuit-là, tout le monde attendit en silence dans le noir, les yeux levés vers le ciel.

Quelques minutes après minuit, le ronronnement des moteurs nous parvint de très loin, de très haut. Sans un mot, nous scrutâmes le ciel, dans l'espoir d'entrevoir les avions. Le bruit croissait, rugissement de gorge, pulsation plus sensible que réellement audible. Les appareils approchaient.

« Les voilà ! » lança quelqu'un.

Les prisonniers se tournèrent vers l'ouest. Les bombardiers apparaissaient au loin sur fond d'étoiles, de ciel baigné de lune. Un par un d'abord, puis de plus en plus nombreux, très haut, rapides, minuscules. Leur flot s'élargissait, s'approfondissait, mais nous nous efforcions d'en garder le compte : cinquante, cent, deux cents, non, davantage, au moins cinq cents, peut-être six ou sept cents ! Le cou tordu, nous regardions de tous nos yeux, reconnaissant en experts les avions à leur bruit – Halifax et Lancaster chargés de bombes, fin prêts. Le fleuve coulait toujours, terrible, intrépide, irrésistible, sans que rien cherchât à le ralentir. Le bourdonnement des moteurs couvrait tout. Les gardes de la Luftwaffe quittaient leurs positions pour émerger au clair de lune, où ils s'immobilisaient, les yeux levés vers le ciel, comme nous.

Le flot mit une vingtaine de minutes à passer, nous ballottant de sa pulsation profonde jusqu'à ce que, enfin, les derniers bombardiers de la terrifiante armada disparaissent. Lentement, le silence retomba.

Figé dans le noir, j'avais l'impression de chercher à attraper les dernières particules sonores, le reste infime de la pression exercée par le cri des moteurs.

Un à un, les autres hommes regagnèrent la chaleur des huttes, mais je ne quittai pas la cour. Bientôt, je me retrouvai seul à scruter le ciel, la tête rejetée en arrière, bien visible au bout des rangées de baraquements. Tremblant de froid.

Combien de villes allemandes restait-il à détruire pour les Alliés ? Que subsistait-il ? Y avait-il réellement des survivants, dans ces ruines pilonnées, ces hectares de débris et de gravats sens dessus dessous, glacés, éparpillés, écrasés ?

Une fois de plus, devant la futilité de la guerre, je pensai au captif

que tout le monde prenait pour Rudolf Hess : je n'avais pas oublié l'homme dont j'avais fait la connaissance sur l'ordre de Churchill, le demi-fou prisonnier à l'étranger, cramponné au passé, offrant un avenir dont personne ne voulait ni ne se donnait la peine de discuter. La solution du mystère qu'il représentait m'échappait – peut-être échapperait-elle à jamais au monde entier.

J'allais le revoir au fil des mois suivants, mais seulement aux informations. Fin 45, après mon retour en Angleterre, le procès des criminels de guerre commença à Nuremberg. Le double de Rudolf Hess, assis au banc des accusés en compagnie des autres dignitaires nazis survivants, au premier rang entre Goering et Ribbentrop, paraissait complètement fou avec son air amical – sur certaines bandes, Goering se moque ouvertement de lui, qui passe presque tout son temps à lire tranquillement des livres, sans coiffer les écouteurs des interprètes. La plupart des nazis ont été condamnés à mort, lui à la prison à vie, car sa tentative de forger la paix en 1941 tempérerait ses crimes. Après le procès, il a disparu aux yeux du public, enfermé entre les murs de Spandau. On ne l'a jamais revu. Jamais, de toute sa vie, on ne l'a plus appelé par son nom : la sentence prononcée, on ne s'est adressé à lui que comme au prisonnier n°7. À l'annonce de sa mort, en 1987, j'ai découvert avec un choc qu'il avait vécu jusque-là, mais aussi que je l'avais pour ainsi dire oublié.

En janvier 45, savoir s'il s'agissait d'un imposteur ou même s'il avait réellement tenté d'apporter à Churchill une proposition de paix n'avait aucune importance. La paix n'avait pas été conclue en 41. La guerre s'était poursuivie, immensément plus dangereuse et plus complexe que lors de l'arrivée en Grande-Bretagne de l'Allemand. Durant le long hiver du début 45, elle approchait enfin de son amère conclusion. Pour les gens comme moi, une seule chose comptait : retrouver leur foyer.

Les rêves d'évasion qui avaient un moment hanté les prisonniers devenaient rêves de rapatriement. Lorsque les Américains arrivèrent, lorsqu'ils nous libérèrent, ils nous emmenèrent en camion dans le nord de l'Allemagne, sous occupation britannique. De là, on nous rapatria par petits groupes, entassés dans les bombardiers auxquels la plupart d'entre nous avaient servi d'équipage.

Mon foyer s'avéra être un état d'esprit plus qu'une réalité viable. Tout ce que j'avais connu avait disparu ou allait disparaître. En arrivant chez mes parents, j'appris ce que les lettres sporadiques de ma mère avaient délibérément occulté : mon père avait un cancer de la prostate déjà bien avancé. Il mourut fin juillet, peu de temps avant l'utilisation des bombes atomiques contre le Japon. Ma mère ne tarda pas à le suivre, à cause d'une angine. Joe avait déjà disparu, bien sûr ; Birgit s'était remariée.

Décidé à exploiter mes capacités de pilote, je cherchai un travail dans l'aviation civile, mais beaucoup d'anciens de la RAF avaient eu la même idée, alors que les postes étaient rares. J'enchaînai quelques emplois sans intérêt mais je n'avais que vingt-huit ans, je me sentais encore jeune, plein d'avenir. Je pris ainsi la décision que prenaient bien des hommes de mon âge et de mon expérience : en mars 46, j'achetai un billet pour l'Australie. Le bateau partait un mois plus tard.

Une semaine avant le départ, j'empruntai la voiture d'un ami pour me rendre dans les Pennines. Arrivé au village, je dépassai la maison où avaient vécu Joe et Birgit – où elle vivait toujours, quand elle m'avait écrit sa dernière lettre –, fis demi-tour un peu plus loin et coupai le contact. Il faisait beau ; le soleil brillait par intermittence entre de petits nuages. À en juger par le coup d'œil rapide jeté un peu plus tôt, puis par l'examen attentif quoique lointain auquel je me livrais à présent, la demeure n'avait guère changé. Le toit avait besoin de réparations. D'ailleurs, le rectangle phosphorescent que j'avais fixé en amateur à la cheminée était toujours là.

La vision de cette maison m'emplissait de sentiments curieusement mêlés : c'était le nid d'amour où Birgit et moi avions vécu des week-ends mémorables, mais aussi le foyer de Joe – qui aurait dû m'être interdit. Je passai une heure dans la voiture, à me demander s'il valait mieux partir ou rester. Si Birgit était là, peut-être ; sinon, peut-être pas, mais les deux hypothèses m'étaient également douloureuses. En fait, je ne savais pas pourquoi j'étais venu. Au moment où je décidais de m'en aller, il y eut du mouvement.

Birgit apparut sur le seuil, la main tendue derrière elle pour empêcher la porte de se refermer, les yeux baissés. Elle souriait, elle s'était coupé les cheveux, elle avait repris du poids. À ce spectacle, mes sentiments se réveillèrent. Quoique tournée vers ma voiture, elle ne m'avait visiblement pas remarqué. Un enfant la dépassa en courant pour sortir dans le jardin, où il s'assit aussitôt, disparaissant à ma vue. Sans un coup d'œil dans ma direction, la jeune femme rentra, mais elle laissa la porte entrouverte. Elle n'était restée dehors que quelques secondes.

Descendant de voiture, je m'avançai vers la maison. De plus près, je m'aperçus qu'un grillage délimitait dans le jardin une zone de jeu : un trou peu profond avait été creusé au coin de la pelouse pentue puis rempli de sable blanc. L'enfant, une fillette en salopette brune, vautreée au milieu du bac à sable, en modelait de petits tas à deux mains. Ses cheveux lui tombaient dans la figure, comme ceux de Birgit le faisaient souvent lorsqu'elle se concentrait sur son violon. Posté devant le grillage, je baissai les yeux vers la fillette. Elle leva la tête, me regarda bien en face puis, se désintéressant aussitôt de moi, continua à s'amuser.

Son apparence me fit l'effet d'un coup de tonnerre : nous avions un air de famille. Dans son visage, ses yeux, sa bouche, se devinaient ceux de mon père. Elle avait mon teint, mes cheveux. Le teint, les cheveux de Joe. C'était une Sawyer, cela se voyait à quelque chose d'indéfinissable que je reconnaissais d'instinct. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Je ne connaissais rien aux enfants, mais je lui donnais environ cinq ans. Elle était donc née en 41, c'est-à-dire qu'elle avait été conçue fin 40.

Je restais planté là, saisi de vertige, incapable de quitter la petite des yeux, quand la porte de la maison s'ouvrit en grand.

« *Angela !* »

Folle d'angoisse, Birgit se rua sur la pelouse, attrapa la fillette en lui protégeant d'une main la tête et le visage puis rentra en courant. Sans m'accorder un regard.

Lorsque la porte claqua derrière elle, l'enfant se mit à gémir pour protester contre sa brusquerie. Le battant, qui ne s'était pas refermé correctement, se rouvrit. Une partie du couloir étroit m'apparut.

« *Harry ! Harry ! Il y a quelqu'un dehors !* » criait la voix de Birgit.

Je savais donc quel nom mettre sur le petit visage, information que je m'appropriai telle une récompense convoitée. Angela. Elle s'appelait Angela. Ma fille – une vague d'excitation enivrante me traversa – ma fille s'appelait Angela.

Un instant plus tard, la porte se rouvrit en grand. Un homme la franchit en roulant des épaules. Je ne l'avais jamais vu de ma vie. Il paraissait quarante ou cinquante ans avec ses traits burinés, mal rasés. À l'intérieur, derrière lui, la petite pleurait toujours. Posté sur le seuil, l'inconnu me fixa sans un mot, trahissant par son port de tête une agressivité bornée.

Je battis en retraite, regagnai la voiture puis redescendis la colline.

La semaine suivante, j'embarquais à Southampton pour aller commencer une vie nouvelle en Australie. Au cours des six semaines de voyage, en elles-mêmes une aventure telle que je n'en avais jamais connu, je pris une décision consciente : pour réussir mon nouveau départ, je devais laisser derrière moi mon vieux fardeau émotionnel. Évidemment, c'était plus facile à dire qu'à faire. De toute évidence, cependant, d'autres passagers émigraient pour les mêmes raisons que moi et passaient par le même genre de sentiments. Nous parlions de nos espoirs, de nos projets, du défi que représentait l'émigration dans un pays jeune, étranger. De notre passé, nous ne disions pas un mot.

En traversant la calme immensité de l'océan Indien, je le sentis se détacher lentement de moi.

L'Australie. Dans ce beau, cet exaltant pays, j'ai vécu ma nouvelle vie. J'ai travaillé dur, longtemps. D'abord, comme pilote à temps

partiel pour traiter les récoltes – aucun risque de chômage, car il y a là-bas des champs immenses –, mais bientôt, au lieu de louer mes services quelques heures par-ci, par-là, mon patron m’a salarié à temps plein. Plus tard, je suis devenu directeur de son entreprise ; au bout de quinze ans, j’en suis resté le seul propriétaire. Je me suis alors diversifié dans l’aviation, continuant à voler et donc à brûler de l’énergie, quoique pas toujours la mienne.

En 1982, à soixante-cinq ans, j’ai regagné l’Angleterre. La fortune coquette gagnée et économisée m’a permis d’acheter l’appartement où je vivais encore il y a peu. Je m’étais mis à la retraite sans vraiment me demander ce que ça signifierait. Ça a signifié un bon moment rien faire – l’occupation pour laquelle je me suis révélé, le moins doué.

Une période d’agitation physique a suivi, pendant laquelle j’ai voyagé en permanence pour voir du monde, me faire des amis, m’intéresser à des idées et des projets totalement extérieurs à ma profession. Malgré mes hésitations, j’ai pris contact avec d’anciens collègues de la RAF et du camp de prisonniers ; j’ai même rendu visite à certains. Rien que de très prévisible chez un retraité de fraîche date, je le sais. En ce qui me concerne, ce remue-ménage n’a pas servi à grand-chose – et s’est brusquement terminé par une crise cardiaque sans gravité. Il ne m’appartient pas de dire s’il existe un lien de cause à effet, mais le résultat est là : depuis, je prends les choses comme elles viennent.

Évidemment, ma convalescence a coïncidé avec une période méditative, durant laquelle j’ai évoqué mon passé. Maintenant que j’avais dépassé les soixante-dix ans, maintenant que mon cœur m’avait désagréablement rappelé ma propre mortalité, il était temps de réfléchir. De repenser à tout ça.

Lorsque je couche ces mots sur le papier, lorsque je considère mon vécu, l’évidence m’apparaît : j’appartiens à une génération marquée de manière indélébile, peut-être néfaste, par la Seconde Guerre mondiale. Traverser ce genre de conflit pendant sa jeunesse est une expérience à nulle autre pareille. L’expérience de toute une vie, sauf que si on s’en sort comme je m’en suis sorti, la vie continue ; mais rien n’est plus pareil.

En ce qui me concerne, la guerre et donc la première partie de ma vie se sont achevées en janvier 45, alors que j’attendais, seul, dans une cour de prison glaciale, quelque part en Allemagne.

Pour la dernière fois, j’ai vu passer un vol de bombardiers, signe que le haut commandement britannique vaquait à ses affaires mortelles. J’ignore quelle ville les avions gagnaient cette nuit-là, mais il ne s’agissait pas de leur dernière mission. Dans les semaines à venir, les attendaient des raids terribles, dont je ne saurais rien avant la fin du conflit : les attaques dévastatrices de Dresde, Pforzheim, Dessau et

bien d'autres cités, quasi sans défense maintenant que la résistance allemande s'effondrait.

J'en eus l'intuition, frissonnant dans le froid mordant – je voulais contempler les avions pour la dernière fois. Les autres prisonniers avaient regagné les baraquements, les gardes s'étaient éloignés. La flotte aérienne n'avait aucune raison de rentrer par le même chemin : la plupart du temps, les appareils se dispersaient puis suivaient des itinéraires différents pour éviter les chasseurs. Mais à ce stade de la guerre, les équipages préféraient sans doute couper au plus court, au plus direct. Le silence s'éternisait.

J'allais renoncer, quand me parvint le bruit tant attendu : celui des moteurs lointains. Les yeux au ciel, je ne tardai pas à repérer le premier bombardier sur la route du retour. D'autres suivirent, puis d'autres encore. Bientôt, ils me survolaient de nouveau par centaines, non plus en fleuve mais isolés ou par petits groupes, à des altitudes différentes. Leur passage dura plus d'une heure. Ils filaient vers l'ouest – vers leur base, leur foyer, l'Angleterre. Quelque part dans leur sillage, une ville allemande gisait dans la nuit, écrasée, rougeoyante et fumante.

TROISIÈME PARTIE

1999

Cinq mois après avoir fait la connaissance d'Angela Chipperton à la séance de dédicaces de Buxton, Stuart Gratton termina son dernier livre de non-fiction, *Les Cités désertes de l'Est* : l'histoire, telle qu'il la tenait de leur bouche, des expatriés allemands envoyés en Ukraine de 1942 à 1948 pour construire et peupler les nouvelles cités du Reich, en accord avec la politique nazie du *Lebensraum*. Après avoir envoyé manuscrit et disquette à son agent, l'écrivain rattrapa son retard de courrier et de mails puis s'offrit de petites vacances. Il rendit d'abord visite à son fils aîné, Edmond (vingt-sept ans, employé par un fournisseur en télécommunications de Worcester, marié à Hayley, enceinte, accouchement prévu en octobre), puis à son cadet, Calvin (vingt-deux ans, terminant son doctorat à l'université de Hull, célibataire, vivant avec Eileen). Dix jours plus tard, il rentrait chez lui. Son agent accusa réception du manuscrit mais déclara qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de le lire. Quant au directeur de collection qui s'occupait de Stuart chez son éditeur, il s'était dit-il plongé dans l'ouvrage : une impulsion avait poussé l'historien à le lui envoyer par mail avant de partir.

Jusque-là, il suivait le schéma habituel après avoir terminé un livre. En général, il commençait aussitôt à travailler sur un nouveau projet, dressant une sorte de rempart contre la possibilité que le manuscrit posât un problème quelconque.

En revenant de Hull à travers les Pennines, il s'efforçait de déterminer à quoi s'attaquer en premier lieu. Il avait deux idées, qui promettaient toutes les deux des difficultés, pour des raisons différentes.

L'une impliquerait un investissement important en temps et en recherches : il comptait écrire une histoire sociale des États-Unis depuis 1960/61, époque où Richard M. Nixon était devenu Président, jusqu'à la fin du mandat d'Adlai Stevenson. Nixon, élu sur la foi de déclarations du genre « Rendez-nous nos p'tits gars », avait en réalité multiplié par deux ou trois la présence militaire américaine en Sibérie. Sa politique étrangère trop ambitieuse, mal avisée, financée par la

corruption, était généralement considérée comme la cause majeure de la stagnation économique qui affligeait toujours les États-Unis. Stuart comptait s'y rendre pour s'entretenir longuement avec les principaux protagonistes survivants des événements, en illustrant leurs propos d'un profil actuel du pays. Ce livre-là trouverait sans problème son lectorat : trois éditeurs lui avaient déjà fait des offres sérieuses, et la fondation Gulbenkian s'était engagée à lui signer un contrat lucratif pour les longs mois de recherches nécessaires. Il ne lui restait qu'à prier son agent d'accepter la meilleure proposition, puis à se mettre au travail dès que l'envie l'en prendrait.

Toutefois, la simple taille de l'ouvrage l'intimidait. La majeure partie en était déjà construite dans l'esprit de Stuart, il avait obtenu l'accord de principe de la plupart des témoins prévus, mais c'était un vaste projet qui demanderait sans doute deux ou trois ans de son attention pleine et entière. Et qui, surtout, l'obligerait à passer des mois aux États-Unis. Son nouveau livre, *Les Cités désertes*, avait nécessité trois voyages là-bas, pour localiser et interviewer les survivants des deux camps de l'insurrection de 1953, car des dizaines de milliers d'Européens de l'Est avaient émigré en Amérique dans les années 50 et 60. À présent, l'idée d'y retourner démoralisait l'écrivain. Les États-Unis étaient beaux, agréables et admirables par bien des côtés, mais du point de vue d'un chercheur européen itinérant, ils représentaient des tracasseries sans fin et offraient des exemples lassants de la mentalité « Troisième Guerre » qui pesait toujours sur la vie politique américaine. Stuart n'avait tout simplement aucune envie de passer des mois à traiter avec des bureaucrates soupçonneux, à se faire voler en changeant son argent, à subir une technologie défaillante et à devoir signaler sa présence à la police ou au FBI chaque fois qu'il changeait de ville ou de comté. Il n'avait pas oublié son premier voyage aux États-Unis, en 1980. Les difficultés présentées par la mentalité isolationniste omniprésente, la xénophobie, les médias évidemment censurés, les cités dirigées par des criminels, le manque de pétrole, les prix prohibitifs lui avaient semblé perversement amusants, à l'époque, presque comme un voyage à rebrousse-temps jusqu'à la Grande Dépression des années 30. Deux décennies plus tard, rien ne s'était arrangé, tout avait stagné ou empiré, mais la chose n'avait plus l'attrait de la nouveauté.

Restait une autre possibilité : le livre que l'historien avait vaguement envisagé d'écrire sur Sawyer, mais auquel *Les Cités désertes* l'avaient empêché de s'atteler. En revenant de Hull, il passa par hasard à Bakewell, la petite ville où vivait Angela Chipperton, ce qui lui rappela la visiteuse et les cahiers dont elle lui avait parlé. Comparé à l'histoire américaine, le projet Sawyer présentait plusieurs avantages : une échelle moindre, une énigme à défricher puis, dans l'idéal, à

résoudre, peu de déplacements et, peut-être, quelques semaines de recherches lénifiantes dans des archives ou sur Internet.

Le problème principal, hormis les rares réponses aux petites annonces de Stuart, c'était que ses efforts pour reprendre contact avec Angela Chipperton après leur brève conversation n'avaient abouti à rien. En attendant la réponse de Mme Chipperton, il avait envoyé les photocopies des cahiers à l'agence de transcription, qui les avait rapidement fait dactylographier, mais il n'avait toujours ni les originaux ni la permission officielle d'utiliser le matériel. Toutefois, il n'avait pas encore eu le temps de se pencher sur le long texte. Il ne connaissait de Mme Chipperton que son adresse postale, elle ne lui avait donné aucun numéro de téléphone et, apparemment, n'avait pas d'e-mail.

Stuart n'avait pas non plus obtenu de réponse de Sam Levy, le retraité de Madagascar, mais il n'y avait pas trop compté : étant donné l'âge du vieillard, il était fort possible qu'il fût mort. D'ailleurs, le lien Levy-Sawyer n'était peut-être qu'illusoire, même si l'écrivain avait appris au fil des ans à se méfier des coïncidences : au bout du compte, tout était lié. D'après la remarque distraite de Levy, il avait rencontré « son » Sawyer à la RAF ; Stuart avait l'intuition qu'il s'agissait donc bien de celui qui l'intéressait, lui, mais rien ne prouvait qu'il finirait par « trouver » le vrai Sawyer, avec ou sans réponse du vieil homme.

S'attaquer au sujet risquait de lui faire perdre son temps, en l'entraînant dans de longues recherches infructueuses pour un ouvrage qu'il ne serait peut-être jamais capable d'écrire, sans parler de le publier. L'énigme risquait finalement de se réduire à un simple quiproquo de Churchill, voire à une erreur ou à une coquille. Ce ne serait pas la première fois qu'une idée ne mènerait nulle part. Ni qu'un historien aurait été égaré par Churchill, suprême manipulateur de l'histoire du vingtième siècle.

2

En fait, la décision se prit toute seule. Stuart venait de rentrer et déchargeait sa voiture, lorsque sa voisine lui apporta les paquets livrés en son absence par le facteur. Dont un petit colis emballé avec soin, portant des timbres et le cachet de la poste malgache.

Les corvées expédiées, Stuart s'installa dès que possible à son bureau pour ouvrir l'envoi de Sam Levy. Quelques instants plus tard, il s'attaquait enfin à la lecture des cahiers de Sawyer.

Le lendemain matin, après une nuit d'un sommeil agité, il se leva tôt, téléphona à son agent et lui laissa un message le priant de mettre en attente le projet d'histoire sociale américaine. Ensuite, l'écrivain partit en voiture à travers les Pennines, où il refit rapidement en sens inverse la route parcourue la veille, jusqu'à Buxton. Là, il prit la direction de Bakewell.

3

Stuart connaissait mal Bakewell, qu'il traversait parfois, mais sans jamais s'y arrêter. Lorsque Wendy vivait encore, la petite ville leur servait parfois de base pour de longues randonnées pédestres : après s'y être garés, ils partaient à pied explorer la campagne environnante. Depuis la disparition de sa femme, cependant, l'historien avait renoncé à ce genre de choses, quoiqu'il se promît toujours de reprendre une activité physique régulière aussitôt terminée la lourde tâche en cours.

Sa destination se trouvait sur Williamson Avenue, un nom qui ne laissait présager aucune difficulté. Vu la taille réduite de la bourgade, l'écrivain se mit juste à la parcourir au hasard en cherchant la rue qui l'intéressait. Il finit par s'arrêter chez un marchand de journaux pour acheter un plan de la ville, mais comme il n'y en avait plus, il demanda son aide au commerçant, lequel lui dit de quitter l'agglomération, direction Monyash. Stuart suivit ses indications puis fit demi-tour en arrivant en rase campagne sans avoir repéré l'avenue.

Il la trouva enfin, étonnamment près du centre-ville : une rue pavillonnaire partant d'une autre rue pavillonnaire, bordée d'un côté par des maisons relativement modernes, de l'autre par des petits magasins assez récents. Le numéro 17, l'adresse donnée par Angela Chipperton, abritait une laverie automatique. L'appartement de l'étage était désert. D'après l'inconnu qui tenait la pharmacie voisine, il servait d'entrepôt à des distributeurs de journaux. Personne ne l'occupait.

Stuart gagna en voiture l'hôtel de ville, où il mena au centre

d'information une enquête méthodique. D'abord, il apprit que plusieurs maisons de Williamson Avenue avaient été démolies une dizaine d'années plus tôt pour céder la place aux magasins, mais qu'à l'époque, elles étaient à l'abandon depuis bien longtemps. Ensuite, aucun Chipperton, Sawyer ou Gratton ne vivait à Bakewell, du moins aucun dont le prénom ou les initiales évoquent Angela. Élargissant ses recherches, Stuart parcourut les annuaires pour sélectionner les villes et villages de la région avec lesquels Bakewell pouvait prêter à confusion : Blackwell, Baslow, Barlow et, bien sûr, Buxton. Chou blanc dans tous les cas : pas un habitant n'avait un nom rappelant même de loin celui qu'il cherchait, en tout cas pas dans une avenue, une rue, une allée, un boulevard ou une impasse Williamson.

De retour à sa voiture, Stuart examina une fois de plus la lettre d'Angela Chipperton. Il ne pouvait y avoir d'erreur : l'adresse était imprimée en caractères qui ne laissaient planer aucune ambiguïté.

Il rentra chez lui plus agacé qu'intrigué. Ce qui l'attirait dans l'histoire de Sawyer, c'était l'énigme qu'elle présentait. Mme Chipperton apportait juste sa pierre à l'édifice du mystère, dont la seule raison d'être semblait de faire perdre son temps à Stuart.

Ce soir-là, chassant l'agacement, il relut les photocopies des cahiers puis l'envoi de Sam Levy.

4

*M. Stuart Gratton
Cliffe End, Rainow, Cheshire
GB
Le 3 août 1999*

Cher Monsieur Gratton,

J'espère que vous comprendrez pourquoi j'ai mis si longtemps à répondre à vos questions sur le capitaine Sawyer. Je vous présente mes excuses, d'autant que je ne vous ai même pas envoyé une carte pour accuser réception de votre lettre. Afin d'expliquer mon retard, cependant, je vous prierai d'examiner le compte rendu joint à cette missive. Je m'y suis attelé dès que j'ai reçu la vôtre : peut-être devinez-vous comment le temps a passé.

Ayant lu entre les lignes, je peux vous assurer que je suis toujours en assez bonne santé, maigre mes presque quatre-vingt-un ans. Mes blessures de guerre, endormies pendant des années, reviennent maintenant me tourmenter. Il m'est difficile de marcher, de me mettre au lit ou d'en sortir, de m'asseoir et de me lever, etc., mais une fois installé, je suis plutôt à mon aise. Ursula, ma femme, est morte l'an dernier, ce qui m'a obligé à quitter la maison dont vous parlez pour aller vivre avec la famille de ma nièce – non sans un certain standing. Je dispose de ma propre chambre, ma bibliothèque est intacte, j'ai un accès Internet, mon cerveau fonctionne toujours à peu près, et ma vie est dans l'ensemble plutôt agréable. J'espère avoir encore quelques années devant moi !

Revenons-en à votre lettre.

J'étais déjà tombé sur la remarque de Churchill au sujet de Sawyer. À vrai dire, elle fait partie du dossier que je réunissais au moment où vous m'avez écrit. (Je l'y ai incluse en respectant approximativement l'ordre chronologique.) Nous sommes donc bien sur la même longueur d'onde. Oui, le Sawyer dont il est question est presque certainement celui avec qui j'ai volé un moment, mais il faudra nous contenter du « presque certainement », car vous avez raison : un mystère entoure Sawyer.

C'est à cause de son comportement bizarre pendant la guerre que mon intérêt s'est focalisé sur lui. De vaguement agaçant, il est devenu potentiellement dangereux pour l'équipage tout entier puis, après l'armistice, mystérieux – ce qu'il est resté. Je n'ai pas la prétention d'avoir résolu l'énigme, mais ma découverte vous aidera sans doute à le faire. Toutefois, les choses ne sont pas forcément aussi claires que cette trouvaille même paraît l'indiquer. Churchill a à la fois tort et raison – comme d'habitude.

Le compte rendu ci-joint, rédigé à la première personne, relate rapidement comment j'ai fait la connaissance de JL (le capitaine Sawyer), ce qui s'est passé pendant que nous servions ensemble à la RAF et la fin tragique de cette période. Le reste des documents compose le dossier rassemblé par mes soins : photocopies, informations chargées sur Internet, feuillets détachables, articles de journaux et autres, que je réunis depuis pas mal de temps. Certains ont été difficiles à trouver, mais avec Internet et tout le temps libre dont je dispose, c'est fou ce qu'on peut dénicher. Il suffit d'un minimum de persévérance. Sans doute êtes-vous habitué à ce genre de choses. En ce qui me concerne, pourtant, ce voyage dans le passé s'est révélé passionnant. Peut-être devrais-je vous avertir que mon dossier soulève plus de questions qu'il ne donne de réponses.

Peut-être devrais-je aussi vous prévenir que certains documents vous déplairont, mais je ne doute pas qu'en tant qu'historien, vous

soyez capable de supporter ces désagréments.

Vous parlez dans votre lettre du « plus vif intérêt ». Je le comprends très bien. Je serais moi-même vivement intéressé par tout renseignement concernant le reste de cette histoire en suspens.

Enfin, je peux vous assurer qu'il n'est pas nécessaire d'enregistrer mes souvenirs : vous serez toujours le bienvenu dans mon paradis tropical. Ne vous laissez pas impressionner par les rumeurs de combats et de terrorisme qui courent sur notre « Grande île ». Nous savons très bien comment on voit notre pays depuis l'étranger, mais le gouvernement connaît la force des insurgés ; il a la situation bien en main. Les indigènes malgaches restent pour l'essentiel cantonnés à leur région. L'an prochain, les autorités leur donneront une autonomie limitée, ce qui mettra presque certainement fin à leurs revendications. En attendant, les grandes villes sont modernes, pratiques, très agréables. Je serais ravi que vous reveniez le constater par vous-même. Pour nous, « Masada » a cessé d'être un état d'esprit.

SAM LEVY

QUATRIÈME PARTIE

1940-1941

TÉMOIGNAGE DE SAMUEL D. LEVY À STUART GRATTON, JUILLET 1999.

SUJET : CAPITAINE DE LA RAF J.L. SAWYER, ESCADRILLE 148.

1

Au premier abord, Jack (« JL ») Sawyer m'a fait très bonne impression. J'avais été affecté à l'escadrille 148, où tout le monde a suivi le processus assez excentrique mis au point par la RAF pour constituer les équipages : on est allés au hangar d'exercice, où on s'est répartis nous-mêmes par petits groupes. J'ai vite remarqué JL, d'abord parce que c'était un officier – à ce stade précoce de la guerre, la plupart des hommes retenus pour les opérations dans l'aviation étaient de simples « troufions », comme moi, ce qui le rendait déjà surprenant –, et un officier de carrière, pas un réserviste. J'ai aussitôt pensé que j'étais du bien trop menu fretin pour faire partie de son équipage. Il discutait avec un jeune adjudant de haute taille qui portait l'insigne des mécaniciens navigants, mais ensuite, il s'est approché de moi, l'air amical :

« Vous êtes navigateur, c'est ça ? » m'a-t-il demandé.

Il s'exprimait bien, avec ce qu'on appelait à l'époque l'accent BBC, mais en y imprimant un rythme amusé, comme s'il se moquait un peu de lui-même. C'était un type imposant : de larges épaules, un grand dos, des bras puissants, une démarche athlétique. Plus tard, j'ai découvert qu'il avait participé aux jeux Olympiques, ce que j'ignorais alors. Tout ce que je savais, ce jour-là, c'était qu'il dégageait une impression d'assurance qui semblait indiquer une grande force intérieure. D'instinct, je l'ai pris en amitié, j'ai eu l'impression que je serais en sécurité dans son avion.

« Oui, ai-je répondu. Sergent Sam Levy, capitaine.

— On ne se sert pas des grades quand on vole ensemble. Comment ça s'est passé, à l'entraînement ?

— Bien, je pense. Je ne me suis perdu qu'une fois.

— Et qu'est-ce que vous avez fait ?

— On a cherché un aérodrome où se poser, puis on a téléphoné à la base. Les gars nous ont expliqué comment rentrer. C'était la première fois que je servais seul de navigateur. Ça ne s'est pas reproduit.

— Au moins, vous en parlez franchement ! D'où venez-vous ?

— Je suis londonien. Tottenham.

— Moi, je suis originaire du Gloucestershire. JL Sawyer. Ça vous dirait d'essayer mon équipage ?

— Avec plaisir ! À l'école de navigation, on nous a dit que tout le monde se perdait au moins une fois. Je n'ai pas l'intention d'en faire une habitude. »

Il s'est mis à rire, m'a pris par les épaules et m'a emmené voir le mécanicien navigant, l'adjudant John Skinner ou « Lofty^[11] », comme on l'a vite surnommé. Avec la même insouciance, on a rassemblé le reste de l'équipage : un peu plus tôt, j'avais fait la connaissance d'un bombardier australien, un certain Ted Burrage, qui s'est joint à nous. Lui connaissait déjà un canonnière polonais, Kris Galasckja, et un radio canadien, Colin Anderson. Une fois au complet, on est partis au réfectoire boire un thé en prenant la mesure les uns des autres.

JL était l'archétype du membre de la RAF : beau, le calot sur l'oreille, obsédé par l'envie de voler, possédant parfaitement l'argot des aviateurs, il simulait les mouvements des avions avec les mains, avait l'expérience de la bataille, connaissait les cibles et les méthodes de bombardement. Bref, c'était une mine de bons conseils pour des bleus tels que nous. Il nous a même raconté qu'il était allé en Allemagne avant la guerre et qu'il avait vu Hitler de ses yeux. Cette nuit-là, je me suis couché en me félicitant de m'être déniché un capitaine de première qualité.

Quatre semaines plus tard, après des essais intensifs de navigation, de canons et de bombardement, il nous semblait bien être devenus un véritable équipage. L'expérience de JL était sans prix. D'abord, il avait participé à des opérations de jour, ce qui forçait notre respect : ces vols étaient incroyablement dangereux, tout le monde le savait. Ensuite, il avait attaqué des bateaux, c'est-à-dire qu'il avait volé en mer, chose également fort utile. D'après les standards de la RAF en temps de guerre, c'était un vétéran, déjà bien avancé dans son premier tour de service, avec onze raids à son actif. Il avait aussi une autorité naturelle qui lui a gagné notre respect dès le départ.

Après les essais, on a été affectés à notre propre Wellington, le Able. On a participé à notre première véritable mission la dernière semaine d'août 1940, une attaque quelque part dans la Ruhr. Je reconnais sans peine que j'étais terrifié. Même à l'époque, j'ignorais si on avait touché la cible. Le lendemain, on nous a envoyés bombardier

un aérodrome aux Pays-Bas. Les raids se sont succédé, et voilà ce qu'est devenue notre vie au cours des semaines puis des mois suivants : une ronde sans fin d'entraînement, de préparatifs, d'attentes, de missions. C'était une époque froide, effrayante, épuisante, mais je crois parler au nom de tout l'équipage en disant qu'aucun de nous n'aurait voulu y changer quoi que ce soit.

2

Jusqu'à l'hiver puis au printemps 1941. Là, j'ai pensé que JL craquait. Notre boulot rendait forcément bizarre. Tout le monde disait qu'il fallait être fou pour se porter volontaire comme nous, mais c'était une plaisanterie plus qu'autre chose – une sorte d'excuse embarrassée. La plupart d'entre nous étaient des recrues, des appelés pleins d'ardeur, conscients de devoir apporter leur contribution à l'effort de guerre, poussés par l'envie de défier Hitler, si répandue en ce temps-là. Quant aux navigants : franchement, on était persuadés d'avoir le meilleur de cette histoire. Pas un de nous n'aurait changé de place avec le personnel au sol. Il était rarement en danger, d'accord, mais il travaillait dur, de longues heures durant, il peinait dehors par tous les temps, il enchaînait chaque jour des corvées pas franchement exaltantes. Nous, on voulait de l'action, de la gloire, et si en réalité, notre vie n'avait rien de glorieux, on était seuls à le savoir. D'ailleurs, il suffisait d'appartenir à un équipage pour impressionner les filles, ça ne ratait jamais.

Le vrai problème, c'était le contraste saisissant entre l'inaction quotidienne et le danger de certaines nuits. Beaucoup d'hommes avaient la réputation d'être décalés, voire excentriques ou bizarres. Au bout d'un moment, personne ne faisait plus attention au canonnier qui portait son passe-montagne en permanence, au type qui sifflait tout bas durant les réunions, au mécanicien navigant qui refusait obstinément d'ôter sa veste de vol, même au lit. On avait tous nos porte-bonheur personnels – on pouvait passer des heures à chercher avec frénésie une mascotte égarée. Certains d'entre nous devenaient renfermés ou agressifs entre les opérations, puis ils se transformaient en extravertis exubérants juste avant le décollage. Lorsqu'on ne volait pas, la nuit, on allait se saouler au réfectoire : non seulement nos

officiers toléraient nos bacchanales, mais on avait même l'impression que c'était ce qu'ils attendaient de nous.

Bref, les comportements curieux étaient la norme. Personne ne trouvait rien à y redire. À moins, bien sûr, qu'ils n'apparaissent dans son propre équipage. Là, on commençait à se demander si on ne prenait pas des risques.

Voilà ce que j'ai commencé à me demander, à cause de JL. Il quittait souvent l'aérodrome sans nous le dire, sans même avoir obtenu une permission officielle, pour ce que j'en savais. Il se montrait très discret, à ce sujet et à d'autres. Les choses se sont envenimées quand Kris Galasckja, le canonnier arrière, nous a dit qu'il l'avait par hasard entendu discuter au téléphone un matin, en allemand, semblait-il.

Comme Lofty Skinner était le deuxième membre d'équipage le plus expérimenté, je lui en ai d'abord touché un mot en particulier. Il s'est avéré que lui aussi s'inquiétait du comportement de JL. Donc, un soir, on l'a coincé au bar et on lui a carrément demandé ce qui se passait. Ça l'a surpris, puis soulagé. Il a admis être content qu'on lui pose la question. D'après lui, il avait de bonnes raisons de garder le secret. D'ailleurs, il comptait sur nous pour en faire autant.

En fait, il s'était marié avant guerre. Ça n'avait rien de particulier, évidemment, mais sa femme et lui espéraient depuis un moment fonder une famille, elle était enfin enceinte, et le bébé devait naître fin mai.

« Les deux-trois premiers mois, tout s'est plutôt bien passé, seulement depuis quelque temps, elle a des problèmes. Sa tension a augmenté, ce genre de choses. Avec la guerre, avec les problèmes que lui pose mon absence, je suis fou d'inquiétude.

— Elle ne devrait pas aller à l'hôpital ? ai-je demandé.

— Si, bien sûr, mais on habite près de Manchester. Les hôpitaux sont bondés, à cause des bombardements. Les médecins préfèrent que les femmes enceintes restent chez elles. »

Il nous a expliqué qu'il s'était installé dans un village des Pennines, côté Cheshire, que sa maison était très isolée, sans téléphone et presque sans confort moderne, qu'il avait emprunté une moto à un autre pilote. Dès que possible, il bondissait en selle pour filer là-bas, mais il revenait toujours à temps, et il s'attachait en priorité à la sécurité de l'équipage, comme nous.

« Ça ne suffit pas, chef, lui a dit Lofty. Tu n'es pas le seul officier à être marié. Les autres ont fait déménager leur femme près de l'aérodrome. Pourquoi pas toi ? L'hôpital de Barnham a tout ce qu'il faut, question maternité. Et pourquoi ne pas nous en avoir parlé avant ?

— Je ne voulais pas vous inquiéter.

— On est inquiets, JL. Si tu es distrait pendant les raids, si tu es fatigué parce que tu as traversé la moitié de l'Angleterre à moto pour revenir à temps, tu ne seras pas au niveau.

— Vous avez déjà eu l'impression que je vous avais fait courir des risques inutiles ?

— Non, a reconnu Lofty – et je ne pouvais qu'être d'accord.

— Alors pourquoi ne pas en rester là ?

— Ça ne me plaît toujours pas. Pourquoi tant de discrétion ? Le lieutenant-colonel est au courant ?

— Non, il n'en sait rien, a répondu JL.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'aborder le sujet avec lui.

— Tu parles allemand, JL ? a continué Lofty.

— Oui. Et alors, où est le problème ?

— Dis-lui, Sam.

— L'autre jour, Kris t'a entendu téléphoner. En allemand, d'après lui.

— Sans doute un de mes coups de fil habituels pour informer Hitler de nos activités. » JL nous a souri, avant d'avaler une bonne lampée de bière. « Bon, d'accord, je vais tout vous dire. Ma femme est d'origine allemande. Il m'arrive de lui parler dans sa langue.

— Ta femme est allemande ? ai-je répété, surpris par la révélation.

— Non, elle est anglaise, mais elle est née en Allemagne. Elle s'est installée en Grande-Bretagne en 1936, et elle a été naturalisée dès notre mariage. Je pourrais broder sur elle pendant des heures, mais depuis le début de la guerre, j'ai l'impression que moins j'en dis sur ses origines, mieux ça vaut. Elles nous ont déjà mis dans le pétrin. Vous avez sans doute entendu parler de la cinquième colonne. Comme les rumeurs vont bon train, le gouvernement interne les ressortissants allemands ou quiconque a le moindre lien avec l'Allemagne. Bon, ma femme figure sur la liste, je regrette de devoir le dire. L'internement ne lui est épargné que parce qu'elle est enceinte et mariée à un officier d'active de la RAF. Du moins, c'est ce que j'en pense. »

On est restés un moment muets. Je regrettais un peu de ne pas avoir gardé mes inquiétudes pour moi, mais enfin, maintenant, tout était clair. Lorsque je portais mon verre à ma bouche, je profitais du mouvement pour regarder JL. D'une certaine manière, il avait changé : il me semblait plus petit, plus humain, plus vulnérable. En nous livrant une partie de son être, à Lofty et à moi, il avait perdu quelque chose de l'éclat qui m'avait tellement impressionné. Je ne voulais plus rien entendre sur sa vie privée : à un moment quelconque, les autres et moi aurions encore besoin d'avoir foi en son jugement et en ses talents de pilote, d'accepter ses ordres sans hésitation ni

discussion. Pousser trop loin cet interrogatoire maladroit serait dangereux, si cela minait l'autorité dont il jouissait ou l'obéissance enthousiaste qu'il nous inspirait.

3

On s'est sortis indemnes de cette passe difficile, malgré quelques mauvaises surprises : une nuit, au-dessus de Gelsenkirchen, un obus antiaérien a emporté un morceau de la queue du Wellington. Kris a passé une demi-heure à jurer dans la tourelle arrière – après tout, la partie touchée ne se trouvait qu'à un ou deux mètres de sa tête –, mais ça ne nous a pas fait grand mal ; simplement, à chaque virage, l'avion plongeait à nous décrocher l'estomac. Une autre nuit, on revenait d'un voyage sans histoire à Kiel, quand un chasseur allemand nous a attaqués au moment où on allait se poser sur notre aérodrome. JL a réussi à garder le contrôle de l'appareil, il a renoncé à atterrir, et quand on a terminé notre boucle, avant notre deuxième tentative, les tirs venus du sol avaient chassé l'intrus.

Lentement, le temps se réchauffait, au moins à terre, et les nuits raccourcissaient. Ça, c'était une bonne chose pour nous : on n'avait plus à voler des heures au-dessus de l'Allemagne proprement dite pour trouver les cibles désignées, puisqu'on allait plutôt bombarder des ports de la mer du Nord, des bases militaires en pays occupé ou des villes industrielles du Nord-Est allemand.

JL restait un peu bizarre, quoique de manière subtilement différente.

Un jour, par exemple, dans l'après-midi, j'ai trouvé quelqu'un pour m'emmener à Barnham, la ville la plus proche de la base. J'avais fini par en avoir assez de me geler les pieds à chaque vol. Les chaussettes standard étaient trop fines : j'avais beau en superposer plusieurs paires dans mes bottes, elles ne tenaient pas assez chaud. Je faisais donc du lèche-vitrines, à la recherche des chaussettes en laine dont on avait manqué pendant l'hiver – il fallait s'habituer à manquer d'à peu près n'importe quoi –, quand j'ai vu JL sur le trottoir d'en face. On était trop loin pour se parler, mais c'était bien lui. Comme il parcourait la rue du regard, nos yeux se sont croisés. Je l'ai salué de la main. Sans réagir, il a continué sa route.

Cette rencontre m'a paru bizarre pour deux raisons. On était censés opérer la nuit même, ce qui soit dit en passant justifiait l'achat des chaussettes ce jour-là. L'équipage au grand complet, y compris JL, se trouvait en principe à la base : on avait déjeuné tous ensemble au réfectoire, et je discutais même avec le chef près de la barrière principale avant de bondir dans le camion qui m'avait emmené en ville. Comme il n'avait pas fait le trajet avec moi, j'étais surpris de le retrouver là aussi vite. Mais ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'il ne portait pas l'uniforme : il était en civil.

J'ai continué mon chemin, trouvé un magasin, dépensé mes coupons de vêtements en m'offrant deux paires de chaussettes, puis je suis rentré à la base à temps pour boire une tasse de thé avec les autres. JL est passé peu après, mais l'incident ne semblait même pas mériter une remarque et a vite sombré dans l'oubli. Cette nuit-là, on est allés sur le port de Brest essayer de couler le *Gneisenau*, un croiseur de combat allemand.

Le lendemain après-midi, je suis tombé sur Lofty Skinner, qui m'a demandé si j'avais vu JL dans le coin. Je lui ai répondu que non, Lofty m'a dit que le grand chef avait un message pour lui mais qu'il ne se trouvait ni au mess des officiers ni dans sa chambre, que le personnel au sol ignorait où il était et que d'après le poste de garde, il n'avait pas quitté la base. Le lendemain, il a réapparu, en grande discussion avec un autre pilote devant le club NAAFI^[12].

Un soir, vers la mi-avril, la liste de roulement nous a désignés, Lofty et moi, pour une des patrouilles régulières du périmètre. Ces vérifications biquotidiennes faisaient partie des corvées les plus impopulaires, surtout en hiver. Tous les équipages s'y collaient à tour de rôle. Elles représentaient une longue marche autour de l'aérodrome – presque deux heures –, pour s'assurer que le grillage était intact et que personne n'essayait de s'introduire dans la base, mais aussi pour tester les balises de navigation et d'atterrissage. On ne les utilisait que rarement, de manière très sélective, à cause des éventuels avions ennemis, mais il fallait les allumer lors des atterrissages nocturnes et en cas d'urgence, où bien sûr elles étaient sans prix.

Lofty et moi étions arrivés à l'extrémité ouest de l'aérodrome, à l'opposé de l'entrée, le plus loin possible ou presque des bâtiments administratifs et autres. La piste se perdait dans la campagne, bordée d'un côté par une route assez éloignée, dont nous séparaient un champ et des haies, de l'autre par d'épais bosquets. Soudain, Lofty m'a touché le bras.

« Regarde, Sam. » Il me montrait quelque chose, droit devant. « Ce ne serait pas le chef, là ? »

Une silhouette masculine se dessinait vaguement devant nous,

parmi les arbres denses tout proches de la clôture. La distance nous empêchait d'en distinguer les traits, mais sa taille et sa posture familières nous ont permis de reconnaître JL au premier coup d'œil, malgré le grand pardessus brun foncé qui remplaçait son uniforme. À ce moment-là, il ne semblait pas nous avoir vus, mais dès qu'on s'est approchés, il a jeté un coup d'œil dans notre direction puis s'est enfoncé entre les arbres. Quand on a atteint la partie du périmètre la plus proche, il n'y avait plus signe de lui.

Bon, ce qui peut paraître bizarre, c'est que ni Lofty ni moi n'avons fait le moindre commentaire. À l'époque, j'ai eu du mal, surtout avec l'absence de réaction de Lofty : savait-il quelque chose de plus que moi ? M'étais-je trompé en identifiant JL ? Lofty attendait-il que j'en parle le premier ? Etc. Trois quarts d'heure plus tard, on était de retour au QG de l'escadrille.

Peu après avoir rendu nos fusils de patrouille, on a regagné le mess, où la première personne ou presque à nous apparaître a été JL, en uniforme. Il n'a pas soufflé mot de l'incident.

« C'était JL, là-bas, dans le petit bois, hein ? » ai-je demandé plus tard à Lofty.

De toute évidence, il a immédiatement compris à quoi je faisais allusion. « Oui. À ton avis, qu'est-ce qu'il trafiquait ? »

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ce matin, j'ai discuté avec Ted. Il m'a dit qu'il l'avait vu traîner autour du poste de garde de rentrée principale.

— Pourquoi pas, ai-je lâché.

— D'accord, mais pourquoi, aussi.

— Nom de Dieu. Enfin, c'est toujours un bon pilote.

— Ouais. »

4

La dernière semaine d'avril, on m'a accordé un week-end de permission que je suis allé passer chez mes parents, à Londres. Une de mes sœurs, Sara, engagée comme infirmière, avait été affectée à un hôpital de Liverpool, mais elle passait aussi par la capitale à ce moment-là, avant de partir dans le Nord. Toute la famille s'inquiétait pour elle, parce que, à l'époque, le Blitz atteignait son apogée. Les

ports maritimes étaient attaqués régulièrement. Churchill n'en maîtrisait pas moins la situation à la perfection ; partout, on voyait et on entendait quel effet il faisait. Jamais l'Allemagne ne vaincrait l'Angleterre, tant que subsisterait cette atmosphère extraordinaire de bravoure et de ténacité. Sara et moi la trouvions à la fois exaltante et génératrice d'humilité : chacun ne pouvait faire que sa petite part. Notre père nous a emmenés voir un endroit de Green Lanes rasé par un bombardement récent. On s'est promenés un moment en contemplant, horrifiés, les dommages infligés au quartier où on avait grandi. Le samedi soir, on est allés au pub en famille, puis à un bal.

Mon père adorait le sport. Pendant le déjeuner du dimanche, peu avant mon départ pour le lent voyage qui me ramènerait à l'aérodrome, il m'a dit que les journaux avaient parlé de notre escadrille : un ancien héros sportif, devenu pilote de la RAF, était cantonné à Tealby Moor. Est-ce que je voyais de qui les reporters voulaient parler ? Sans plus de précision, évidemment, ç'aurait pu être n'importe qui. Persuadé d'avoir gardé les journaux en question, mon père s'est lancé à leur recherche pour me les montrer et retrouver le nom du type. Quand je suis parti, il fouinait toujours.

Le lendemain soir, alors que j'étais rentré à la base, il m'a appelé d'une cabine téléphonique. Je l'entendais mal, nous ne disposions que de trois minutes, mais son excitation était quasi palpable.

« Le gars dont je t'ai parlé, c'est un certain Sawyer, a-t-il crié. J.L. Sawyer. Tu le connais ?

— C'est mon pilote, papa. Je te l'ai dit il y a je ne sais combien de temps, quand je suis arrivé ici. Il figure sur la photo de l'équipage que je t'ai envoyée.

— Son nom ne devait rien me dire à ce moment-là. Mais écoute, je me suis renseigné sur lui dans un livre de la bibliothèque. Il a remporté une médaille de bronze pour la Grande-Bretagne.

— Une médaille de bronze ? ai-je répété bêtement. Comme aux jeux Olympiques ?

— Exactement. Il était à Berlin en 1936. Les fridolins ont gagné, mais la course a été serrée, et on est arrivés bons troisièmes. Il en parle de temps en temps ?

— Non, jamais. Pas à moi, en tout cas.

— Pourquoi tu ne lui poserais pas la question ? C'était quelque chose, aller en Allemagne comme ça et remporter quelques médailles.

— Dans quelle discipline concourait-il, papa ? La course ?

— L'aviron. Le deux de couple. Ça me revient, maintenant. Je l'ai entendu à la radio, à l'époque. C'étaient son frère et lui, des vrais jumeaux, des Sawyer. Ils ont fait honneur à l'Angleterre, ça, c'est sûr.

— Et son frère ? Tu sais comment il s'appelle ?

— Il n'y a pas les prénoms, dans le livre. Juste les initiales. C'est

ce qui est curieux, avec ces deux-là. Ils ont les mêmes : J.L. Ils s'appellent tous les deux J.L. Sawyer.

— Est-ce que tu sais si l'un d'eux est un Jack ?

— Non... Il y a juste *J.L.* pour les deux. »

La conversation a été interrompue, lorsque mon père s'est trouvé à court d'argent.

5

Puis est arrivé le 10 mai 1941, où notre avion a été abattu.

Tout a commencé par une de ces longues soirées de l'été naissant où la lumière semble s'attarder éternellement, même lorsque le soleil s'est couché. Pendant l'hiver, on s'était habitués à l'idée de décoller dans le noir et de ne plus voir le jour avant le réveil du lendemain, une fois le raid terminé. Mais c'était le mois de mai : l'horaire d'été avait été adopté le week-end précédent. Quand on est partis, le soleil restait suspendu juste au-dessus de l'horizon. On a tourné autour de l'aérodrome pour prendre de l'altitude puis viré à l'est au-dessus de la mer du Nord dans une clarté vespérale sereine. L'air était doux, sans turbulences. Chaque fois que je gagnais la coupole de navigation pour déterminer notre position, je constatais que le crépuscule s'éternisait.

On volait depuis à peu près une heure, en grimpant lentement vers notre altitude d'opération, quand Ted Burrage, installé dans la tourelle du canonier avant, a crié au téléphone de bord :

« Chasseurs ! Chasseurs allemands en dessous !

— Où ça, Ted ? » J.L. avait réagi instantanément. Sa voix paraissait calme. « Je ne les vois pas.

— À midi, chef. Droit devant, drôlement loin.

— Je ne les vois toujours pas.

— Désolé, il n'y en a qu'un. Un Me-110, je crois. Très bas, volant plein ouest, droit vers nous.

— Il nous a repérés ?

— Je n'ai pas l'impression ! »

À ce moment-là, posté près du hublot latéral de navigation, je voyais très bien autour et en dessous de nous, pas le moindre avion à l'horizon. Dès que Ted nous a prévenus, pourtant, je me suis glissé dans le cockpit, derrière le siège de J.L. pour regarder à travers la

verrière principale. Un instant plus tard, je distinguais moi aussi l'appareil : une petite silhouette noire, en contrebas, bien visible contre le plateau argenté des nuages.

Rencontrer des chasseurs allemands aussi loin en mer était surprenant, et plus encore à une altitude aussi basse. En principe, les pilotes de la Luftwaffe prenaient l'avantage de la hauteur avant de plonger pour attaquer.

« Permission d'ouvrir le feu, chef ? a demandé Ted. Il est presque à portée.

— Non, garde juste l'œil sur lui. Pas la peine de lui faire savoir qu'on est là s'il ne nous a pas repérés. »

Il y a eu un mouvement derrière le Me-110.

« Il n'est pas tout seul ! suis-je intervenu. Regardez ! Il en arrive d'autres ! »

Quatre petits chasseurs rattrapèrent rapidement le premier, plus gros, sur lequel ils fondaient depuis l'est. J'ai vu de mes yeux les monomoteurs opérer un plongeon abrupt en virant et en accélérant pour se rapprocher du bimoteur. Les mitrailleuses montées sur leurs ailes ont lâché des lucioles scintillantes, puis les traînées des balles traçantes se sont incurvées en direction du Me-110, dont le pilote a enfin réagi. Un virage ascendant a brièvement dessiné la silhouette sans épaisseur de son appareil contre les nuages gris, avant qu'il pivote pour plonger en s'écartant de ses agresseurs. Un de ses moteurs a vomi un jet de flammes.

Notre trajectoire allait nous éloigner du combat : on était juste au-dessus ou presque. Je me suis glissé vers un des hublots latéraux, mais je ne voyais plus rien.

« Boum, boum ! »

La voix bien reconnaissable de Kris, puissante dans mes écouteurs.

« Qu'est-ce qui se passe ? a demandé JL.

— Ils l'ont eu ! J'ai tout vu. Quatre Me-109 contre un 110. Ils l'ont eu ! Boum !

— Il est fichu ?

— Putain d'explosion ! Et des flammes, et de la fumée ! Perdu en mer, chef !

— Et les 109 ?

— Sais pas. Ils se sont dispersés.

— Tu es sûr d'avoir vu tomber le 110, Kris ?

— Le canonnier arrière est aux premières loges. Des Allemands qui s'en prennent à des Allemands. Bravo !

— OK, gardez tous les yeux ouverts, au cas où il en viendrait d'autres. »

J'ai maladroitement retraversé l'avion, dépassant la radio de Colin pour regagner le cockpit, où j'avais bien l'intention de raconter ce qui

s'était passé à JL. Aux aguets, il scrutait le ciel dans toutes les directions. À mon arrivée, il a détaché son micro. On a discuté directement.

« Tu as vu tomber le 110, Sam ? a-t-il crié par-dessus le rugissement des moteurs.

— Non. Il n'y a que Kris qui ait tout vu.

— Ça me suffit. »

J'ai hoché la tête avec véhémence, puis on a tous les deux rattaché nos micros.

« Encore du Messerschmitt ! » Ted, depuis la tourelle avant. « À trois heures. En dessous. »

Je me suis penché, m'efforçant de regarder en contrebas à tribord avant. JL ne déviait pas de sa course ascendante.

« Je le vois ! me suis-je exclamé. Comme tout à l'heure... Un 110, qui file plein nord, celui-là. Il ne va pas tarder à nous passer en dessous.

— Il nous a repérés ?

— On ne dirait pas. »

L'appareil ennemi filait loin à notre droite, très près des nuages, sur une trajectoire qui allait croiser la nôtre.

« Du calme, les canonniers ! a lancé JL d'un ton brusque. Ce n'est pas après nous qu'ils en ont.

— Qu'est-ce qui se passe, JL ?

— Aucune idée.

— Revoilà les 109 ! » Lofty, quelque part dans le fuselage. « Ils ont dû décrire un grand cercle.

— Non, ceux de tout à l'heure sont partis », ai-je riposté.

À présent, je distinguais moi aussi les petits chasseurs, qui arrivaient du sud sur une trajectoire basse rapide pour rattraper le 110. C'était presque la même scène que celle à laquelle on venait d'assister, mais les monomoteurs venaient d'une direction différente. Ils ont opéré un plongeon tournant vers leur grosse proie en accélérant, le feu des mitrailleuses a brillé sur leurs ailes, les balles traçantes ont décrit une courbe luisante dans le mince espace qui les séparait de la cible.

Mais, une fois encore, notre trajectoire nous éloignait du combat.

« On les perd, Kris ! Tu vois ce qui se passe, toi ?

— Le canonnier arrière est aux premières loges ! Ouahouh ! Ils vont se le faire ! »

J'ai de nouveau quitté le cockpit. Comme Lofty s'écrasait le nez contre le Perspex épais du hublot de navigation bâbord, je me suis tassé près de lui pour essayer d'en voir davantage.

« Ils l'ont manqué ! » Kris, de nouveau, depuis la tourelle arrière. « Il n'a rien eu !

— Ils vont y revenir, non ?

— Je les ai perdus. Non, attendez !

— N'oubliez pas : si un de ces coucou nous repère, ça va barder, est intervenu JL. Ne vous laissez pas aller !

— Bien, chef.

— Sam, tu peux déterminer notre position ? Il faut que je sache où on est, à quelle distance de la côte.

— OK, JL. J'en ai pour cinq minutes.

— Je ne les vois plus, nous a informés Kris, depuis l'arrière. Le 110 n'avait rien, je l'ai vu continuer sur sa lancée.

— Dans quelle direction allait-il ?

— Plein nord.

— Et les 109 ?

— Comme tu disais. Ils sont partis. »

On est restés vraiment sur nos gardes, parce qu'on savait de source sûre qu'il y avait des chasseurs allemands dans le coin, une certitude désagréable à n'importe quel équipage de bombardier. L'impression étrange que tout cela avait un sens s'est emparée de nous. Pendant que j'effectuais le relèvement, les canonnières ont fait leur rapport à intervalles réguliers avec une efficacité remarquable, nous informant de ce qu'ils voyaient aux alentours.

Une fois notre position déterminée, je l'ai transmise à JL par le téléphone de bord.

« Ça nous met à combien de la côte allemande ? a-t-il interrogé.

— Dans les trois cents kilomètres. Mais aussi dans les quatre cents de la côte danoise.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que les premiers 109 arrivaient de cette direction-là. Ce qui voudrait dire que leur aérodrome est en territoire danois.

— Ils venaient peut-être d'Allemagne.

— Je pense que oui pour le second groupe. De toute manière, les 109 devaient être à la limite de leur portée.

— C'est sans doute pour ça qu'ils se sont barrés dès que possible.

— Exact. Alors qu'est-ce qu'ils trafiquaient, à abattre un des leurs ?

— Je me le demande. »

Comme on approchait de la côte allemande, on n'en a pas dit davantage sur ce curieux incident, parce qu'on avait des problèmes plus urgents. À ce moment-là, il faisait nuit noire, mais je devais effectuer un autre relèvement pour déterminer précisément à quel endroit on allait survoler le littoral. Aussitôt notre position définie, j'ai fait mon rapport à JL : on allait atteindre le continent quelques kilomètres à l'ouest de Cuxhaven.

Peu de temps après, Ted Burrage nous a annoncé que des tirs

antiaériens s'élevaient en dessous de nous. La peur familière écœurante m'a envahi. Pendant que l'ennemi cherchait à nous abattre depuis le sol ou qu'on larguait nos bombes, je restais assis dans ma petite alcôve sans rien voir à l'extérieur. Seuls les mouvements de l'avion, les changements de ton des moteurs, les hurlements souvent incohérents échangés par le reste de l'équipage grâce au téléphone de bord et les explosions me renseignaient sur ce qui se passait. Lorsqu'un vol nous entraînait loin en Allemagne ou en pays occupé, le vacarme durait parfois des heures.

Mais enfin, cette nuit-là, on allait à Hambourg, un port situé à environ quatre-vingts kilomètres dans les terres, sur l'immense estuaire de l'Elbe. Ça nous éviterait de passer trop de temps à survoler le territoire ennemi. J'ai planifié notre route depuis la côte jusqu'au point où on ferait demi-tour, j'ai passé l'information à JL, puis j'ai établi l'itinéraire qui nous mènerait droit au-dessus des quais de Hambourg, la zone à bombarder. Après la manœuvre destinée à nous placer sur notre nouvelle trajectoire, la voix des autres a changé quand ils sont venus au rapport. À l'approche de la cible, ils s'exprimaient plus vite. Des souffles râpeux emplissaient mes écouteurs. Les phrases restaient en suspens. On aurait dit que les copains allaient tous se mettre à hurler.

La cible n'était pas encore en vue, ce qui ne m'a pas empêché de commencer à mettre au point le meilleur itinéraire de retour : le chemin le plus court jusqu'à la côte allemande, un coude pour contourner les positions connues des batteries antiaériennes ancrées au large puis, une fois en sécurité au-dessus de la mer, un virage qui placerait droit sur la route du Wellington le phare du Lincolnshire et, enfin, notre aérodrome. Pendant ce temps, l'avion changeait sans arrêt d'altitude et de position, se cabrant violemment chaque fois qu'un obus explosait à proximité, mais à en juger par la voix de Ted Burrage et les réponses de JL, tout allait aussi bien que possible. Les derniers moments avant le largage, les plus éprouvants pour la plupart des hommes, nécessitaient une concentration intense du pilote et du bombardier.

Je me contraignais au calme, les yeux fixés sur mes cartes et mes tables, cherchant à calculer angles et distances, alors qu'en réalité, j'attendais l'instant béni où je sentirais les bombes quitter leur soute.

« Allez, on rentre ! » criait l'un de nous dès que la trépidation de soulagement habituelle secouait l'avion qui, libéré du poids des projectiles, se mettait à grimper.

— On ne peut pas monter au-dessus de ce cirque ?

— Bombardier, dans votre tourelle !

— Bien, chef.

— Nom de Dieu ! En voilà un qui n'est pas passé loin !

— Tout le monde va bien ?
— Oui, chef.
— Les deux moteurs sont en bon état.
— Quelqu'un, derrière ?
— Deux autres Wellington.
— Bon, du calme. On ne peut pas encore virer. Projecteurs droit devant. Un pauvre diable s'est fait choper.
— On ne peut pas les contourner ?
— Il y en a partout. »

Voilà ce que ça faisait de larguer les bombes. Quelques minutes durant, tout le monde parlait en même temps, dans une explosion de peur et d'excitation enfin libérées. J'ai attendu que les autres se calment un peu pour lire les nouvelles directives à JL, qui me les a répétées.

« Demi-tour », a-t-il lancé.

L'appareil s'est incliné sur bâbord ; les moteurs ont changé de musique, soumis à la tension fugitive du virage. Tout allait bien, tout irait bien, tout semblait aller bien après le largage des bombes : illogiquement, parce que l'avion était plus léger, parce qu'on rentrait chez nous, on s'imaginait que canonnières et servants au sol ne nous voyaient plus. Que s'il y avait des chasseurs, là-haut, ils ne nous cherchaient plus. Le pire était passé.

6

Sauf que cette nuit-là, le pire restait à venir.

Quelque chose a frappé l'avant du Wellington. Il y a eu une explosion. L'impact m'a secoué. Le souffle m'a projeté contre la paroi de l'appareil, le jet de flammes blanches qui s'est brièvement engouffré dans le fuselage m'a grillé. Je suis tombé, pendant que l'avion plongeait.

« On est touchés ! Sautez tous ! »

Le cri désespéré de JL a été suivi dans mes écouteurs par un silence de mort : ma chute avait arraché de son logement le fil du téléphone de bord. Sans doute ai-je perdu conscience quelques secondes. Je l'ai retrouvée dans une souffrance atroce. Le sang m'aveuglait, me collait les paupières. Apparemment, j'avais été blessé

à la jambe, près de la hanche. Quand j'y ai porté la main pour savoir de quoi il retournait, j'ai senti qu'il y avait du sang, là aussi, sur mon pantalon et ma tunique. Un air glacé se ruait par un gros trou du plancher, presque en dessous de mon bureau. Toutes les lampes s'étaient éteintes. Les moteurs hurlaient. L'avion plongeait à un angle tel que j'ai roulé vers l'avant. Ma jambe abîmée a heurté quelque chose de déchiqueté qui dépassait du plancher, m'arrachant un cri de douleur.

Brusquement terrifié à l'idée d'être le seul survivant de l'explosion, piégé dans le Wellington qui allait s'écraser, je me suis extirpé de sous les restes de ma table de navigateur puis traîné vers le cockpit. L'inclinaison de l'avion me facilitait les choses, mais il fallait contourner le gros trou, autour duquel pointaient les poutrelles brisées, aiguisées de la coque géodésique.

J'avais réussi à le dépasser, quand le cri des moteurs a changé de tonalité. Repris en main, ils se sont apaisés. La gravité a exercé sa pression sur moi, pendant que le bombardier redressait. Comme j'avais roulé vers l'avant pour me coller contre le dossier du pilote, je me suis redressé de mon mieux. JL occupait son siège, dessiné par la faible clarté des instruments, installé à un angle bizarre. Il tenait le manche à balai des deux mains. Le nez du A-Able avait beaucoup souffert : il n'en restait presque rien devant le cockpit. Un air glacé nous fouettait.

Conscient des difficultés que rencontrait JL, j'ai voulu l'aider à maintenir le manche, mais il a repoussé ma main. Le fil du téléphone m'ayant suivi dans le fuselage, je l'ai branché au tableau de bord.

« Tu es blessé, JL ? ai-je crié.

— Non ! » Sa voix trahissait la tension. J'ai levé les yeux vers lui, mais son expression était indéchiffrable derrière le masque à oxygène et les lunettes. « Enfin, rien de grave. J'ai pris quelque chose dans le ventre, mais je pense que ça ira. Ça rappelle plus un grand coup de poing qu'une blessure. Et toi ? Tu es couvert de sang.

— Une plaie à la tête. Plus un problème à la jambe.

— Et les autres ?

— Je n'ai vu personne.

— J'ai dit à tout le monde de sauter.

— J'ai entendu. Qu'est devenu Ted Burrage ? Et Lofty ?

— Je ne sais pas. Rappelle-moi la route pour rentrer !

— Tu crois qu'on va y arriver ?

— En tout cas, je vais sacrément essayer ! »

L'avion semblait obéir aux commandes, malgré les dommages importants du fuselage. Les deux moteurs tournaient, mais d'après JL, celui de bâbord commençait à surchauffer.

L'explosion m'avait infligé un choc assez brutal pour me vider

l'esprit, au point que j'avais oublié la route définie un peu plus tôt. J'ai regagné en rampant les restes de mon alcôve, la torche d'urgence à la main. Par miracle, mon calepin se trouvait sur le plancher, près du trou, les pages violemment agitées par les bourrasques. Je l'ai attrapé, puis je me suis de nouveau traîné jusqu'au cockpit, où j'ai lu les deux séries d'indications à JL, qui les a confirmées. Un moment, on a eu l'impression de voler normalement.

Lorsque l'avion a retrouvé une certaine stabilité, on avait franchi depuis longtemps la côte allemande pour entamer la traversée de la mer du Nord. Il n'était plus nécessaire de suivre exactement la route prévue, parce que près de l'espace aérien britannique, se trouvaient des aides à l'orientation dont on pourrait se servir. Bref, on se fichait pas mal de se perdre. L'état du moteur bâbord, visiblement touché, nous inquiétait beaucoup plus. JL en a un peu baissé le régime pour le reposer puis, au bout de quelques minutes, l'a baissé encore plus.

« Combien de temps, avant qu'on perde trop d'altitude ? ai-je crié.

— Je dirais une heure.

— On va y arriver ?

— On est à quelle distance de la côte ?

— Plus de cent cinquante kilomètres. »

C'était une simple supposition : sans mes cartes et mes instruments, je n'étais sûr de rien.

« Je pense que l'un de nous au moins s'en tirera », m'a dit JL.

Mais il n'en savait pas plus que moi. Ce sont les derniers mots que je lui ai entendu prononcer clairement. Soudain, la mer obscure a rempli notre champ de vision, à l'avant, reflétant le clair de lune de toutes ses pâles ondulations. On était bien plus bas que je ne l'avais cru. Notre plongeon nous avait emmenés à environ deux cents pieds. JL a basculé tout son poids sur le côté pour tirer le manche à balai à gauche – on s'est brièvement stabilisés, mais l'eau était si proche qu'on distinguait la forme fugace des vagues.

Il a crié quelque chose que je n'ai pas compris.

Les moteurs ont ralenti, le nez s'est abaissé. Par les trous du fuselage, aux endroits où l'explosion avait soufflé le nez de l'appareil, les flots mouvants m'apparaissaient. Je les ai fixés, rempli d'un désespoir terrible. Leur odeur saline me parvenait, portée par l'air glacé qui se ruait autour de nous. Elle me rappelait avec une netteté saisissante les vacances de mon enfance en bord de mer, les jours venteux où ma famille fuyait la pluie, frileusement réfugiée dans une cahute de la plage de Southend, l'immensité plate du sable mouillé par la marée. Le vent froid salin. J'allais mourir, j'en étais persuadé. C'était donc ça : en s'éteignant, on revoyait son enfance. Paralysé par la peur, par le spectacle de la mer, par l'énorme surface noire qui montait vers moi à un angle et à une vitesse démentiels, convaincu

que c'était la fin, je m'imaginai qu'elle avait été irrévocablement déterminée par cet instant précis de ma jeunesse.

Le vol s'est achevé à ce moment-là. Je ne me rappelle ni l'amerrissage brutal ni mon éjection. Mon souvenir suivant, j'étais dans l'eau, allongé sur le ventre, entouré par la terrifiante, l'infinie froideur de la mer. Je montais et descendais, écoeuré, de l'eau dans la figure, les oreilles, le nez, la bouche, les yeux. Quand j'ai voulu inspirer, j'ai pris conscience de l'affreuse sensation localisée dans mes poumons : l'impression qu'ils étaient pleins, que je ne parviendrais pas à les dilater pour y attirer de l'oxygène. Des tréfonds de mon être, une dernière bulle d'air est remontée se coincer dans ma gorge, avant d'exploser devant mes yeux. Je suis brusquement revenu à moi, persuadé d'avoir perdu jusqu'à ce dernier souffle. J'ai levé la tête, je l'ai sortie de l'eau pour tomber dans un cauchemar noir de grosses vagues enflées. Elles m'ont englouti, mais mon bref passage à l'air libre m'a poussé à lutter, à me battre contre l'obscurité. J'ai relevé la tête, sorti la bouche des flots, cherché à aspirer de l'air, à expulser la mer de mes poumons.

Chaque tentative était une lutte contre la mort. Je toussais, je crachais, je cherchais à respirer ; trop tard ! La houle me recouvrait, se ruait dans ma bouche. Je réussissais à l'expulser, j'étouffais, j'inspirais, je coulais de nouveau, j'agitais les bras, dans l'espoir de me maintenir hors de l'eau assez longtemps pour vivre.

Autour de moi, flottaient les débris de l'avion, contre lesquels je me cognais parfois en me débattant dans ma lutte pour la vie. Je les attrapais sans savoir de quoi il s'agissait, juste pour interrompre l'enchaînement meurtrier interminable des immersions et émergences, mais la plupart des épaves, trop petites pour supporter mon poids, échappaient de toute manière aussitôt à mon étreinte.

L'épuisement me gagnait : j'étais fatigué de lutter, tenté de renoncer, de laisser la mort me prendre. Une fois de plus, je me suis étouffé, une eau salée au goût de vomi m'est remontée dans le nez et la bouche. Ça y était, je n'aspirais plus que de l'eau. Je me suis abandonné, j'ai glissé en arrière, m'autorisant enfin à me détendre, pendant que mes vêtements de vol alourdis me tiraient vers le fond. Quel soulagement que de céder à la mort, d'entrevoir l'obscurité qui m'attendait. La fureur de vivre avait disparu.

Pourtant, lorsqu'une vague m'est passée sur le visage, des bulles ont jailli de ma bouche. J'avais aspiré de l'air, j'ignorais comment.

Une fois de plus, je me suis débattu pour remonter à la surface, haletant.

Près de moi, obscure et silencieuse, se dessinait la forme ronde du canot de sauvetage qui s'était gonflé automatiquement lors de l'impact. Lançant un bras en l'air, j'ai attrapé une enfléchure dans

laquelle j'ai réussi à glisser le coude. Un deuxième effort interminable, avec la douleur qui jaillissait de ma jambe, m'a permis de passer l'autre bras dans le cordage.

Je suis resté accroché là, enfin à l'abri, au-dessus de la surface, à respirer avec un affreux désespoir hoquetant, mais à respirer. Peu à peu, mes halètements se sont calmés. Respirer est redevenu presque normal. À présent, lorsque la mer agitée se soulevait assez pour me gifler d'une vague, j'arrivais à retenir mon souffle une seconde ou deux, à m'ébrouer puis à inspirer, une nouvelle fois. Je n'allais pas me noyer, finalement.

D'autres ennemis hurlaient à mes oreilles : le froid et la douleur.

Il fallait que je me soulève hors de l'eau, que je passe par-dessus la paroi gonflée du canot puis que je me laisse tomber dans ses profondeurs caoutchoutées, où j'attendrais les secours relativement au sec.

D'une manière ou d'une autre, par cette nuit de mai glaciale, malgré la forte houle, malgré la souffrance et la faiblesse, j'ai dû y arriver, parce que dans mon souvenir suivant, l'aube s'annonce, une odeur de caoutchouc flotte autour de moi, je repose sur un sol doux et mouvant, une courbe d'un jaune éclatant se découpe contre un ciel bleu foncé, et la mer me semble très loin, comme si je flottais seul je ne sais où, peut-être dans les limbes de l'après-vie.

Je me suis traîné jusqu'au tube jaune gonflé constituant la paroi du canot puis soulevé sur les coudes pour regarder par-dessus. Autour de moi s'étendait l'immensité marine infinie, grise et houleuse. Le soleil luisait à l'horizon, bas et terne, entre des nuages sombres.

Le vent me caressait.

Je gisais là, sans doute proche de la mort, quoique incapable désormais de le savoir ou de m'en inquiéter, lorsque enfin, un avion m'a repéré. J'ai entendu son moteur, mais j'étais trop faible pour faire signe ou lancer les fusées. Le pilote a plongé vers moi, fait demi-tour un peu plus loin, puis il est revenu me survoler de près. Enfin, l'appareil est reparti. À ce moment-là, je me fichais bien qu'il soit britannique, allemand ou n'importe quoi d'autre, mais il était britannique. Deux heures après son passage, une vedette de sauvetage en mer de la RAF m'a recueilli.

J'étais seul sur l'immensité des flots, unique survivant de notre équipage. S'il y a eu un miracle cette nuit-là, c'est celui qui m'a épargné. Les autres, Ted, Colin, Lofty, Kris, JL, ont été tués quand l'appareil a été touché ou, s'ils ont survécu à l'explosion, se sont noyés après le naufrage.

Telle a été la fin de JL ; telle a été la dernière fois où je l'ai vu.

« Je pense que l'un de nous au moins s'en tirera » m'avait-il dit juste avant de mourir.

CINQUIÈME PARTIE

1940-1941

EXTRAIT DU CHAPITRE III DE *LA CONSCIENCE PRATIQUE – LA CROIX-ROUGE DANS LA GUERRE D’ALLEMAGNE*, D’ALAN J. WETHERALL, PUBLIÉ PAR GEORGE ALLEN & UNWIN, LONDRES, EN 1958.

... Voilà donc comment je fis la connaissance de J.L. Sawyer, personnalité marquante des années de guerre. À l’époque, je travaillais toujours pour la Croix-Rouge – plus précisément pour diverses antennes du nord-ouest de l’Angleterre. Je ne fus pas personnellement impliqué dans les exploits de M. Sawyer, mais notre première rencontre, mémorable, mérite d’être rapportée en détail au vu de ce qui suivit. Quoique anecdotique, peut-être donnera-t-elle quelque indication sur ce que le jeune homme allait accomplir plus tard.

J.L. Sawyer était à l’époque un illustre inconnu non seulement de la population en général, mais aussi des autorités. Marié, sans enfant, il vivait à Rainow, un petit village de l’est des Pennines, non loin de Macclesfield. Sa femme avait été naturalisée britannique, après avoir émigré d’Allemagne dans les années 30.

Il comparut devant le tribunal local de Macclesfield le 28 mars 1940, un jeudi, en matinée. Ce fut là que je le vis pour la première fois. Mon rôle consistait à assister aux débats pour le compte de la Croix-Rouge. Quoique le pacifisme pur et simple soit souvent associé en temps de guerre à la fédération, il ne fait pas partie de sa politique.

En 1939, le gouvernement britannique avait réinstitué la conscription, adressant le premier appel aux jeunes gens d’une vingtaine d’années, dans le but de porter à trois cent mille hommes l’effectif des forces armées.

Ce qui s’était passé en 14-18 avec les objecteurs de conscience obligeait les autorités à soigneusement préparer le terrain. Étant donné les circonstances, elles mirent au point une approche du problème éclairée et réellement tolérante. Il ne faut pas oublier que des mois avant le conflit, qui débuta en septembre 1939, on

considérait déjà l'Allemagne nazie comme une réelle menace pour la paix et la stabilité européennes. Si jamais la guerre éclatait, des attaques aériennes dévastatrices risquaient de s'abattre sur les villes britanniques. En 1940, il paraissait même fort possible qu'une invasion fût lancée depuis l'autre côté de la Manche. En mai de cette année-là, rien de tout cela ne s'était produit, mais la plupart des gens estimaient (à raison, les événements devaient le prouver plus tard) qu'il s'agissait simplement du calme précédant la tempête. Dans pareille atmosphère, il fallait une sophistication politique combinée aux instincts libéraux les mieux ancrés pour accepter officiellement d'entendre en audience, avec humanité, les candidats à l'objection de conscience.

Il va sans dire que dans cette même atmosphère de préparatifs au conflit, il fallait un courage exceptionnel aux jeunes gens opposés à la guerre pour se rendre à ces audiences.

En 1940, les autorités créèrent un registre officiel des objecteurs de conscience (OC) qu'elles tinrent ensuite à jour. On pouvait se faire enregistrer comme OC pour une ou plusieurs des raisons suivantes : si on avait une objection à effectuer un service militaire ; si on avait une objection à suivre un entraînement militaire ; si on avait une objection à remplir des devoirs de combattant. Nul besoin de prouver son pacifisme. Inutile, par exemple, d'appartenir à une religion ou une Église reconnues, d'avoir milité pour la paix ou de justifier d'une affiliation politique particulière. Les règles étaient floues par principe, pour permettre aux candidats de présenter leur cas comme ils le jugeaient bon. Pour encourager aussi les tribunaux à juger les hommes selon leur mérite.

J.L. Sawyer comparut à la première audience de Macclesfield à laquelle j'assistai au nom de la Croix-Rouge, mais ce n'était pas le premier tribunal où je jouais le rôle d'observateur.

Sawyer présentait un aspect frappant : grand, musclé, impressionnant, il semblait à son aise, calme et sûr de lui. Lorsqu'on me remit la liste des postulants, son nom ne me rappela rien, mais je ne fus pas surpris d'apprendre plus tard qu'il avait été médaillé aux jeux Olympiques.

La salle d'audience me parut imposante, malgré sa petite taille : lambrissée de chêne, divisée entre une haute estrade et une fosse profonde, séparées par le bureau du greffier ; pas de fenêtre, juste des lucarnes ; peu de lumière, comme partout en temps de guerre. Même un observateur se sentait intimidé en y pénétrant pour la première fois.

Sawyer comparut à la moitié de la session matinale. Le tribunal avait déjà refusé une demi-douzaine de demandes et accordé deux enregistrements – conditionnels. Ses membres, un homme d'affaires,

une conseillère municipale et un pasteur, me paraissaient fondamentalement intolérants envers les pacifistes, dont les motifs leur inspiraient une vive méfiance, et bien décidés à leur faire passer le pire moment possible. Je prenais des notes extensives, car il me semblait que la Croix-Rouge s'intéresserait aux éventuels appels.

Avant de convoquer Sawyer à la barre, le greffier tendit aux trois jurés une copie dactylographiée de sa déclaration, qu'ils parcoururent rapidement des yeux. Ils étaient prêts.

Le jeune homme entra, promena autour de lui un regard nerveux puis alla se poster, comme on le lui disait, dans l'espace exigu délimité par la dernière rangée de sièges de la fosse.

On lui demanda de décliner son identité.

« Joseph Léonard Sawyer, répondit-il. Vingt-trois ans. Habitant Cliffe End, Rainow, dans le Cheshire.

— Le tribunal a lu votre déclaration, monsieur Sawyer, lui dit le greffier. Vous n'êtes pas obligé de prêter serment, sauf si vous le désirez. Est-ce le cas ?

— Non, merci.

— Désirez-vous ajouter quelque chose à votre déclaration ?

— Oui, monsieur.

— Cela concerne-t-il votre cas, monsieur Sawyer ? intervint le président du tribunal, un certain Patrick Matheson, propriétaire d'une grande compagnie d'assurances de Manchester.

— Il me semble que oui », répondit le postulant, fermement planté face aux jurés.

« Très bien, mais soyez bref. Nous avons beaucoup de travail, ce matin. »

Le jeune homme jeta un coup d'œil à la tribune réservée au public, où je m'étais installé en compagnie de trois spectateurs pour prendre mes notes, puis à l'estrade des journalistes, occupée par un reporter du journal local attentif au déroulement de la séance.

« Il s'agit d'une déclaration publique, alors je vais être *obligé* de répéter une partie de ce que vous venez de lire pour me faire bien comprendre.

— Soit, mais dépêchez-vous.

— Merci, monsieur. » L'aspirant objecteur changea de position, s'efforçant de détendre ses jambes musclées malgré l'exiguïté des lieux. « Je suis pacifiste depuis 1936, l'année où je suis allé en Allemagne représenter mon pays aux jeux Olympiques. Avant, j'étais trop jeune pour vraiment remarquer ce qui se passait de par le monde. À l'école, puis à l'université...

— Quelle université, monsieur Sawyer ? s'enquit Mme Agnès Kilcannon.

— Le collège Brasenose d'Oxford, madame.

— Merci. Poursuivez.

— Pendant mon séjour à Berlin, j'ai vu le chancelier Hitler et d'autres dirigeants nazis. J'ai aussi été aux premières loges pour observer à quoi aboutissait leur contrôle brutal du pays. Mon père a été objecteur de conscience durant la dernière guerre, et le spectacle de Berlin me rappelait ce qu'il disait et répétait : le traité de Versailles n'avait fait qu'attiser les flammes des problèmes à venir. Les sujets d'inquiétude ne manquaient pas. La police et l'armée régnaient sur l'Allemagne, mais on voyait aussi des milices qui ne semblaient rendre de comptes à personne. Beaucoup de journaux avaient été interdits. Certaines minorités, dont les Juifs, se trouvaient dans l'impossibilité d'exercer leur métier et étaient harcelées par les autorités. La plupart des magasins tenus par des Juifs avaient été incendiés. Les amis berlinois qui m'hébergeaient, une famille autrefois prospère, un médecin marié à une traductrice, étaient pratiquement sans travail à cause des nazis. Toutes sortes de lois affectaient leurs droits et libertés les plus basiques. On m'a aussi montré des preuves convaincantes que l'Allemagne renforçait son armée et s'était dotée d'une aviation moderne, en violation du traité.

— Si je puis me permettre d'intervenir, monsieur Sawyer, c'est pour ce genre de raisons que la plupart des jeunes gens ont pris les armes contre Hitler.

— Je sais, monsieur. Je veux juste vous montrer que je suis conscient de la menace allemande. » Le candidat s'interrompt pour baisser les yeux vers la copie de sa propre déclaration qu'il tenait à la main. La feuille tremblait, je le voyais. Il s'éclaircit la gorge avant de poursuivre, se référant à son texte mais s'exprimant du fond du cœur : « Je suis intimement persuadé que la guerre est un mal, si bonne qu'en soit la cause. Je suis également persuadé que si on mène une guerre dans un but honorable, par exemple avec l'intention de forger une société de paix, la guerre provoque par nature tant de morts et de destructions qu'elle rend son propre but inaccessible. Elle est toujours synonyme de souffrance, de douleur, de chagrin, de deuil et de séparation. En répondant à la violence par la violence, on crée une situation qui rend d'autres violences inévitables. Les gens ne pensent plus que vengeance, revanche, représailles. Ils veulent faire subir à d'autres ce qu'on leur a fait subir, à eux. Je sais que ma vision des choses est impopulaire en temps de guerre, mais j'y crois sincèrement, et je l'exprime ouvertement. Je demande l'exemption totale aux termes de la loi et vous prie de m'enregistrer sans condition comme objecteur de conscience. »

Il y eut un court silence.

« Merci, monsieur Sawyer », dit enfin le président. Les trois jurés échangèrent quelques murmures. La seule femme, Mme Kilcannon –

qui deviendrait plus tard lady Kilcannon, bien qu'elle servît juste à l'époque de suppléante au directeur du conseil municipal de Macclesfield –, prit la parole :

« Pouvez-vous nous prouver que vous n'avez pas forgé vos convictions au cours des dernières semaines, dans le seul but d'éviter le service militaire ? »

À strictement parler, le jeune homme n'était pas obligé de répondre à ce genre de question, mais il ne se laissa pas intimider.

« Je veux en effet éviter le service militaire, mais je travaille activement à préserver la paix depuis 1936. Dès mon retour d'Allemagne, je me suis marié, j'ai déménagé avec ma femme, puis je suis devenu conseiller pour les familles de réfugiés sans abri de Manchester. Une fois inscrit à la Peace Pledge Union^[13], je me suis aussi consacré à la réforme des prisons et des logements. Je suis devenu un proche collaborateur de Dick Sheppard, j'ai été nommé organisateur national, et j'ai fait partie du personnel rémunéré jusqu'à la déclaration de guerre. D'ailleurs, j'appartiens toujours au conseil national de la PPU, quoique comme bénévole.

— Vous avez un autre emploi ?

— J'ai été stagiaire chez un imprimeur, mais je cherche une occupation plus utile et plus en phase avec mes convictions.

— Vous souscrivez à une religion quelconque ?

— Non, monsieur. » Sawyer regardait droit dans les yeux le révérend Michael Hutchinson, le troisième juré, qui venait de l'interroger à brûle-pourpoint. Là encore, ce genre de question était inadmissible. Le greffier se retourna pour jeter un coup d'œil d'avertissement sur l'estrade, mais le postulant, lui, ne broncha pas. « Je suis un pacifiste agnostique. Mon objection à la guerre est fondée sur l'éthique et la morale, pas sur la religion.

— Je vois. Mais comment distinguez-vous la morale de la religion ?

— Je ne crois pas en Dieu.

— Vous êtes athée ?

— Non, je suis agnostique. Je doute.

— Pourtant, dans l'introduction de votre déclaration, vous affirmez être quaker.

— Non, monsieur. Avec tout le respect que je vous dois, je dis juste que les bases morales du quakerisme et la plupart de ses idéaux m'ont séduit. J'ai travaillé sur divers projets avec la Société des Amis. Toutefois, elle se fonde sur un système de croyances, tandis que je me fonde sur un système de doute. En vos termes à vous, je n'ai pas de dieu. »

Le révérend Hutchinson nota quelque chose sur son calepin puis fit comprendre au président en inclinant son stylo qu'il en resterait là.

« Très bien, monsieur Sawyer, lança Patrick Matheson. J'aimerais vous poser quelques questions pratiques pour voir jusqu'où s'étendent vos objections. Après tout, nous sommes chargés de déterminer à quel niveau d'enregistrement vous correspondez, car votre statut peut être ou non soumis à condition. Cela dit, nous pouvons aussi décider de ne pas vous enregistrer du tout, vous en êtes bien conscient ?

— Oui, monsieur.

— Je vais d'abord vous demander si vous objectez à toutes les guerres, quelles qu'elles soient ?

— Oui, toutes.

— Pouvez-vous nous dire pourquoi ?

— Parce qu'un pays en guerre cherche à atteindre ses buts par la violence. Ce qui est forcément mal, quoi qu'il arrive.

— Même si son but est de résister à l'agression violente d'un dictateur tel que Hitler ?

— Oui, monsieur.

— Alors pensez-vous que notre pays devrait laisser sans réagir Hitler faire tout ce qu'il veut ?

— Je ne connais pas la réponse à cette question. Je ne peux parler qu'en mon propre nom.

— Très bien. Dans ce cas, voilà ce que je vous demande : accepteriez-vous de participer à l'effort de guerre actuel, dans certains domaines ? Serviriez-vous dans le RAMC, par exemple ?

— Non, monsieur.

— Vous n'apporteriez pas votre aide à un blessé ?

— Pas dans le cadre du Royal Army Médical Corps.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il fait partie de l'armée. Ses membres sont soumis à la discipline militaire et tenus d'obéir aux ordres. La principale fonction de l'armée est de faire la guerre, ce qui est pour moi inacceptable.

— Mais quelle serait votre réaction si vous tombiez sur un blessé, dans la vie de tous les jours ?

— Je ferais mon possible pour l'aider, évidemment.

— Êtes-vous opposé aux activités des nazis ?

— Oui. Totalelement.

— Alors pourquoi refuser de vous battre pour les vaincre ?

— Parce que, à mon avis, le nazisme ne peut être démantelé que par les Allemands eux-mêmes.

— Mais si les nazis envahissaient la Grande-Bretagne, amenant leurs activités dans leurs bagages, penseriez-vous toujours que seuls les Allemands sont concernés ? »

Pour la première fois depuis le début de l'interrogatoire, Sawyer ne trouva pas ses mots. Il déglutit avec effort ; ses mains s'acharnèrent sur la feuille qu'il tenait toujours.

« Je ne sais pas, monsieur, dit-il enfin.

— Vous avez pourtant bien dû envisager cette possibilité ?

— Souvent, oui. L'angoisse qu'elle m'inspire ne me laisse aucun répit. Mais sincèrement, j'ignore quelle est la réponse à votre question. Je suis bourrelé de doutes, je vous l'ai dit.

— Au cours d'une attaque aérienne, envisageriez-vous de vous réfugier dans un abri antiaérien ? demanda brusquement Mme Kilcannon.

— Oui, madame.

— Alors accepteriez-vous de vous enrôler dans la PAA ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Si nous vous enregistrons comme objecteur de conscience à condition que vous travailliez pour la Protection antiaérienne, en aidant autrui à se mettre à l'abri pendant les attaques aériennes, accepteriez-vous ? »

Là encore, Sawyer parut incapable de répondre. Il contemplait toujours les trois jurés d'un regard fixe, mais son expression ne trahissait en rien les pensées qui l'occupaient.

« Je ne suis pas un lâche, madame, dit-il enfin. Je n'hésiterais pas à prendre des risques. En cas d'attaques aériennes, je sais que les membres de la PAA seraient très exposés, mais ce n'est pas ça qui me gêne. En revanche, s'il me semblait que le travail de la PAA participait de l'effort de guerre, je ne l'entreprendrais pas.

— Votre réponse est donc négative.

— Ma réponse est que je ne sais pas.

— Il y a bien des choses que vous ne savez pas. Serait-ce parce que vous avez tort de vous opposer à l'effort de guerre ?

— Je suis ici parce que j'ai une conscience, pas parce que j'ai tout prévu. »

La riposte parut plaire à Mme Kilcannon, car elle fit ce qui ressemblait à une petite marque sur le papier posé devant elle.

Patrick Matheson reprit l'interrogatoire.

« Supposons que nous vous accordions ce que vous demandez, monsieur Sawyer, un enregistrement sans condition. Qu'en feriez-vous ?

— Faut-il que je prenne des engagements ? Je suis à la recherche d'un emploi...

— Je vous demande juste une réponse d'ordre général.

— J'aimerais travailler dans l'humanitaire.

— Vous avez déjà de l'expérience en la matière ?

— Non, aucune.

— D'autres qualifications ?

— Non plus. J'ai quitté Oxford avant d'obtenir mes diplômes. » Comme M. Matheson le fixait toujours d'un regard morne, le candidat

poursuivit : « J'envisage de chercher quelque chose dans un hôpital ou une école, voire une ferme. Je n'avais encore jamais été sans emploi, mais il se trouve que l'imprimerie où j'étais stagiaire a accepté du travail de guerre. Je me suis senti obligé de partir. »

Le regard de M. Matheson se posa sur moi, par-delà la fosse.

« Vous avez déjà pensé à travailler pour la Croix-Rouge, monsieur Sawyer ?

— Eh bien, pas jusqu'à maintenant...»

Évidemment, peu après, J.L. Sawyer entra dans l'administration de la Croix-Rouge, non sans avoir auparavant couru de grands dangers à son service. Le jour dont je viens de parler, j'étais un simple observateur qui ne pouvait absolument rien pour lui, mais je m'empressai ensuite de parler de ce jeune homme remarquable dans nos bureaux de Manchester, qui lui soumirent notre première offre.

En ce qui le concernait, l'audience de Macclesfield se termina bien. Contrairement à ce que j'avais craint, les jurés lui accordèrent le statut d'objecteur sans condition, nouvelle qu'il accueillit d'un hochement de tête inexpressif.

Je passai tout 1940 à jouer les observateurs auprès des tribunaux locaux, mais pour la Croix-Rouge, ce fut une année très éprouvante...

2

EXTRAIT DU JOURNAL OLOGRAPHE DE J.L. SAWYER
(COLLECTION BRITANNIQUE, MUSÉE DE LA PAIX, GENÈVE ;
www.museepaix.ch/croix-rouge/sawyer).

10 avril 1940

Hier, Hitler a envoyé ses armées au Danemark et en Norvège. Je suis persuadé qu'en fin de compte, c'est ce belliciste de Churchill le responsable. Il n'y a pas une semaine que le Premier ministre lui a confié la responsabilité de l'effort de guerre, comme Churchill lui-même n'a pas manqué de le clamer haut et fort, mais il n'a pas fait mystère de son intention de miner les fjords norvégiens. D'après lui, les navires neutres les utilisent pour livrer du minerai de fer aux Allemands. Le simple bon sens me permet aussi de dire que les navires neutres les utilisent pour livrer aux Allemands des fournitures

médicales, de la nourriture, des vêtements, le pétrole de première nécessité. Le Reich a autant besoin de ce genre de choses que n'importe quelle autre nation. Pas étonnant que les Allemands aient entrepris de prendre le contrôle des routes de navigation. Churchill ferait la même chose à leur place.

Je me donne un mal inouï pour que le potager ressemble à quelque chose. On peut être sûr d'une chose : la Grande-Bretagne se retrouvera à court de nourriture dès que la guerre se durcira et que le blocus des sous-marins commencera. B et moi avons travaillé dehors cet après-midi jusqu'à ce qu'il se mette à pleuvoir, mais là-haut, à flanc de colline, il y a peu de terre et beaucoup de cailloux. Je ne vois pas ce qui pourrait y pousser, à part de l'herbe ou de la mousse. Mme Gratton, qui vit dans notre rue avec son drôle de fils, Harry (pourtant d'âge mûr), semble néanmoins avoir un potager correct. Si jamais je croise Harry, je lui demanderai quoi faire.

La nuit dernière, j'ai encore rêvé de Jack, mon frère. Il venait nous rendre visite, à B et moi, je m'en allais tout seul à pied, et quand je rentrais, il était reparti. Je regrette que nous ne puissions régler nos différends, car il me manque, mais si nous nous revoyons, nous recommencerons juste à nous disputer. Je ne porte aucun jugement sur lui – pourquoi en porte-t-il un sur moi ?

Demain : encore des entretiens d'embauche. Dont un à l'hôpital de Buxton, pour un emploi de brancardier que je pense pouvoir obtenir. Trouver du travail n'est pas facile. La Grande-Bretagne est totalement soumise à une économie de guerre. Toutes les entreprises, petites ou grandes, fabriquent des fusils, des obus, des avions, des moteurs, des uniformes, des bottes ou l'une ou l'autre de leurs millions de petites composantes. Apparemment, aucune niche de la vie britannique n'est épargnée par le conflit.

13 avril 1940

J'ai découvert à retardement que l'hôpital de Buxton réservait deux salles aux soldats blessés, ce qui m'a obligé à refuser l'emploi de brancardier. B était furieuse. C'est tellement difficile à expliquer, y compris pour moi-même. Il m'arrive de la plaindre.

19 avril 1940

Aujourd'hui, j'ai eu la bêtise d'écrire au ministère des Affaires étrangères pour demander si ses services pouvaient nous aider à retrouver les parents de B. Elle pense qu'ils sont arrivés en Suisse sains et saufs, comme prévu, mais que la guerre les a empêchés de l'en informer. À mon avis, la réalité est bien plus sombre, et j'ai peur que B ne réagisse mal en cas de mauvaises nouvelles. D'après les journaux, des réfugiés juifs en route pour la Suisse ont déjà été interceptés par

les SS ou refoulés à la frontière par l'armée suisse. Évidemment, j'ai veillé à ce que ces articles ne tombent pas sous les yeux de B.

Ses parents ont fait leur première tentative début 1937, mais un problème quelconque les a obligés à regagner Berlin. Ils ont des amis fidèles, qui leur ont permis de tirer leur épingle du jeu jusqu'à ce que les choses tournent vraiment mal, l'an dernier, moment auquel ils ont fait une deuxième tentative. Depuis, nous n'avons reçu aucunes nouvelles.

J'ai peur qu'écrire au gouvernement britannique n'attire l'attention sur les origines de B. En ce moment, l'antigermanisme frôle l'hystérie. Certains jeunes gens de naissance allemande installés en Grande-Bretagne – souvent pour fuir les nazis – ont déjà été arrêtés et internés : voilà qui leur évite la tentation, a méchamment dit je ne sais qui. À présent, les politiques et plusieurs journalistes disent qu'il faut s'occuper des autres « Allemands », c'est-à-dire des hommes plus âgés, mais aussi des femmes et des enfants.

29 avril 1940

À mon retour ce soir, trempé par la bruine après l'ascension de la colline à bicyclette, B m'a montré ce qu'elle avait trouvé dans la boîte aux lettres en revenant du village avec ses commissions. Une grande enveloppe brune, sur laquelle mon nom figurait en capitales enfantines. Elle contenait une plume blanche.

B, qui l'avait ouverte, m'a avoué avoir fondu en larmes à cette vue.

Mon père m'avait prévenu que ce genre de choses risquait d'arriver, mais ce qui me dérange vraiment, c'est l'idée que quelqu'un du village nous a fait ça, une connaissance, peut-être même un voisin. À part aux alentours immédiats, la plupart des gens ne savent rien de moi. J'essaie de ne pas trop m'interroger sur l'identité de l'expéditeur, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est le premier événement de la guerre à m'avoir mis en colère, à m'avoir donné envie d'y faire quelque chose.

Je suis allé dans notre futur potager (je l'espère) donner des coups de pied dans les cailloux. La violence montait en moi comme une drogue affreuse. Je me suis fait honte.

La nuit tombée, j'ai descendu la rue jusqu'à la cabine téléphonique, devant le magasin, où j'ai essayé d'obtenir Jack au numéro que m'avait donné mon père – celui d'une base de la RAF. Le type qui a répondu n'a pas voulu me dire où se trouvait mon frère. J'imaginai très bien ce que ça signifiait.

Ensuite, en remontant la côte obscure, sous la bruine qui me mouillait la tête et les épaules, je me suis demandé si ce n'était pas Jack qui m'avait envoyé la plume.

Maintenant, occupé à rédiger mon journal, je sens ma haine de la guerre se réveiller. Une colère dirigée cette fois contre l'effet du conflit sur l'esprit humain. Sur mon esprit à moi.

3 mai 1940

J'ai un nouvel emploi, qui a pris le pas sur toutes mes autres préoccupations. En ce moment, les nouvelles de la guerre sont quasi insupportables dans leur horreur. Chaque soir, la radio nous apprend d'autres drames. Les deux camps ont subi des pertes énormes : bateaux coulés, avions abattus, morts et blessés, civils chassés de leur foyer. Les troupes britanniques renoncent enfin à la Norvège. Elles n'y sont pour rien. Le coupable n'est autre que le redoutable Churchill, également responsable du désastre des Dardanelles durant la dernière guerre. L'histoire se répétera encore et toujours tant que nous aurons pour dirigeants des bellicistes.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'on ne nous dit pas tout.

Mon employeur est tout simplement la Croix-Rouge, et plus précisément son antenne de Manchester. Pour l'instant, je suis chargé de dresser l'inventaire du matériel chirurgical, des pansements et des médicaments en stock. Ceci pour participer à l'effort national de la société : en cas d'invasion ou de bombardement des villes, elle saura au moins de quoi elle dispose.

B m'a dit que la pancarte apposée par ses soins dans la vitrine de la Poste de Macclesfield lui a valu une réponse : un enfant de huit ans a besoin d'une leçon de violon par semaine. Je suis soulagé qu'elle ait enfin trouvé une occupation qui lui plaise, où elle excelle et qui la pousse à sortir un peu.

Jusqu'à maintenant, heureusement, les bombardements n'ont guère affecté les civils. Il paraît que les Orcades ont été attaquées, mais personne ne sait ce qu'il en a résulté. Il y a une base de la Royal Navy là-bas, alors tout est secret Défense.

Une autre enveloppe contenant une plume a été glissée sous notre porte, de nuit cette fois, pendant que nous dormions. J'ai réussi à la dissimuler à B puis à emporter la plume dans la basse-cour, où elle passera sans doute inaperçue.

4 mai 1940

Samedi. J'ai travaillé ce matin, mais je suis rentré à la maison après déjeuner. B et moi nous sommes de nouveau consacrés au potager, cette fois avec des progrès notables : dans la semaine, elle s'était arrangée pour qu'un paysan nous livre du fumier. Nous l'avons réparti et enterré.

En fin d'après-midi, plusieurs bimoteurs sont passés très bas au-dessus des collines, dans la pulsation puissante de leurs moteurs. La

lenteur de leur vol et leur manque d'agressivité prouvaient qu'ils étaient britanniques, mais impossible de les identifier avec certitude. B est terrifiée à la pensée que des appareils allemands puissent arriver aux alentours. Je suis toujours incapable de seulement imaginer ce qu'elle a subi à Berlin, mais elle vit dans la peur de découvrir ce qui est arrivé à ses parents. Il m'est impossible de lui redonner espoir, sinon en la rassurant tendrement.

La certitude qu'il faut mettre fin aux hostilités le plus vite possible devient pour moi une obsession. Les ambitions de Hitler ont fait sombrer l'Europe dans la folie, mais elle doit impérativement recouvrer la raison. Quant à moi, malgré la rage permanente que m'inspire mon inutilité, je continue à compter les bandages et les pansements ouatinés. Mon esprit me souffle que l'Europe a besoin de pommades calmantes pour panser ses plaies, mais mon cœur est de plus en plus avide d'une terrible vengeance contre les va-t-en-guerre.

Le chanoine Sheppard m'a dit un jour que les pacifistes s'intéressent davantage à la guerre et se tiennent mieux informés que les soldats les plus sanguinaires. C'est que nous, nous y pensons sans arrêt ; les bellicistes, eux, n'y pensent pas du tout.

La Croix-Rouge dispose d'assez de plâtres et de bandages pour emmailloter tout Manchester. Je le sais, parce qu'il me semble vraiment les avoir tous comptés moi-même.

6 mai 1940

Aujourd'hui, au travail, le moindre employé était sur les nerfs. L'impression que les choses vont de mal en pis, je suppose. Il paraît qu'un détachement de volontaires de la Croix-Rouge va partir pour la France. Je n'arrive pas à déterminer si j'aimerais en faire partie. D'un côté, je ne veux pas laisser B seule ici, mais d'un autre, les préparatifs bureaucratiques ne m'aident pas à calmer mon agitation rageuse. Ma supérieure directe, Mme Alicia Woodhurst, semble contente de moi : elle m'a dit aujourd'hui qu'elle me trouverait à l'avenir des occupations plus intéressantes. J'ai haussé les épaules, comme si ça n'avait pas d'importance.

Je me dis sévèrement que m'occuper de plâtre et d'antiseptique est en effet pacifiste. Si je m'ennuie, eh bien, c'est le prix à payer pour mes convictions.

Mais en réalité, j'ai désespérément envie d'être plus actif. J'ai même brièvement envié Jack. Au moins, il joue dans la guerre un rôle bien défini, alors que moi, je m'en tiens à l'écart.

7 mai 1940

L'inventaire terminé, on m'a installé dans le bureau de Mme Woodhurst, qui m'a chargé de ranger ses dossiers. Le classement

progresses lentement, car je lis tout ce que j'ose lire, dans l'espoir de trouver ma place au sein de ce qui est, je m'en rends enfin compte, une vaste organisation.

Plus tard, Mme Woodhurst m'a demandé de rester travailler ce soir. Elle devait sortir, mais il fallait que quelqu'un puisse répondre au téléphone, le cas échéant. Au fil de la soirée, ma faim n'a fait que croître, ma fatigue et mon envie de rentrer chez moi aussi. Le téléphone n'a pas sonné une seule fois. Lorsque Mme Woodhurst est enfin revenue, passé vingt heures, je suis parti pour la gare de London Road. En chemin, j'ai acheté du poisson et des frites, que j'ai mangés à même le journal, sans m'arrêter. À mon arrivée à Macclesfield, il faisait presque nuit, les rues étaient plongées dans une obscurité totale à cause du black-out, il ne subsistait qu'une vague clarté à l'horizon occidental. Quand j'ai quitté la gare, des hommes d'un certain âge attendaient près du pub, à l'entrée du tunnel piétonnier qui passe sous les rails – je l'emprunte en poussant ma bicyclette pour rejoindre la route. La manière dont ils ont remué la tête et les épaules pour me tourner le dos m'a fait penser qu'ils savaient qui j'étais. J'ai dû zigzaguer entre eux avec mon vélo.

8 mai 1940

Arrivée de tentes très attendu. La cargaison, partie de Suisse il y a des mois pour aboutir aux quais de Manchester, a voyagé par la route, le rail, le bateau. J'ai passé presque toute la journée à arranger son passage à la douane et sa récupération postérieure par des camions de la Croix-Rouge. Sa seule importance m'a donné une petite idée de l'échelle des dégâts auxquels on s'attend à la fédération.

9 mai 1940

Deux employés de notre antenne de la Croix-Rouge sont partis, en France, semble-t-il. Nous voilà en sous-effectifs. Mme Woodhurst m'a demandé cet après-midi si je m'estimais capable de conduire une ambulance, à quoi je me suis empressé de répondre oui. Ce genre de travail ne s'opposerait pas à mes convictions et me donnerait peut-être l'impression d'agir qui me manque de plus en plus.

J'ai quitté les bureaux à l'heure. Il faisait encore jour, quand je suis sorti de la gare en poussant mon vélo puis me suis dirigé vers le tunnel obscur qui mène à la route. À ce moment-là, deux hommes en bleu de travail sont venus droit vers moi, la tête rentrée dans les épaules. Ils m'ont heurté des deux côtés et renversé. Ma bicyclette est tombée, bruyamment, et je me suis fait mal à l'épaule. Dès que j'ai repris mon souffle, je leur ai demandé pourquoi ils avaient fait une chose pareille. Ils étaient déjà arrivés à l'autre extrémité du tunnel, mais ils se sont retournés. J'ai bien cru qu'ils allaient revenir

m'attaquer.

« Espèce de foie jaune ! a lancé l'un.

— Sale lâche ! » a crié l'autre.

Leur voix résonnait contre le toit de brique incurvé du passage.

Enfin, ce n'est pas grave. Mon vélo n'a rien eu. Une fois sûr que ces types ne m'attendaient pas en embuscade un peu plus loin, je suis rentré à la maison. Je n'ai pas parlé de ça à B.

3

TÉLÉCHARGEMENTS EFFECTUÉS SUR LE SITE DE LA NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE EUROPÉENNE (www.new-libeuro.com/uk).

Extrait du *Times* de Londres du 14 mai 1940 :

Hier, le Premier ministre, M. Winston Churchill, a prononcé à la Chambre des communes une allocution relative à la crise grave dans laquelle l'invasion allemande des Pays-Bas (qui a eu lieu en fin de semaine) plonge notre pays.

Voilà ce qu'il a déclaré, à une Chambre au grand complet :

« Vendredi soir, Sa Majesté m'a commissionné pour former un nouveau gouvernement. En cette situation de crise, j'espère qu'on me pardonnera de ne pas faire un long discours, car je voudrais juste dire aux députés ce que j'ai dit aux ministres nouvellement nommés : “Je n'ai à vous offrir que du sang, de la sueur et des larmes.” »

C'était la première visite de M. Churchill à la Chambre des communes depuis son entrée en fonction, vendredi. Il a déjà formé son cabinet et distribuera dans les jours qui viennent les postes restants. M. Churchill a déclaré que ses ministres représenteraient tous les partis pour former un gouvernement d'union nationale.

Les succès renversants des forces allemandes lui ont inspiré un avertissement :

« Une épreuve terrible nous attend. Vous vous demandez quelle est notre politique. Je vous réponds : faire la guerre sur mer, sur terre et dans les airs, de tout notre cœur, de toute la force que Dieu nous a donnée ; faire la guerre à une tyrannie monstrueuse que rien n'a

jamais surpassée dans le lamentable catalogue des crimes humains. Telle est notre politique. Vous vous demandez quel est notre but. La réponse tient en ce seul mot : vaincre. Vaincre à n'importe quel prix, malgré la terreur, si longue et difficile que soit la route ; car sans victoire, survivre sera impossible. »

D'après les informations divulguées un peu plus tôt par le ministère de la Guerre, l'armée allemande progresse sur presque tous les fronts. Les Belges et les Hollandais battent en retraite, pendant que l'envahisseur contourne la ligne Maginot. Malgré l'âpre résistance des troupes britanniques et françaises, les événements se succèdent avec une telle rapidité qu'il est à l'heure actuelle difficile de dire où elles se maintiendront.

M. Churchill a terminé sa brève allocution sur une note de défi unificatrice :

« Je m'attelle à la tâche, empli d'espoir et d'optimisme, avec la certitude que notre cause finira par triompher. Aujourd'hui, il me semble avoir le droit de demander toute l'aide possible, aussi vous dis-je : "Venez, unissons nos forces pour aller de l'avant." »

Extrait du *Stockport & Macclesfield Advertiser* de Stockport du 17 mai 1940 :

Vendredi dernier, un habitant de Rainow a été attaqué par des inconnus sur la route de Moor, à Macclesfield.

Les médecins de l'hôpital de Stockport estiment son état « sans gravité » depuis qu'il a repris conscience.

La victime, M. J.L. Sawyer, de Cliffe End, à Rainow, revenait de son travail dans le centre de Manchester, quand elle a été agressée par un groupe d'au moins quatre hommes.

D'après le porte-parole de la police, l'incident s'est déroulé après la tombée de la nuit. À cause du black-out, il n'est pas facile de trouver des témoins.

Le brigadier Stephenson demande à quiconque se trouvait sur la route de Moor entre vingt et une et vingt-deux heures, dans la nuit de vendredi dernier, de se présenter au commissariat de Macclesfield.

M. Sawyer souffre de multiples coupures et contusions, y compris un coup à la tête. D'après les médecins, il devrait se rétablir complètement.

Une porte-parole de la Croix-Rouge britannique de Manchester, où M. Sawyer occupe un emploi de bureau, nous a confié ce week-end :

« Nous n'avons pas la moindre idée de l'identité des assaillants. M. Sawyer est très apprécié parmi nous. Sans doute s'agit-il d'une

agression de hasard, perpétrée contre un innocent. »

Depuis l'adoption du black-out, l'an dernier, les attaques contre les piétons se sont multipliées un peu partout en Grande-Bretagne, mais c'est la première fois qu'une chose pareille se produit dans notre région du Cheshire.

M. Sawyer est marié. Sa femme, Birgit, veille à son chevet depuis son agression.

4

LETTRES OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER ET DE SA FAMILLE
(COLLECTION BRITANNIQUE, MUSÉE DE LA PAIX, GENÈVE ;
www.museepaix.ch/croix-rouge/sawyer/bhs).

Lettres de Birgit Heidi Sawyer (née Sattmann).

I

*Datée du 12 mai 1940, adressée au capitaine d'aviation J.L. Sawyer,
premier commandement aérien tactique, commandement des bombardiers
de la RAF*

Cher JL,

Il m'a été impossible de te joindre par téléphone, car la cabine me pose toujours autant de problèmes. As-tu reçu mes autres lettres ? Dans le cas contraire, je tiens à te prévenir que Joe a eu un accident. Des voyous l'ont attaqué alors qu'il rentrait du travail, et il se trouve à l'hôpital. Ses blessures sont superficielles, mais sa fierté a beaucoup souffert. Si tu peux obtenir une permission pour venir me voir, on l'a transporté à l'hôpital de Stockport. (Il ne sait pas que je t'écris, bien sûr.)

Tendrement,

Ton amie, qui aimerait avoir ta visite,

BIRGIT

II

Datée du 14 mai 1940, adressée à Mme Élise Sawyer, Mill House, Tewkesbury, Gloucestershire

Chère Madame Sawyer,

L'état de Joseph s'est amélioré depuis que M. Sawyer et vous lui avez rendu visite le week-end, de sorte qu'il devrait rentrer à la maison d'ici quelques jours. Il a déjà bien meilleure mine.

Je voudrais s'il vous plaît oublier les disputes que nous avons eues par le passé et vous demander une grande faveur. Si vous ne le faites pas pour moi, réfléchissez-y pour Joseph.

Certains villageois médisent de moi à cause de mes origines d'avant mon mariage. Je ne répéterai pas ce qu'ils disent, mais ils pensent que je travaille pour l'autre camp. Mon accent les obsède ! Je suis seule ici, dans une maison isolée, et après ce qui est arrivé à Joseph, chaque minute de chaque jour s'écoule pour moi dans la terreur. S'il vous plaît, *s'il vous plaît*, puis-je passer quelque temps chez vous, jusqu'à ce que Joseph soit guéri ? Vous n'auriez pas à venir me chercher : prendre le train toute seule ne me poserait pas de problème. Je repartirais dès que Joseph sortirait de l'hôpital. Je vous en prie.

Votre belle-fille aimante,

Sincèrement vôtre,

BIRGIT SAWYER

III

Datée du 3 juin 1940, adressée à Mme Élise Sawyer, Mill House, Tewkesbury, Gloucestershire

Chère Madame Sawyer,

Je suis ravie que votre mari et vous ayez pu nous rendre visite à Joseph et moi, ce week-end, et que la manière dont je m'occupe de votre fils vous ait donné satisfaction. Il me serait bien sûr impossible d'atteindre à votre niveau, mais je fais de mon mieux. Nous manquons en permanence de nourriture et même de médicaments, à cause du rationnement, mais aussi parce qu'il nous est difficile d'accéder aux magasins de Macclesfield. Les choses changeront, lorsque Joseph pourra de nouveau faire de la bicyclette. Sans doute avez-vous raison de me signaler les erreurs que je commets en cuisine. Rassurez-vous : à l'avenir, je ferai les plus grands efforts pour fournir à votre fils la nourriture et les vêtements appropriés. Ne vous donnez pas la peine de me répéter tout cela.

J'en ai parlé à Joseph, et nous estimons tous les deux préférable

que dorénavant, il vous rende visite seul dans le Gloucestershire.

Sincèrement vôtre,

BIRGIT SAWYER (MME)

5

EXTRAIT DU JOURNAL OLOGRAPHE DE J.L. SAWYER
(COLLECTION BRITANNIQUE, MUSÉE DE LA PAIX).

4 juin 1940

Ce soir, après avoir écouté le Premier ministre à la radio, je me suis découvert ému aux larmes. B, qui l'avait écouté avec moi, a voulu me consoler, mais je doute qu'elle ait compris. J'aurais d'ailleurs été bien en peine de lui expliquer ma réaction, car je ne la comprends pas moi-même. Elle m'étonne encore. Churchill, cet odieux individu, m'a ému et inspiré. Un instant, il a presque réussi à me convaincre qu'il fallait se battre !

Il est vrai qu'en ce moment, je suis impressionnable, dépendant de B, meurtri de partout. La rhétorique belliciste du ministre a donc eu sur moi un effet disproportionné. Pourtant, je me sens presque mieux. Ma canne me permet de boitiller à travers la maison, et j'arrive même à me tenir debout sans aide lorsque je vais aux toilettes. B pense que je devrais me reposer le plus possible, mais je profite de mes loisirs pour préparer ma convalescence : chaque jour, je planifie mes progrès, dans l'espoir d'être complètement guéri à la fin de la semaine prochaine. Est-ce possible ? Mme Woodhurst me rend visite jeudi après-midi. Peut-être cela signifie-t-il que je reprendrai rapidement le travail. En tout cas, je l'espère.

Il semblerait que Winston Churchill ait remplacé Neville Chamberlain le jour même de mon agression. Me réveiller à l'hôpital pour découvrir tous ces changements a été très déstabilisant. La guerre s'enfonce de plus en plus dans un chaos incontrôlable. Le discours de ce soir établissait clairement la distinction entre Allemands et nazis, entre peuple et dictateurs, mais le Premier ministre est le seul ou presque à persister dans cette voie. La plupart des gens ne peuvent se consacrer corps et âme au conflit qu'en diabolisant l'ennemi. D'après

mon père, en 1914, les Allemands sont devenus les boches, les fridolins, les fritz. Aujourd'hui, tout recommence : ce sont les nazis, les barbares, les Huns.

Plaider pour la paix était déjà difficile avant les derniers événements. Avec l'atmosphère qui règne maintenant que Churchill attise la fièvre guerrière et prépare le pays au pire, c'est impossible. Je ne sais tout simplement plus quoi faire.

Il a conclu son discours par des mots simples, emplis d'une calme détermination : nous sauverons notre île de l'invasion à n'importe quel prix, nous nous battons dans les rues, les champs, les forêts, nous ne nous rendrons jamais. Mystérieusement, ces quelques phrases ont évoqué avec force une Angleterre familière, aimée, un pays qu'il faut défendre et pour lequel donner sa vie sans regret. Grâce à Churchill, je suis fier de mon héritage mais je redoute de le perdre. Cela ne fait qu'exacerber mon besoin de protéger mon foyer. Incapable de me contenir, je me suis mis à pleurer.

21 juin 1940

Aujourd'hui, je me suis rendu aux bureaux de la Croix-Rouge de Manchester afin de me préparer à reprendre le travail dans quatre jours, c'est-à-dire lundi. Cette perspective ne me rendait pas à moitié aussi nerveux que B, mais elle a insisté pour m'accompagner à la gare de Macclesfield puis venir m'y chercher à mon retour. Nous nous sommes mis d'accord sur l'horaire du train, ce qui lui a permis de faire des courses en ville en m'attendant.

Les panneaux indicateurs et les plaques de rue ont été arrachés ou effacés, les fenêtres couvertes de ruban collant (une précaution contre d'éventuelles explosions), des sacs de sable entassés devant beaucoup de portes. Partout, affiches et banderoles mettent la population en garde, la conseillent, la guident. Dans le centre de Manchester, des abris antiaériens ont ouvert à tous les coins de rue ou presque. La plupart des gens portent des masques à gaz ou des casques, souvent les deux. Les uniformes grouillent. Ainsi va la vie dans un pays en guerre. Maintenant, c'est du sérieux.

Il se trouve que cette nuit va être la plus courte de l'année. À près de onze heures du soir, l'obscurité n'est pas encore totale. Le ciel est noir pour l'essentiel, mais il subsiste une bande bleu argent sur l'horizon occidental. Une lumière magnifique, d'un gris profond, déferle sur la plaine que domine ma fenêtre. Pas une lampe ne brille, semble-t-il, mais dans l'ombre charbonneuse du long crépuscule, je distingue presque tous les alentours. Si les bombardiers allemands arrivaient maintenant, ils trouveraient sans problème les cibles de leur choix. Cette réflexion me rend nerveux. Sans doute tout le monde en

est-il là, en ce moment.

Aujourd'hui, la France s'est rendue aux nazis.

30 juin 1940

J'ai repris le travail depuis une semaine, pendant laquelle la menace d'invasion s'est encore précisée. On ne parle plus que de ça ; le théâtre et la tournure de la catastrophe, la réaction de Churchill, la fiabilité de notre armée après le désastre de Dunkerque. Les journaux et la radio nous informent que les forces allemandes se réunissent en France, où elles préparent des chalands, pendant que la Luftwaffe y masse ses avions par milliers. Chaque jour, on entend dire que des bateaux naviguant sur la Manche ont été attaqués en piqué par des appareils ennemis. Le port de Douvres a été bombardé plusieurs fois.

Que de discours sur la guerre. Peu de gens semblent conscients qu'en ce moment, il est aussi question de paix !

Les journaux n'en parlent pas, mais travailler à la Croix-Rouge m'a permis d'apprendre de source sûre que Hitler a fait cette semaine deux propositions de paix à Churchill. L'une par l'intermédiaire du gouvernement italien, l'autre par celui du nonce apostolique, lequel l'a transmise au QG suisse de la fédération. Churchill s'est empressé de les rejeter toutes les deux.

Lorsque j'en ai entendu parler, la nouvelle m'a plongé dans un désespoir et une rage noirs, mais depuis, j'ai réfléchi.

Cet homme aime la guerre. Il ne s'en cache pas ; au contraire, il s'en vante. Dans sa jeunesse, quand il « cherchait les ennuis », il a tiré des ficelles et même menti pour se frayer un passage jusqu'en première ligne des guerres d'Inde et d'Afrique. Après la gifle des Dardanelles, en 1915, sa réaction a consisté à s'enrôler dans l'armée britannique pour se battre des mois durant sur le front occidental. De toute évidence, le conflit actuel représente pour lui l'apogée de cette passion.

Malheureusement, en ce moment, il est aux abois. Aucun belliciste ne réfléchit à une offre de paix le dos au mur. Un accord lui apparaîtrait forcément comme une capitulation ou une défaite, même si le bon sens lui hurlait que le pire reste à venir. Churchill est visiblement persuadé de ne pouvoir discuter avec Hitler qu'après avoir remporté une victoire militaire.

Or on n'en voit pas signe. Alors comment me sentirai-je lorsque l'Angleterre sera envahie, ce qui risque fort d'arriver ? Malgré mes convictions, je suis anglais. Je ne supporte pas l'idée qu'une armée étrangère, quelle qu'elle soit, foule le sol de mon pays. Et penser aux SS noircit encore le tableau. Mes angoisses ne sont rien comparées à celles de B – elle sait mieux que personne de quoi sont capables les

nazis.

25 juillet 1940

La Luftwaffe a bombardé plusieurs aérodromes du sud-est de l'Angleterre, causant de lourdes pertes et des dégâts importants.

La Croix-Rouge se tient officiellement prête. Demain, avec trois collègues de notre dépôt, je conduis à l'antenne londonienne sud deux ambulances et un bloc opératoire mobile. Sans doute nous faudra-t-il deux jours pour arriver à bon port, puisque le pays est censé être très difficile à traverser, en ce moment. Les informations fiables se font rares, mais il paraît que plusieurs routes sont coupées par des barricades de fortune.

Ce voyage signifie que je me rends en première ligne, idée forcément terrifiante et romantique tout à la fois, quoique j'aie en fait peu de chances de me retrouver au cœur de l'action. Mes trois compagnons et moi devons prendre le train pour Manchester aussitôt l'équipement livré.

Bien sûr, ça signifie aussi que je laisse B seule ici jusqu'après le week-end, mais elle se sent nettement mieux et m'encourage à écouter la voix de ma conscience. Les provisions dont elle dispose lui permettront de tenir une semaine. Il a fait tellement chaud qu'elle a passé plus de temps au jardin. Avoir un élève lui a rendu le goût de jouer, et elle apprend de nouveaux morceaux. Avec toutes ces occupations, m'a-t-elle dit, c'est à peine si elle se rendra compte de mon absence.

29 juillet 1940

Je suis revenu de Londres tard la nuit dernière, après un voyage paisible malgré sa longueur. À mon arrivée, B dormait, mais elle s'est réveillée. Sa joie et son soulagement de me voir rentrer sain et sauf ont été évidents. Comme on m'avait accordé un jour de congé après le voyage, nous avons passé une journée calme et agréable au jardin. Dans la soirée, elle m'a joué un morceau d'Edward Elgar qu'elle vient d'apprendre.

Les chasseurs britanniques sillonnent notre ciel. J'aimerais les trouver moins rassurants, parce que cette impression traduit leur capacité à détruire et à tuer, je dois bien le reconnaître.

La guerre éveille en moi des émotions si puissantes que je ne sais plus où j'en suis. J'ai beau les coucher sur le papier, je ne suis pas très sûr de les démêler. Le coup que j'ai pris sur la tête est-il responsable de mon égarement ? Ou s'agit-il d'une simple réaction à l'évolution inouïe des événements ?

30 juillet 1940

Il faut livrer d'autres ambulances, donc je repars à Londres dès demain. Je m'inquiétais pour B, je me demandais comment elle se débrouillerait en mon absence, mais elle m'a assuré que tout irait bien.

Aujourd'hui : chargement des véhicules avec le matériel médical d'urgence. Demain : départ à la première heure.

6 août 1940

Une semaine plus tard, je suis toujours à Londres. La Croix-Rouge s'efforce de gérer un chaos indescriptible, terrible préfiguration du pandémonium à venir si les hostilités se poursuivent réellement. Les combats semblent empirer de jour en jour, quoique pour l'instant, il s'agisse en général d'escarmouches aériennes. Les bombardements se limitent aux bases militaires, mais les dommages sont évidemment si étendus qu'il y a aussi des victimes civiles. C'est là que j'interviens. J'ai passé les quatre derniers jours à parcourir en ambulance les comtés sud-est pour soulager le service médical normal. Quoique je sois juste chauffeur, il m'arrive souvent de donner un coup de main avec les blessés. J'apprends vite.

J'ai laissé un message téléphonique pour B à la poste de Rainow. Comme ça, elle sait que je suis ici, sain et sauf.

La YMCA du centre-ville a accepté de me loger. Au début, je me demandais si j'y ferais la connaissance d'autres OC exerçant le même genre de travail que moi, mais il semblerait que je sois le seul. Mes colocataires sont presque tous des militaires en transit qui passent juste une nuit à l'auberge, avant de prendre un train quelconque ou de s'organiser pour qu'on vienne les chercher. Dans ces conditions, il est difficile de se lier. Quant aux rares civils, ils appartiennent apparemment à la marine marchande et se rendent dans les ports, à la recherche d'un emploi. Du coup, je me sens très seul. Je regrette de ne pas être à la maison avec B.

À la fin de la semaine dernière, Hitler a fait au Reichstag un discours dans lequel il a publiquement proposé la paix à la Grande-Bretagne. Un avion allemand a même largué des tracts sur Londres pour en informer la population :

« Ma conscience m'oblige aujourd'hui à en appeler une fois de plus au réalisme et au bon sens, en Angleterre et ailleurs – un appel que je lance, conscient de me tenir là non en vaincu quémendant une faveur, mais en vainqueur s'exprimant au nom de la raison. Je ne vois pas pourquoi nous continuerions la guerre. Je regrette les sacrifices

qu'elle impose, et je désire protéger mon peuple. »

Quant à savoir s'il était digne de confiance, la question a été balayée hier, lorsque le gouvernement a officiellement repoussé la proposition. La guerre continue, à la grande satisfaction de M. Churchill, je n'en doute pas.

12 août 1940

Je suis *toujours* à Londres, partagé entre une envie désespérée de rentrer chez moi et la conscience de plus en plus forte des difficultés traversées par le pays.

Mes journées se passent presque tout entières au service de la Croix-Rouge, car il y a de plus en plus de blessés – de plus en plus souvent des aviateurs britanniques, abattus pendant les violents combats aériens qui se déroulent au-dessus de nos têtes. Les autorités nous disent et nous répètent que les tactiques de la « Blitzkrieg » utilisées en Pologne, en Hollande et en France ne vont pas tarder à nous être infligées, une perspective terrifiante.

Aujourd'hui, j'ai réussi à joindre Mme Woodhurst au téléphone. Elle va s'arranger pour qu'un employé de Manchester vienne me remplacer quelques jours. L'excitation de me trouver au cœur de l'action s'est complètement évanouie : je veux juste revoir B.

15 août 1940

Enfin chez moi, environné du calme et de la paix étranges des Pennines. Ici, la guerre semble très loin. Cette nuit, j'ai dormi douze heures d'affilée, ce qui m'a revigoré. B m'a semblé enchantée de me revoir. Nos retrouvailles ont été heureuses. Ce matin, elle m'a réveillé sur le coup de dix heures, en passant la tête dans la chambre pour me dire qu'elle allait prendre le bus de Macclesfield.

Après avoir somnolé quelques instants, j'ai traîné à la cuisine avec plaisir en mangeant des toasts, en buvant du thé et en parcourant le courrier arrivé pendant mon séjour à Londres. Ensuite, j'ai pris un bon bain puis, comme il fait beau et chaud, j'ai passé un moment dans le jardin à profiter du soleil, à contempler la plaine du Cheshire et à jouir du silence.

Plus tard dans la matinée, j'ai fait une découverte surprenante. Je me demande toujours ce qu'elle peut bien signifier.

La maison était en partie meublée lorsque nous y avons emménagé, B et moi. Parmi les plus belles pièces figure l'immense armoire ancienne en chêne qui trône dans notre chambre. (Je ne vois pas comment on lui a fait passer la porte puis monter l'escalier, sinon en pièces détachées.) C'est là que sont rangés la plupart de nos

vêtements. Ce matin, j'ai fouillé l'étagère spacieuse qui en occupe toute la largeur, près du sommet. J'espérais y trouver une de mes vieilles vestes, mais ce que j'ai frôlé était rond et rigide, quoique en tissu. La chose avait été reléguée tout au fond, sans doute pour être difficile à dénicher. Il a fallu que j'entre littéralement dans l'armoire pour m'en emparer. C'était un calot pointu d'officier de la RAF, y compris l'insigne.

Je l'ai contemplé avec intérêt, en le tournant et le retournant. Jamais encore je n'avais vu d'aussi près une composante quelconque d'uniforme militaire. Il était presque neuf, en très bon état, avec juste deux marques sombres sur le cuir intérieur pour montrer qu'il avait déjà été porté. Je l'ai essayé. Un *frisson* (de gêne ? d'excitation ?) m'a traversé. Il m'allait à la perfection. Je me suis regardé dans la glace, stupéfait de découvrir à quel point la forme de mon visage semblait altérée.

Comme je ne voulais pas que B me voie avec le calot, je l'ai remis où je l'avais trouvé. Je n'en ai pas parlé, mais je ne peux m'empêcher de me demander si elle sait qu'il est là.

18 août 1940

La guerre a pris un nouveau virage : les avions allemands étendent leur rayon d'action, à la recherche de nouvelles cibles. Pour l'instant, ils ne s'attaquent pas délibérément aux installations civiles, mais on entend dire un peu partout que certains se délestent de leurs bombes dès que les chasseurs britanniques s'en prennent à eux. Résultat : beaucoup d'explosions dans les campagnes. Nous qui avions toujours pensé que l'isolement de notre maison nous mettait relativement à l'abri, nous devons bien admettre qu'on n'est à l'abri nulle part. L'ennemi peut se montrer pratiquement n'importe où : il paraît qu'il y a eu des raids aériens en Écosse, au pays de Galles, dans la région de Londres et la pointe sud-ouest de l'île. Bien sûr, les villes de la côte sud sont attaquées chaque jour ou presque. On redoute aussi des lâchers de parachutistes, qui se poseraient pour des raisons évidentes en rase campagne, dans les régions reculées. Il semblerait qu'on en ait déjà vu un peu partout. Jusqu'ici, ce genre de rumeurs n'avait aucun fondement, mais avec un ennemi comme Hitler, il faut s'attendre au pire.

On manque toujours de tout dans les magasins, et de plus en plus. Demain, je retourne à Londres.

2 septembre 1940

Les jours ont passé, mais je n'en ai pas gardé trace ici. Je suis

coincé à Londres, sans espoir de rentrer chez moi dans un avenir prévisible. Le chaos pur et simple véhiculé par le conflit m'a pris au dépourvu.

Chaque matin, je me rends au dépôt de la Croix-Rouge de Wandsworth, où je suis affecté à une ambulance. Accompagné d'au moins un aide-soignant chevronné, parfois deux, je passe la journée au volant, à transporter les victimes des combats à l'hôpital le plus proche, où qu'il soit.

Comme bien des couples, B et moi sommes séparés par la guerre. Dès que les gens ont cinq minutes pour discuter, entre collègues ou voisins, la conversation tourne autour du même sujet, obsessionnel : ce qui se passe quand on est loin de chez soi. Pour beaucoup, la vie de famille n'est plus possible que par brefs épisodes, un week-end arraché au chaos quotidien, une nuit de passage. Tous ceux que je rencontre ou presque ont été affectés dans un district étranger. Les femmes travaillent en usine ou à la terre, alors que les hommes sont entrés dans l'armée ou une de ses organisations de soutien : ils s'occupent des batteries antiaériennes, de la Protection antiaérienne, ils font des rondes de nuit pour repérer les incendies, s'entraînent avec la milice, forment des équipes de sauvetage d'urgence ou apportent leur aide aux pompiers. Tout le monde est sur la brèche, privé de stabilité, de permanence. Tout le monde est obsédé par la menace d'invasion, les raids aériens, les batailles qui se livrent dans le ciel. Chaque jour, paraît-il, le pays croît en force ; chaque jour, il est mieux préparé. Chaque jour qui s'écoule sans que Hitler nous envoie ses forces d'invasion est un jour de gagné, un plus, une chance supplémentaire.

Je n'ai pas peur. Personne n'a peur. Je suis toujours pacifiste, mais le pacifisme ne repose pas sur la peur. Ni sur son contraire. Churchill reste au pouvoir, dirigeant le pays en bravache suicidaire, mettant presque Hitler au défi de jeter toutes ses forces dans la balance afin de nous anéantir. Cet homme est fait pour la guerre. De temps en temps, la radio diffuse ce qu'il choisit de nous dire. Comment ne pas prêter attention à ses discours ? Il prononce des mots sans prétention avec une grâce poétique et une passion inspiratrice. Tous ceux à qui j'en ai parlé trouvent ses allocutions bouleversantes. Moi, je ne sais plus que penser, sinon sur les sujets fondamentaux, où je ne change pas.

Les rumeurs vont bon train : des cités lointaines ont été bombardées, avec des résultats horribles ; cette nuit, mille bombardiers sont attendus à Londres ; Douvres a été rasé ; on a vu des troupes allemandes dans les villes côtières de l'Essex. Tout le monde y croit un moment, puis la BBC donne des événements une autre version, qui chasse la précédente des esprits. J'ai de la chance, dans la mesure où la Croix-Rouge est bien informée. Il m'est relativement

facile d'établir la vérité, ou du moins quelque chose d'approchant. Jusque-là, les choses ne se passent pas trop mal pour les civils, semble-t-il.

Il ne s'écoule pas un jour sans que les avions allemands attaquent des bateaux et des aérodromes, pas une nuit sans qu'ils survolent le pays tout entier – ce qui est plus agaçant qu'autre chose, car les sirènes interrompent alors le quotidien. Les dommages sont minimes. Quelques bombes çà et là. Des tracts de propagande, parfois, qui deviennent aussitôt des sujets de dérision. Les plaisanteries sur leur utilisation comme papier toilettes finissent par lasser.

Le jour se lève donc tous les matins. Je pars en ambulance, accompagné de l'équipe médicale, en liaison avec une escorte militaire – au cas où on nous enverrait nous occuper d'un avion allemand détruit, dans lequel il resterait des survivants. En route pour les banlieues de Londres – Croydon, Gravesend, Bromley, Sevenoaks –, puisque la plupart des victimes s'y trouvent. Équipages dont l'appareil s'est écrasé, personnel des usines et autres installations attaquées, malheureux civils blessés par un avion abattu, une bombe ou un obus égarés.

Les Allemands s'en prennent toujours pour l'essentiel à des cibles « militaires » – aérodromes, dépôts de carburant, usines –, mais les incidents se multiplient au cours desquels ils larguent, volontairement semble-t-il, leurs bombes un peu partout. Maisons, écoles ou même hôpitaux situés aux alentours de la zone visée sont de plus en plus souvent endommagés, voire détruits. Et les cibles sont de plus en plus souvent des villes, c'est évident.

Au début, ils se cantonnaient aux ports : Douvres et Folkestone ont terriblement souffert, mais ce sont les plus proches des bases françaises de la Luftwaffe, et leur valeur stratégique est indéniable. Ensuite, les attaques se sont très vite étendues le long de la côte : Southampton et Portsmouth ont à leur tour été victimes des raids. Après quoi les Allemands s'en sont pris aux agglomérations entourant l'estuaire de la Tamise, le seuil de la capitale. Et maintenant ?

8 septembre 1940

Samedi après-midi. Je me suis réveillé il y a environ une heure, après un des jours les plus longs et les plus difficiles de toute ma vie.

Hier, je me suis consacré à mes tâches habituelles, à Chatham, cette fois, sur la rive sud de l'estuaire : son chantier naval en a fait une des cibles préférées de la Luftwaffe. Au crépuscule, j'ai regagné Londres, j'ai garé mon ambulance à Wandsworth, dans la cour, puis j'ai pris le métro pour rentrer à la YMCA. Je n'étais pas dans ma chambre depuis deux minutes, quand les sirènes des attaques

aériennes se sont déclenchées. On m'a aussitôt rappelé à Wandsworth. Une demi-heure plus tard, un raid majeur s'abattait sur les quais et les entrepôts de l'East End. J'y ai passé toute la nuit, pour ne retrouver enfin mon lit qu'à 5 heures du matin.

19 septembre 1940

Je ne supporte plus Londres, j'ai trop besoin de repos. J'ai demandé à regagner Manchester.

Les Allemands ont complètement changé de tactique. Toutes les nuits, la Luftwaffe attaque Londres, quoiqu'elle envoie parfois une deuxième ou une troisième vague s'occuper d'autres villes industrielles, épargnant brièvement la capitale. Les premières sirènes retentissent dès le coucher du soleil ou presque, mais les bombardements, plus ou moins violents, ne s'interrompent que bien après minuit. D'abord, viennent des milliers de projectiles incendiaires qui s'abattent n'importe où – sur les toits, dans les rues, les jardins, les parcs. Ils expulsent aussitôt une bouffée de flammes blanches qui embrase tout ce qu'elle touche. Les guetteurs postés dans la moindre rue, sur le moindre toit un peu élevé, aspergent de sable beaucoup d'engins avant qu'ils ne fassent trop de dégâts, mais ce ne sont que des hommes. Leur travail est difficile, dangereux. Les feux se multiplient rapidement. Alors commence la deuxième phase du raid : les appareils lâchent des bombes à explosifs brisants et des mines à parachute, détruisant rues et constructions, dispersant aux quatre vents les débris déjà enflammés.

Des tas de gens se font tuer à ce moment-là, cachés sous leur escalier, blottis dans leur abri de jardin ou surpris à découvert. Les abris publics sont un peu plus sûrs, mais moins que les quais souterrains du métro. Il paraît que les Londoniens s'y retrouvent chaque nuit plus nombreux pour attendre la fin des raids. Les blessés se comptent toujours par centaines. Y compris des pompiers, des policiers, des secouristes, des îlotiers, des guetteurs d'incendies et des conducteurs d'ambulance.

J'ai moi-même frôlé la mort à plusieurs reprises. Quand les bombardements ont commencé, je pensais que mon journal constituerait un témoignage de première main. Qu'il fallait garder une preuve, un compte rendu direct de ce qui se passait à Londres dans ces moments-là : un jour ou l'autre, quelqu'un répondra de ce qu'endure notre grande cité. Il est criminel de s'attaquer aux villes de cette manière. Je suis un témoin ; ici, au cœur des événements.

Malheureusement, après une nuit de service, je me sens toujours trop épuisé même pour prendre un stylo. Tout est gravé dans ma mémoire, mais je n'ai encore rien couché sur le papier. Or la mémoire

n'est pas fiable : lorsque les premières bombes ravagent la rue où on se trouve, lorsque les premiers entrepôts commencent à brûler, les incidents se mélangent.

Déjà, je ne supporte plus la chaleur, les explosions, les bouffées de flammes saisissantes vomies par les engins incendiaires s'écrasant à terre, l'odeur de brûlé, les cris des enfants blessés, la vue des cadavres coincés sous les gravats, des blessures hideuses, des bébés morts, des parents en deuil. Déjà, je suis sourd, quasi aveugle, terrifié, furieux, roussi. Mes cheveux, ma peau, mes vêtements puent la fumée et le sang. Je vis réellement en enfer.

6

LETTRES OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER ET DE SA FAMILLE
(COLLECTION BRITANNIQUE. MUSÉE DE LA PAIX).

I

Lettres de J.L. Sawyer

Datée du 2 septembre 1940,

adressée à Mme Birgit Sawyer, Cliffe End, Rainow

Ma très chère Birgit,

Il m'est maintenant plus facile d'obtenir un week-end de permission. Je suis vraiment désolé de ne pas avoir pu venir ces deux ou trois dernières semaines. Si j'arrive vendredi soir pour repartir dimanche matin, y a-t-il des chances que je voie Joe ?

Bien à toi,

JL

II

Lettres de Birgit Heidi Sawyer (née Sattmann)

*Datée du 4 septembre 1940, adressée au capitaine d'aviation
J.L. Sawyer, premier commandement aérien tactique, commandement des*

Mon très cher JL,
Non. Viens vite.
Comme toujours,

BIRGIT

*Datée du 9 septembre 1940, adressée à J.L. Sawyer, Poste restante,
YMCA, Londres WCI*

Cher Joe,

Tu me manques énormément, et je me demande quand tu vas rentrer à la maison. Peux-tu me donner des dates précises ? Moi, je peux te dire de ne pas t'inquiéter. Tout va bien. Je suis capable de me débrouiller seule encore un peu. Ne crois pas que je réclame sans arrêt ton retour. Tu sais que rien ne me ferait davantage plaisir que ta compagnie, mais je comprends que ton travail te retienne à Londres.

Avec amour, mon chéri, comme toujours,

B

DOCUMENTS DE L'INSTITUT SCHWEIZER FÜR NEUERE
GESCHICHTE, ZÜRICH.

Lettres d'A. Woodhurst, Croix-Rouge britannique, Manchester.

*Datée du 4 novembre 1940, adressée à Mme J.L. Sawyer, Cliffe End,
Rainow*

Chère Madame Sawyer,

Quoique votre mari n'appartienne à la Croix-Rouge que depuis peu, son dévouement en a très vite fait un de nos membres les plus appréciés. Le travail d'ambulancier qu'il effectue à Londres, notamment, lui a valu des louanges unanimes.

Le commissaire de la police de Whitechapel m'a même écrit en personne pour me dire que, entre autres actes de bravoure, Joseph avait présidé au sauvetage de six enfants grièvement blessés par l'explosion d'une bombe allemande près de l'entrée d'un abri de Stepney Green. Bien que touché au visage et aux mains, il les a emportés en sécurité puis conduits à l'hôpital, avant de passer le reste de la nuit au volant de son ambulance, malgré le danger. Une autre fois, m'a raconté le commissaire, Joseph a participé à l'évacuation d'un quartier menacé par une mine à parachute qui n'avait pas explosé. L'engin a détoné quelques instants après que tout le monde eut été mis à l'abri, précaution qui a sans doute évité bien des morts et d'horribles blessures.

Le nom de Joseph a par trois fois été porté à l'attention des autorités, ce qui a mis l'accent sur son courage. Il a servi d'exemple à tous ceux qui ont travaillé avec lui en ces circonstances dangereuses.

Vous comprendrez donc que nous partagions votre inquiétude (quoique bien sûr à un degré moindre), depuis qu'il a été porté disparu pendant le raid dévastateur de Bermondsey, il y a deux nuits. La triste nouvelle vous est déjà parvenue par télégramme, je le sais, mais j'espère que cette lettre personnelle vous apportera quelque réconfort.

Une bombe est tombée droit sur l'ambulance de votre mari, laquelle était apparemment vide. Tout le monde ici en conçoit de

grands espoirs. Des témoins ont vu Joseph dans le quartier juste avant la deuxième vague du raid, et un de ses brancardiers pense qu'il a gagné un abri public. Les recherches attentives menées aux environs, y compris dans les propriétés et les abris endommagés, n'ont mis à jour aucun corps défiguré. Par ailleurs, la liste des pertes a été passée au crible.

Dans le chaos qui suit les grands bombardements, beaucoup de gens portés disparus réapparaissent peu après. Joseph est donc considéré comme disparu, mais permettez-moi de vous assurer qu'il s'agit d'un simple terme technique. La police pense qu'on le retrouvera. En l'occurrence, ce sont surtout les deux jours écoulés qui nous inquiètent.

Nous vous contacterons évidemment dès que nous aurons des nouvelles fiables.

Sincèrement vôtre,

A. V. WOODHURST (MME),
Société de la Croix-Rouge britannique,
antenne de Manchester

8

LETTRES OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER ET DE SA FAMILLE
(COLLECTION BRITANNIQUE, MUSÉE DE LA PAIX).

I

*Datée du 5 novembre 1940, adressée à M. J.L. Sawyer, Cliffe End,
Rainow*

Cher Monsieur Sawyer,

Nous vous écrivons en réponse à votre missive du 19 avril nous priant de localiser si possible une famille du nom de Sattmann, anciennement domiciliée Goethestrasse, Charlottenburg, Berlin, peut-être réfugiée à l'heure actuelle en République fédérale suisse.

Nous avons le regret de vous informer que ni les autorités suisses ni les ambassades de Suède ou d'Irlande, par nous mandatées, n'ont

trouvé signe de cette famille.

Sincèrement vôtre,

K. M. THOMASON
*Ministère des Affaires étrangères,
Assistant au sous-secrétaire*

II

Lettres de Birgit Heidi Sawyer (née Sattmann).

*Datée du 8 novembre 1940, adressée au capitaine d'aviation
J.L. Sawyer, premier commandement aérien tactique, commandement des
bombardiers de la RAF*

Très cher JL,

Joe est en vie ! On l'a retrouvé hier, commotionné dans un hôtel pour sans-abri. Sinon, il n'est pas blessé. La Croix-Rouge le ramène à la maison aujourd'hui ou demain.

Tout va s'arranger pour nous, mon chéri. Bientôt, je te le promets. Mais en ce moment, je dois m'occuper de Joe.

Tu es dans mon cœur jour après jour, mon amour,

BIRGIT

*Datée du 8 novembre 1940, adressée à Mme Élise Sawyer, Mill House,
Tewkesbury, Gloucestershire*

Chère Madame Sawyer,

Je suis ravie de vous apprendre que mon mari, votre fils Joseph, a été retrouvé sain et sauf. Il va rentrer chez nous. Je lui demanderai de prendre contact avec vous dès que possible.

Sincèrement vôtre,

BIRGIT SAWYER (MME)

Lettres d'A. Woodhurst, Croix-Rouge britannique, Manchester.

*Datée du 11 novembre 1940, adressée à Mlle Phyllida Simpson, 14
Stoney Avenue, Bury, Lancs*

Ma chère Phyllida,

Je suis tellement contente que vous soyez passée à mon bureau tout à l'heure m'apprendre en personne ce qui s'est produit samedi soir dans l'ambulance pendant que vous rentriez à Manchester. L'incident a dû être extrêmement déstabilisant. Vous n'avez rien à vous reprocher pour vous être endormie pendant que vous veilliez sur Joe Sawyer : vous étiez épuisée, c'est évident. À vrai dire, je suis emplie d'admiration devant le dévouement dont vous avez fait preuve pendant le Blitz, tout comme les centaines d'autres jeunes travailleurs de la Croix-Rouge.

N'hésitez surtout pas à venir me voir ici à n'importe quel moment. Joe n'a passé que peu de temps dans nos bureaux, mais nous nous sommes tous beaucoup attachés à lui.

Sincèrement vôtre,

ALICIA WOODHURST

*Société de la Croix-Rouge britannique,
antenne de Manchester*

EXTRAIT DU CHAPITRE IX DE *LE SACRIFICE SUPRÊME – LES
PACIFISTES BRITANNIQUES EN 1941*, DE BARBARA BENJAMIN,
PUBLIÉ PAR WEIDENFELD & NICOLSON, LONDRES, EN 1996.

... À la surprise générale, le duc de Londres émerge alors du passé pour occuper quelques mois cruciaux le devant de la scène mondiale. Nul homme – politicien, général ou diplomate – n'affectera davantage le cours et l'issue de la guerre d'Allemagne.

« Lorsque je rencontre quelqu'un qui a ses opinions, je considère de mon devoir immédiat de l'en faire changer », déclara-t-il un jour –

une déclaration qu'il aurait aussi bien pu appliquer à sa personne.

Malgré ses convictions apparemment inébranlables, la classe politique le tint en effet de longues années durant pour indigne de confiance, à cause de sa manie de changer de camp.

C'est là le premier indice de ce qui fut souvent perçu à l'époque comme une volte-face inexplicable – la plus importante, la plus significative historiquement des cent dernières années, on le découvrirait plus tard.

Sans le conflit avec l'Allemagne hitlérienne, le duc de Londres serait peut-être resté à jamais dans les limbes, homme d'État complexe, novateur mais inconstant, incapable de réaliser son potentiel. La guerre signa sa création, et il releva magnifiquement le défi. Si les hostilités s'étaient poursuivies, s'il avait fini par obtenir la victoire militaire qu'il s'obstinait à promettre, on imagine les terribles conséquences qui en auraient découlé. Toutefois, il changea diamétralement de politique ; à la surprise générale, une paix véritable, une paix durable devint possible.

Tel fut l'immense dilemme historique auquel présida le duc : quand est-il bon de se battre ? quand est-il bon de poser les armes ? En 1941, lorsque se présenta l'occasion d'altérer le cours de l'histoire, il fallut un grand homme pour décider s'il convenait de la saisir.

Le duc de Londres, Winston Léonard Spencer-Churchill, naquit le 30 novembre 1874, premier enfant issu du mariage de lord Randolph Churchill avec une jeune Américaine, Jennie Jerome, fille d'un homme d'affaires new-yorkais. Les reportages colorés, voire sensationnels, qu'il fit sur les guerres britanniques pour le compte du *Daily Telegraph* lui valurent dès sa jeunesse une célébrité non négligeable et l'affection populaire. Plus tard, parurent des livres fondés sur ces récits qui se vendirent très bien. Ce fut durant ces années-là – à Cuba, sur la frontière nord-ouest de l'Inde et au Soudan – que Winston Churchill montra les premiers signes d'impatience, d'impétuosité, d'inconstance : un officier d'active, dans son cas au 31^e régiment d'infanterie du Pendjab, n'avait pas le droit d'écrire pour la presse. Seuls son charme et les relations de sa famille avec les grands de ce monde lui permirent ce mépris bien pratique des règles.

En 1899, il chercha pour la première fois à entrer au Parlement, en s'efforçant vainement de gagner le siège d'Oldham – qu'il remporta l'année suivante au nom des conservateurs, lors d'élections partielles. En 1904, il avait quitté les rangs conservateurs et traversé la Chambre pour devenir libéral, mais ce n'était que le premier de ses nombreux changements d'orientation politique – une habitude pendant la majeure partie de sa carrière. Orateur doué, Churchill fit à l'époque plusieurs discours anticonservateurs, que les membres de

l'establishment visé se firent un plaisir de lui citer des années plus tard, en cas de désaccord – c'est-à-dire souvent.

Au fil des trois décennies suivantes, il occupa divers postes clés au service de l'État. En 1910, il entra pour la première fois au gouvernement, comme ministre de l'Intérieur, sous la houlette du libéral Herbert Asquith. Cette époque fut marquée par l'incident des deux tireurs des quartiers est : alors qu'ils étaient encerclés par la police, Winston Churchill se plaça en personne dans leur ligne de mire puis ordonna aux troupes de régler le problème – une décision très controversée, mais aussi le premier signe qu'il allait laisser sa nature impatiente déteindre sur ses jugements politiques. Le second, beaucoup plus sérieux, affecta la vie de milliers d'hommes : en tant que premier lord de l'Amirauté, Churchill fut en effet personnellement responsable du désastre des Dardanelles, survenu en 1915. Par la suite, il s'obstina à affirmer que le cabinet de Lloyd George tout entier partageait la responsabilité de la campagne ratée des Balkans, mais l'histoire reconnut sa patte dans cette aventure imprudente. Sa carrière politique en souffrit tellement qu'il réintégra l'armée pour servir en France sur le front ouest. Toutefois, à la fin des hostilités, il retrouva une place au gouvernement comme secrétaire d'État à la guerre, poste auquel il se fit l'avocat de l'intervention britannique dans la répression de la révolution russe. En 1941, Josef Staline ne tarda pas à lui rappeler ses déclarations embarrassantes. D'ailleurs nombre d'historiens voient dans ce solécisme la cause première de la rupture des relations entre le Royaume-Uni et l'Union des républiques socialistes soviétiques, en 1941, puis de ses conséquences catastrophiques – n'oublions pas que la Grande-Bretagne se garda d'intervenir durant l'invasion allemande de l'Union soviétique.

Après la Grande Guerre, Winston Churchill perdit encore deux élections et ne retrouva le Parlement qu'en 1924, comme représentant constitutionnaliste d'Epping. La même année, changeant à nouveau de camp, il se rallia aux conservateurs puis devint Chancelier de l'Échiquier du gouvernement Stanley Baldwin. En tant que ministre des Finances, il demanda à plusieurs reprises la réduction du budget de la Défense, prise de position en totale contradiction avec ses arguments postérieurs antiapaisement. En 1926, son poste de directeur de la *British Gazette*, une publication officielle, lui permit de critiquer aigrement les meneurs de la grève générale. Comme il avait déjà – en 1910 – employé l'armée contre les mineurs et les dockers en grève, sa réaction parut plus menaçante que nécessaire.

Les dix années suivantes – 1929 à 1939 – s'écoulèrent sans que personne lui proposât un poste vraiment important, quoiqu'il conservât son siège au Parlement. Il changea d'avis quant aux dépenses militaires, se faisant l'avocat obstiné du réarmement, tant et

si bien que sa voix seule s'éleva en public pour dénoncer les ambitions d'Adolf Hitler. Les politiques les plus cyniques murmurèrent alors – ils continuèrent d'ailleurs à murmurer jusque après 1941 – que Churchill poussait au conflit afin de satisfaire ses ambitions. Il est de fait qu'en septembre 1939, à la déclaration de guerre, le Premier ministre Neville Chamberlain lui confia pour la deuxième fois le ministère de la Marine, signant ainsi son retour triomphal au pouvoir, la Royal Navy le comprit bien. Pendant les premiers mois du conflit, elle se chargea de l'essentiel des opérations militaires – coïncidence troublante, avec le recul.

Les événements qui se déroulaient en Allemagne depuis 1936 nous paraissent aujourd'hui justifier la position agressive de Churchill, mais les politiciens contemporains ne l'en considéraient pas moins comme instable par nature et belliciste par instinct. La plupart des parlementaires ne l'aimaient pas, et bien peu avaient confiance en lui. Il semble qu'il restait populaire, mais au vu de nos standards modernes, les sondages de l'époque étaient au mieux approximatifs.

Winston Churchill devint Premier ministre le 10 mai 1940, le jour où la Wehrmacht envahit les Pays-Bas. Chamberlain se sentit obligé de démissionner, car un gouvernement d'union nationale s'imposait, alors que lui-même ne pouvait plus compter sur le soutien du Parlement. L'impérieuse nécessité de posséder pour lui succéder l'expérience des plus hautes fonctions ne laissait que deux candidats : Churchill et le ministre des Affaires étrangères de l'époque, lord Halifax. Le premier avait un handicap : son fiasco militaire récent. Les forces allemandes venaient d'expulser de manière ignominieuse les Britanniques de Norvège, après une aventure au cours de laquelle Churchill avait indéniablement bafoué la neutralité norvégienne. En tant que ministre de la Marine, il avait déclenché l'action avec enthousiasme, ce qui en faisait le responsable de cet échec. Toutefois Halifax était pair du royaume et donc membre de la Chambre des lords. Il avait en outre soutenu la politique d'apaisement, handicap sérieux en mars 1940. Les trois hommes eurent au 10, Downing Street, un entretien privé au cours duquel Churchill resta muet. Halifax finit par briser le long silence en se soumettant, après quoi son concurrent accepta aussitôt la tâche qui lui incombait. Le soir même, le roi lui demanda de former un nouveau cabinet. D'après le compte rendu des années de guerre que Churchill rédigea plus tard, il lui semblait alors être porté par le destin, n'avoir vécu que pour se préparer à cette heure difficile. Ainsi débutèrent sa suzeraineté de douze mois et l'évolution qui allait lui permettre de tirer l'Angleterre de la guerre.

À la fin de l'été 1940, sa position au sein du gouvernement mais aussi du pays dans son ensemble paraissait inattaquable : grâce à ses discours brillants, défis intraitables lancés à l'ennemi avec simplicité,

la nation britannique bandait ses muscles. Ni défaite ni reddition n'étaient envisageables : le Royaume-Uni triompherait des machinations de Hitler. Pendant ce temps, l'importance politique de Churchill croissait de manière inouïe. Fin 1940, tous les membres ou presque du cabinet précédent, considérés comme des conciliateurs, avaient quitté le gouvernement. Un respect et une loyauté quasi unanimes entouraient le successeur de Chamberlain.

Quelques mois plus tard, en mai 1941, les hasards de la guerre avaient commencé à favoriser la Grande-Bretagne. L'armée italienne avait été battue en Afrique. La bataille d'Angleterre gagnée. La menace d'invasion s'éloignait. Le Blitz infligé aux cités britanniques perdait lentement de sa force – les deux camps venaient de comprendre que le bombardement des villes représentait une véritable bénédiction pour la Royal Air Force, en lui permettant d'étoffer ses escadrilles de chasseurs et de bombardiers. Les Anglais avaient percé à jour les codes secrets allemands. Grâce à ce haut fait et à ses autres sources d'information, Churchill savait que le Reich préparait une énorme attaque de l'Union soviétique. Les États-Unis semblaient décidés à entrer en guerre au côté de la Grande-Bretagne, quoique un peu tard.

À vrai dire, le Royaume-Uni semblait tenir la clé du succès militaire, perspective bien différente de celle de l'été précédent, au cours duquel Hitler lui avait hypocritement proposé la paix. Accepter ses conditions à l'époque, dans l'état de faiblesse où se trouvait le pays, serait revenu à capituler.

En ce printemps plus favorable de 1941, Churchill étudiait les rapports de ses chefs d'état-major, à cent lieues d'élaborer un projet de paix avec l'Allemagne nazie. Sa principale préoccupation, il le dit dans ses *Journaux du temps de guerre* (1950), était alors de convaincre les Américains de transformer leur neutralité favorable à la Grande-Bretagne en une véritable alliance militaire, qui débarrasserait le monde du fascisme d'abord, du communisme ensuite.

Pendant ce temps, les États-Unis s'inquiétaient de la situation en Chine et au Japon. Rien ne prouvait que le président Franklin Roosevelt parviendrait à faire pencher la population en faveur de Churchill. Si les Japonais avaient exercé leurs efforts à l'est, provoquant d'une manière ou d'une autre les Américains, peut-être les plans du Premier ministre britannique auraient-ils porté leurs fruits : le Japon étant l'allié de l'Allemagne nazie, les États-Unis auraient été obligés de se joindre à l'Angleterre dans son conflit avec le Reich.

Au lieu de quoi, le dernier revirement politique de Churchill, en mai 1941 – le plus sensationnel, aussi – persuada les Américains qu'ils n'avaient aucune obligation envers les Britanniques. Quatre semaines après l'armistice anglo-allemand, deux avant le début de l'opération

Barbarossa, les États-Unis lancèrent une série d'attaques contre le Japon expansionniste et les régions qu'il occupait en territoire chinois. Le Japon vaincu et la menace bolchevique de la révolution maoïste écrasée, l'alliance opportuniste des Américains avec le Guomindang de Tchang Kaïchek leur permit de frapper très vite en Mandchourie puis, enfin, dans les vastitudes orientales de l'URSS.

Par la suite, Churchill devait toujours affirmer s'être davantage préoccupé de détruire le communisme que de vaincre le nazisme, car le second représentait juste un pas sur le chemin du premier. Toutefois, historiquement, rien ne prouve que tel était bien le cas. Les documents de l'époque attestent tous son obsession quant à son rôle central dans l'histoire britannique, mais aussi quant à la guerre relativement classique menée contre l'Allemagne.

La guerre infiniment plus complexe et plus dangereuse menée contre le communisme fut de fait abandonnée aux Allemands, qui envahirent la Russie par l'ouest, et aux Américains, qui firent de même par l'est. Après le démantèlement de l'Union soviétique, conséquence du cessez-le-feu de l'Oural, les deux anciennes superpuissances s'installèrent dans l'impasse de la Troisième Guerre. Le coût incalculable des conflits les réduisit toutes deux à la stagnation économique et sociale. À l'heure actuelle, seule l'Allemagne s'est relevée de cette ruine – et encore, grâce à l'aide du programme de dénazification mis en place par l'Union européenne. Pour les États-Unis, le dernier demi-siècle a été un désastre, auquel nul n'entrevoit encore de solution. Au début du vingtième siècle, ils promettaient de devenir la démocratie la plus neuve, la meilleure peut-être du monde occidental. Malheureusement, leurs choix militaires déplorables, leurs gouvernements civils corrompus, et un égocentrisme politique à faire pâlir l'isolationnisme d'avant-guerre, les ont métamorphosés en république vacillante quoique autoritaire, dirigée dans les faits par des chevaliers d'industrie et des milices, minée par la dissension sociale, le crime organisé et une populace armée jusqu'aux dents.

Lorsque la Troisième Guerre s'enlisa dans l'impasse, au début des années 50, la Grande-Bretagne se trouvait par contraste dans une position militaire supérieure, que partageaient les démocraties d'Europe de l'Ouest. Son accès incontesté aux gisements de pétrole du Moyen-Orient lui permet de rester aujourd'hui une des grandes puissances politiques et économiques mondiales. Les tenants de la version des faits chère à Churchill attribuent la suprématie britannique aux ambitions exprimées par le belliciste au milieu du vingtième siècle, mais ils sont bien en peine d'expliquer sa volte-face.

Pour la comprendre, il faut passer en revue les événements qui allaient mener au soudain armistice. Début mai 1941, se déroula la seule rencontre répertoriée de Churchill avec J.L. Sawyer, jeune

employé de la Croix-Rouge britannique.

De Joseph Léonard Sawyer, on ne sait pas grand-chose avant cet entretien historique. Il participa en 1936 aux jeux Olympiques de Berlin, pendant lesquels il fit peut-être la connaissance du chancelier allemand. Plus tard, objecteur de conscience et pacifiste officiel, il travailla comme ambulancier durant la bataille d'Angleterre et le Blitz de Londres. Les raids aériens lui valurent plusieurs blessures et même une commotion. Sa conduite fut exemplaire : outre que sa bravoure et son sens pratique ne furent jamais pris en défaut, il sauva de nombreuses vies dans l'enfer du Blitz, sans trop se préoccuper de sa propre sécurité mais sans jamais risquer celle de ses collègues. Quoique son nom fût inconnu du grand public, les autorités civiles remarquèrent son courage en cette période dangereuse.

Sa rencontre cruciale avec Churchill résulta d'une initiative de Carl Burckhardt, le président de la Croix-Rouge suisse. Organisation non combattante reconnue par les deux camps, la Croix-Rouge seule se trouvait en position d'entreprendre les négociations nécessaires à un armistice, comme elle le proposait à intervalles réguliers depuis l'ouverture des hostilités. Mais en 40 et début 41, les combats se répandaient à travers l'Europe et l'Afrique, la guerre croissait en intensité et en violence – bref, aucune des deux parties n'était disposée à accepter un cessez-le-feu, si bien que les offres de la fédération se voyaient rejetées aux mêmes intervalles réguliers.

Toutefois, début mai 41, Churchill accéda sur le principe à la dernière proposition officielle – fait sans précédent. Quelques hommes, dont Sawyer, furent convoqués à une réunion ultrasecrète. Aucun document public ne nous informe de ce qui fut alors dit ou décidé. Les minutes confidentielles du cabinet relatives à l'armistice ne sont pas soumises à la loi des trente ans : elles restent hors de portée pour une durée indéterminée, malgré les voix de plus en plus insistantes qui s'élèvent depuis quelques années, demandant qu'on les rende publiques. Nous en sommes donc réduits aux suppositions.

Si on ne sait pas grand-chose de J.L. Sawyer avant sa rencontre avec Churchill, on en sait moins encore après. Il est certain que le jeune homme participa à l'armistice, puisque sa signature figure au bas du traité. D'ailleurs, on le voit sur les photographies prises au moment du seing – il se tient à la périphérie du groupe. Ensuite, on ne trouve plus signe de son existence.

Son influence sans précédent sur Churchill et, dans une moindre mesure, sur le chancelier allemand est aussi indéniable qu'inexplicable. On ne peut que désirer en apprendre davantage, mais il faut se contenter du résultat : l'accord de paix. La disparition subséquente de J.L. Sawyer épaissit encore le mystère, d'autant que deux témoins seulement rapportent l'avoir vu œuvrer pour la Croix-

CARNETS OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER – UNIVERSITÉ DE MANCHESTER, DÉPARTEMENT D'HISTOIRE VERNACULAIRE (www.manac.uk/archive/vemhis/sawyer).

I

Je me rappelle parfaitement mon réveil, après l'accident. Le souvenir se présente comme une scène prise au beau milieu d'un film, un bond soudain depuis le néant. Je me trouvais dans une ambulance, qui m'avait brusquement ramené à la réalité en tressautant sur une portion de route inégale. Je me raidis pour me protéger des chocs et des secousses, avant de m'apercevoir que des sangles me maintenaient en douceur par la taille et les jambes. Un jeune aide-soignant de la Croix-Rouge, Ken Wilson, veillait sur moi dans le compartiment arrière. Le réduit bruyant, mal aéré, rendait le dialogue difficile. Appuyé des deux bras aux étagères qui me surplombaient, arc-bouté pour résister au tangage du véhicule, Ken m'apprit cependant que nous avions déjà parcouru une bonne partie du chemin et qu'il ne fallait pas m'inquiéter. Mais je m'inquiétais. Où allions-nous ?

La conscience me revenant, sans doute mes manières changèrent-elles, car Ken éleva la voix pour couvrir le vacarme du moteur et des pneus.

« Ça va, Joe ? Comment te sens-tu ?

— Bien », répondis-je. Et en effet, je me sentais bien, alors que quelques secondes plus tôt, je n'avais aucune sensation. Brusquement, le monde se remettait en place. « Oui, les choses redeviennent cohérentes.

— Tu as eu un sacré choc, mon vieux. Tu te rappelles ce qui s'est passé ?

— Un coup sur la tête, non ? »

Je levai le bras pour me palper avec douceur le sommet du crâne, mais nulle zone douloureuse ne trahissait la présence d'une blessure.

« Tu as pris un sale coup, oui, mais on ne sait pas trop ce qui t'est arrivé, m'expliqua le jeune homme. Sans doute étais-tu un peu trop près d'une bombe au moment de l'explosion. Le souffle peut assommer n'importe qui sans causer de dommages physiques visibles. Le médecin nous a dit de t'emmener à l'hôpital.

— Le médecin vous a dit... ? Mais je ne suis pas malade ? Ça s'est produit quand ?

— Il y a environ une semaine, à Bermondsey. On était nombreux dans le coin, cette nuit-là. Un raid important, un des pires. À la fin, en retournant au rapport à Wandsworth, on s'est aperçus que tu manquais à l'appel. On t'a immédiatement porté disparu, seulement la police a mis plusieurs jours à te retrouver. Tu n'avais pas du tout l'air d'avoir été blessé, mais le docteur qui t'a pris en charge nous a dit qu'il avait déjà vu des cas de ce genre. Le souffle peut causer des dommages internes invisibles. Il te faut un examen complet. Malheureusement, les hôpitaux de Londres sont déjà bondés, alors on s'est dit qu'il valait mieux te ramener chez toi. Comme ça, tu verras ton médecin traitant, et tu iras à ton hôpital local. Ça ne se passe pas encore trop mal, à Manchester. »

Une fois dissipé le choc du retour à la conscience, j'entrepris de m'orienter, titillant expérimentalement ma mémoire. Elle ne me parut pas trop affectée : je me rappelais mes semaines londoniennes, les interminables heures d'anxiété au volant de l'ambulance, les dizaines de blessés. Je me rappelais aussi les incendies dans les rues étroites, bordées d'immeubles en ruine aux fenêtres béantes, les tas de gravats, les cratères inondés, les lances d'incendie serpentines. Je me rappelais Ken Wilson. Ken et moi nous étions toujours bien entendus. Pendant que nous poursuivions notre route, il m'en apprit davantage sur ce qui m'était sans doute arrivé et les endroits où j'avais dû aller avant de me retrouver dans un hôtel pour sans-abris.

Déjà, les morceaux de ma mémoire se recollaient, mais sous le calme de surface que je m'efforçais de préserver, attendait une véritable terreur. Après une commotion, le passé ressemble à un vide béant : on a beau savoir qu'il se compose d'expériences parfaitement normales, elles sont bel et bien hors de portée du souvenir. Découvrir ce qui se trouve en soi et ce qui, peut-être, ne s'y trouve pas, ne va pas sans douleur.

Je tiens à mettre l'accent sur mon réveil dans l'ambulance (pourquoi à cet endroit-là ? à ce moment-là ?), parce qu'il s'agit d'une certitude ponctuelle. Ma vie consciente a repris, à cet endroit et à ce moment précis. Ainsi a débuté la période cruciale de mon existence que je veux coucher sur le papier dans ce calepin, mais dont l'essentiel apparaît moins certain que je ne l'aimerais. Tout ce que je peux faire, c'est décrire ce qui m'est arrivé de la manière dont je l'ai vu arriver. Je

suis juste sûr de l'instant de mon réveil. C'est à la fois une ancre et une sorte de commencement. Peu après minuit, l'ambulance fit étape à Birmingham, où se trouvait un grand dépôt de la Croix-Rouge. Je tentai quelques pas sans les béquilles que m'avait données Ken. Quoique ma démarche fût assez naturelle, l'absence de support me rendit nerveux, et je m'essoufflai rapidement. Installés à une table du réfectoire, recroquevillés dans la pièce glaciale, Phyllida Simpson, notre jeune conductrice, Ken et moi fîmes réellement connaissance.

De retour à l'ambulance, Ken prit le volant, pendant que Phyllida me sanglait en douceur les jambes et la taille, au cas où je voudrais dormir. Après avoir dépassé le centre-ville très endommagé et les faubourgs, la camionnette s'enfonça dans la campagne, en direction du Nord. Phyllida s'allongea sur la deuxième civière, où la somnolence s'empara d'elle.

J'étais épuisé, moi aussi, mais si excité de posséder une identité que je me préparai à passer une nuit blanche à la dure, enveloppé de mes deux couvertures, appuyé sur les coudes pour ne pas glisser, le regard levé vers le plafond – métallique, peint en crème, fixé par une rangée de minuscules rivets, également peints. L'ambulance n'avait rien de réconfortant. Combien de vies brisées s'étaient-elles achevées sur ce genre de civière inconfortable, sous un toit aussi déprimant ? J'en avais d'ailleurs vu passer un certain nombre. Comment oublier le regret désespéré qui m'envahissait, lorsque j'arrivais aux urgences de l'hôpital pour découvrir que le blessé était mort durant mon parcours frénétique à travers une ville enténébrée par le black-out ?

II

À la pointe de l'aube, la camionnette atteignit Manchester, où on nous ouvrit la porte de l'immeuble de la Croix-Rouge. Ken et Phyllida allèrent à la cuisine faire chauffer de l'eau pour le thé, pendant que je parcourais les étages déserts afin de me réhabituer aux bureaux. Je n'avais pas travaillé là depuis un certain temps, évidemment, et ma mémoire défectueuse se montrait imprécise quant aux détails. J'avais hâte de rentrer chez moi retrouver Birgit. Comme le premier train pour Macclesfield ne partait qu'à huit heures du matin, Phyllida me dit en gagnant le centre-ville qu'une de ses connaissances pourrait peut-être m'y emmener un peu plus tôt.

Finalement, je pris tout de même le train, après avoir traîné à Manchester. Arrivé à Macclesfield, je traversai le tunnel, la route de la soie, puis entamai l'ascension de la colline de Rainow. La longue côte me rappela les nombreuses fois où j'avais laborieusement parcouru le même chemin à bicyclette.

Sur les pentes dominées par la maison, je coupai à travers champs. C'était un beau matin d'automne : malgré la brume qui voilait les collines, le faible soleil me brillait déjà dans les yeux, pendant que la vue à travers la plaine se précisait. Ma demeure se dressait devant moi, découpée contre le ciel bleu pâle. Birgit était là, inconsciente de mon arrivée. Comme nous n'avions pas le téléphone, il m'avait été impossible de la prévenir. Je l'imaginai brièvement, assise à la cuisine, solitaire, peut-être devant un bol de lait ou de thé, en train de lire le journal du matin.

Mon absence s'était tellement prolongée que je ne savais même plus depuis quand j'étais parti. Pendant ce temps, Birgit avait vécu seule – dans une maison, dans un pays où elle ne s'était jamais vraiment sentie chez elle. Nous n'avions eu presque aucun contact : ni par téléphone, sinon pour de courtes conversations menées par accord préalable depuis des cabines publiques, ni par lettre, à cause des retards postaux provoqués par le Blitz. Elle était jeune, elle était belle, mais je l'avais négligée dans l'espoir de me rendre utile en ces temps de guerre.

Je m'arrêtai. Pour la toute première fois, des doutes me saisissaient au sujet de ma femme. Avait-elle cherché un autre soutien en mon absence ? Mon séjour à Londres m'avait mis en contact avec tellement de gens dont le conflit avait bouleversé la vie, rempli l'esprit de jalousie et de craintes anxieuses de trahison. Séparation, solitude, méfiance, infidélité, telles étaient les conséquences de la situation pour la majorité de la population. Rien que dans mon petit groupe de travail londonien, deux hommes avaient vu leur mariage s'écrouler sous la pression des événements.

Je paniquais, réaction en général étrangère à mon caractère, mais qui me persuada au tout dernier moment d'avertir Birgit. Il m'avait suffi d'un instant pour me convaincre qu'en arrivant chez moi à l'improviste, je risquais de tomber sur quelque chose que je regretterais d'avoir vu. Or il ne me restait pas cinquante mètres à parcourir.

« Birgit ! appelai-je, une main en coupe autour de la bouche. Tu m'entends ? Je suis de retour ! »

Dans le matin calme, ma voix me fit l'effet d'une explosion. Elle semblait résonner aux alentours, me revenir depuis les collines tranquilles, assez forte pour faire lever les yeux et la tête des gens à des lieues à la ronde. Je parcourus du regard le paysage brumeux mais ensoleillé, puis je criai de nouveau, en reprenant l'ascension du pré inégal :

« Birgit, je suis là ! »

Il y eut un mouvement : un rideau de la salle de séjour s'agita. Birgit ?

La porte d'entrée qui donnait sur l'allée boueuse longeant la demeure s'ouvrit. Je trébuchai, perdis l'équilibre, posai les mains dans l'herbe glacée par la rosée pour me redresser. Quelqu'un sortit de la maison.

Pas Birgit. Un jeune homme, terrible incarnation de mes pires fantasmes. En uniforme de la RAF : pantalon et veste bleus élégants, chemise bleu pâle, cravate sombre, calot pointu. Tourné vers moi, les traits figés par un saisissement qui reflétait le mien.

Jack, mon frère. Chez moi.

Moitié rampant, moitié grim pant, je m'approchai de lui dans l'herbe glissante. Il se tenait très raide, la main tendue. Je trébuchais, je dérapais, je me propulsais désespérément dans sa direction, mais je n'arrivais pas à avancer. Birgit sortit derrière lui pour me regarder par-dessus son épaule, tandis que je titubais comme un idiot, je me prenais les pieds sur la pente boueuse.

III

J'ouvris les yeux. Au-dessus de moi se dessina le plafond crème de l'ambulance. Le bruit et les vibrations du moteur me secouaient tout entier. J'avais le dos contracté à force de me raidir pour éviter d'être ballotté par les embardées de la camionnette.

Phyllida se tenait debout dans l'allée, bien plantée sur ses jambes. Penchée vers moi, elle me serrait le poignet tout en m'appuyant sur le front une main fraîche. Bouleversé par la brusque transition, je voulus m'asseoir, mais elle me repoussa en arrière, irrésistiblement quoique avec douceur. Je me rendis alors compte que je me sentais très faible.

« Tu as crié, m'apprit-elle, mais je n'ai pas compris ce que tu racontais.

— Je ne sais pas », répondis-je. Mon esprit me montrait toujours la pente raide, le soleil matinal éclatant, les silhouettes de mon frère et de ma femme, hors d'atteinte, au-dessus de moi. « Je ne dormais pourtant pas ! J'ai vraiment crié ?

— Essaie de te détendre, Joe. On arrivera à Manchester dès que possible. Je vais te donner quelque chose à boire. »

Elle me tendit une des tasses à couvercle que nous proposons aux patients pendant les trajets les plus rapides. Que s'était-il passé chez moi ? Jack et Birgit ensemble ? Prenant la tasse, j'en tetai le bec métallique. L'eau froide se répandit dans ma bouche, sensation agréable. J'en avalai deux ou trois gorgées, puis je rendis le récipient à la jeune fille.

« Ça va mieux ? interrogea-t-elle.

— Mieux que quand ? Je ne comprends pas ce qui s'est passé ! Je

croyais qu'on était arrivés. On est allés à l'immeuble de la Croix-Rouge d'Irlam Street ! Tu étais là, avec Ken Wilson. À l'instant ! Ce n'est pas vrai ?

— Détends-toi, Joe. »

Phyllida donna trois brusques coups de talon contre la cloison métallique séparant notre compartiment de l'avant du véhicule. Un instant plus tard, la camionnette ralentit puis s'arrêta. Le moteur se tut. La portière du conducteur claqua. Ken nous rejoignit par l'arrière. Dehors, il faisait nuit noire.

« Qu'est-ce qui se passe ? Ça va, Joe ?

— Oui...

— Tout d'un coup, il s'est mis à crier, déclara Phyllida. Tu as dû l'entendre.

— Je crois que je rêvais, lançai-je, brusquement conscient du sérieux avec lequel ils considéraient mon récent comportement. Un cauchemar ou quelque chose comme ça. »

L'explication ne me semblait pas très convaincante. La séquence n'avait rien d'onirique : elle avait succédé sans heurt à la réalité dans laquelle je me retrouvais inexplicablement plongé pour la deuxième fois. Les rêves sont brefs quoique étranges, mais j'avais vécu là quelque chose de différent. Je me rappelais être resté allongé de longues heures creuses sur la civière inconfortable, moitié endormi moitié conscient, plein d'ennui et agité, pressé de rentrer chez moi, pendant que nous roulions dans la nuit. Une scène tellement banale qu'il ne m'était pas venu à l'esprit de douter de sa réalité. J'étais arrivé à Manchester – je l'avais cru –, insensibilisé par l'épuisement mais soulagé. J'avais trouvé mon second souffle en gagnant lentement la gare à pied, afin de prendre le premier train pour Macclesfield. Épisode morne, routinier, sur fond de pensées lucides, dépourvu de la concision et surtout de l'étrangeté particulière qui caractérisaient le plus souvent mes rêves. Avais-je rêvé le train glacial aux vitres sales ? Imaginé la longue ascension de la colline de Rainow, par ce matin d'automne revigorant ?

On aurait dit que j'étais soudain retombé en arrière dans le temps, d'une réalité à une autre. Laquelle croire, à présent ?

Ken et Phyllida me fixaient avec inquiétude. Je me sentais dans la peau d'un patient à l'hôpital, chargé de décrire des symptômes mystérieux.

« Où en sommes-nous ? m'enquis-je le plus tranquillement possible, sur le ton de la conversation. Je veux dire, depuis l'arrêt de Birmingham ?

— On n'a pas beaucoup avancé, me répondit Ken. On a traversé Walsall il y a environ un quart d'heure. Ce n'est qu'à quelques kilomètres de Birmingham.

— J'ai dû faire un mauvais rêve, repris-je. Je suis désolé de vous avoir inquiétés, tous les deux.

— Je vais le veiller pendant tout le trajet, Ken, intervint Phyllida. Rentrons à la base le plus vite possible. »

J'aurais voulu protester, parce qu'ils me traitaient en patient, mais je n'avais aucune idée de ce qui m'était arrivé ces derniers jours. Dans ce sens, comme bien des patients, j'étais autant dire à leur merci. Phyllida habitait chez ses parents à Bury, au nord de Manchester ; quant à Ken, qui devait retourner en poste à Londres, il comptait passer avec eux les deux jours suivants. Après avoir consulté une carte, ils décidèrent de faire un détour pour me déposer chez moi. À mon grand soulagement, car je mourais d'envie de rentrer à la maison. Je ne voulais pas vivre une fois de plus la longue attente à Manchester ou le lent voyage en train qui suivait : je venais juste d'y avoir droit.

La pause ne dura pas. Ensuite, Phyllida s'efforça d'entretenir la conversation, mais nous étions tous deux épuisés. Je pensais que si je restais conscient, si je suivais ce qui se passait en m'obstinant à répondre aux questions de la jeune fille, la continuité de ma vie réelle perdurerait forcément. Toutefois, Phyllida était incapable d'éviter les blancs. Elle perdit même plusieurs fois le fil de ses pensées. De toute évidence, elle luttait contre le sommeil. Je l'assurai que je me sentais bien, que si elle voulait se reposer un peu, je ne m'en trouverais pas plus mal. Elle me répondit en secouant la tête qu'on leur avait conseillé, à Ken et à elle, de me garder en observation durant tout le trajet, mais sa voix devenait pâteuse. Quelques minutes plus tard elle s'allongea sur la civière inconfortable, avec une couverture. Bientôt, elle dormait, la bouche ouverte, un bras ballant sur le côté. Saisi d'une humeur introspective, je repensai à l'illusion lucide en me demandant ce qu'elle pouvait bien signifier.

IV

La camionnette grondante arriva à Macclesfield alors que l'aube s'annonçait. Dès que la lumière du jour s'infiltra par les vitres étroites, je m'agitai puis m'assis pour regarder par celle de l'avant, située au-dessus de la tête du conducteur. Il n'y avait presque aucun autre véhicule en vue, ce qui ne me surprit pas, peut-être à cause de l'heure. L'ambulance n'en croisa qu'un ou deux, militaires. C'était un petit matin gris et froid. Un vent aigre projetait sur le pare-brise des gouttes de pluie, dont les courtes diagonales se déplaçaient par saccades avant d'être balayées par les essuie-glaces. Quelques heures plus tôt, lorsque j'avais rêvé ou imaginé très clairement ce même matin, je l'avais vu ensoleillé, voilé de brume, promettant une belle journée automnale.

Tel n'était pas le cas, maintenant. La campagne n'avait pas beaucoup changé, malgré le conflit, mais en ville, la plupart des fenêtres avaient été condamnées par des planches, les portes et les grilles cadénassées. Quoique Macclesfield n'eût manifestement pas été bombardé, les tristes signes de la guerre y étaient omniprésents : abris, barrières en béton dans les rues, disparition des pancartes publicitaires et vitrines désertes suscitant une atmosphère morose. Le deuxième hiver de guerre approchait, sans que rien vînt alléger l'ambiance sinistre. Ken s'arrêta dans Hibel Road, en face du tribunal dont je me souvenais bien, à cause de l'audience que j'y avais affrontée un peu plus tôt cette année-là. Pour la dernière partie du trajet, je m'installai à la place du passager, à l'avant.

La camionnette entama l'ascension bruyante de la longue colline. Tenaillé par une angoisse sourde, je me demandai à nouveau ce que j'allais trouver en arrivant : à cette heure matinale, Birgit dormait sans doute encore. Je me refusai à laisser mes pensées dériver davantage.

Ken insista pour me faire monter en ambulance l'allée étroite menant à la maison. Aussitôt descendu de voiture, je ramassai mon petit sac. Le bruit du moteur tournant au ralenti paraissait assez fort pour réveiller tout le village. Phyllida prit ma place dans la cabine, j'agitai la main, marmonnai des remerciements, puis je me tournai vers ma demeure. Ma clé joua dans la serrure.

Retour au foyer. Tout y paraissait en ordre, propre, bien entretenu. Des pas retentirent sur les planches du plafond, puis Birgit apparut au sommet de l'escalier, alertée par le bruit de l'ambulance car elle avait le sommeil léger. Elle enfilait sur sa chemise de nuit la longue robe de chambre que je lui avais offerte à Noël. Ses cheveux en bataille et ses joues roses me donnèrent aussitôt une impression de bonheur, de bonne santé. Elle était toujours aussi belle ! Alors je compris qu'elle m'avait terriblement manqué, que mon absence se mordait la queue et creusait un gouffre en moi. Radieuse, Birgit descendit l'escalier en courant, les bras tendus.

Je l'enlaçai, je respirai son odeur familière, le visage contre le sien. La chaleur du lit s'attardait sur elle. Sans un mot, nous nous embrassions, nous étreignions, nous touchions, nous goûtions, nous cramponnions l'un à l'autre. Elle était vaste et douce entre mes bras.

Enfin, rieuse, elle m'appuya la main sur son ventre.

« Tu sens le bébé ? me demanda-t-elle. C'est la surprise que je t'ai préparée, mon chéri !

— Hein ? » fis-je, stupide.

« Je viens de l'apprendre ! Il y a juste deux jours. Je suis enceinte de presque deux mois ! »

Telle était la surprise qu'elle m'avait préparée, par ce matin gris de novembre.

Cette année-là, l'automne fut froid et pluvieux. Le vent fouettait en permanence la façade ouest de la vieille demeure, où il insinuait des courants d'air mordants. La brume ou les nuages bas voilaient en permanence la plaine du Cheshire, dont le spectacle m'avait toujours rasséréné. Le froid s'infiltrait jusque dans la chambre à coucher, pourtant située sur l'arrière.

La Croix-Rouge m'accorda une semaine de congés maladie, dont je profitai pour faire la grasse matinée tous les jours, avec Birgit. Nous n'aimions ni l'un ni l'autre nous glisser hors des draps chauds puis traverser la pièce glaciale, sur le plancher nu – tapis ou descentes de lit étaient trop chers pour nous – afin d'aller aux toilettes. Il fallait se rendre soit du côté exposé de la maison, soit au rez-de-chaussée, avec son dallage en pierre. Les deux ou trois premiers jours, notre bonheur fut aussi total qu'au début de notre mariage. La présence silencieuse de notre bébé, qui grandissait peu à peu, nous assurait enfin un avenir. La perspective de devenir père me donnait matière à réflexion : la joie pure et simple d'avoir un enfant, bien sûr, accompagnée cependant de la peur profonde de me découvrir inapte à la paternité. Des soucis d'ordre plus général me tourmentaient aussi : par exemple, de quel droit amener un être humain dans un monde de guerre et de peur ? Toutefois, l'excitation avait tendance à compenser le reste. Nous nous débrouillerions, bien sûr. Et puis la grossesse offrait à Birgit une protection supplémentaire contre l'internement. Elle me montra les lettres reçues du ministère de l'Intérieur en mon absence : on ne le lui disait jamais aussi crûment, mais elle restait classée en catégorie C – peu de chances d'être emmenée, à moins de violer la loi.

Ces missives n'étaient pas seules à nous rappeler la guerre. Sans parler des signes extérieurs – la liste apparemment sans fin des règles et interdictions diffusée chaque jour à la radio, le rationnement en nourriture et vêtements, les nouvelles déprimantes de cités bombardées et de bateaux coulés, l'activité ininterrompue des avions, au-dessus de nos têtes – sans même parler de cela, je souffrais de l'inquiétude permanente que la guerre avait instillée en moi pendant mon séjour à Londres.

Paradoxalement, il me semblait que mon pacifisme faisait de moi un semeur de guerre, comme quelqu'un d'immunisé à une maladie peut la transmettre en porteur sain.

Où que j'aille, où que je me tourne, les signes du conflit se multipliaient autour de moi. Je haïssais, je redoutais, je déplorais la

guerre, mais je ne parvenais pas à y échapper, même dans le sommeil. Souvent, je rêvais d'incendies, d'explosions, d'immeubles qui s'effondraient, de jets d'eau sous pression jouant sur des murs en ruine, de sirènes, de coups de sifflet, de cris ; je me réveillais au beau milieu de la nuit, en nage, puis je restais allongé dans le noir, m'efforçant de me persuader qu'il s'agissait d'un simple cauchemar. Quoique horrifié par ces images, je sentais bien que je ne pouvais plus me passer des dangers apportés par la guerre, même s'il m'était quasi insupportable de l'admettre. En sécurité chez moi avec Birgit – autant que pouvait l'être un civil banal –, je brûlais de repartir me jeter au cœur de l'enfer.

Je me reposais depuis un jour ou deux, lorsque la radio annonça que la ville de Coventry avait été rasée par la Luftwaffe en une seule nuit de bombardement.

VI

Le lendemain de la destruction de Coventry, Birgit me tira du sommeil en sortant du lit puis en s'activant dans la chambre. Elle faisait pourtant de grands efforts pour ne pas me déranger. Le jour se levait à peine. Pendant que la jeune femme s'habillait, vaguement dessinée contre les rideaux, j'admirai sa silhouette féminine – ses seins qui gagnaient en ampleur, son torse épaissi.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demandai-je avant qu'elle ne quittât la chambre.

Elle se retourna, apparemment surprise de me découvrir réveillé.

« Je vais aux commissions. Il faut prendre la queue le plus tôt possible, parce que tout le monde est en rupture de stock. Demain, je ne peux pas, je donne un cours. Alors je m'en occupe aujourd'hui.

— Je t'accompagne. »

Je me trouvais déjà à la maison depuis assez longtemps pour commencer à me sentir prisonnier.

« Non. Je veux m'en charger moi-même. »

Malgré mes protestations, elle vaqua à ses occupations d'un air décidé, puis elle partit en me promettant de revenir le plus vite possible. Je la suivis jusqu'à la porte, d'où je la regardai descendre l'allée d'un bon pas en direction de l'arrêt de bus, sur la route principale. Ensuite, je retournai au lit parcourir le journal du matin, livré après son départ. Les nouvelles de Coventry étaient inquiétantes, déprimantes ; les sauveteurs se livraient dans les ruines aux recherches nécessaires. Après ces centaines de morts et ces hectares de propriétés détruites, qu'ordonnerait Churchill en représailles ? La vengeance d'un belliciste était à craindre. La guerre échappait à tout contrôle.

D'aucuns affirmaient que rien ne saurait surpasser en horreur la ronde sans fin des raids nocturnes, mais à mon avis, les deux camps pouvaient faire pire, même si je n'osais imaginer comment.

Une fois habillé, je me préparai une tasse de thé puis regagnai la chambre. Debout sur une chaise, je fouillai à tâtons l'étagère du haut de l'armoire, à la recherche du calot de la RAF qui y avait été caché. Il était toujours là, posé sur une petite pile de vêtements pliés avec soin. Surpris, je sortis mes trouvailles pour les étaler sur le lit.

Il s'agissait d'un uniforme au grand complet : le calot, mais aussi une chemise, un pantalon bien repassé, une ceinture, une tunique, une cravate et une paire de chaussures au cuir noir soigneusement lustré. Les « ailes » jumelles cousues sur la poche de la chemise témoignaient qu'elle appartenait à un pilote qualifié. Elles voisinaient avec une décoration, un ruban quelconque qui ne me disait rien.

Fermant mon esprit à ce que signifiait la présence chez moi d'un uniforme, je m'empressai de me déshabiller pour l'essayer. Planté devant le miroir en pied, enveloppé du tissu rêche de ces vêtements étrangers, j'observai la transformation qu'ils induisaient en moi. Je pivotai pour me regarder par-dessus mon épaule. Je me plantai très droit, de profil. Je levai la tête comme pour scruter le ciel. Je saluai. Des moteurs rugissaient furieusement autour de moi ; des explosions retentissaient au loin.

Un bruit s'éleva dans la maison. Je me figeai, craignant d'être surpris en pleine pantomime coupable, mais curiosité et irritation ne tardèrent pas à l'emporter. Qui était là ?

Lorsque je traversai la chambre, ces trois ou quatre longues enjambées me suffirent pour sentir que l'uniforme amidonné donnait à mes mouvements quelque chose de quasi militaire. J'ouvris la porte.

Jack se tenait sur le palier, au sommet de l'escalier. En uniforme. Immobiles, face à face, nous étions le reflet l'un de l'autre.

À cet instant, je compris ce qui se passait. D'une manière ou d'une autre, ce matin-là, je ne m'étais pas réveillé à ma propre réalité mais à une autre illusion lucide.

Mon frère me salua.

Un autre bruit s'éleva au rez-de-chaussée. Je m'approchai de l'apparition de Jack, je la contournai, terrifié à l'idée de croiser son regard, puis je la dépassai sans la toucher. Cette maison était la mienne ; ses odeurs, ses bruits, ses contacts étaient les mêmes que d'habitude. Comment pouvais-je imaginer des choses pareilles ? J'étais bien décidé à fuir Jack, à fuir la demeure, à sortir dans le froid pour échapper à l'hallucination. Je dévalai l'escalier.

Birgit se trouvait dans la salle à manger, en train de lire je ne savais quoi, penchée vers la table, le dos tourné.

« Birgit ! Tu es là, toi aussi ? m'exclamai-je.

— Bien sûr. »

Elle se redressa puis pivota, en se passant les mains sur les hanches et en s'étirant les épaules.

« Tu m'as dit que tu sortais. Je t'ai entendue...

— Qu'est-ce qui se passe, JL ?

— JL ? Pourquoi m'appelles-tu JL ? C'est moi, Joe !

— Mon Dieu ! Je croyais...»

Alors je me regardai. Je regardai la cravate, la chemise, le tissu bleu empesé de la tunique. Le calot pesait sur ma tête, les chaussures noires brillaient. M'écartant de Birgit, je me contemplai dans le grand miroir biseauté accroché au mur du vestibule, près de la porte d'entrée. Le double exact de Jack me fit face. Son allure militaire, son charme juvénile, un rien voyou, ses mains puissantes. Je baissai la tête pour ne plus le voir.

VII

Le lendemain de la destruction de Coventry, le jour se levait à peine, mais j'étais parfaitement réveillé, allongé sur le dos de mon côté du lit. Malgré l'obscurité quasi totale, les images éclatantes de l'hallucination lucide me laissaient étourdi. Comme je m'en étais aperçu dans l'ambulance, la transition d'une réalité à l'autre me donnait l'impression d'être projeté en arrière dans le temps. Quelques pas hésitants sur un chemin, suivis d'une brusque secousse : le retour à l'endroit d'où j'étais parti.

Birgit dormait, un bras jeté en travers de mon estomac pesant de tout son poids, chaude et imposante contre moi. Je me sentais seul, effrayé. Ni sa proximité ni notre intimité nocturne ne m'apportaient le moindre réconfort. Un gémissement m'échappa, quand je compris que mon imagination me dévoilait mes peurs les plus affreuses. Birgit m'avait appelé JL. Pourquoi ? Elle remua, sans doute tirée du sommeil par le bruit que je venais de faire, puis, heureuse de ma présence, fourra affectueusement son visage contre le mien. Lorsqu'elle roula vers moi, sa poitrine douce se pressa contre mon bras, son ventre contre ma hanche.

Quelques secondes plus tard, complètement réveillés, nous nous asseyions, adossés à la tête de lit en bois dur. Birgit alluma sa lampe de chevet et jeta son cardigan en laine sur ses épaules. Il était huit heures et quart. Le jour se levait tard, parce que l'horaire destiné à rentabiliser la lumière solaire avait été étendu aux mois d'hiver. Les moteurs d'un gros avion bourdonnaient au loin, au-dessus des montagnes.

Les images de l'hallucination me mettaient à la torture : elles

semblaient si réelles, si crédibles. J'avais *senti* le tissu rêche de l'uniforme contre ma peau. La maison m'était apparue exactement telle que je me la rappelais, telle que je la voyais à présent. Mon jumeau était une des personnes que je connaissais le mieux au monde. Incapable de comprendre ou d'accepter ce que signifiaient la vision et ce qui m'arrivait, je me mis à trembler. Enlaçant Birgit, je la serrai contre moi. Elle se blottit dans mes bras, visiblement inconsciente de ce qui me passait par la tête.

Au bout d'un moment, je me levai pour aller aux toilettes, de l'autre côté du palier. À mon retour, elle était assise bien droite, les cheveux emmêlés par le sommeil, les yeux gonflés. Une main sur l'estomac, je le remarquai.

J'allumai le lustre, puis je tirai jusqu'à l'armoire une chaise sur laquelle je montai, pour atteindre le fond de l'étagère supérieure.

« Qu'est-ce que tu fais, Joe ? Reviens te coucher.

— Il faut que je sache », répondis-je, sinistre.

Lorsque j'étirai le bras au maximum, mes doigts touchèrent quelque chose. Le calot. Après quoi je cherchai à tâtons le reste des vêtements imaginés un peu plus tôt. Il n'y en avait qu'un, sous la coiffure, avec laquelle je le sortis de l'armoire. Le calot et une chemise empesée. Pas l'uniforme complet.

Mais assez, bien assez pour moi.

« Qui a rangé ça là ? lançai-je, le calot dans une main, la chemise dans l'autre, les brandissant de manière presque menaçante en direction de Birgit.

— Moi, évidemment.

— C'est à JL, hein ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça fait chez nous ?

— J'en prends soin pour lui.

— Quoi ? Pourquoi est-ce que tu prendrais soin des habits de mon frère ?

— Il... Il les a apportés, un jour. Il fallait laver la chemise et nettoyer le calot. Il m'a demandé de les lui garder ici. Il en a d'autres à l'aérodrome.

— Alors comme ça, Jack est venu ici ? Pendant que moi, je n'y étais pas !

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous ?

— Il n'y a rien eu du tout ! Qu'est-ce que tu crois ? » Elle remua pour porter son poids sur ses jambes, qu'elle replia sous elle afin de se tenir bien droite. Les muscles de ses épaules se contractèrent puis se détendirent. « JL est ton frère ! Tu n'es pas là. Semaine après semaine après semaine ! Qu'est-ce que je fais, à ton avis ? Je n'ai pas d'ami, ici.

Personne au village, personne en Angleterre. Dès que j'ouvre la bouche, tout le monde me prend pour une espionne hitlérienne ! Je suis la nazie dont le mari ne se bat pas. Les gens parlent. Ils croient que je ne le sais pas. Tes parents ne m'adressent pas la parole. Les miens sont morts, c'est sûr. Je suis seule ici, chaque heure du jour, de la nuit puis de nouveau du jour. Parfois je reçois une lettre de toi, parfois non. Sinon, je peux toujours jouer de la musique pour personne. Ou prendre le bus et aller dans des magasins qui n'ont rien à vendre. Quelle vie merveilleuse !

— Et Jack ? Tu sais très bien ce qu'il en est entre nous. Pourquoi vient-il ici quand je n'y suis pas ?

— Tu n'y es jamais ! JL vient seulement ici en permission un jour ou deux, puis un autre jour... enfin, le peu qu'on lui donne. Il n'a pas le choix. Une fois, il m'a écrit pour me demander s'il pouvait passer sa permission avec nous, nous deux, parce qu'il ne voulait pas rentrer chez lui. Toi, tu étais à Londres. Je ne savais pas comment te contacter à temps, et il avait l'air désespéré. Il ne voulait pas rester tout le temps à la base aérienne, alors j'ai dit oui. Il est venu.

— Juste une fois ?

— Non, trois. Peut-être plus.

— Tu ne m'en as jamais parlé.

— Peut-être cinq. Tu n'es jamais là pour que je t'en parle.

— Et il laisse ses vêtements dans notre chambre.

— Non ! Qu'est-ce que tu crois ? De quoi tu m'accuses ? »

Il est rare qu'un couple marié résolve réellement un problème pareil. Les enjeux sont tellement élevés que si on pousse les choses trop loin, on ne peut plus battre en retraite. Ce que je fis avant qu'il ne fût trop tard, incapable d'affronter les terribles conséquences de mes soupçons. Des événements plus vastes nous rapprochaient, Birgit et moi : les dangers de la guerre, l'arrivée de notre bébé, l'amour qui nous liait depuis si longtemps – l'idée qu'il vacillât, surtout à cause de mon propre frère, m'était tout simplement insupportable. À la dispute succéda un long silence amer qui se prolongea toute la journée. Le soir venu, une trêve paisible s'installa. Cette nuit-là, nous fîmes l'amour.

Je passai les deux jours suivants à me remettre de mon mieux puis, le lundi matin, je me présentai aux bureaux de la Croix-Rouge.

EXTRAIT DE *L'ALLEMAGNE SE TOURNE VERS L'EST – RECUEIL DES DISCOURS DE RUDOLF HESS (CHOISIS ET COMMENTÉS PAR LE PROFESSEUR ALBRECHT HAUSHOFER)*, PUBLIÉ AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE BERLIN EN 1952 ; TIRÉ DU DISCOURS DE HESS ADRESSÉ À LA HITLERJUGEND (JEUNESSE HITLÉRIENNE) AU LEIPZIGER TRIUMPHSPORTPLATZ, EN MAI 1939, AU SUJET DU VŒU FORMÉ À L'ÉPOQUE PAR LE REPRÉSENTANT DU FÜHRER QUANT À LA COEXISTENCE PACIFIQUE ENTRE L'ALLEMAGNE ET L'EMPIRE BRITANNIQUE.

« [Nous qui nous sommes recroquevillés dans les tranchées, barbouillés de boue, qui avons écouté en retenant notre souffle les balles anglaises chanter au-dessus de nos têtes, qui avons étouffé sous nos masques à gaz et passé des nuits glaciales dans les cratères d'obus, la Grande Guerre nous a apporté une conviction ardente, aujourd'hui encore gravée dans mon cœur. Dans celui du Führer également, car à la même époque, il se battait courageusement pour notre mère patrie. Cette conviction, la voilà.

« [Le peuple allemand ne doit pas faire la guerre aux Anglais. Il n'a rien à reprocher à une autre race nordique ! Le problème est ailleurs !

« [Des centaines de milliers de jeunes Allemands ont été massacrés durant la Grande Guerre, la plus terrible de toutes. Ils aimaient leur pays comme nous l'aimons, vous et moi, mais ils sont morts ! Ils n'ont pas reculé devant leur devoir. Ils ne l'ont pas esquivé. Ils n'ont même pas demandé pourquoi ils étaient condamnés au sacrifice suprême.

« [Pourtant, c'est à nous, la nouvelle génération de patriotes allemands, qu'il incombe de leur donner une réponse. L'Angleterre n'est pas notre ennemie !

« [Nous avons besoin d'espace vital. L'expansion de la race germanique est à ce prix. Si les Anglais nous laissent la liberté nécessaire, nous n'aurons avec eux aucune raison de mésentente. Les hostilités éventuelles seront de leur fait, pas du nôtre. Nous qui avons survécu aux mines terrestres, aux obus, aux gaz de la Grande Guerre, nous le répétons encore et toujours : nous épargnerons au monde un autre conflit.

« [À condition que l'Angleterre le permette !]

« *Heil Hitler !* »

CARNETS OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER.

VIII

J'arrivai à la base de la RAF de Kenley en début de matinée, avec un autre employé de la Croix-Rouge du nom de Nick Smith, après un long voyage aventureux à travers les banlieues très abîmées de Brixton et de Streatham.

Nos laissez-passer nous permirent de franchir sans encombre la barrière de sécurité. Le chauffeur nous déposa devant une hutte préfabriquée en tôle, où d'autres civils attendaient déjà. Aussitôt ma petite valise ajoutée à la pile de bagages posés près de l'entrée principale, j'allai me poster le plus près possible du poêle pour me réchauffer après la longue route. On me donna un bol de soupe brûlante, que je dégustai avec reconnaissance.

Je n'avais pas parlé à Birgit du voyage à venir, parce qu'il était évidemment dangereux de gagner la Suisse en avion, pendant que la guerre aérienne et terrestre avec le Reich battait son plein. Les jours précédents, j'avais passé des heures à étudier la carte de l'Europe en cherchant à déterminer la route la plus sûre, celle qui nous garderait le moins longtemps au-dessus des pays occupés et de l'Allemagne proprement dite. La Suisse se trouvant en plein continent, il semblait difficile d'y accéder sans risque. À mon avis, nous décrivions un grand coude, descendant la côte française puis virant à l'est pour survoler le sud de la France, aux mains du gouvernement de Vichy. Faire de même avec l'Allemagne me semblait très risqué, quoique le trajet eût été beaucoup plus court.

Une des fenêtres de la hutte donnait sur l'avion, peint en blanc, qui nous emporterait bientôt. L'obscurité m'empêchait d'en distinguer davantage que la forme générale, mais une vive activité régnait aux alentours.

« Messieurs ? Votre attention, s'il vous plaît. »

Je me retournai. Deux officiers supérieurs de la RAF se tenaient près de la porte, au bout de la pièce. L'un d'eux attendait, la main

levée. Le silence tomba.

« Merci. Nous n'allons pas tarder à vous demander d'embarquer. Je vous présente d'avance mes excuses pour l'aménagement spartiate de l'appareil, même si l'équipage a fait de son mieux afin d'assurer votre confort. Après le décollage, je vous prierai de vous déplacer le moins possible. Le vol va être long, l'avion emporte une lourde charge de carburant, et votre agitation risquerait d'en affecter l'assiette. Je suis sûr qu'il est inutile d'insister sur ce point. Toujours en ce qui concerne vos mouvements, l'avant de la cabine vous sera dissimulé par un rideau. Nous devons vous prier de ne le franchir qu'après l'atterrissage et le débarquement des autres passagers. Vous trouverez dans votre partie de l'avion tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Je crois qu'on vous a également conseillé d'emporter à boire et des sandwiches ? Parfait. Vous serez heureux d'apprendre qu'il y a des toilettes, et qu'il est inutile d'être physicien pour s'en servir. »

Les hommes échangèrent des sourires nerveux : visiblement, nous nous étions tous posé la même question. On nous fit sortir par une porte latérale puis traverser le tablier de béton obscur jusqu'à l'appareil.

Je fus l'un des premiers à bord, ce qui me permit de choisir un siège côté hublot. Jamais encore je n'étais monté en avion, et j'avais très envie de voir le monde extérieur une fois le jour levé. Les autres passagers m'étaient inconnus, exceptés Nick et le collègue qu'il m'avait présenté à notre arrivée dans la hutte, un certain Ian Maclean, de l'antenne d'Édimbourg. Ils s'installèrent deux rangées devant moi.

Après une attente interminable, les moteurs démarrèrent, emplissant la cabine d'un vacarme et de vibrations intenses. Tout s'avérait plus bruyant, plus rude que je ne m'y étais attendu. Le chauffage des moteurs fut très long. Lorsque enfin l'avion s'ébranla sur la piste, me ballottant désagréablement, se balançant de manière inquiétante, je me sentais quasi fébrile. Après avoir quitté le sol, cependant, il devint étonnamment stable, quoique guère plus silencieux.

Je m'installai le plus confortablement possible dans mon siège-baquet en toile. Comme tous les autres passagers en vue, j'avais gardé mon gros pardessus, car la cabine n'était pas chauffée. Je me tournai vers le minuscule hublot pour me faire une idée de la région survolée, mais dans l'obscurité, seule m'apparaissait nettement la flamme blanc-bleu aiguisée du moteur situé de mon côté.

Enfin, le soleil se leva. Nous nous trouvions en mer. Sans doute au-dessus de la Manche, c'est-à-dire sur la trajectoire la plus longue. L'avion bourdonnait obstinément en survolant l'étendue monotone des vagues grises, comme figées. La faim et la déshydratation s'emparant lentement de moi dans l'appareil glacial, je tirai de mon bagage mes

sandwichs et ma flasque de thé.

Ni notre cap ni notre altitude ne paraissaient varier beaucoup. La grande aile blanche qui s'étendait devant moi me dissimulait en partie la vue en contrebas, mais je ne quittais pas le ciel du regard, persuadé que des chasseurs allemands allaient fondre sur nous. Il m'était impossible de me détendre, d'oublier les dangers que nous faisait courir un voyage pareil.

Au bout de trois heures de vol, je me levai enfin pour rejoindre Ian Maclean, debout dans l'allée étroite, voûté sous le toit en métal bas. Je me postai près de lui, tout aussi gêné par l'exiguïté des lieux. La conversation nous obligea à élever la voix pour dominer le vacarme des moteurs, mais découvrir mon collègue beaucoup moins nerveux que moi m'aida à me détendre un peu.

« Nous sommes toujours en pleine mer. Nous ne devrions pas survoler le continent, maintenant ? lui demandai-je.

— Les aviateurs restent le plus longtemps possible en mer, par prudence, m'expliqua-t-il.

— Vous avez déjà fait le voyage ?

— Pas exactement. Je me suis rendu à Stockholm, un jour. Il n'y a guère de terre ferme pour nous en séparer quel que soit l'itinéraire.

— Mais la Suisse ?

— On vous a dit que nous allions en Suisse ?

— Oui. Ce n'est pas vrai ?

— Je pense que si. On m'a dit la même chose. Mais il s'agit peut-être d'une couverture, on ne sait jamais. »

Je me penchai très bas pour regarder par le hublot le plus proche : un coin de nuages et la neutralité grise des vagues, loin en contrebas, à peine entraperçue.

« Vous savez ce que ça signifie ? repris-je en montrant le rideau épais qui divisait la cabine, non loin de nous.

— On ne nous a rien dit d'officiel, hein ?

— Vous croyez qu'on nous cache quelque chose ?

— Plutôt quelqu'un, à mon avis. Lors de mon voyage en Suède, il y avait deux huiles à bord. Des diplomates, je crois, dont un Allemand. Là aussi, nous avons eu droit au rideau. »

Échanger des hurlements par-dessus le bruit des moteurs n'étant pas très pratique, le dialogue tourna court. Je retournai à ma place, où je m'agitai dans le siège étroit pour retrouver une position confortable, mais le tissu du dossier s'affaissait comme celui d'une vieille chaise longue sur la plage. Mes yeux se reposèrent sur le ciel. Malgré ma nuit blanche, je n'avais pas sommeil du tout. Je me sentais parfaitement réveillé, nerveux à cause du vol interminable, intéressé par la nouveauté de l'expérience, pourtant bien monotone. Je suis certain de n'avoir ni somnolé ni perdu le fil de mes pensées.

Toutefois, je ne remarquai pas aussitôt que nous arrivions en vue des montagnes. Je m'en aperçus alors qu'elles étaient encore très loin, à demi dissimulées par la brume hivernale, mais quelques minutes plus tard, l'avion passait entre les sommets les plus élevés. Les détails m'en apparurent de mieux en mieux, des deux côtés de l'appareil, dangereusement proches, me semblait-il. Comment avions-nous pu les atteindre aussi vite, après le survol des flots ? Peut-être la terre, vue d'assez haut, offrait-elle le même aspect que la surface marine ? Malgré la brume omniprésente, l'ennui des heures précédentes avait disparu. Les pentes supérieures enneigées des montagnes étaient un éblouissement, la réverbération du soleil difficilement soutenable. Le front pressé contre le hublot, je préfèrai scruter très loin en contrebas une vallée boisée, traversée par une rivière sinueuse d'argent luisant. Les mouvements de l'avion se firent spectaculaires, lorsqu'il se mit à s'incliner sur l'une ou l'autre aile au bruit changeant des moteurs, pendant que le pilote ajustait sa course. Des turbulences alarmantes le secouaient dans sa course zigzagante à travers l'étroite vallée, dont il frôlait parfois dangereusement les parois rocheuses. Chaque minute le rapprochait du sol, jusqu'à ce que, enfin, son nez se soulève, il se stabilise, ses moteurs se calment. Quelques instants plus tard, il rasait le sol – boum, autre boum, avant de rouler à toute vitesse sur une piste. J'eus un aperçu rapide des bâtiments en béton construits entre les arbres, à la périphérie de l'aérodrome, juste devant les montagnes.

Enfin, l'avion s'immobilisa ; ses moteurs toussèrent puis se turent. Les passagers se levèrent en s'étirant, après la longue immobilité forcée dans les sièges inconfortables. Lorsque la longue file s'avança en traînant les pieds le long de l'allée centrale, je fermais la marche. L'inconnu qui me précédait finit par franchir la portière donnant sur la courte volée de marches extérieure : j'étais seul. Au lieu de lui emboîter le pas, je tirai de côté le rideau qui coupait la cabine en deux. Six sièges avaient été installés dans la partie avant, trois de chaque côté de l'allée. Personne. Un autre rideau, fermé, dissimulait sans doute le cockpit. Des mouvements se devinaient au-delà. Un instant plus tard, quelqu'un l'ouvrit depuis l'autre côté pour passer de la zone de pilotage à la section passagers. Une haute silhouette se dressa devant moi, élégamment vêtue de l'uniforme de la RAF, le calot pointu incliné sur l'oreille avec désinvolture.

Mon jumeau, Jack.

Ma stupeur ne fit pas disparaître son sourire aimable. Lui ne semblait pas surpris de me voir.

Un autre officier de la RAF sortit du cockpit, le dépassa puis, après un simple coup d'œil dans ma direction, franchit la portière.

« Tu viens, JL ? appela-t-il du sommet de l'escalier extérieur.

— J'arrive.

— Je ne savais pas que c'était toi qui pilotais, dis-je à Jack.

— Eh bien, maintenant, tu le sais. »

Mon cœur battait à tout rompre. Je regardai autour de moi. La lumière du jour s'insinuait par la portière ouverte. Derrière la vaste étendue blanche de l'aile, les passagers s'éloignaient en direction des bâtiments bas situés au bout du tablier, deux cents mètres plus loin. Le copilote les suivait. De l'autre côté, l'avion exigu présentait un sol en métal utilitaire, tapissé de papiers gras, de mégots de cigarette, de croûtes de pain tombées des sandwiches. Il constituait une réalité très crédible, mais la conviction d'être prisonnier d'un autre fantasme lucide s'empara de moi.

« Arrête avec ça, Jack ! »

Mon frère resta planté là, sans répondre. Moi, terrifié à l'idée que cela lui permît de me retenir prisonnier, j'hésitais à le regarder dans les yeux.

« Où sommes-nous ? demandai-je enfin.

— À Zurich, bien sûr. La ville où va se dérouler votre réunion. C'est bien ce qu'on t'a dit, non ?

— Mais qu'est-ce qui se passe, bordel ? Comment se fait-il que tu sois impliqué là-dedans ? Tu sais pourquoi je suis là ?

— Moi, je pilote, c'est tout.

— Il s'agit d'un vol de la Croix-Rouge ! D'un appareil neutre en mission diplomatique. Toi, tu es un officier d'active de la RAF. Tu n'as rien à faire dans cette histoire.

— Tous les avions ont besoin d'un pilote. Mon Wellington est immobilisé, on y monte de nouveaux moteurs, alors plutôt que de traîner à la base en bayant aux corneilles, je me suis porté volontaire pour ce voyage.

— Mais tu appartiens à la RAF, m'obstinai-je.

— Pas pour l'instant. Je suis un pilote coopté travaillant pour la Croix-Rouge. »

Enfin, je le regardai dans les yeux. « Pourquoi me fais-tu une chose pareille, Jack ? lui demandai-je doucement.

— Ça n'a rien à voir avec moi, Joe. Tu le sais très bien. »

Désespéré, je lui tournai le dos.

IX

L'avion bourdonnait obstinément dans le ciel hivernal éclatant, loin au-dessus de la plaine gris-bleu indistincte des flots. Heureusement, je me trouvais seul tout à l'arrière de la cabine, sans personne pour me voir. Sur le point de fondre en larmes, je tremblais comme une feuille.

Les blessures que m'avait values le Blitz me rendaient fou, je n'en doutais plus. Les visions me diminuaient mentalement, puisque je ne parvenais plus à distinguer la réalité de la fiction. Or n'était-ce pas la définition classique de la démence ? Les illusions avaient commencé la nuit de mon retour dans l'ambulance, mais s'étaient-elles jamais interrompues ? Tout ce que je prenais pour la réalité n'était-il qu'une divagation plus subtile, plus étendue, imagination lucide d'alternatives bifurquantes, pendant qu'en réalité, en prime réalité, je gisais toujours à l'arrière d'une ambulance bruyante, roulant lentement à travers l'Angleterre endormie ?

À en juger par l'inactivité générale qui m'entourait, l'atterrissage n'était pas pour tout de suite. Quelques passagers paraissaient dormir, la tête désagréablement ballottée, acquiesçant au rythme des mouvements ininterrompus de l'avion. D'autres regardaient par les hublots minuscules. Un ou deux lisaient. Ian Maclean s'était rassis, après avoir passé un long moment debout dans l'allée. L'épais rideau impénétrable dissimulait toujours l'avant de la cabine. Il ne faisait plus aussi froid, et la fumée des cigarettes avait donné naissance à un brouillard familier. J'en allumai une, moi aussi, pour me tenir éveillé. Une vague somnolence me gagnait, mais je changeai de position dans mon siège et tirai de longues bouffées, décidé à ne pas courir le risque d'une deuxième défaillance mentale.

Lorsque mon regard se reposa sur le hublot, la terre m'apparut, très loin sur ma gauche : un littoral montagneux, enveloppé de brume et de nuages. La distance m'empêchant d'en distinguer les détails, je ne cherchai pas à deviner de quelle côte il s'agissait, mais je ne l'examinai pas moins, heureux de cette occupation. Enfin, l'avion vira sur l'aile en direction de la terre puis poursuivit sa route sans vraiment perdre de l'altitude. Une demi-heure plus tard, il survolait une vaste cité – descendant lentement, à présent, décrivant un grand arc de cercle, s'inclinant, se préparant à se poser.

Pour la deuxième fois ce jour-là, je me raidis en prévision de l'atterrissage, tandis que nous plongeions vers le sol. Bientôt, nous arrivions au ras des cimes. Quelques hangars et autres bâtiments se dessinaient en contrebas ; la ville, aussi, plus loin.

L'avion toucha terre puis roula un long moment, avant de s'immobiliser enfin près d'une construction moderne en brique. Les moteurs se turent, les passagers s'agitèrent dans leur siège.

« Messieurs ! »

Un des inconnus assis à l'avant, près du rideau, avait déjà bondi sur ses pieds, la main levée dans notre direction. Comme la plupart d'entre nous, il avait un peu de mal à se tenir debout sous le plafond très bas.

« Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue à Lisbonne, une

belle cité familière à beaucoup de nos membres de la Croix-Rouge. On a dit à la plupart d'entre vous que la réunion se déroulerait à Zurich, mais vous savez qu'en temps de guerre, il est parfois nécessaire de mentir. Néanmoins, nous nous trouvons à présent en territoire neutre, ce qui va nous éviter ce genre de problèmes dans les jours à venir.

« Pour ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas, je me présente : Declan Riley, de la Croix-Rouge de Dublin. Nous avons tous hâte de sortir après ce long vol, mais je dois vous demander d'attendre encore un instant. »

Derrière lui, le rideau se gonfla légèrement, comme s'il dissimulait une fenêtre qui venait de s'ouvrir. Des mouvements agitaient l'avion : les inconnus installés dans la partie invisible de la cabine le traversaient, sans doute pour débarquer par l'avant.

« Je veux vous informer de trois points importants », poursuivit M. Riley. Il montra le rideau, qui remuait dans son dos. « Toutefois, je pense que le premier vous est déjà connu. Nous avons eu l'honneur de partager cet avion avec deux ou trois personnes distinguées de la plus haute importance qui joueront un rôle essentiel dans les discussions à venir.

« Le second, le voilà : à partir de maintenant, nous ne devons plus nous exprimer qu'en allemand. » Il s'interrompit pour nous laisser prendre la mesure de la directive, avant de continuer : « [Si vous avez été invités à participer à cette conférence essentielle, c'est en partie à cause de votre maîtrise de la langue allemande. Quand bien même vous rencontreriez dans les prochains jours un compatriote ne la parlant pas, continuez à l'utiliser. Nous nous arrangerons pour trouver un interprète. C'est un artifice qui risque de nous coûter beaucoup de temps, nous en sommes conscients, mais une des parties a posé comme condition préalable que les moindres discussions se déroulent en allemand.

« [Le troisième point découle du second. Vous comprenez bien sûr que nos faits et gestes à Lisbonne concernent un sujet extrêmement sensible. Le plus grand secret est donc nécessaire. On va vous demander tout à l'heure de signer un contrat par lequel vous vous engagez à ne rien divulguer. Simple formalité, certes, puisque nous souhaitons tous ardemment voir aboutir cette réunion. Je crois que ce sera tout pour l'instant...] » Il jeta un coup d'œil interrogateur à son voisin, lequel secoua la tête. « [Très bien. Tous mes remerciements, messieurs. Espérons que notre action aura des résultats positifs !] »

Une vague d'applaudissements suivit ce petit discours, puis j'emboîtai le pas aux autres passagers, dans l'allée qui montait légèrement. Nous attendîmes à la queue leu leu que ceux qui nous précédaient se penchent pour passer par la portière. Mon tour arrivait, lorsque le rideau de séparation fut brusquement tiré de côté. Un jeune

officier de la RAF le franchit, m'adressa un signe de tête poli puis s'avança dans la cabine.

Je sortis, descendis la courte volée de marches en métal, et entamai derrière mes compagnons la traversée du tarmac, dans la chaleur du soleil.

X

Après un examen superficiel de nos passeports, un groupe dont l'avion avait précédé le nôtre se joignit à nous. Il comportait plusieurs Allemands ou habitants des pays occupés, tous membres de leur Croix-Rouge nationale. Les présentations expédiées, on nous entraîna jusqu'à une rangée de voitures qui nous attendait à l'extérieur.

Notre première étape fut une grande maison relativement proche de l'aéroport où nous attendait un buffet délicieux. Nous qui venions de Grande-Bretagne, nous nous servions parcimonieusement, peu habitués à voir dispenser de telles quantités de nourriture, jusqu'au moment où s'imposa à notre esprit le fait que nous avions – momentanément – échappé au rationnement rigoureux du temps de guerre. Je partageais ma table avec deux inconnus, un homme et une femme, des Berlinoises qui représentaient la Croix-Rouge allemande. Ils ne savaient pas plus que moi quel était le but de la réunion, mais je commençais à formuler des hypothèses en mon for intérieur. Sans doute d'autres en faisaient-ils autant. De toute évidence, il se préparait quelque chose de très important.

Notre long cortège motorisé parcourut ensuite une partie de Lisbonne puis prit à l'ouest le long de la baie où se jette le Tage. Déjà, l'après-midi s'achevait ; le soleil descendait devant nous. À notre gauche, s'étendait l'immensité grise de l'Atlantique ; à notre droite, indistinctes, des montagnes boisées. Chaque sommet de côte, chaque sortie de virage nous révélaient des vues époustouflantes de la côte et de l'océan. Comme nous avions ouvert les vitres, l'odeur des fleurs et des buissons serrés au bord de la route nous enveloppait.

Enfin, les voitures atteignirent Cascais, petite ville balnéaire aux ravissantes maisons blanches, ornée de centaines de palmiers et de nombreux arbres à feuilles caduques. On nous emmena à un grand hôtel du front de mer, où chacun de nous se vit attribuer une chambre. La mienne comprenait un énorme lit à deux places et donnait sur un balcon avec vue sur l'océan. On nous laissa le temps de nous rafraîchir, après le long voyage, puis la procession repartit.

La grand-rue de Cascais, parallèle à la plage, se poursuivait à l'extérieur de la ville en grimpant sur un promontoire peu élevé. À partir de là, le paysage changeait : le littoral devenait une côte

sauvage de roche éruptive, où des falaises noires déchiquetées fendaient les flots. L'océan était d'un tel calme qu'il évoquait la surface d'un miroir, sur laquelle le soleil aurait jeté des reflets magiques, mais aussi d'une telle puissance, d'une telle étendue, que les vagues s'abattaient sur la grève en rouleaux immenses ou se fracassaient contre les falaises en explosions d'écume spectaculaires. Une brume blanche planait sur le paysage, malgré le chaud soleil.

Peu après avoir quitté Cascais, le cortège abandonna la route pour s'engager entre de grandes grilles puis parcourut lentement une allée ombragée en direction d'une énorme villa rose. Cette belle demeure crénelée, entourée d'immenses jardins, de terrasses, de massifs, d'une piscine, d'un cinéma privé et de bien d'autres éléments de confort, allait me servir de base au cours des jours suivants. Elle s'appelait *Boca do Inferno* – la Bouche de l'Enfer.

XI

L'extrémité du grand vestibule constituait la réception, où on aurait autrefois prié les visiteurs d'attendre.

Des fauteuils s'offraient à eux autour d'une cheminée de marbre ornementée, visiblement peu utilisée, encadrée de bibliothèques bien remplies et de tableaux des célébrités ayant occupé les lieux par le passé. Une alcôve abritait aussi une grande photographie au cadre doré, visible de presque toute la salle quoique sans ostentation : un portrait studio du duc et de la duchesse de Windsor, l'ancien roi Edward VIII de Grande-Bretagne et son épouse américaine, Wallis Simpson. Leur signature figurait au bas de l'épreuve, près de laquelle étaient disposés deux petits drapeaux, les hampes croisées : ceux du Royaume-Uni et du troisième Reich nazi.

En début de soirée, la vaste pièce servit de cadre à un cocktail de bienvenue. Les invités se réduisirent d'abord aux délégués des diverses sociétés européennes de la Croix-Rouge, mais plus tard, arrivèrent sans tambour ni trompette des personnalités qui se glissèrent discrètement dans la foule pour se joindre aux conversations. Je ne les reconnus pas toutes, même si Nick Smith et Ian Maclean me chuchotèrent le nom de celles qui leur disaient quelque chose. Ainsi appris-je que se trouvaient parmi nous M. Carl Burckhardt, président de la Croix-Rouge suisse, mais aussi le comte Folke Bernadotte, le membre le plus célèbre de la fédération, qui dirigeait quant à lui la section suédoise. L'ambassadeur du Royaume-Uni en Espagne, sir Samuel Hoare, arriva en milieu de soirée, suivi de près par sir Ronald Campbell, son collègue de l'ambassade de Lisbonne. Des diplomates de leur équipe les accompagnaient tous les deux, très à l'aise dans la

foule, parlant un excellent allemand. Plus tard, ce fut le tour des représentants des ambassades allemandes dans les pays neutres.

À vingt heures trente, George, duc de Kent, le frère cadet du roi d'Angleterre, fut annoncé. Sir Ronald Campbell l'accueillit puis le présenta aux personnalités les plus importantes. L'entourage de l'arrivant, habillé comme lui en civil, se dispersa à travers la salle pour se joindre aux bavardages avec beaucoup d'affabilité et de courtoisie. À un moment, en me promenant parmi la foule, j'entendis le duc discuter avec le comte Bernadotte, une conversation détendue, amusée, en un allemand impeccable.

À vingt et une heures, tout le monde gagna une annexe dévolue à une grande salle à manger, où le dîner fut servi. Les convives s'installèrent comme prévu par le plan de table : les deux membres de la Croix-Rouge les plus importants occupaient les places d'honneur, avec le duc et quelques dignitaires allemands de haut rang. Quant à moi, j'avais pour voisin un attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne à Madrid, le SS-Obergruppenführer Otto Schäfer. Il fit d'immenses efforts de politesse, que je m'efforçai de lui rendre, mais à vrai dire, je le trouvai grossier. Nous n'avions pas grand-chose en commun, ce qui ne l'empêcha pas de me raconter son histoire, avec son accent poméranien brutal. Apparemment, il avait participé au fil des années à bien des exploits des SS nazis dont je n'avais jamais entendu parler. Ils me semblèrent déprimants, effrayants, même dans la version humoristique censément défendable qu'en donnait un des coupables.

À la fin du dîner, M. Burckhardt nous rappela par un petit discours l'importance historique sans précédent de notre réunion. Tant de choses dépendaient de sa conclusion heureuse. Nous étions tenus pour l'instant au secret le plus absolu, mais d'ici peu, le monde saurait ce que nous allions entreprendre en cette belle région sauvage du Portugal, dans cette maison extraordinaire. On porta un toast au succès de nos efforts. M. Burckhardt s'était rassis, lorsqu'un de ses secrétaires s'empressa de venir lui murmurer quelque chose à l'oreille. Je n'entendis rien, naturellement, mais le directeur du comité de la Croix-Rouge alla aussitôt parler tout bas au duc de Kent. Ce dernier hocha la tête, souriant. M. Burckhardt regagna sa place.

Quelques instants plus tard, un nouveau groupe se joignait à nous, sans plus de cérémonie que les précédents. Toutefois, son apparition causa une indéniable agitation : mon voisin, le général SS, se raidit brusquement. Le chef des arrivants s'avança d'un pas assuré vers la table principale pour saluer M. Burckhardt et le comte Bernadotte, lequel s'empressa d'aller le présenter au duc de Kent. Les deux hommes se serrèrent la main, souriant avec la plus grande amabilité, se tapèrent sur l'épaule et le bras. Il régnait un silence parfait.

Le nouveau venu n'était autre que le représentant personnel du Führer, Rudolf Hess.

XII

Le lendemain matin, commença la première étape des négociations. Simple subalterne, je fus intégré à un groupe installé dans une pièce à part pour mettre au point, exprimer et réviser sans fin la longue série de déclarations détaillées qui servait aux instances supérieures à affirmer leurs positions.

La plupart de mes compagnons de travail n'appartenaient pas à la Croix-Rouge : il s'agissait pour l'essentiel de fonctionnaires allemands et britanniques, de conseillers en négociations appartenant à la Société des Amis ou d'observateurs des cinq principales puissances neutres européennes : la Suède, la Suisse, l'Irlande, le Portugal et l'Espagne. Les discussions se déroulaient en allemand, avec aisance et naturel, même si nous rédigeons aussi les documents en anglais. La première heure, tout le monde se montra très emprunté et cérémonieux – peut-être craignions-nous que l'un ou l'autre camp ne cherche à prendre l'avantage –, mais peu à peu, s'installa une familiarité amicale qui finit par nous fondre en un groupe aussi harmonieux qu'efficace.

Malgré mon rôle modeste, ma tâche me semblait à la fois intéressante et importante, puisqu'il incombait à mon équipe de coucher sur le papier les accords verbaux auxquels parvenaient les personnalités. Mes compagnons et moi décidions des termes dans lesquels exprimer les mesures potentielles, non sans discuter des variations et des nuances de langue possibles, puis nous réexpédions les articles à leurs concepteurs pour des négociations plus poussées qui aboutiraient, nous l'espérions, à un accord final. Ma position me permit de voir non seulement les détails croître et se modifier, mais aussi le tableau prendre forme. La pression était forte, car les divers délégués et leurs conseillers venaient souvent nous voir en coup de vent, nous apportant de nouvelles notes et nous demandant de les mettre au clair le plus vite possible. Mon excitation et mon application allaient croissant, stimulées par ma certitude de jouer un rôle crucial dans la conclusion future d'une guerre terrible.

La pièce du deuxième étage où travaillait mon équipe, située du côté sud de la villa, donnait sur la mer par-delà le parc. Un grand balcon en dépendait, dont nous profitons pour tirer tables et chaises au soleil, afin de rédiger les documents dans la chaleur hivernale en respirant les parfums des jardins, bercés par le bruit de l'océan immense qui s'écrasait au loin sur les rochers.

Les invités ne se réunissaient tous que lors des deux principaux

repas de la journée. L'étrangeté du spectacle ne manquait jamais de me frapper : dans la vaste pièce, des dignitaires importants des deux camps opposés par une guerre âpre se mêlaient en toute convivialité. Rudolf Hess et le duc de Kent discutaient souvent ensemble, leurs subordonnés restant à distance, comme pour protéger leur intimité. Cette aisance se retrouvait à tous les niveaux. Le deuxième soir, par exemple, j'eus pour voisin de table le Generalmajor Bernhard Allschul, de la Luftflotte tactique n°4, basée dans le nord de la France : l'officier en charge des innombrables avions qui, à ce moment-là, attaquaient presque chaque nuit les villes britanniques. Je découvris un homme cultivé et intelligent – il fallait beaucoup de volonté pour penser à lui comme au responsable des centaines de morts et de blessés que les bombardements faisaient régulièrement parmi les civils.

Dès le deuxième jour, nous avons pris nos habitudes. Les pics d'activité qu'on nous demandait étaient prévisibles, de même que les moments de calme relatif. Lorsqu'il s'en présenta un en milieu d'après-midi, je saisis l'occasion de me ménager un peu de solitude. Heureux de cette pause, je partis me promener dans la propriété.

C'était un très beau parc, où il faisait frais sous les arbres, chaud au soleil. Derrière le petit bois, s'étendait une bande de terrain non entretenue : hautes herbes et buissons robustes couvraient la pente qui descendait vers le sommet des falaises. Au fil du temps, des sentiers grossiers avaient été tracés dans la végétation. Celui que j'empruntai ne tarda pas à m'amener sur les à-pic spectaculaires. Je m'accroupis pour regarder en contrebas les vagues déferler, la houle écumeuse s'écraser violemment sur les rochers. Le spectacle était quasi hypnotique : les flots calmes scintillaient, les vagues s'avançaient sans fin vers la grève, de plus en plus hautes et imposantes, culminaient puis frappaient les falaises en explosant dans un énorme nuage d'embruns.

« [Cette côte s'appelle la Bouche de l'Enfer] », dit une voix dans mon dos.

Ma rêverie vola en éclats. Je me retournai, levant les yeux. Le Stellvertreter Rudolf Hess s'était approché à mon insu, les pas assourdis par la terre meuble et ruée de la houle.

Je me redressai maladroitement, surpris et un peu inquiet.

« [Je faisais une petite pause, monsieur l'adjoint du Führer !] expliquai-je, sur la défensive.

— [Moi aussi. Vous connaissiez déjà la région ?]

— [Non, pas du tout.]

— [Venez, je vais vous montrer la véritable Bouche de l'Enfer. J'ai séjourné ici l'année dernière – un autre chapitre dans ma quête interminable de paix. Vous n'étiez pas des nôtres, il me semble, mais vous savez sans doute qui occupait les lieux à l'époque. Cette fois je

crois que nous aurons plus de chance !] » Il me sourit aimablement, dévoilant le petit espace qui séparait ses incisives. « [Il suffit de longer la falaise pour trouver le phénomène naturel qui a donné son nom à la maison.] »

Hess était seul. À moins que les trois officiers SS qui lui servaient de gardes du corps ne se cachent aux alentours, il avait échappé à leur vigilance. Pourtant, les négociateurs principaux se déplaçaient rarement sans leur entourage. La veille au soir, Declan Riley avait organisé une réunion d'information officieuse destinée aux négociateurs adjoints, dont je faisais partie, dans le seul but de les avertir de ne pas engager avec les personnalités la moindre conversation susceptible de passer plus tard pour une tentative de marchandage. Il ne m'était pas venu à l'idée que le conseil risquait de me servir.

Hess ouvrit la marche sur un des chemins qui longeaient le sommet de la falaise. Je lui emboîtai le pas. Me tourner le dos ne semblait pas l'inquiéter. Quoique solidement bâti, il avait l'air plus trapu que musclé, pas très vigoureux, en fait. Il posait les pieds bien à plat et se tenait très droit. La brosse de ses cheveux était encore sombre et fournie, mais le soleil éclatant révélait au sommet de son crâne un petit disque chauve, bizarrement excentré – conséquence d'une blessure reçue au cours d'une bagarre d'ivrognes, à l'époque où Hitler luttait pour le pouvoir, je devais l'apprendre plus tard. S'il était besoin d'une preuve du passé violent des nazis, elle se trouvait là, sur le crâne de Hess.

Bientôt, une fosse immense se dessina devant nous, profonde cavité creusée dans les falaises, dissimulée depuis la maison par un écran d'arbres et de buissons. À peine en avions-nous atteint le bord, que la taille énorme de cette caverne à ciel ouvert nous apparut : cercle quasi parfait, d'une trentaine de mètres de diamètre et d'autant de profondeur. À la base de ce chaudron, les flots bouillonnaient, s'agitaient ; les vagues explosaient dans l'immense fissure, aspergeant d'embruns les alentours.

Je contemplai le spectacle quelques minutes, impressionné, mais plus encore déconcerté par la présence du célèbre nazi planté près de moi. Lorsqu'on se tient devant un précipice aussi vertigineux, où la chute signifie la mort, une pensée vient immédiatement à l'esprit : on risque de trébucher et de tomber dans le vide. Deux autres suivent aussitôt : on peut également sauter ou être poussé. Rudolf Hess, tout proche, se penchait autant que moi pour regarder dans le gouffre. Et si l'un de nous tombait ? Si l'un de nous poussait l'autre ?

Ces pensées me faisaient horreur, car la violence physique m'est insupportable, mais je ne pouvais oublier qui se tenait là, près de moi, ni ce que représentait cet homme – les morts innombrables qu'il avait

déjà provoquées avec sa guerre, la menace que son régime faisait peser sur la sécurité du monde entier.

Il se redressa. Je le suivis un peu à l'écart.

« [Savez-vous qu'autrefois, la falaise servait de prison ?] me demanda-t-il, élevant la voix pour dominer le rugissement dans le chaudron.

— [De prison ?]

— [L'essentiel de l'établissement se trouvait ailleurs mais des cellules de punition avaient été ménagées dans la falaise, au niveau de la ligne de marée. On y reléguait les fauteurs de trouble pour leur donner une mauvaise expérience de l'enfermement solitaire.] Sourire égrillard. [Il s'agissait en général d'Allemands ou de Français. Jamais d'Anglais. Je me demande bien pourquoi ? Venez, je vais vous montrer. Il y en a une pas très loin.] »

Il repartit sur le sentier, où je le suivis, glacé par sa bizarrerie. Toutefois, il n'était pas certain de la localisation de la cellule, car il passa quelques minutes à faire les cent pas, en vain. Je m'aperçus alors, non sans remords, que j'avais quitté mon groupe de travail depuis un moment. Enfin, Hess renonça. Sur le chemin du retour, il garda les yeux baissés, l'air pensif, avant de s'arrêter là où nous nous étions rencontrés.

« [Je crois que nous nous sommes déjà vus], me dit-il alors d'un ton plus confidentiel. [Vous vous en souvenez ?]

— [Je vous ai déjà vu, oui, mais je suis bien certain de n'avoir eu qu'aujourd'hui le plaisir de faire votre connaissance.]

— [Vous vous trompez], affirma-t-il avec emphase. [Votre nom figure sur la liste des négociateurs de la Croix-Rouge. Sawyer. J.L. Sawyer. Pourquoi me le rappellerais-je ? De toute manière, votre visage aussi m'est familier.]

— [J'ai participé aux jeux Olympiques. J'ai eu l'honneur de recevoir ma médaille de votre main, mais vous ne vous souviendriez sans doute pas de moi juste pour ça.]

— [Vous étiez à Berlin ? En tant qu'athlète ?]

— [Rameur, oui.]

— [Peut-être. Tout cela est bien loin. Vous êtes donc anglais, comme je le pensais ?]

— [En effet.]

— [Dites-moi, que pensent les Anglais de la guerre ? Maintenant qu'ils y ont goûté, ne l'aiment-ils pas moins qu'ils ne le croyaient ?]

— [J'y ai toujours été opposé.]

— [Il paraît. Mais ce sont vos compatriotes qui ont déclaré la guerre au Reich.]

— [Je ne devrais pas discuter de ce genre de choses avec vous. Je ne suis qu'un subalterne, sans la moindre influence sur les dignitaires.]

— [Alors pourquoi êtes-vous ici ?]

— [Parce que je suis pacifiste et que je désire la paix.]

— [Nous avons peut-être plus de choses en commun que vous ne le pensez. Moi aussi, j'ai fait ce long voyage en quête de paix entre mon pays et le vôtre.]

— [Je ne représente pas mon pays. Je travaille en tant que partie neutre pour la Croix-Rouge.]

— [Mais vous avez autrefois participé aux jeux Olympiques. Vous étiez partie neutre, à l'époque ?]

— [Non, je concourais pour le Royaume-Uni.]

— [Eh bien, que pense de la guerre la population du Royaume-Uni ? A-t-elle envie que le conflit se poursuive ou s'interrompe ?]

— [Je dirais qu'elle en a assez, mais qu'elle n'abandonnera pas le combat tant qu'elle se sentira menacée.]

— [Elle en a assez ? Déjà ? Il pourrait lui arriver bien pire, j'en ai peur. Notre Führer dispose d'armes secrètes redoutables.] »

Je me mordis la lèvre devant la manière dont Hess se jetait sur l'idée que le peuple britannique était las de se battre. Les avertissements dispensés la veille au soir par Declan Riley me revinrent en mémoire.

« [À mon avis, mes compatriotes préféreraient la paix à la guerre], dis-je avec la plus grande prudence, [mais la menace d'invasion et les bombardements de la Luftwaffe les ont mis tellement en colère qu'ils sont bien décidés à vaincre.]

— [Et le parti de la paix ? Vous ne savez pas ce qu'il en pense ?]

— [Je ne savais même pas qu'il existait. Je n'ai jamais entendu parler de paix en Angleterre. Qui appartient à ce parti ?]

— [Les gens qui vous entourent, monsieur Sawyer. Les occupants de cette maison ! Vous croyez que je les ai imaginés ?]

— [C'est M. Churchill qui gouverne. Un fauteur de troubles, un belliciste...]

— [Comme vous pouvez le constater, il n'a pas été invité à cette conférence !] coupa Hess sans paraître m'écouter. [Churchill est une entrave à la paix ! Voilà le problème que je dois résoudre, monsieur Sawyer. Le Führer est prêt à signer l'armistice avec l'Angleterre, mais pas avec Churchill ni une de ses marionnettes. Notre chef n'a pas de plus grand désir que d'arriver à un accord avec le Royaume-Uni, seulement nous ignorons comment convaincre Churchill. Puisque nous sommes ici pour parler de paix, qu'en pensez-vous ? Churchill acceptera-t-il une paix séparée, ou faudra-t-il le remplacer ? Un traité tel que celui auquel nous cherchons à aboutir entraînera forcément des bouleversements, en Allemagne aussi bien qu'en Angleterre. Les Britanniques joueront-ils le jeu en relevant Churchill de ses fonctions ? Ils pourraient lui substituer Halifax, par exemple, ou un des messieurs

fort capables qui participent à la conférence ?]

— [Je l'ignore. Je ne représente pas le gouvernement.] »

La soudaine passion du nazi me terrifiait. Ses yeux enfoncés, très caractéristiques, me fixaient sans ciller, me mettant au défi de répondre. Mais j'étais déjà dans la panade jusqu'au cou. Il m'était impossible de lui donner l'information ou l'opinion qu'il me demandait.

Il me regarda un moment encore puis eut un geste d'impatience.

« [C'est bien ce que je pensais ! Seul le Reich désire la paix !] »

Sur ce, il me tourna le dos en agitant coléreusement la main, avant de repartir à grands pas en direction de la maison. Je le suivis, persuadé que si mes supérieurs de la Croix-Rouge étaient informés de cette conversation, ils me feraient frire à l'huile bouillante.

Au sommet de la pente, le sentier rejoignait le bosquet qui séparait les jardins de la falaise. Deux officiers SS à l'uniforme noir austère attendaient sur la pelouse, tournés vers nous. En ce qui me concernait, les ennuis allaient visiblement commencer à l'instant. Hess s'immobilisa puis, au moment où je le rattrapais, pivota vers moi.

« [Nous avons du travail], dit-il d'un ton plus raisonnable. [Mais sachez, monsieur Sawyer, que si vous ne vous rappelez pas notre précédente rencontre à Berlin, les circonstances m'en sont revenues. Peut-être les avez-vous délibérément chassées de votre esprit. Nous avons parcouru un long chemin, depuis. Je comprends qu'avec la guerre, être un Britannique neutre présente certains risques. Soyez tranquille, je n'en parlerai plus.]

— [Merci, monsieur.]

— [Peut-être aurons-nous d'autres occasions de discuter en particulier.] »

Il ne devait pas en être ainsi. Ce fut là ma seule et unique conversation personnelle avec Rudolf Hess, à ce stade des négociations. En fait, je ne le revis guère avant la fin de la conférence.

Presque dès mon retour à la villa, la charge de travail dévolue à mon équipe augmenta considérablement : il nous fallait préparer et traduire quasi instantanément des définitions de position, des protocoles, des brouillons d'accord, des brouillons révisés, des codicilles et des mémorandums par dizaines. Personne ne se plaignit de la tension infligée par ce fardeau, car nous étions conscients de l'importance incomparable de notre tâche, mais les trente-six heures suivantes ne nous laissèrent presque aucun répit.

Au début de notre dernière matinée à la *Boca do Inferno*, M. Burckhardt arriva sans prévenir dans notre bureau. Comme nous nous levions tous, surpris, il nous fit signe de nous détendre. Malgré son sourire, il avait l'air aussi fatigué que n'importe qui d'autre : d'après les aperçus que j'avais eus des discussions entre personnalités,

il n'avait pratiquement pas quitté la salle de conférence. C'était le seul négociateur de cette importance à nous avoir rendu visite dans notre antre encombré de machines à écrire et de calepins, jonché de tas de papiers obsolètes, envahi de tasses, de verres et d'assiettes sales, meublé de chaises où pendaient toutes sortes de vestes, empuanti de fumée.

M. Burckhardt nous dit non sans ironie qu'il voulait voir de ses yeux l'endroit où se faisait le véritable travail : la fournaise de la salle des machines, suivant sa propre expression. Il était heureux de nous annoncer que les discussions entre délégués britanniques et allemands avaient atteint leur conclusion mais tenait aussi à nous remercier de notre dévouement et de notre endurance. Des applaudissements enthousiastes quoique polis lui répondirent. Puis, comme nous prenions conscience de ce que pouvait signifier la conclusion de la conférence, les applaudissements se transformèrent en acclamations bruyantes. M. Burckhardt sourit modestement en nous saluant à la ronde d'un signe de tête.

Lorsqu'il eut terminé, nos yeux se croisèrent. D'un coup de menton, il m'invita à le suivre. Je sortis donc dans son sillage, sous les regards curieux de mes industriels collègues.

Il referma aussitôt la porte de la pièce puis me serra chaleureusement la main.

« [Au nom de la Croix-Rouge internationale, je tiens à vous remercier de votre participation à cette conférence, monsieur Sawyer.] »

Je marmonnai que j'avais juste fait mon travail, etc.

« [Nous œuvrons tous dans le même but, c'est vrai, mais il n'empêche que cette rencontre a été particulièrement fructueuse. N'en parlez à personne pour l'instant, mais d'ici quelques semaines, se déroulera la deuxième étape des négociations, avec en conclusion la ratification de l'accord. Quoique nous n'ayons encore décidé ni du lieu ni de la date de la réunion, je peux vous dire qu'elle surviendra début mai. J'ajouterai qu'une des personnalités présentes a demandé à ce que vous soyez là. Pouvons-nous compter sur vous ?]

— [Bien sûr, monsieur Burckhardt.]

— [J'ai cru comprendre que vous aviez une famille, en Angleterre. Vos obligations risquent-elles de vous empêcher d'entreprendre un deuxième voyage ?]

— [Non, je ne pense pas. Ma femme et moi attendons notre premier enfant, mais il ne doit arriver que fin mai.]

— [À ce moment-là, nous en aurons sans doute terminé. Grâce à vous, il est même probable que votre bébé naîtra en temps de paix. Toutes mes félicitations, monsieur Sawyer !]

Sur cette nouvelle encourageante, il me serra de nouveau la main,

me souhaita de bien me porter, et voilà. Je me retrouvai planté dans le couloir, sidéré à l'idée que la paix n'était plus pour moi une notion abstraite mais une réalité possible. Notre bébé naîtrait dans un monde de paix.

Jusque-là, je ne l'avais pas vraiment compris ! La joie m'envahissait, accompagnée d'un soulagement immense. J'avais envie de me mettre à courir, à crier, mais je restai juste là, immobile, les larmes aux yeux, conscient d'être dans le secret de la nouvelle la plus importante, la plus inouïe qui fût.

Enfin, je regagnai le bureau. Comme dans un rêve, j'aidai mes collègues à terminer les dernières tâches en suspens puis à ranger. Guère plus d'une heure après, j'étais dans mon lit, à l'hôtel, tellement excité que j'avais du mal à trouver le sommeil, malgré l'épuisement.

Le lendemain, je rentrais en Angleterre, dans l'avion blanc. Deux jours plus tard, je retrouvais Birgit chez nous, à Rainow.

XIII

La moindre personne impliquée dans l'accord de Lisbonne dut jurer le secret et se vit confier une histoire de couverture pour expliquer son absence. Personnellement, j'étais allé en Galles du Nord m'entraîner avec le nouvel équipement de sauvetage arrivé des États-Unis.

Les événements de Cascais en cette semaine d'hiver ensoleillée appartiennent à l'histoire. Ils n'ont plus rien de secret. Chacun sait que les deux camps parvinrent d'un commun accord à établir un protocole de paix, dont la ratification au plus haut niveau rendrait l'armistice effectif. Des semaines s'écoulèrent entre les deux conférences, période d'activité diplomatique et politique intense dont seuls furent témoins les cercles intérieurs des deux gouvernements et le conseil dirigeant de la Croix-Rouge. N'ayant évidemment pas grand-chose à voir avec ce qui se passait, je restais plongé dans un néant d'incertitude.

J'étais un des concepteurs de l'accord ; j'en connaissais presque par cœur la moindre clause, le moindre paragraphe, la moindre phrase. J'ignorais en revanche ce qu'en feraient les plus hautes instances dirigeantes.

Hitler l'accepterait-il ? Et Churchill ?

MINUTES ET TÉLÉGRAMMES PERSONNELS DU PREMIER MINISTRE, JANVIER-JUIN 1941 ; D'APRÈS L'APPENDICE B DE *LA GUERRE D'ALLEMAGNE : VOLUME II – LA PLUS BELLE HEURE*, DE WINSTON S. CHURCHILL (DUC DE LONDRES), PUBLIÉ EN 1950.

Du Premier ministre au secrétaire d'État à l'aviation et aux chefs de l'état-major aérien

Le 17 janvier 1941

Certains avions allemands abattus sur nos côtes sont sans doute réparables. J'ai lu les comptes rendus passionnants écrits sur leur blindage, leurs moteurs, leurs armes, etc., après un examen technique détaillé à Farnborough. Est-il possible de les remettre en état de vol, pour des séances d'entraînement, par exemple ?

Pourrions-nous notamment récupérer de cette manière un bimoteur Messerschmitt 110 ? Nous en avons besoin d'urgence.

Du Premier ministre au ministre de l'Intérieur

Le 28 février 1941.

Disposons-nous d'un endroit approprié où loger un dirigeant allemand, s'il nous tombait entre les mains ? La Tour de Londres serait parfaite à court terme (nous n'aurions même pas besoin d'agir en cachette, car la mesure serait très populaire, disons aux États-Unis), mais le conflit promet d'être long, ce qui nous oblige à envisager d'autres possibilités. Ni les prisons réservées aux criminels ordinaires, ni les camps de prisonniers de guerre ne conviendraient, pour diverses raisons. Il nous faudrait quelque chose de différent afin de parer à toute éventualité. Sans doute existe-t-il plusieurs résidences campagnardes, manoirs, etc., transformables en geôles sans soulever trop de problèmes ni de racontars.

Je vous prie de m'en communiquer une liste dès que possible.

Du Premier ministre au ministre des Affaires étrangères

Le 2 mars 1941

Je suis reconnaissant à nos conseillers en sécurité de nous avoir informés par votre intermédiaire des projets allemands concernant Madagascar. Si mes souvenirs sont bons, l'idée remonte à l'époque de Bismarck, mais les tenants du simple déplacement du « problème » juif la ressuscitent de temps à autre.

Il faut en discuter et définir la politique britannique à ce sujet lors d'une prochaine réunion du cabinet, mais elle peut pour l'instant se résumer comme suit :

La Palestine ayant été placée sous mandat britannique, nous n'avons aucune envie d'enregistrer dans la région une immigration massive et, à terme, déstabilisante. Le plan Madagascar ne se traduirait pas de cette manière, mais autant être sûrs de notre position sur un point aussi voisin.

L'île de Madagascar proprement dite se trouve à l'heure actuelle sous le contrôle du gouvernement de Vichy. Elle coupe la route maritime que nous suivons autour de l'Afrique pour nous fournir en pétrole persan et irakien. Toutefois, tant que le Royaume-Uni règne sur la région de Suez, comme nous avons la ferme intention de continuer à le faire, et tant qu'il n'y a pas réellement de présence allemande sur l'île, elle ne constitue pas un danger pour notre approvisionnement. Nous ne saurions prendre trop au sérieux d'éventuelles tentatives allemandes telles que résumées dans notre mémorandum. Il s'agirait ni plus ni moins d'établir sur Madagascar un État fantoche, administré par des SS et peuplé d'exilés juifs européens – sans doute soumis à des conditions de vie inhumaines. Cela nous obligerait à mettre rapidement au point une intervention militaire, obligation à laquelle nous ne chercherions pas à nous soustraire.

Je vous prie de me transmettre la meilleure estimation possible du nombre de Juifs vivant non seulement en Allemagne, mais aussi dans les pays sous contrôle allemand. Il faut être prêts à tout.

Du Premier ministre au ministre de l'Air et aux chefs de l'état-major aérien

Le 4 mars 1941

Les résultats des bombardements effectués le mois dernier en Allemagne ne montrent pas de nette amélioration par rapport au mois précédent. Malgré des sorties plus nombreuses, les reconnaissances photographiques mettent en évidence un manque de précision remarquable. Lorsque nos nouveaux bombardiers lourds quadrimoteurs seront opérationnels, d'ici une ou deux semaines, j'espère que les choses s'amélioreront. Je note également que nos pertes en appareils croissent régulièrement, mais aussi que le nombre d'équipages portés disparus a augmenté de vingt-cinq pour cent en un mois. Ce n'est pas en envoyant nos jeunes gens au danger et à la mort sans espoir de résultats que nous gagnerons la guerre.

Ci-joint une copie du compte rendu final du min. des Travaux sur

les dommages infligés à Coventry par la Luftwaffe. Depuis novembre, quand cette attaque a eu lieu, il semble que le bombardement nocturne des villes anglaises ait augmenté, si tant est qu'il ait évolué.

Veillez je vous prie m'adresser un rapport relatif à vos propositions.

Du Premier ministre au ministre des Affaires étrangères

Le 23 avril 1941

La Croix-Rouge britannique s'est beaucoup dépensée ces derniers temps, se servant de nos aérodromes pour envoyer ses membres à l'étranger, sans doute en pays neutre. Quoique l'utilisation de notre espace aérien par la société soit parfaitement réglementée, je note qu'on nous donne peu d'informations sur la destination et les raisons de ces vols. Nos relations avec la Croix-Rouge sont excellentes à tous les niveaux, son travail durant le Blitz a été exemplaire, et nous lui avons exprimé officiellement toute notre reconnaissance. Nous continuons d'ailleurs à la laisser libre de ses activités, en espérant agir au mieux. N'ayant nul besoin de savoir de quoi elle s'occupe, nous ne cherchons évidemment pas à nous renseigner de manière publique.

Je vous prie de me transmettre un résumé des renseignements sur la Croix-Rouge britannique en votre possession à l'heure actuelle, mais aussi de ceux que vous recevrez à l'avenir. Nous avons évidemment des intérêts vitaux dans toute l'Europe neutre.

Du Premier ministre au ministre des Affaires étrangères et au Garde du petit sceau

Le 25 avril 1941

En réponse à vos divers mémorandums privés, je vous prie de faire effectuer d'autres recherches au personnel du ministère des Affaires étrangères pour réunir tous les dossiers et documents possibles concernant le duc de Windsor, notre ancien roi. Je veux parler du genre de papiers auxquels je pense toujours dans ce contexte. Les documents personnels ou politiques antérieurs à son abdication sont naturellement sacro-saints. Ils se trouvent d'ailleurs en lieu sûr, comme il se doit. Je m'intéresse aux pérégrinations ultérieures de son Altesse royale, jusqu'en août dernier, lorsqu'elle a accepté de devenir gouverneur des Bahamas.

En fait, je désire tout particulièrement localiser le matériel réuni durant son voyage en avion – à son départ du château de La Croë, situé dans la partie de la France actuellement contrôlée par le

gouvernement de Vichy –, au cours de son séjour à Madrid, peu de temps après, puis bien sûr pendant les semaines passées près de Lisbonne. Il est toujours fort probable que son Altesse ait obtenu l'attention bienveillante d'agences indépendantes du gouvernement de Sa Majesté.

On aurait tort de croire qu'il ne reste aucun papier pour témoigner de cette période de voyages chaotiques : une maisonnée aussi importante que celle de son Altesse laisse forcément des traces. Le duc et moi avons ainsi échangé plusieurs télégrammes durant son séjour à Madrid. Ils sont en notre possession, mais sans doute en existe-t-il d'autres du même genre. Sir Ronald Campbell, qui représentait notre pays en France à l'époque de la chute, occupe maintenant les mêmes fonctions au Portugal, où il détient des archives conséquentes. Pour des raisons inconnues, les informations de notre ambassade espagnole ne nous sont parvenues que lentement.

Jamais je n'ai tenu pour inintéressantes les rumeurs selon lesquelles on avait vu des personnalités nazies en Espagne. J'irai jusqu'à dire que ces mêmes personnalités honorent parfois aussi le Portugal de leur présence. Le duc a occupé une villa proche de Lisbonne pendant un mois, au cours duquel il n'a été en contact avec Londres que pour les affaires les plus triviales. Les documents de cette période-là, de cet endroit-là, voilà ce qu'il me faut de toute urgence.

Du Premier ministre aux ministres de la Guerre et de l'Intérieur
Le 30 avril 1941

Ci-joint un rapport de la Section D, classement habituel. Je vous prie de me répondre au plus vite par une analyse détaillée et une proposition d'action.

Il se peut que la chose n'ait aucune importance, mais nous devrions au moins être mieux informés de ce genre de problème. La Section D garde sous surveillance le jeune homme dont il est question. Pour diverses raisons, les activités de la section n'ont été ni cohérentes ni continues. Organiser une opération de renseignement prolongée tant que se poursuivent les raids allemands présente d'immenses difficultés qui parlent d'elles-mêmes. On ne peut que louer l'admirable travail effectué jusqu'ici.

En l'occurrence, pour le moins inhabituelle, le sujet est un officier d'active du commandement des bombardiers de la RAF, un certain capitaine Sawyer, pilote, qui fait apparemment son devoir avec un courage et une habileté dignes d'éloges – il a déjà été décoré pour sa bravoure. Néanmoins, il s'est paraît-il lié avec ces immigrés allemands anglicisés que nous n'avons pas encore tous arrêtés. Dans son cas, il

s'agirait plus précisément d'une jeune femme, et même de sa femme, naturalisée britannique depuis son arrivée au Royaume-Uni, avant la guerre.

La Section D n'a pas réussi à obtenir confirmation du mariage, car le bureau de l'état civil où se trouvaient peut-être les papiers concernés a été détruit l'an dernier au cours d'un raid aérien. D'après nos hommes, le sujet n'aurait pas épousé la jeune personne mais se contenterait de cohabiter avec elle. Je ne me suis pas donné la peine de lire les témoignages des voisins. Cette histoire et les circonstances qui l'entourent me paraissent cependant un peu inquiétantes.

Le cas est inhabituel et digne d'attention, dans la mesure où Sawyer a été enregistré, au moins un moment, comme objecteur de conscience en relation avec la Croix-Rouge britannique, pour laquelle il semble même avoir travaillé. La manière dont il rationalise ce choix tout en étant officier d'active de la RAF constitue le nœud du problème. Je n'aurais d'objection profonde à aucun de ses actes, s'ils n'émanaient pas tous du même homme au même moment, et ce en temps de guerre. Nous ne pouvons permettre à ce monsieur de jouer plus longtemps un rôle à multiples facettes, d'autant qu'il nous est apparemment fort utile en consacrant une bonne partie de sa vie à bombarder les nazis sur notre ordre.

Le rapport obscurcit la situation plus qu'il ne la clarifie. À mon avis, il y a eu confusion d'identités, mais il faut tirer les choses au clair. Inutile d'inquiéter la suspecte allemande : je déteste l'idée d'enfermer des jeunes sans raison.

15

CARNETS OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER.

XIV

Après Lisbonne, je repris mon existence à Rainow avec l'impression que la guerre allait enfin s'achever. La Croix-Rouge m'accorda un congé illimité tout en continuant à me payer normalement. Il ne me resta pour tout souvenir de cette réunion

extraordinaire au Portugal qu'une courte lettre manuscrite de M. Burckhardt, qu'il me remit avant l'embarquement pour le long trajet du retour. Il m'y demandait de ne plus m'impliquer dans le travail quotidien de la Croix-Rouge, mais de me tenir prêt à partir en voyage sans avertissement.

Au fil des jours passés à la *Boca do Inferno*, j'en étais arrivé à me voir comme une partie neutre dans la guerre : un intermédiaire, un membre de la Croix-Rouge, qui composait ou traduisait des documents importants, susceptibles de modifier l'histoire – littéralement. Pourtant, quelques heures après avoir regagné l'Angleterre, je me sentis redevenir partisan : anglais, britannique, pas neutre du tout. L'expérience s'avéra instructive. Avant le voyage, j'avais pensé que le pacifisme m'excluait de la partialité, mais en temps de guerre, il est impossible de ne pas s'identifier à son peuple. Voilà qui me donna à réfléchir.

Je me remis donc à couler une existence semblable, mais pas identique, à celle d'autrefois. Les dernières semaines de grossesse de Birgit prenaient un sens bien différent maintenant que s'ouvraient des perspectives de paix. En mon absence, ma femme était devenue beaucoup plus dépendante de Mme Gratton, qui occupait la maison en bas du chemin. La vieille dame passait son temps chez nous, souvent accompagnée de son fils, un homme étrange, d'âge moyen. À mon retour du Portugal, il me sembla presque être un intrus dans mon propre foyer. Mme Gratton était toujours là à s'activer, s'occupant du linge et faisant la vaisselle, préparant à boire et à grignoter pour Birgit, pendant que Harry coupait et rentrait du bois, nettoyait les carreaux, balayait la cuisine, ce genre de choses.

Peut-être cela explique-t-il que mon premier week-end à la maison ne fut pas une réussite. Une distance s'était creusée entre Birgit et moi. Je voulais être un bon mari, un mari aimant, m'impliquer dans les dernières semaines de sa grossesse, mais elle me parlait peu de ce qu'elle ressentait, de ses peurs et de ses espoirs ou même des plans qu'elle tirait pour l'arrivée du bébé.

Je l'aidai à nettoyer puis à repeindre la petite chambre inoccupée qui deviendrait à terme celle de notre enfant, mais je finis par m'en occuper tout seul ou presque, ce qui n'avait rien d'étonnant vu la situation. La détrempe blanc cassé était devenue quasi introuvable, comme toutes les peintures. Harry Gratton, qui nous l'avait fournie, me le rappela deux ou trois fois pendant que j'en enduisais les murs.

À Rainow, on parlait toujours du bombardement intensif subi en mon absence par Manchester. Après deux attaques importantes, en décembre, la ville avait été épargnée jusqu'à ce que les Allemands y reviennent, la semaine précédente. D'après Harry Gratton, les incendies s'y étaient tellement étendus au plus fort du raid que les

habitants de Rainow en avaient senti la chaleur depuis leur colline, des kilomètres plus loin.

La rue des locaux de la Croix-Rouge, Irlam Street, n'existait plus. En attendant que la société trouve un autre immeuble, je traînais à la maison, dans le vague espoir de me faire pardonner mes longues absences et de forger avec Birgit quelque chose qui rappelât notre intimité d'autrefois. Je me sentais toujours aussi éloigné d'elle, mais je me disais qu'à la naissance du bébé, les choses changeraient. Et puis bien sûr, lorsque mon secret deviendrait réalité, les choses changeraient pour tout le monde.

Cette perspective brûlait en moi tel un phare. Lorsque j'entendais les gens se plaindre de nourrir difficilement leurs enfants, s'inquiéter pour leurs proches militaires ou juste parler des problèmes qu'ils rencontraient dans leurs moindres déplacements, j'aurais pu les rassurer en leur apprenant la plus grande des nouvelles. Rien qu'une semaine, aurais-je pu leur dire – rien qu'une semaine ou deux, un mois maximum, et tout ça sera fini. Les vastes terres ensoleillées que Churchill vous a promises l'an dernier sont enfin en vue.

Mais les semaines défilaient. À mon retour de Lisbonne, je pensais qu'on me rappellerait très vite pour la deuxième étape des discussions. Tout devait bien être prêt, décidé ? Les termes de la paix avaient été négociés avec intelligence : les deux camps avaient évidemment cédé sur plusieurs points importants des propositions originales, mais ils avaient fini par atteindre un accord réaliste qui offrait à la Grande-Bretagne comme à l'Allemagne une porte de sortie. Une des parties interromprait la guerre sans entacher son honneur, l'autre sans renoncer à sa liberté stratégique.

De toute évidence, un obstacle subsistait. Quand je repris mon existence banale, quand je me retrouvai confronté aux mêmes problèmes et aux mêmes privations que n'importe qui d'autre, quand j'eus surpris quelques conversations dans le bus ou au pub, la nature de cet obstacle m'apparut. Il s'agissait de Churchill en personne. Le Premier ministre s'identifiait – ou on l'identifiait – à la détermination britannique de continuer la lutte quoi qu'il arrivât. Il symbolisait tous les espoirs de la population. Non seulement il était inconcevable que Churchill reculât, mais c'était inconcevable pour des millions de gens.

Je ne parvenais même pas à imaginer le pendant allemand de la situation, vu la manière dont Hitler en était arrivé à personnifier sa nation.

Les attaques nocturnes des cités britanniques se poursuivaient. Pendant les cinq semaines que je passai à attendre la convocation de M. Burckhardt, des villes telles que Bristol, Birmingham, Plymouth, Liverpool, Exeter, Swansea, Cardiff et Belfast furent frappées au cœur par des bombardements concertés. Le Blitz de Londres ne connut

presque aucune interruption. Les sous-marins allemands coulèrent chaque jour des bateaux britanniques dans l'Atlantique. La lutte pour l'Égypte et le canal de Suez continua dans le désert nord-africain, beaucoup plus dangereuse pour le Royaume-Uni après l'arrivée des Afrika Korps de Rommel. Les troupes anglaises reculèrent en Grèce.

Tant de morts. Tant de pertes. Tant de destruction.

La guerre aurait pu s'interrompre à l'instant, mais elle se poursuivait.

Une nuit, alors que Birgit et moi étions couchés, les sirènes des raids aériens lancèrent leur avertissement glaçant. Déjà, nous étions réveillés, crispés par la peur. Je me levai.

« Ne me laisse pas toute seule, protesta Birgit.

— Il faut nous mettre à l'abri.

— Ils n'approcheront pas. Reste ici avec moi.

— Non... on n'est pas en sécurité. »

Je l'aidai à sortir du lit, en commençant par se redresser puis en glissant les jambes de côté. Elle se mit sur ses pieds, chancelante, et je l'enlaçai. Pendant que nous restions figés dans le noir, appuyés l'un à l'autre mais séparés par la boule dure de notre futur bébé, un silence menaçant engloutit le cri des sirènes.

« Les avions arrivent ? demanda Birgit.

— Je n'entends rien, mais ne prenons pas de risque. »

Nos sacs nous attendaient, prêts pour les cas d'urgence.

Après nous être chaudement habillés, nous les emportâmes au rez-de-chaussée. Nous n'avions pas de véritable abri, mais la maison était en pierre et la cage d'escalier collée au conduit de la cheminée. Dans l'espace triangulaire ménagé sous les marches, nous avions disposé un matelas, une lampe et de l'eau. En mon absence, sans doute Birgit avait-elle passé bien des nuits seule dans ce réduit.

Après nous y être introduits en rampant, nous nous y installâmes le plus confortablement possible, allongés l'un contre l'autre. Le bébé s'agitait dans le ventre de sa mère, comme contaminé par notre peur.

Les sirènes se remirent à hurler puis, presque aussitôt, nous parvint le son le plus redouté du Royaume-Uni : le bourdonnement palpitant des moteurs en altitude. Une formation de bombardiers arrivait, loin au-dessus de nous. Les bras de Birgit se resserrèrent autour de moi. Les avions survolaient directement le village, secouant de leur ronronnement rythmique les murs en pierre de la demeure. Il fallait se préparer au bruit des bombes – leur sifflement hurlant, terrifiant, leurs explosions saisissantes. J'avais tellement bien connu ça, à Londres.

Les canons de Manchester tirèrent les premiers : leurs bangs nets, retentissants, se distinguaient facilement des détonations des bombes. C'était toujours un bruit encourageant, dans la mesure où il donnait

l'impression que l'ennemi allait être mis en déroute. Mais ensuite, malgré le vacarme des batteries antiaériennes, arriva le bruit des premiers projectiles explosant dans les rues.

Incapable de rester au lit alors qu'un raid se déroulait dans le voisinage, je me tortillai pour m'éloigner de Birgit, malgré ses protestations, puis je sortis en rampant enfiler manteau et chaussures dans le vestibule obscur, avant de quitter la maison. Traversant la pelouse d'un noir d'encre, j'escaladai un monticule d'où j'aurais une bonne vue au nord et à l'ouest.

Les rayons blancs des projecteurs zébraient le ciel. Les obus antiaériens explosaient dans des éclairs étincelants, tout près des nuages. Les traînées des munitions traçantes s'élevaient sur fond de nuit. Déjà, des points orange brillaient dans la cité. En son centre, reposait une boule luisante, petit soleil allumé sur terre. Sous mes yeux, d'autres bombes explosèrent, d'autres feux s'allumèrent.

« Ils remettent ça à Manchester, dit une voix masculine toute proche. Pas aussi fort que la dernière fois, mais assez pour faire mal. »

J'acquiesçai dans le noir en me tournant vers l'arrivant, immobile derrière moi. L'éclat des incendies n'était pas assez fort pour me dévoiler ses traits.

« C'est le deuxième raid depuis Noël, non ? demandai-je.

— Si.

— Je n'étais pas là pour les autres. » À ce moment-là, je compris qui devait être le visiteur. « C'est vous, Harry ?

— Oui. D'après votre femme, vous êtes un habitué de ce genre de choses. Toujours dans le Sud, tout ça.

— Je travaillais.

— À Londres, hein ? Ou au pays de Galles ? Vous faisiez du sauvetage ?

— Je faisais du sauvetage, reconnus-je, adoptant involontairement sa manière de parler. Je n'y retourne pas.

— Vous devriez être à Manchester, cette nuit. Ils auraient bien besoin d'un expert dans votre genre. »

Il y avait du sarcasme dans sa voix, une sorte de défi moqueur. Il commençait à m'asticoter.

« Pas maintenant, répondis-je.

— C'est pas votre genre ? Manchester ?

— J'ai été blessé, et je souffre toujours des séquelles, si vous voulez le savoir. J'ai eu ma dose pour un moment. Peut-être devriez-vous vous porter volontaire.

— Pas moi. J'ai trop à faire au village. Birgit m'a dit que vous aviez été blessé. Et puis vous avez de nouveau disparu, tout ça. Votre bébé arrive le mois prochain, hein ?

— Oui. La dernière semaine de mai.

— Je suis content que vous soyez revenu, Joe. Birgit a besoin de vous. Un mari ne devrait pas s'en aller dans un cas pareil.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Ça ne me regarde pas, je sais, mais...

— Exactement. Ça ne vous regarde pas.

— Je passe presque tout mon temps au village. Pas vous. C'est terrible de voir une jeune femme seule, avec un bébé en route, tout ça.

— Écoutez, Harry...»

Nous nous baissâmes tous les deux, par réflexe, lorsqu'une des bombes les plus imposantes éclata non loin de nous. Une mine à parachute, comme disaient les Londoniens – un projectile qui expulsait en détonant une boule de feu d'un blanc jaune caractéristique. Une seconde ou deux plus tard, le bruit et le souffle de l'explosion nous atteignirent, me projetant en arrière. Je trébuchai, repris l'équilibre puis m'accroupis pour observer la fin du raid.

« Celle-là n'est pas passée loin, dit Harry. Mais vous êtes sans doute un vrai Londonien, vous avez l'habitude.

— C'est tout aussi terrible là-bas. Sauf que Londres est bombardée chaque nuit ou presque.

— Ils s'en tireront. Comme vous, je suppose, à la fin de la guerre. Vous repartez bientôt, tout ça ? »

Nous restions là ensemble à regarder s'étendre les incendies, s'élever les grands entonnoirs de fumée. Parfois, un bombardier plongeait assez bas pour être éclairé par les feux de Manchester, nous apparaissant brièvement. Les explosions se fondaient en un long rugissement. Un grand raid. Le deuxième en un mois.

« Vous voulez regarder encore un moment ? me demanda finalement Harry. Je peux aller voir si Birgit va bien.

— Quoi ?

— Ça ne me dérange pas. Je suis souvent venu en votre absence, à cause des alertes. Juste vérifier qu'elle se débrouillait. Elle ne risque rien avec moi. Maman et moi, on veille sur elle. Ne vous inquiétez pas, Joe. S'il vous arrive de nouveau quelque chose au travail, tout ça, et que vous ne revenez pas, je m'occuperai de tout, pas de problème. Elle a besoin d'un homme qui veille sur elle. »

Je me tournai vers lui, mais déjà, il s'éloignait sur le chemin, se perdait dans la nuit.

« Fichez la paix à Birgit, Harry ! » lui criai-je.

Il n'y eut pas de réponse.

En me retournant vers Manchester, je m'aperçus que pendant les dernières répliques, l'attaque s'était brusquement achevée. Un à un, les rayons lumineux des projecteurs disparurent. Les flammes s'éteignirent. La fumée se dissipa. Le bourdonnement des moteurs s'évanouit au loin. La vaste étendue urbaine replongea dans le noir,

XV

Nous nous trouvions dans l'espace exigu sous l'escalier, allongés l'un contre l'autre. Notre futur bébé s'agitait entre nous. Birgit dormait, quand je me réveillai en sursaut. Je serrai les dents pour rester immobile, ne pas faire de mouvement brusque, ne pas la déranger. Notre enfant me donna un coup de pied, pression nette quoique faible contre ma hanche.

Le silence régnait. Qu'était devenu le bombardement ? Les sirènes avaient donné l'alarme, mais comme les autorités ne savaient jamais exactement où se rendaient les avions ennemis, il y avait beaucoup de fausses alertes. Le signal de la délivrance avait-il déjà retenti ? Je testai ma mémoire, à la recherche de la réalité. Birgit et moi avions quitté notre lit aux premiers ululements d'avertissement. Cette scène-là avait donc été bien réelle. Mais ensuite ? Le raid, la conversation avec Harry, dehors, dans le noir ?

Pas un bruit de moteur, de canon, de bombe, de sirène.

C'était ma première hallucination lucide depuis mon retour du Portugal. Moi qui espérais presque en être guéri.

Pour la deuxième fois, aurait-on dit, je me dégageai de l'étreinte de Birgit et me glissai sur le matelas inconfortable jusque par terre. Elle gémit dans son sommeil puis se retourna, m'aidant à m'éloigner. J'enfilai manteau et chaussures, encore une fois, gagnai la porte, l'ouvris, tendis l'oreille dans la nuit. Tout n'était que silence et obscurité. Je sortis malgré le froid, traversai la pelouse et escaladai le monticule d'où j'aurais une vue imprenable sur la plaine, en contrebas.

La région tout entière était plongée dans le noir, en proie au black-out, recroquevillée sur elle-même, bâillonnée par la peur des bombardiers. Je me retournai vers la masse des Pennines, derrière la maison. La courbe des landes se devinait vaguement contre le ciel un peu moins sombre. Alors que je me tenais là, frissonnant, le signal de fin d'alerte me parvint. Le premier, une note unique, fut porté par le vent sur des kilomètres, mais ensuite, une à une, les sirènes montées sur les toits des mairies, les ponts roulants des casernes de pompiers, les dépendances des écoles, les clochers des églises reprirent son message réconfortant quoique étrange. Pas de raid, finalement, disaient-elles ; pas cette nuit. Peut-être ailleurs, mais pas ici, pas maintenant. Vous pouvez retourner au lit en toute sécurité.

Je rentrai, je refermai la porte à double tour, je me reglissai sous l'escalier. Les ululements avaient vaguement réveillé Birgit. Je

l'enlaçai tendrement pour l'aider à remonter, l'emmenant d'abord aux toilettes, puis au lit. Elle se tourna et se retourna entre les draps froids, à la recherche d'une position confortable pour son ventre distendu. Je me serrai contre elle, je la pris dans mes bras, je m'efforçai de la réchauffer de tout mon corps glacé.

XVI

Le lendemain matin, pendant que Birgit prenait un bain, je gagnai la salle de séjour, dont mon bureau occupait un angle. Le tiroir central, fermé à clé, contenait la lettre de M. Burckhardt.

Il m'adressait ses remerciements, me demandait de m'abstenir un moment des tâches normales des employés de la Croix-Rouge mais m'assurait que je continuerais à toucher mon salaire. Cette missive manuscrite toute simple, qui allait droit au fait, représentait pour moi une garantie de réalité. Elle constituait dans ma mémoire traîtresse un lien avec la conférence mémorable de Lisbonne. Ce souvenir-là était fiable. J'étais allé au Portugal ; ce voyage s'était réellement passé.

Je récupérais plus vite après les crises, preuve à mon avis que mon état s'améliorait. Pendant la journée, je réussis même à oublier l'hallucination du raid pour réfléchir aux occupations qui s'offraient à moi en attendant des nouvelles de M. Burckhardt.

Désœuvré, inutile à la maison, j'aggravais sans le vouloir une situation que je ne comprenais pas vraiment. Ce n'était pas une bonne période. La semaine qui suivit ma vision spectrale de l'attaque aérienne, je me querellai plusieurs fois avec Birgit, pour des raisons importantes ou non. Nous passions notre temps dans différentes parties de la demeure, je sentais que nous devenions étrangers l'un à l'autre, mais j'ignorais comment remédier au problème, même s'il me rendait malheureux. L'exaltation apportée par notre intimité, la confiance, la familiarité, l'essentiel de notre amour nous avaient été arrachés par la guerre. Seul l'enfant qui s'agitait dans son ventre nous liait encore l'un à l'autre. Mais qu'arriverait-il après sa naissance ?

Un soir, la BBC commenta le raid mené la veille par la RAF contre le port nord-allemand de Kiel. L'assurance de la description trahissait la propagande du ministère de la Guerre : les équipages avaient opéré avec un talent et une détermination sans faille, sous le feu nourri des batteries antiaériennes. Comme toujours, la cible était bien sûr d'importance militaire. Dans ce cas précis, les installations portuaires et les fournitures destinées à l'armée allemande avaient été très endommagées ou détruites. La BBC parla cependant aussi de l'étendue des dégâts – sans doute cela signifiait-il que beaucoup de bombes étaient tombées à l'extérieur de la zone portuaire. Elle admit que nous

avons perdu davantage d'avions qu'à l'ordinaire. Apparemment, les chasseurs ennemis s'étaient montrés d'une efficacité stupéfiante.

Inévitablement, mon esprit se tourna vers Jack. Je pensais rarement à lui de ma propre volonté, c'est vrai, parce que cela me facilitait les choses. Nous avons été tellement proches tellement longtemps : inséparables, comme disaient nos parents. Il en est parfois ainsi des vrais jumeaux. Nous faisons toujours tout ensemble, liés par une impression de parenté instinctive, une unité innée. Séparés, nous restions tous les deux en suspens ou presque. À l'école, les enseignants nous plaçaient dans des classes différentes, mais la moindre pause signalait nos retrouvailles. Cette intimité perpétuelle nous avait empêchés de nous faire beaucoup d'amis, parce qu'elle nous soutenait mais excluait autrui. La situation avait perduré jusqu'au début de l'âge adulte : lorsque nous pratiquions l'aviron ensemble, nous avions coutume de dire que nous étions un seul esprit dans deux corps. Mais au fil des cinq dernières années, depuis notre retour des jeux Olympiques, nous avons été séparés quasiment en permanence, d'abord par choix, ensuite à cause de la guerre. L'un sans l'autre, restions-nous une fois de plus en suspens ? Mon inactivité à la maison me le faisait craindre, en mon for intérieur. Je réfléchis à mes quelques mois de pacifisme militant, autant que possible solitaire, à un moment où la plupart des hommes de mon âge étaient entrés dans l'armée. Mes convictions n'avaient pas changé, mais je commençais à me demander si mon approche du problème avait été la bonne. Et puis il y avait Jack. Depuis la déclaration de guerre, je m'étais livré à bien des suppositions sur son compte et ses motivations, mais je savais qu'au fond, nous étions très semblables. Forcément. Nous étions très semblables pour tellement d'autres choses. Nous avions le même père, la même tradition familiale de tolérance, de liberté de conscience, d'antibellisme. Qu'endurait-il, quand il partait attaquer l'ennemi ?

Je l'avais écarté de mes pensées conscientes. Je savais déjà que pendant la guerre, la tentation d'éviter les décisions importantes, de repousser les problèmes, d'étouffer les sentiments, d'arrêter de s'inquiéter de choses et d'autres ne faisait que croître. Mais comment avais-je pu en arriver là avec Jack ? L'attaque de Kiel – une simple attaque de plus dans un conflit qui en regorgeait – me rappelait une fois encore les dangers qu'il courait à la RAF. En tant que pilote d'active, il devait être engagé à fond dans la campagne de bombardements. Chaque fois qu'il partait pour un raid aérien, il risquait sa vie.

Je possédais un secret qui l'affecterait : la paix était imminente. Pourtant, la guerre continuait. Le danger subsistait, jusqu'à ce que le dernier coup fût tiré, la dernière bombe larguée.

ENTRÉES CHOISIES DU JOURNAL INTIME DE PAUL JOSEPH GOEBBELS (BUNDES ARCHIV, BERLIN, 1957), TRADUITES EN ANGLAIS PAR T.F. HENDERSON. M. GOEBBELS ÉTAIT À L'ÉPOQUE GAULEITER DE BERLIN ET MINISTRE DU REICH DE LA PROPAGANDE ET DE LA CULTURE POPULAIRE.

Vendredi 28 mars 1941

Hier : le roi corrompu de Yougoslavie a été renversé. Le nouveau souverain, Peter, n'a que dix-sept ans. Churchill célèbre son coup d'État comme l'arrivée d'un sauveur.

Pas d'incursion aérienne cette nuit. Excellentes nouvelles de Bulgarie, évidemment. Bonnes nouvelles de Libye, une fois de plus. Nous avons rendu publics ces deux triomphes. Les Italiens ne se débrouillent pas trop bien en Abyssinie, mais il nous faut davantage de détails.

Travaillé comme un fou, au maximum, avant d'aller en avion à Wilhelmshaven inspecter les dommages des bombardements. La ville est déjà en reconstruction. Les dégâts servent d'excuses pour éliminer de vieux bâtiments et faire déménager les indésirables qui les occupent. Retour en avion à Hambourg, puis de là en train à Berlin.

On m'a demandé de réexaminer le cas de Betzner et de deux autres « poètes », condamnés à la prison pour activités inappropriées. Des lâches qui méritent des peines plus longues que la cour n'a pu leur en infliger. Ordonné d'enquêter sur leurs antécédents familiaux. Il y a toujours quelque chose à déterrer sur ce genre de moins-que-rien. Haushofer est venu me voir à mon bureau dans la soirée. Il paraît qu'on parle de paix à travers tous les États-Unis, mais que les rumeurs partent de Londres, pas de chez nous. Les délires de Hess au sujet d'un parti de la paix britannique prennent un semblant de crédibilité. En même temps, Roosevelt se montre franchement insultant. Il prétend que le Reich ne veut pas vraiment la paix. Voilà avec quel genre de rustre nous devons discuter.

Vendredi 4 avril 1941

Hier : une immense morosité s'est abattue sur l'Angleterre à cause

de nos succès ininterrompus. Coulé en un seul jour vingt mille tonnes de bateaux britanniques. Autres avancées dans le désert : partout, les Anglais font retraite ou se rendent. Où allons-nous installer les nouveaux prisonniers ? Pas d'incursion aérienne. Nous continuons à détruire les villes ennemies. La moitié des habitants de Plymouth est sans abri ; l'autre, dans une détresse noire, implore la reddition.

Je suis tellement pris dans la journée que je n'en mange plus ; trop, c'est trop. On me rend sans arrêt visite. Speer, notamment, sans doute pour passer le temps, puisqu'il n'a rien à faire du moment que nous sommes en Bulgarie. C'est un snob, un poseur persuadé d'être le seul confident du Führer. Je lui rappelle que nous sommes trop occupés à l'heure actuelle pour reconstruire Berlin.

Speer raconte entre autres que le Führer regrette amèrement la guerre avec l'Angleterre, notre alliée naturelle, d'après lui. J'ai entendu ça si souvent que je suis presque prêt à y croire. J'explique à Speer de quelle manière nous empêchons nos amis anglais de dormir, toutes les nuits, en leur donnant une leçon avec nos bombardiers et en sapant le soutien éventuel des États-Unis. Roosevelt ne redoute rien tant qu'une réconciliation anglo-allemande. Nous écrasons donc les Britanniques tout en aidant les Américains à éviter les hostilités.

L'ambassadeur anglais à Moscou a eu une entrevue avec Staline. D'après nos renseignements, elle a duré plus longtemps que d'habitude et paraissait sérieuse. Ils savent sans doute à présent ce que nous préparons ! J'ai adressé au Führer une note à ce sujet, signée et datée par précaution, mais je ne vais pas l'ennuyer avec ça tout de suite.

Lundi 7 avril 1941

Hier : Belgrade a été complètement détruit par nos troupes. Les Russes nous supplient de conclure la paix. Voilà qui est mieux ! Comme prévu, les États-Unis grognent contre nous. Quarante mille tonnes de navires coulés. Encore une soirée bien remplie au-dessus de l'Angleterre – combien de temps nos amis supporteront-ils d'être tirés du lit chaque nuit par les bombardements ? Pas d'incursion aérienne de la RAF. L'Italie a des problèmes en Abyssinie, mais ces poules mouillées en culotte brune n'ont qu'à se débrouiller.

Journée excellente quoique très agitée. J'ai écrit l'histoire de Belgrade pour les journaux, en mettant l'accent sur le fait que tout n'est pas fini, que les temps vont être durs, mais que l'action sera à la fois rapide et décisive. Message du Führer : il veut savoir si nous sommes prêts pour le coup d'accélérateur du mois prochain. Je suppose que c'est une manière de demander si d'ici-là, les Anglais se seront rangés à notre point de vue. Je lui réponds que oui.

J'ai interdit la danse dans les lieux publics. Il faut contrôler les

activités inappropriées en temps de guerre. J'ai convoqué les correspondants des journaux américains pour leur dire qu'il s'agissait d'une mesure de sécurité publique, à cause des risques d'incursions aériennes.

Le soir : Hess a demandé à me voir. Visite rare. Quel méprisable pédéraste ! Il va repartir pour Lisbonne. Il prétend l'avoir décidé de lui-même, mais il aimerait avoir mon avis. Ce qui signifie évidemment qu'il espère me soutirer celui du Führer. Qu'il se demande si le Führer le laisserait repartir, au cas où la chose lui viendrait aux oreilles. J'ai donné à Hess les conseils qu'il quémandait, mais ses actions sont en baisse. Si la situation tourne mal, je dirai à tout le monde qu'il est fou. N'importe comment, la plupart des gens en sont persuadés.

Journée glorieuse pour le Reich !

Lundi 21 avril 1941

Hier : anniversaire du Führer. Hess est rentré de Lisbonne depuis une semaine. Il ne parle de son voyage à personne. Je l'ai chargé du tribut radio au Führer, parce qu'il n'y avait pas de volontaire. Je m'attendais à ce qu'il s'écarte du discours écrit par mes soins, mais il l'a lu au mot près. Cet homme-là n'a aucune originalité.

Pas d'incursion ici, mais nous avons envoyé huit cents avions à Londres. Le moral britannique est en baisse. Même les beaux discours de Churchill ne feront plus l'unanimité après ça. Nous enchaînerons avec pire encore. Bonnes nouvelles sur d'autres fronts : en Libye, en Serbie, en Grèce, même en Abyssinie, où les Italiens tiennent bon. La semaine dernière, le Führer m'a confié qu'il ne voulait pas envoyer d'autres troupes au secours de Mussolini. Notre triomphe dans les Balkans a déjà retardé le grand événement. Une fois la Grèce débarrassée des Anglais, nous nous concentrerons sur la véritable guerre.

La population n'écoute pas assez la radio. Voilà qui risque d'être dangereux pour le moral. Qui sait ce qu'elle fait, à la place ? J'ai édicté de nouvelles lois et incitations.

Le soir : autre visite de « mademoiselle » Hess, visiblement nerveux, car il craint que le Führer n'apprenne ce qu'il mijote. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que le Führer le soutenait à cent pour cent. Hess est un flagorneur ! C'est la première fois qu'il essaie d'agir sans l'aval du Führer. Grande leçon à retenir. Il a peur que nous ne frappions les Britanniques trop fort, trop bien, puis qu'ils refusent de discuter de paix. Je l'ai persuadé du contraire : il faut qu'il entreprenne son voyage, quoique pour des raisons bien différentes de celles qu'il imagine.

Samedi 10 mai 1941

Hier : grand raid sur Mannheim. Dommages importants et nombreuses morts. En représailles, nous dépêchons deux cents avions aux Britanniques pour leur ôter l'envie de se réjouir. Rumeurs de dégâts effrayants dans le port de Hull – pire que tout ce qu'ils nous avaient jamais fait. Vingt mille tonnes envoyés par le fond grâce à nos sous-marins.

Moscou refuse d'admettre l'occupation par nos troupes de certains territoires. On dirait que les Russes sont inquiets. Staline compte bien rester en dehors de la guerre le plus longtemps possible, pour que l'Angleterre et l'Allemagne s'y épuisent. Ensuite, il répandra le bolchevisme en Europe. C'est du moins ce qu'il croit. À ce moment-là, il sera trop tard. Nous n'allons pas tarder à nous tourner vers l'Est. Nos deux coups simultanés déjoueront leurs plans. La paix sur un front, la guerre sur l'autre, les deux totalement inattendues. Il est dangereux que tant de choses dépendent de ce lèche-bottes de Hess.

La bande d'informations de cette semaine est notre meilleure à ce jour. Je l'autorise sans hésiter, en ordonnant l'envoi direct d'une copie chez le Führer, au Berghof. Ma confiance en notre cause s'en trouve encore augmentée.

Goering s'est arrangé pour me voir après dîner. Il a tellement grossi qu'il a du mal à respirer. De toute la conversation, il n'a pas retiré son calot ridicule. Il voulait savoir de quelles informations je disposais sur Hess, aussi lui en ai-je livré certaines. Il m'a montré le plan de vol établi par Hess à l'intention de la Luftwaffe, au cas où le Führer lui donnerait son accord. Quelle tentation. Je me demande si après tout, le Führer ne serait pas derrière cette histoire ? Hess est son favori, mais tout le monde le prend pour un fou. Comment le Führer mettrait-il un terme à la guerre avec l'Angleterre, si quelqu'un arrêta Hess ?

Dimanche 11 mai 1941

Hier : date fixée par le Führer pour frapper le grand coup suivant. Le 10 mai marquant le premier anniversaire du début de l'offensive sur le front ouest, son sens du théâtre exigeait que nous contrebalançons l'événement par un mouvement à l'est. Raté ! Nos généraux sont des femmelettes ! D'après eux, nous avons trop d'hommes dans les Balkans, mais nous avons jeté les Anglais hors de Grèce, alors de quoi se plaignent-ils ? J'ai essayé d'apprendre la nouvelle date, mais personne n'a l'air de la connaître.

Énorme raid sur Hambourg aux toutes premières heures de la matinée. Comme toujours, notre barrage de canons antiaériens a mis les Britanniques en déroute. La plupart de leurs bombes sont tombées dans le fleuve, et les autres ont rarement explosé. Pour compenser cet échec, peut-être, les Anglais ont envoyé une force secondaire réduite

larguer des projectiles incendiaires sur Berlin. Peu de dommages, mais beaucoup d'exaspération inutile. Pendant ce temps, sept cents de nos avions portaient le *coup de grâce* à Londres. Il est trop tôt pour en obtenir confirmation, mais d'après nos pilotes, la ville a brûlé d'un bout à l'autre.

Nos émissions radio à ondes courtes vers les États-Unis ont bien besoin d'améliorations. Je vais m'en occuper personnellement. Inutile de prendre des gants. Roosevelt met nos projets en danger, par son ignorance des faits et l'influence que Churchill exerce sur lui. Nous allons attraper l'Américain à la gorge et le secouer jusqu'à ce qu'il tombe en pièces. Son peuple ne se rend pas compte que c'est un infirme.

J'ai interdit toute mention de la Russie dans nos journaux. Juste pour l'instant. Ça aura au moins le mérite d'inquiéter les espions de Staline.

Hess a disparu, comme prévu. Il est parti de l'usine de Messerschmitt d'Augsbourg, soi-disant pour essayer un appareil, puis il a filé vers le Nord. Après avoir refait le plein en Hollande, il a entrepris la traversée de la mer. En suivant le plan de vol qu'il m'avait montré, à ma grande surprise. Tout le monde savait précisément où il se trouvait. Il est fou, c'est évident. Nous avons eu un mal inouï à l'empêcher d'approcher les journalistes américains. Le Führer s'est fait du souci pour lui un moment, il faut bien le dire et nous le disons. Hess disparu, convaincre les autres qu'il était devenu instable sera plus facile. C'est une ligne de conduite toute tracée, au cas où les choses tourneraient mal, comme elles ne manqueront pas de le faire. Une fois certain du départ de l'avion, j'en ai prévenu le Reichsmarschall Goering au moment opportun. La Luftwaffe s'est certainement occupée du malheureux, qui avait rendu au parti des services sans précédent. Quel grand héros national socialiste ! Je m'occuperai de ça dès que nous aurons vent des réactions britanniques. Ensuite, nous continuerons la guerre. J'aimerais bien voir la tête de Roosevelt et de Staline quand ils entendront parler de Hess.

Si Goering n'est pas arrivé à s'occuper de lui, je m'en plaindrai au ministre des Affaires étrangères. Ça ne servira pas à grand-chose, mais Goering déteste Ribbentrop autant que moi. S'ils ouvrent de nouveau les hostilités, le reste leur sortira de l'esprit.

Soirée à Lanke, avec Magda et les enfants, avant de me coucher tôt, pour une fois. Tout le monde était de merveilleusement bonne humeur. Nous sentons que la véritable guerre va enfin commencer.

CARNETS OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER.

XVII

J'annonçai à Birgit que la Croix-Rouge m'avait convoqué pour me faire reprendre le travail, mais que je ne resterais pas absent longtemps. Elle ne posa aucune question, ne formula aucune plainte. J'avais besoin de m'éloigner un moment, nous en avions tous les deux conscience.

Je traversai le pays pour gagner le Lincolnshire, un trajet qui en temps de paix, en voiture, m'aurait juste pris quelques heures. Mais les civils ne pouvant de fait se servir de leurs véhicules, les transports publics représentaient mon seul recours.

Le train s'arrêta dans la moindre gare et subit des retards inexplicables, si bien que le voyage me prit un jour et demi, y compris une nuit que je passai blotti dans la salle d'attente sinistre de la gare de Nottingham, après avoir manqué ma correspondance. Épuisé, j'arrivai enfin à Barnham, la ville la plus proche de la base de la RAF où était cantonné mon frère. Là, je dus m'estimer heureux de trouver une chambre au-dessus d'un des pubs de High Street. Je me mis aussitôt au lit.

J'étais si fatigué que je pensais dormir à poings fermés jusqu'au lendemain, mais à peine avais-je fermé les yeux, me semblait-il, qu'un bruit puissant me réveilla.

Des avions survolaient de près le centre-ville, dans un rugissement de moteurs en plein effort. Je croyais m'être habitué à ce bruit, proche ou lointain, hostile ou amical mais là, c'était complètement différent. Des vagues assourdissantes déferlaient sur la bourgade endormie.

Tiré du sommeil par le vacarme, j'eus un instant de panique, puis je compris ce qui se passait : les appareils décollaient d'un aérodrome tout proche. Quelques secondes me suffirent pour être complètement réveillé. Titubant à travers la chambre, j'ouvris la fenêtre en grand et me penchai à l'extérieur, le cou tendu, les yeux au ciel.

De puissants bombardiers bimoteurs, que j'identifiai comme des Wellington, passaient au ras des toits, formes sombres rapides découpées contre la faible luisance des nuages éclairés par la lune. Le hurlement de leurs moteurs n'était pas un simple rugissement, mais

une force physique qui martelait les murs et les fenêtres, battait un rythme perceptible sur ma tête et mon torse. Ses échos sans fin, sa pulsation rapide, destructrice, avaient quelque chose d'exaltant. J'absorbais le vacarme comme une averse après un mois de désert. C'était une expérience terrifiante mais formidable, si puissante, si prenante qu'elle me semblait devoir rester incompréhensible à défaut d'être partagée. Pourtant, j'étais seul, je m'en aperçus avec un sursaut d'étonnement. Pas la moindre circulation dans les rues désertes obscurcies par le black-out, en contrebas, pas de piétons rentrant chez eux, pas de curieux à leur fenêtre pour contempler le ciel assourdissant.

Alors je pensai, alors je réalisai : ce n'est pas réel.

L'angoisse m'envahit, l'anxiété écoeurante habituelle, la certitude de ne plus pouvoir me fier à mes sens. Une fois de plus, j'avais émergé de ce que je prenais pour le sommeil dans ce que je prenais pour la réalité : une illusion lucide.

Il ne tenait qu'à moi de la fuir comme je l'avais toujours fait jusque-là, en laissant l'angoisse me traverser, m'emporter, me réveiller vraiment, me tirer du fantasme. Cette fois, cependant, je décidai de rester pour vivre complètement l'hallucination.

Posté à la fenêtre, je regardai les bombardiers décoller par vagues successives au-dessus de la ville, frôlant les toits. Je tentai même de les compter – cinquante, cent, deux cents, trois cents, ils étaient de plus en plus nombreux à rugir dans la nuit vengeresse.

Je jouissais de l'irréalité de la scène, plongé dans la cacophonie magnifique des puissants moteurs, qui me noyaient de leur déluge sonore.

XVIII

Ce matin-là, le vent fouettait les demeures en briques et en tuiles rouge pâle de Barnham. Un ciel bas, couleur de plomb, pesait sur les plateaux du Lincolnshire. À la limite de la bourgade, près de la gare, des parcs à bestiaux attendaient le bétail du marché hebdomadaire. Les rues étroites du centre-ville étaient flanquées de maisons mitoyennes, appuyées les unes aux autres, mais des demeures plus vastes, plus riches constituaient les faubourgs, où l'agglomération se fondait à la campagne. Je les dépassai en suivant la direction de Louth, par la grand-rue. Un paysage de cultures s'offrit à moi, plat et monotone, dépourvu d'attrait malgré les arbres et les haies disséminés. Tout en marchant d'un bon pas, j'examinais les alentours, à la recherche des deux bases de la RAF installées près de Barnham, mais rien ne laissait supposer la présence d'un aérodrome : pas le moindre

château d'eau, hangar ou manche à air. Demi-tour.

Quelques instants plus tard, je parcourais de nouveau la grand-rue en plein centre-ville, dépassant le pub dont le patron me louait une chambre. J'en profitai pour jeter un coup d'œil à la fenêtre où je m'étais imaginé, debout dans le noir. De la rue, elle paraissait plus petite – trop pour qu'on s'y penchât. Des magasins familiers encadraient la chaussée ; des gens allaient et venaient, vaquant à leurs occupations banales, faisant leurs courses ou effectuant des livraisons. Barnham rappelait Macclesfield, le paysage fascinant des Pennines en moins.

Mon frère avait été affecté à la base de Tealby Moor, près du village du même nom, mais l'année précédente, les panneaux indicateurs avaient disparu du royaume tout entier. Je ne voulais cependant pas demander mon chemin : depuis le début ardent de la guerre, la plupart des gens se méfiaient des inconnus.

Hésitant sur la marche à suivre, je m'installai dans un café pour boire un thé et grignoter quelques biscuits. Je m'y trouvais toujours, lorsque des aviateurs descendirent la grand-rue, par petits groupes ou isolés. Peut-être Jack en faisait-il partie ; je terminai mon thé et ressortis.

Pas de Jack. Les militaires, officiers et simples soldats mêlés, semblaient indifférents à leur grade du moment qu'ils n'étaient pas en service. Leur insouciance et l'argot cavalier de la RAF, dont me parvinrent quelques bribes, m'impressionnèrent. Un ou deux types me regardèrent d'un air bizarre.

L'extrémité ouest de la grand-rue donnait sur une vaste zone aplanie, partiellement aménagée en parking et en gare routière. Près des toilettes publiques, attendait un unique bus crème sans impériale. Un jeune homme en uniforme bleu et calot pointu, assis au volant, lisait le journal du matin.

Je m'approchai le plus nonchalamment possible. Le chauffeur replia son journal en me jetant un coup d'œil dépourvu de curiosité.

« Bonjour, lançai-je. C'est bien le bus de Tealby, hein ?

— Oui.

— D'accord, merci. »

Battant en retraite, je traversai la rue pour gagner un petit parc, où je ne tardai pas à jouir du soleil printanier, car les gros nuages s'amincissaient à l'est. Pendant toute ma promenade, cependant, je gardai un œil sur le bus. Vers onze heures moins le quart, les aviateurs revinrent les uns après les autres s'y installer bruyamment. Six d'entre eux jouèrent un moment au football sur l'espèce de place poussiéreuse en attendant les retardataires. Le car plein, le chauffeur démarra, quitta le parking et mit le cap à l'ouest.

Je m'empressai de me poster au bord de la route pour regarder le

véhicule s'éloigner. Huit cents mètres plus loin, il ralentit brusquement avant de tourner à gauche.

XIX

La base de Tealby Moor se trouvait à un peu plus de trois kilomètres de Barnham, une longue marche, mais rien d'impossible. J'arrivai peu après midi, pour découvrir que la route empruntée par le bus menait droit au poste de garde de l'accès principal. L'aérodrome s'étendait en plein champ, à l'écart du village qui lui avait donné son nom et de la moindre maison. Si un civil traînait près de l'entrée, on lui demanderait évidemment des comptes, aussi la dépassai-je, la tête basse, les mains dans les poches.

La route suivait un long moment la clôture du périmètre. Une fois dépassé le groupe principal de hangars et de bâtiments administratifs, le grillage se réduisait à deux rangées de barbelés, barrière symbolique dressée contre le monde extérieur. En les longeant, je vis plusieurs avions, dispersés autour de l'aérodrome pour présenter des cibles multiples en cas d'attaque aérienne ennemie. Des Wellington : fuselage rond au nez retroussé, moteurs jumeaux, tourelles d'artillerie avant et arrière. Le personnel technique non navigant réparait ou ravitaillait la plupart, roulant des réservoirs auxiliaires jusqu'aux appareils, dressant des échelles contre leurs flancs, s'accroupissant ou se plantant sur leurs ailes près des nacelles ouvertes des moteurs.

Personne ne me prêtait la moindre attention.

Enfin, route et clôture prirent des directions différentes : la première tourna à gauche, avant de descendre une courte pente puis de traverser sur un pont une rivière étroite, non loin de laquelle se découpait un clocher. La seconde s'incurva brusquement vers la droite pour continuer à travers champs. De là où je me tenais, je voyais qu'à cet endroit, la piste principale s'achevait en un large tablier, qui permettait aux avions de tourner. Quelques installations de signalisation, deux huttes, une caravane, la longue étendue rectiligne de la piste bétonnée – c'était tout.

À cet instant, un bruit de moteur me parvint : un petit camion de la RAF approchait, à l'intérieur du périmètre. Un officier occupait le siège du passager, tandis que plusieurs hommes se tenaient en équilibre instable sur la plate-forme arrière, ouverte. Les mains dans les poches de mon manteau, je repris la direction de l'entrée principale en faisant de mon mieux pour paraître absorbé par mes pensées. Les simples soldats ne me témoignèrent aucun intérêt, mais l'officier me regarda assez longtemps pour me saluer.

Une fois le véhicule hors de vue, je revins sur mes pas. Je ne

tardai pas à trouver un sentier étroit, non entretenu, qui longeait l'extérieur du périmètre. De l'autre côté de la piste principale et de son tablier, à l'endroit où la clôture repartait en direction de la partie principale de la base, se dressait un bosquet, où je me glissai après avoir escaladé un vieil échelier. Quelques instants plus tard, j'arrivais à un poste d'observation qui m'offrait une bonne vue du bout de la piste, mais où il était difficile de me repérer depuis l'aérodrome.

J'y passai une heure ou deux. En milieu d'après-midi, ma patience fut récompensée par un vol test de bombardiers, qui tournèrent au ras des champs. Lorsque les pilotes ouvraient les gaz et que les hélices tournaient à pleine vitesse, au moment du décollage, le vacarme était exaltant. Je me trouvais assez près d'eux pour distinguer leur visage, mais leur veste et leur casque m'empêchèrent de voir si Jack en faisait partie.

Vers les quatre heures de l'après-midi, j'avais froid, j'avais faim, j'avais soif. Quoique décidé à rester le plus longtemps possible à mon poste, j'avais mal préparé mon expédition. Quittant ma position parmi les arbres, j'entamai la longue marche de retour vers la ville.

Le lendemain, j'y passai la matinée et la majeure partie de l'après-midi à tuer le temps. Après le déjeuner, j'appelai la base pour parler à Jack, mais il n'était pas disponible. Je laissai donc un message lui disant que je me trouvais à Barnham, au White Hart, où je le priais de me contacter. Lorsque je me présentai comme son frère, l'officier qui m'avait répondu au téléphone se détendit un peu et m'assura qu'il transmettrait l'information, non sans ajouter cependant que le capitaine Sawyer resterait en état d'alerte quelques jours encore.

Pour ma deuxième expédition, je fis les préparatifs nécessaires, achetant au pub des sandwiches et une grande bouteille de limonade, avant de m'habiller le plus chaudement possible.

Le soir était déjà tombé lorsque je dépassai le poste de garde principal. Les nuages s'éclaircissaient à l'ouest, dévoilant un coucher de soleil doré. Il me fallut vingt minutes supplémentaires pour contourner l'extrémité la plus éloignée de l'aérodrome puis parvenir au bosquet. Le jour s'achevait par un calme crépuscule argenté. Trébuchant à travers le petit bois, je gagnai la position découverte la veille.

À peine arrivé, je compris qu'un raid allait commencer. De faibles lumières brillaient dans une des petites bâtisses situées presque en bout de piste. Quelques véhicules attendaient à proximité, y compris un camion de pompiers.

Je m'assis, adossé à un arbre, et mangeai mes sandwiches en buvant ma limonade, aux aguets. Lorsque le dos se mit à me tirailler, je me levai puis exécutai des flexions de bras et de jambes pour chasser la raideur grandissante. Enfin, les choses se mirent en branle.

Deux cyclistes arrivèrent lentement sur la piste secondaire, descendirent de vélo, l'appuyèrent contre la hutte et y entrèrent. Quelques minutes plus tard, dans la partie encombrée de l'aérodrome, un avion s'éveilla. Un autre se joignit à lui, puis un autre, puis d'autres encore. Des lumières de signalisation vertes et rouges s'allumèrent en clignotant le long de la piste principale, brillèrent un court instant puis s'éteignirent. Un téléphone sonna.

Le bruit des moteurs enfla. Bientôt, le premier bombardier arriva sur la piste secondaire, prêt à tourner à l'endroit prévu. Il approcha lentement, les ailes oscillantes, tressautant sur le béton inégal, passa près de moi pour aller pivoter vers la piste principale mais s'immobilisa avant de l'atteindre. Le courant d'air soulevé par ses hélices me frappa de plein fouet, chargé d'une puissante odeur d'essence.

Déjà, un deuxième appareil roulait lourdement sur la piste secondaire, suivi par un troisième. D'autres s'ébranlaient, plus loin sur l'aérodrome. Le bruit des moteurs enfla encore. Le rugissement de l'avion le plus proche grandit brusquement ; la bourrasque qui me fouettait redoubla de force. Il roula jusqu'au tablier, vira en douceur puis parcourut la longue bande de béton, si lent d'abord qu'un homme l'aurait battu à la course, mais prenant peu à peu de la vitesse malgré sa masse. Des signaux lumineux verts brillaient devant lui.

Un deuxième Wellington se plaçait déjà en bout de piste. Les lumières passèrent au rouge, avant de revenir presque aussitôt au vert. L'avion s'avança lentement, dans une démonstration de puissance assourdissante.

Derrière lui, le suivant prenait position.

J'en comptai vingt-deux au total. La procédure d'envol dura en tout et pour tout moins d'un quart d'heure. Le silence retomba sur l'aérodrome, pendant que le dernier appareil grimpait dans la nuit tombante.

Trébuchant à travers les arbres, j'entamai la longue marche de retour.

XX

Les trois jours suivants, je gagnai la base par les routes de campagne pour essayer de voir ce qui se passait, avec l'impression d'y participer, d'une certaine manière. Le spectacle des lourds avions se hissant dans les airs m'exaltait toujours autant.

Tôt, le matin du quatrième jour, le propriétaire du White Hart me réveilla pour m'annoncer d'une voix chagrine qu'on me demandait au téléphone. Engourdi de sommeil, je lui emboîtai le pas jusqu'au rez-

de-chaussée, où la petite cabine occupait le fond du bar. C'était Jack.

Il se déclara surpris de ma présence à Barnham, près de l'aérodrome, mais ne me posa pas de question et me proposa de me voir immédiatement : en permission pour quarante-huit heures, il avait hâte de partir.

Une fois de plus, je parcourus les routes du Lincolnshire, afin de me présenter à la base un peu avant dix heures du matin. Jack m'attendait. Sur la route, près de l'entrée principale, une cigarette à la bouche, un journal plié sous le bras. C'était l'image même du pilote de la RAF idéalisé, telle qu'on la voyait parfois dans les journaux ou aux actualités : jeune, aventureux, insouciant, s'attaquant aux Huns avec courage et bonne humeur, faisant preuve d'un fair-play typiquement britannique. Je ne me rappelais même pas à quand remontait notre dernière rencontre, mais dès que mes yeux se posèrent sur lui, les sentiments familiers m'envahirent : amour, jalousie, rancœur, admiration, irritation. C'était toujours mon frère.

De mauvaise humeur.

« Qu'est-ce que tu fais dans le coin, nom d'un chien ? » me demanda-t-il alors que je m'approchais... sans me saluer, sans chaleur, sans rien pour montrer que nous ne nous étions pas vus depuis plus d'un an. « Ce n'est pas un endroit pour les civils. Plusieurs patrouilles t'ont vu traîner autour du périmètre. Tout le monde est nerveux. Heureusement que j'ai réussi à intervenir, sinon, tu aurais déjà été arrêté.

— C'est moi, JL. Tu ne peux même pas me dire bonjour ?

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu de ton arrivée ?

— Je ne fais rien de mal. J'essayais juste de te voir.

— Ce n'était pas en rôdant dans les bois, en bout de piste, que tu risquais d'y arriver. Tu aurais dû envoyer un mot, avant.

— Je me suis décidé sur un coup de tête. Il faut que je te parle d'homme à homme.

— Tu ne pouvais pas me dire ce que tu as à me dire dans une lettre ?

— Non, c'est trop... important. Si quelqu'un d'autre l'avait ouverte...»

L'expression de Jack se modifia, traversée par un éclair de remords, quelque chose d'évasif. Il tripota sa cigarette.

« Est-ce que par hasard, tu voudrais me parler de Birgit ? interrogea-t-il.

— *Birgit* ? répétais-je, surpris.

— Le bébé est pour bientôt, non ? Il n'y a pas de problème, j'espère ?

— Non, ça n'a rien à voir avec Birgit. Quelle drôle d'idée.

— *Quelque chose* ne va pas ?

— Au contraire, tout va bien. Le bébé n'est pas censé arriver avant encore au moins cinq semaines. À la fin du mois prochain.

— Et tu es parti ? Tu l'as laissée seule là-bas ? Pendant ses dernières semaines de grossesse ? Comment as-tu pu faire une chose pareille ? »

Peut-être eus-je moi aussi l'air fugitivement coupable.

« Écoute, JL, Birgit va bien », ripostai-je, incapable de débarrasser ma voix d'une note défensive. « Elle est en bonne santé, et une voisine s'occupe d'elle en mon absence. Je ne l'aurais pas laissée seule s'il risquait d'y avoir le moindre problème. D'ailleurs, je rentre demain.

— S'il ne s'agit pas de Birgit, qu'est-ce que tu as comme nouvelles urgentes ?

— On ne pourrait pas discuter dans un endroit un peu moins public ? »

Nous nous trouvions à quelques mètres du poste de garde de l'entrée, en vue de plusieurs aviateurs, dont deux ou trois au moins à portée d'oreille. Je montrai à JL d'un signe de tête que je voulais m'éloigner un peu, mais il resta planté où il était.

Conscient de la résistance qu'il m'opposait, je me rapprochai de lui.

« Je ne devrais pas te le dire, murmurai-je. C'est top-secret, mais j'ai été informé que la guerre allait s'interrompre. D'ici une semaine ou deux, je pense. Il va y avoir un cessez-le-feu. »

JL eut un rire sardonique, tira une dernière bouffée de sa cigarette puis en jeta le mégot luisant dans une flaque.

« Tu as fait tout ce chemin pour me dire ça ?

— C'est vrai, tu sais.

— Comme toutes les rumeurs qui circulent dans le coin chaque semaine.

— Ce n'est pas une rumeur. Je sais de quoi je parle.

— Je n'y crois pas.

— Mais c'est vrai !

— Il n'y aura pas de cessez-le-feu. Même si c'est plus qu'une rumeur. Même si certaines personnes, en ont envie. Les guerres ne s'arrêtent pas comme ça, parce que quelqu'un a décidé que ça suffit. Elles se poursuivent jusqu'à ce qu'un des deux camps soit le plus fort.

— La dernière guerre s'est conclue par un armistice.

— Ça n'avait rien à voir. En fait, les Allemands se sont rendus. Personne ne va chercher à négocier la paix maintenant, ni de notre côté ni du leur. Les choses tournent enfin en notre faveur. On est dedans jusqu'au cou. Le point de non-retour est dépassé. Il faut aller jusqu'au bout.

— On croirait entendre Churchill.

— Peut-être. Il veut la paix ?

— Non, bien sûr que non », admis-je, prenant conscience de livrer une bonne partie des informations confidentielles dont je disposais. « N'empêche que c'est vrai, je te le jure. Je t'en ai déjà trop dit, mais pour plusieurs raisons, Hitler aimerait négocier un cessez-le-feu avec la Grande-Bretagne. De toute évidence, les choses vont changer en Allemagne, même si je ne sais pas comment. Quoi qu'il en soit, Hitler veut conclure une paix séparée avec nous.

— Puisque tu pensais à Churchill, jamais il n'accepterait une chose pareille.

— Churchill est déjà en pourparlers.

— Lui ? Avec Hitler ?

— Pas directement. Les négociations secrètes sont conduites par des intermédiaires. C'est pour ça qu'il est dangereux d'en parler. Je t'en ai déjà dit plus que je n'aurais dû.

— Ton secret est à l'abri avec moi, Joe. Même si Churchill devenait assez fou pour discuter, le pays ne le laisserait pas faire. Pas maintenant. Pas après Dunkerque, après le Blitz, après tous nos sacrifices.

— Ça se fera, quoi que tu en dises.

— Comment peux-tu bien le savoir, de toute manière ?

— Je ne peux pas t'expliquer, évidemment. Je ne suis impliqué que par la tangente, mais je t'assure que je sais de quoi il retourne. C'est bel et bien vrai. Il va y avoir un armistice, très bientôt. Peut-être même la semaine prochaine. »

À ce moment-là, nous avions d'un commun accord tourné le dos à l'aérodrome pour nous avancer d'un pas lent sur l'accotement herbeux. JL me proposa une cigarette. Chacun de nous alluma la sienne. L'impression inattendue d'être redevenu un jumeau – ne serait-ce que pour de petites choses, comme me promener ou fumer en compagnie de mon frère – s'imposa discrètement à moi.

« Bon, supposons une minute que ce soit vrai, reprit Jack. Qu'est-ce que ça peut bien faire que je le sache ?

— Il faut que tu cesses de piloter. Tout de suite. Tu ne pourrais pas demander un travail quelconque au sol ? Chaque fois que tu participes à un raid, tu risques ta vie. Ce serait idiot de te faire tuer maintenant.

— La plupart d'entre nous ont tendance à penser que c'est idiot de se faire tuer n'importe quand.

— Pourquoi ne veux-tu pas me prendre au sérieux ? »

Il secoua la tête.

« Peut-être es-tu sincère, parce que tu sais des choses que je ne sais pas. Peut-être es-tu sincère, de toute manière. Peut-être t'imagines-tu seulement que tu l'es. » Une pointe de rancune me piqua, se reflétant sans doute sur mon visage, car JL poursuivit, en réaction

me sembla-t-il : « Bon, peut-être même ai-je *envie* que tu sois sincère mais je ne peux pas aller voir mon commandant dans son bureau pour lui annoncer que je ne veux plus voler. Il m'inviterait au bar, il me paierait une bière, et il me dirait de laisser tomber ces idioties. De toute manière, ça ne sert à rien d'en parler. Je ne veux pas arrêter de voler. Et mon équipage ? Je peux lui expliquer ce qu'il en est ? Et mes collègues ? Je ne vais pas quitter l'escadrille, sous prétexte que mon frère a entendu dire – bon, d'accord, que mon frère *sait* qu'on va conclure la paix. Est-ce que je garde le secret vis-à-vis des autres ? Est-ce que je les laisse continuer à courir des risques ? Ou est-ce qu'on arrête tous ? »

En fond sonore s'élevait le bruit des avions, porté par le vent à travers le paysage sans relief, grondement évocateur de guerre.

« Je veux juste que tu évites le danger pendant quelques jours, JL. J'ai juré le secret au sujet du cessez-le-feu, mais il fallait que je t'en parle, parce que tu es mon frère ! Je ne suis pas allé jusqu'à imaginer comment tu pourrais t'en sortir avec la RAF. »

C'était la conversation la plus longue que nous ayons eue depuis des années. Nous nous étions arrêtés tout près l'un de l'autre, sur le bas-côté herbeux de la route de campagne, tirant sur nos cigarettes, nous en servant pour ponctuer, pour souligner nos propos. Nous ne nous regardions pas vraiment dans les yeux, mais nous étions plus proches que jamais depuis notre accession à l'âge adulte. Je cherchais à le jauger, à percer et à éliminer le réseau complexe de souvenirs d'enfance, d'entraînement sportif obsessionnel, de querelles, mon mariage – les événements qui formaient entre nous une masse insondable, les sujets sur lesquels nous restions chatouilleux, les disputes jamais résolues, le labyrinthe de réponses spontanées qui pouvaient nous faire rebondir irrévocablement dans la mauvaise direction, nous séparer une fois de plus. Un instant, j'eus l'impression qu'il nous était possible de laisser tout cela derrière nous, de redevenir frères, purement et simplement ; des frères adultes, unis plutôt que divisés par leur ressemblance.

« Tu ne sais vraiment pas ce que c'est que la guerre, hein ? » lança alors JL.

L'instant d'une possible guérison était passé. Dans notre dos, un Wellington noir s'arracha en rugissant de la piste pour se hisser lourdement vers le ciel, nous noyant de son hurlement féroce qui nous fit lever des yeux surpris.

Je revins en sursaut à la conscience. Un avion passait au ras du pub, dans le centre-ville nocturne. Le bruit des moteurs faisait vibrer les vitres, secouait le plancher.

Je n'étais plus couché. Je venais de me lever.

Dans ma chambre du White Hart, en pyjama. Je me tenais à mi-

chemin du lit et de la fenêtre, appuyé d'une main au mur pour garder l'équilibre. Aveuglé par le brutal passage du plein jour à la nuit noire, au monde réel, à la réalité illogique de la vie. La lucidité se trouvait dans l'esprit.

Frustré, déçu, je secouai la tête. Je sentais encore la présence de mon frère, l'arôme du tabac dans ma bouche et ma gorge ; je sentais que j'aurais dû exhaler la fumée inhalée à l'instant où l'avion avait décollé derrière nous. Toute cette fumée, toute cette conversation dans un coin de mon esprit, un coin qui n'existait pas.

Je m'assis au bord du lit en pensant à Jack et à notre dialogue théorique. Simple récapitulation de mes préoccupations, bien sûr.

De temps en temps, des avions frôlaient les toits de la ville.

Enfin, glacé et solitaire dans la nuit du black-out, conscient de la bourgade silencieuse qui s'étendait par-delà ma petite fenêtre, je me glissai de nouveau sous les fines couvertures, je m'allongeai, je tentai de me réchauffer. Parfaitement réveillé, empli de pensées malvenues, je m'efforçai de me calmer en me tournant et me retournant entre mes draps, dans l'espoir de trouver une position confortable. Le temps passait – je finis sans doute par me rendormir.

Le propriétaire me réveilla en frappant de toutes ses forces à ma porte pour m'annoncer d'une voix chagrine qu'on me demandait au téléphone. Engourdi de sommeil, je me levai puis lui emboîtai le pas jusqu'au rez-de-chaussée, où la petite cabine occupait le fond du bar. Je pris le combiné. C'était Jack.

En proie aux souvenirs, je lui prêtai une oreille distraite, parcourant du regard l'établissement désert. Me concentrer sur ce que racontait mon frère m'était difficile. *Sans doute une autre hallucination lucide !* Voilà ce que je pensais.

JL se tut, attendant manifestement une réponse, puis il me reposa la question : pourquoi avais-je laissé un message à son intention au bureau de l'officier adjoint ? Les mots s'emmêlèrent dans ma bouche : il faut que je te voie, ce ne sera pas long, aujourd'hui, c'est possible, tout de suite ?

Quoique surpris, il accepta aussitôt : en permission pour quarante-huit heures, il avait hâte de partir.

Une fois de plus, je parcourus la longue route qui divisait les champs monotones du Lincolnshire. Cela me laissa tout le temps de réfléchir, de mettre à l'épreuve la réalité du monde. Je me concentrai délibérément sur mon environnement, je le mesurai presque : les moutons qui paissaient dans les prés, les haies encadrant la chaussée, la texture de cette chaussée, le bruit du vent léger dans les arbres. J'étudiai ces choses banales comme pour trouver des défauts à leur réalité. Ma conscience de moi-même était totale : conscience de la température, de l'inconfort mineur d'une de mes chaussures, des

conséquences du petit déjeuner trop gras, pas assez cuit, fourni à contrecœur par le propriétaire du pub, de mon envie de plus en plus impatiente de tout régler avec Jack.

Ce n'était plus le besoin de voir mon frère qui me poussait. Je m'intéressais davantage à la nature du monde alentour, à sa réalité essentielle. Persuadé d'avoir intégré une autre hallucination, je constatais que si tel était le cas, je le savais pour la première fois dès le début. J'avais déjà fait l'expérience lucide des illusions, mais jamais encore en y *pensant* de manière lucide.

Cela signifiait-il que le problème allait être résolu ?

Je marchais toujours sur la route encadrée de haies, entre les champs, sous un ciel terne, au bruit lointain des moteurs d'avion.

J'atteignis l'aérodrome un peu avant dix heures du matin : je consultai ma montre pour le vérifier. Jack m'attendait déjà, devant l'entrée principale. Une cigarette à la bouche, un journal plié sous le bras. Dès que mes yeux se posèrent sur lui, les sentiments familiers m'envahirent : amour, admiration, jalousie, rancœur, irritation. C'était toujours mon frère.

Il ne regardait pas dans ma direction, et lorsqu'il jeta enfin un coup d'œil alentour, lorsqu'il me vit, il détourna aussitôt les yeux, les épaules voûtées, l'air coupable. Tirant une dernière bouffée de sa cigarette, il la jeta par terre puis l'écrasa sous son pied. Ce geste m'apparut comme un signe de rejet embarrassé mais indéniable. Sans prévenir, des mois de frustration se mirent à bouillir en moi.

Aussitôt à portée de voix normale, je me lançai :

« Bon, JL, qu'est-ce qui s'est passé entre ma femme et toi ? »

En m'entendant prononcer ces mots, je tressaillis.

Même à mes oreilles, j'avais l'air dictatorial, faible, négligeable. Ma voix tremblait, proche du falsetto.

« Tu as fait tout ce chemin pour me dire ça ? » demanda Jack, visiblement saisi.

« Réponds-moi. Qu'est-ce que tu trafiques, avec Birgit ?

— Bonjour, Joe, dit-il avec calme. Je suis ravi de te revoir après tout ce temps, mon frère. Tu ne peux même pas me dire bonjour, avant de t'en prendre à moi ?

— Espèce de salaud sarcastique.

— Calme-toi, pour l'amour du ciel ! »

J'allais pousser un cri rageur, mais au dernier moment, je me rendis compte que nous nous tenions tout près du poste de garde. Plusieurs aviateurs étaient en vue.

« Il faut que tu me dises, repris-je, soudain hors d'haleine. Que s'est-il passé chez moi, en mon absence ?

— On pourrait faire quelques pas. » JL me montra d'un signe de tête qu'il voulait s'éloigner un peu, mais je restai planté où j'étais.

« Birgit est ta femme, Joe. Pourquoi t'imagines-tu que j'entretiens une relation avec elle ?

— Tu nies ?

— Tel que tu l'entends, en effet.

— Tu n'es pas allé chez moi, en mon absence ?

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Ne me dis pas ce que je crois !

— Tu n'étais jamais là, et Birgit savait tout juste où tu te trouvais. » Jack n'élevait pas la voix, ce qui me fit prêter l'oreille à ses explications, malgré la colère et la rancune qui hurlaient toujours en moi. « Bon, quand tu as été porté disparu, tu n'y étais pour rien, mais avant que la police ne te retrouve, Birgit t'a cru mort. Elle n'a pas le téléphone, les gens de la Croix-Rouge ignoraient où tu étais, à moins qu'ils n'aient pas voulu le lui dire. Et je n'ai pas besoin de te rappeler ce qu'elle subit depuis le début de la guerre, je suppose ? La moitié des villageois la prend pour une espionne. Le gouvernement la menace de l'emprisonner. Elle est enceinte. Persuadée que ses parents ont été assassinés. Toi, tu étais je ne sais où. Tout ce qu'elle voulait... Je vais te dire ce qu'elle voulait, même si je suis sûr que dans ton état d'esprit, tu ne me croiras pas. Elle était seule, elle avait besoin d'un ami, mais surtout, elle voulait quelqu'un à qui parler allemand.

— Alors tu as fait tout ce chemin pour lui parler allemand !

— Elle avait désespérément besoin de compagnie, d'un intime auprès de qui se détendre. Tu sais que nous avons toujours été proches, elle et moi. Depuis le début, à Berlin.

— Tu n'as jamais cherché à le cacher.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? Je l'aime beaucoup. À une époque, j'étais même fou d'elle, mais ça fait des années, et tu y as mis un terme. Depuis, c'est ta femme. Elle t'aime, Joe ! Tu n'arrives donc pas à comprendre que je respecte ça ? »

Quand donc Jack avait-il été fou de Birgit ? Jamais je ne m'en étais aperçu.

« Alors, de quoi avez-vous parlé, en allemand ? » demandai-je, jaloux mais aussi sarcastique.

Jack et moi nous ressemblions tellement.

« Je ne me rappelle pas. Ça n'avait aucune importance. Du genre de choses dont on parle entre amis.

— C'était assez important pour que tu fasses tout le trajet.

— Je t'ai dit pourquoi je l'avais fait. »

À ce moment-là, nous avions d'un commun accord tourné le dos à l'aérodrome pour nous avancer d'un pas lent sur l'accotement herbeux. JL me proposa une cigarette. Chacun de nous alluma la sienne. L'impression inattendue d'être redevenu un jumeau – ne serait-ce que pour de petites choses, comme me promener ou fumer en

compagnie de mon frère – s'imposa discrètement à moi.

« Dis-moi au moins une chose, JL. C'est toi qui as mis Birgit enceinte ? »

Une bourrasque fit enfler le bruit des moteurs. Il aurait fallu fumer ma cigarette des semaines plus tôt, ou alors le paquet avait été écrasé à un moment quelconque : elle était aplatie, mal remplie. Lorsque j'en tirai une bouffée, son extrémité libéra de minuscules brins de tabac incandescents. Depuis combien de temps Jack fumait-il ? C'était la conversation la plus longue que nous ayons eue depuis des années. Nous nous étions arrêtés tout près l'un de l'autre, sur le bas-côté herbeux de la route de campagne, tirant sur nos cigarettes, nous en servant pour ponctuer, pour souligner nos propos. Nous ne nous regardions pas vraiment dans les yeux, mais nous étions plus proches que jamais depuis notre accession à l'âge adulte. Je cherchais à le jauger, coléreusement, à déterminer s'il me mentait ou me racontait la vérité pure et simple.

« Allez, JL ! C'est toi ? »

— Tu ne sais vraiment pas ce que veut Birgit ni de quoi elle a besoin, hein ? » me demanda-t-il, l'air presque désespéré.

Dans notre dos, un Wellington noir décolla en rugissant pour se hisser lourdement vers le ciel, nous assourdissant de son hurlement féroce qui nous fit lever la tête, surpris. Frustré, j'agitai le poing : je savais ce qui allait suivre.

Lorsque la nuit m'enveloppa, un avion passait au ras du pub, traversant le centre-ville endormi. Le bruit de ses moteurs secouait les vitres.

Je n'étais plus couché. Je venais de me lever. En pyjama, debout à mi-chemin de la fenêtre, dans l'allée étroite ménagée par le lit. Je m'appuyais au mur d'une main pour garder l'équilibre.

Des fragments de tabac me collaient à la bouche. Après les avoir ôtés, je me nettoyai les lèvres en quelques coups de langue.

Puis je m'effondrai, totalement déprimé. Au lieu d'essayer de me rendormir, je m'accroupis sur le plancher dans une position inconfortable, sous la petite fenêtre peu pratique, pour regarder la lumière de l'aube se répandre lentement à travers le plafond bas des nuages gris.

Bientôt, le propriétaire commença à s'agiter au rez-de-chaussée. Sans laisser au téléphone du bar la moindre chance de sonner, je payai ma note puis repris le chemin de mon foyer. L'interminable trajet ferroviaire à travers l'Angleterre dura de nouveau un jour et demi, partagé entre le voyage fastidieux et l'attente des correspondances. C'était la première semaine de mai, le mois où devait naître le bébé.

En rentrant, je trouvai chez moi Mme Gratton et Harry, qui me préparèrent une tasse de thé. Birgit dormait à l'étagé, me dirent-ils.

Tout allait bien, ajouta Mme Gratton, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, le petit arriverait à son heure, mais ils attendaient le médecin. Birgit avait passé une mauvaise nuit.

Dès qu'elle se réveilla, je montai la voir. Je restai en sa compagnie une heure, voire plus – jusqu'à l'arrivée du praticien. Lorsqu'elle se plaignit d'avoir le dos encore plus douloureux, les jambes enflées et presque insensibles, il l'assura que ses problèmes ne tarderaient pas à prendre fin.

Les visiteurs partis, elle me donna le petit tas de courrier arrivé en mon absence. Bien en vue, se trouvait une enveloppe tapée à la machine, postée à Londres l'avant-veille : une lettre de Carl Burckhardt qui me demandait de le retrouver à Londres, deux jours plus tard.

18

EXTRAIT DU CHAPITRE VI DU *DERNIER JOUR DE GUERRE*, DE STUART GRATTON, PUBLIÉ PAR FABER & FABER, LONDRES, EN 1981.

... le théâtre des opérations de la Luftwaffe était parfois plus ou moins calme. Tous les territoires occupés avaient besoin d'une couverture aérienne, mais aussitôt l'opération Barbarossa définitivement fixée au 22 juin, il fallut envoyer des avions sur le front est. Certaines régions furent donc progressivement dégarnies au maximum.

Prenons l'exemple de la Luftflotte 5, responsable de la côte allemande nord-ouest, depuis Emden (à l'ouest) jusqu'à la pointe nord du Danemark occupé. Les bombardiers *Geschwaders* de la Luftflotte 5, déployés contre les bateaux anglais en mer du Nord, attaquaient aussi des cibles britanniques telles que Hull, Grimsby ou Newcastle, mais au Danemark, la Luftwaffe visait essentiellement à entraver le minage anglais du détroit de Kattegat.

Le 10 mai 1941, le processus de retrait partiel avait déjà commencé en Allemagne, laissant les *Gruppen* de chasseurs nocturnes diminués à la fois en nombre et en puissance. Ce jour-là, l'Oberleutnant Manfred Losen, pilote de la IV./NJG 35^[14] à bord du

Messerschmitt Me-109E, se trouvait à l'aérodrome de Grove, sur la côte ouest du Danemark. Dans l'après-midi, il avait effectué avec sa *Staffel* un petit vol en mer afin de calibrer et tester ses armes. Les hommes regagnèrent la base avant six heures du soir, heure locale, pour dîner et se reposer en prévision des tours de service nocturnes. Manfred Losen raconte le reste de son histoire :

« Mon supérieur, le commandant Limmer, m'a fait appeler au QG. Il m'a aussitôt demandé combien de temps il me faudrait pour prendre l'air en cas d'*Alarmstart*. J'ai répondu qu'à mon avis, le plein avait été refait et les armes rechargées, ce qui me permettrait d'être opérationnel en quelques minutes. Satisfait, il m'a ordonné de rester en état d'alerte.

« Environ une demi-heure plus tard, il m'a fait rappeler. Cette fois, il paraissait frénétique.

« "C'est un cas d'urgence, m'a-t-il annoncé. Un cas exceptionnel. Vous allez décoller immédiatement. Le contrôle radio à terre ne s'occupera pas de vous, mais tous les avions en état vont vous accompagner. Dès votre retour, vous me ferez votre rapport en personne."

« Ensuite, il m'a expliqué de quoi il s'agissait. Apparemment, les Britanniques avaient réparé un Messerschmitt Me-110 abattu au-dessus de l'Angleterre puis l'avaient envoyé en mission spéciale d'espionnage dans notre secteur, déguisé en appareil allemand. Il allait passer à notre portée d'ici une demi-heure, à basse altitude. Les ordres étaient de l'abattre. Sans sommation.

« J'aurais voulu savoir à quoi je reconnaîtrais le bon Me-110, mais le commandant Limmer m'a répondu de ne pas poser de question et ordonné de partir immédiatement. Le reste de ma *Staffel* et moi avons gagné nos avions. Nous avons décollé au soleil couchant, partant plein ouest au-dessus de la mer. Il n'y avait que trois autres appareils opérationnels, soit seulement quatre Me-109 pour la mission. Évidemment, mes collègues étaient curieux. Aussitôt éloignés de la base, ils m'ont contacté par radio. Je leur ai donné les ordres les concernant : rester avec moi et m'imiter. Je leur ai aussi dit qu'il fallait observer un silence radio total jusqu'à l'atterrissage.

« Nous avions assez de carburant pour une heure de patrouille à basse altitude. Au bout d'une demi-heure, un des autres pilotes s'est porté à ma hauteur, tout près de moi. Je l'ai reconnu sans problème : c'était un ami, l'Unteroffizier Helmut Köberich. Il a levé la main. En suivant des yeux la direction indiquée, j'ai vu que deux ou trois mille mètres au-dessus de nous, passaient des dizaines de bombardiers bimoteurs britanniques, cap au sud-est, sur l'Allemagne. C'était une belle soirée, au ciel encore illuminé d'une clarté pâle. Cela ne durerait pas. Les conditions quasi parfaites pour une attaque seraient réunies.

De toute évidence, Helmut voulait donner la chasse aux avions ennemis, puisque c'était la tâche à laquelle on nous entraînait. J'ai réussi à l'en empêcher.

« Peu après, est apparue au loin une forme minuscule, qui volait vers le nord à la même altitude que nous. J'ai aussitôt pris sa direction, suivi de l'ensemble de la *Staffel*. À ce moment-là, il ne nous restait du carburant que pour quelques minutes. Après, il faudrait faire demi-tour et regagner la base, ou alors, ce serait l'amerrissage forcé. Cinq minutes plus tard, nous avions rejoint l'avion, facile à identifier comme un Me-110D, peint aux motifs normaux de la Luftwaffe. Suivant les ordres du commandant Limmer, j'ai manœuvré pour me préparer à une attaque en piqué. Mes compagnons m'ont suivi. J'ai aussitôt ouvert le feu, lâchant une longue salve de balles traçantes. Je suis donc certain que l'une d'elles au moins a frappé sa cible. Le pilote du Me-110 a immédiatement réagi en changeant de cap pour plonger dans la couche nuageuse que nous survolions. Le reste de la *Staffel* l'a suivi sans arrêter de tirer, pendant que je prenais un peu d'altitude en virant, prêt à un deuxième passage.

« Lorsque j'ai piqué une deuxième fois, j'ai accéléré à fond. J'ai traversé les nuages de part en part sans trouver trace du Me-110 là où je pensais le voir. Après avoir examiné les alentours, j'en ai forcément conclu que soit il nous avait échappé, soit il s'était déjà abattu en mer. Je suis revenu à mon altitude première, où les autres n'ont pas tardé à me rejoindre. Nous sommes rentrés droit à la base.

« J'étais censé faire mon rapport au commandant Limmer, mais à peine avions-nous débarqué qu'on nous a regroupés dans un camion. Deux *Gefreiter*s armés nous ont pris en charge. On nous a conduits à un hangar, de l'autre côté de l'aérodrome, où on nous a interrogés minutieusement sur ce qui venait de se passer. Nous avons tous donné plus ou moins la même version des faits, mais l'interrogatoire s'est poursuivi jusqu'après minuit. La conclusion en a été que nous avions touché l'avion incriminé mais ne pouvions affirmer l'avoir abattu. Finalement, on nous a autorisés à regagner nos quartiers, non sans nous avertir avec le plus grand sérieux de ne jamais parler de ce qui s'était passé ce soir-là.

« Plus tard, après guerre, j'ai fait la connaissance de membres d'autres *Nachtjagdgeschwaders* (unités de chasseurs nocturnes) qui m'ont appris qu'eux aussi avaient décollé d'urgence cette nuit-là, pour la même raison : abattre un Me-110 piloté par un Britannique en mission secrète. L'un d'eux, de la base danoise d'Aalborg, a prétendu avoir vu le Me-110 tomber en vrille. Un autre, autrefois affecté à Wittmundhafen, sur la côte de l'Ostfriesland, au nord de l'Allemagne, n'avait pas vu le Me-110 du tout, sans parler de l'attaquer, mais il avait reçu ses ordres directement du Generalmajor Adolf Galland,

lequel les tenait de rien moins que le Reichsmarshall Hermann Goering. Eux, on leur avait dit que Rudolf Hess était aux commandes du Me-110 et que Hitler avait changé d'avis au dernier moment en ce qui concernait la paix. »

Par la suite, Manfred Losen fut envoyé sur le front russe, où il passa deux ans dans des conditions épouvantables. En 1943, après avoir été abattu par un Mustang de la USAAF, il passa trois ans dans un camp de prisonniers de guerre texan. Il habite à l'heure actuelle Houston, où il vient de prendre sa retraite de la Dell Computer Corporation.

CARNETS OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER.

XXI

En temps normal, j'imagine qu'aller à pied de la YMCA d'Holborn à l'Amirauté, à Trafalgar Square, prendrait dix à quinze minutes, mais le matin du 7 mai, juste après un raid, le trajet constitua une expédition difficile. Des immeubles écroulés bloquaient plusieurs rues, obligeant à des détours. Camions de pompiers et ambulances allaient et venaient sans répit. Dans les quartiers les plus touchés par les bombardements ou les incendies les secouristes creusaient toujours ou écartaient les décombres, à la recherche d'éventuelles victimes prisonnières des ruines. Les canalisations brisées avaient provoqué des inondations générales. Les bulldozers débarrassaient autant que possible la chaussée des gravats. Moi qui avais commencé le trajet dans un esprit de curiosité, prêt à la découverte, je le terminai au plus vite, m'efforçant de ne pas gêner les services d'urgence, de ne pas voir les scènes pathétiques de deuil et de perte.

La rapidité avec laquelle j'avais oublié l'enfer du Blitz me surprenait.

Comme les autres immeubles officiels du quartier, l'Amirauté ressemblait à une forteresse : au niveau de la rue, des sacs de sable entassés en murailles de quatre mètres de haut protégeaient le périmètre tout entier. Plus haut, des volets en métal masquaient les fenêtres. Si une bombe tombait droit sur le ministère, il ne le supporterait évidemment pas mieux qu'un bâtiment quelconque, mais il pouvait sans doute résister à n'importe quoi d'autre ou presque.

Carl Burckhardt m'attendait dans une petite antichambre donnant sur le grand vestibule, en compagnie de deux fonctionnaires. Il m'accueillit chaleureusement, s'exprimant en un excellent anglais, avec un accent qui me parut cultivé.

« L'entretien a été retardé, m'apprit-il après l'échange de politesses habituel. Le raid de cette nuit a persuadé le Premier ministre de se rendre en personne dans les quartiers les plus touchés.

D'après lui, c'est le meilleur moyen de remonter le moral de la population. Il y a du thé, si vous voulez. »

Suivit une heure d'attente presque silencieuse, seulement entrecoupée de quelques banalités, durant laquelle la porte de la pièce resta ouverte. Comme je distinguais de mon siège la majeure partie du couloir, je vis M. Churchill arriver, sans tambour ni trompette. Des ombres mouvantes se dessinèrent près de l'entrée principale, lorsque des gens traversèrent le passage étroit délimité par les sacs de sable, puis un civil apparut, juste avant la silhouette familière du Premier ministre – pardessus brun, chapeau et canne. Il portait en bandoulière un étui de masque à gaz. Pendant qu'il se débarrassait de ces accessoires, le reste de son entourage arriva : deux ou trois civils supplémentaires, autant d'officiers supérieurs en uniforme de la Marine, de l'Aviation ou de l'armée de terre, plus un commissaire de police. Churchill leur adressa un signe de tête, leur serra la main puis traversa le couloir dans notre direction. Un inconnu lui emboîta le pas.

À son entrée, tous les occupants de la pièce s'empressèrent de se lever. Il n'était ni aussi petit ni aussi râblé que je l'aurais cru ; la jeunesse et la vivacité de ses mouvements me surprirent également. Voir d'aussi près son célèbre visage représentait pour moi un événement important, malgré l'hostilité qu'il m'avait inspirée par le passé.

« Permettez-moi de vous présenter mes excuses pour cette attente, messieurs, lança-t-il. Je connais l'importance de votre mission et de notre entretien, mais comme vous le savez sans doute, il y a eu cette nuit un raid destructeur. Dans ces cas-là, j'aime aller voir les gens dès que possible. Enfin, maintenant, je suis à vous. »

Il ouvrit la marche pour regagner le couloir puis monta côte à côte avec Carl Burckhardt un grand escalier incurvé. La pénombre régnait, entretenue par les volets et les ampoules électriques de faible puissance, mais le centre de commandement des opérations navales britanniques conservait quelque chose de sa grandeur. Je regardai ma montre – onze heures et quart.

PROTÉGÉS POUR UNE DURÉE INDETERMINÉE (ORDRE DU JOUR DU CONSEIL, 1941) ; DÉCLASSÉS AUX TERMES DE LA DIRECTIVE SUR L'INTÉRÊT *PUBLIC DE L'UE* EN 1997, BUREAU DES ARCHIVES PUBLIQUES (www.open.gov.uk/cab-off/pro/).

Minutes de la réunion du Premier ministre commencée à 11 h 18 le mercredi 7 mai 1941, salle du cabinet, Amirauté.

Présents :

PM (Premier ministre, M. Churchill)

CÉM (chef de l'état-major, général Ismay)

MAÉ (ministre des Affaires étrangères, M. Eden)

MG (ministre de la Guerre, capitaine Margesson)

Prodaér (ministre de la Production aérienne, lieutenant-colonel Moore-Brabazon)

MAi (ministre de l'Air, sir Archibald Sinclair)

Secr Part du MAi (secrétaire particulier du ministre de l'Air, sir Louis Greig)

L'ambassadeur de Sa Majesté en Espagne (sir Samuel Hoare)

L'ambassadeur de Sa Majesté au Portugal (sir Ronald Campbell)

Croix-Rouge Int. (M. Carl Burckhardt)

Croix-Rouge Brit. (M. J.L. Sawyer)

SdA (Société des Amis [Quakers], M. Thomas A. Benbow)

Secrétaire de la réunion (moi-même, J. Colville)

[Les minutes seront conservées sous forme de notes manuscrites, suivant l'accord conclu par toutes les parties. Le dossier ne sera pas soumis à la loi des trente ans. Rappliquant aux documents du cabinet. Sur ordre du conseil, il restera inaccessible pour une durée indéterminée.]

PREMIER MINISTRE :

[Introduction] : Bienvenue à tous.

Présentations générales. Compliments à M. Carl Burckhardt. Le PM est un grand admirateur de la Croix-Rouge. Excuses envoyées par le comte Bernadotte (Croix-Rouge suédoise) et M. Attlee (Garde du petit sceau).

CÉM, chargé de représenter les intérêts de toutes les forces armées ; accord *nemine contradicente*.

[Début de la réunion] : J'ai lu le document que vous avez rédigé. Bravo. Très ingénieux. Très intéressant, d'un point de vue historique. Plein de générosité, de talent et de diplomatie. Toutes mes félicitations. Inacceptable, malheureusement, en théorie comme en pratique. Ça ne tiendra pas. Je n'en veux pas. Le ministère de la Guerre n'en voudra pas. Le peuple britannique non plus. Il n'entre pas dans nos intentions de signer un accord avec l'Allemagne.

CARL BURCKHARDT : Il ne s'agit pas de signer un accord avec l'Allemagne, mais de rétablir la paix et l'ordre en Europe. Sans partialité. De séparer Grande-Bretagne et Allemagne de l'état de guerre. D'après nos informations les plus fiables, Hitler en personne est derrière cette tentative.

AMBASSADEUR EN ESPAGNE : L'ancien roi l'a approuvée.

PREMIER MINISTRE : L'approbation de l'ancien roi n'a aucun rapport avec les affaires d'État. Nous n'en parlerons pas aujourd'hui. Voyons, où nous sommes-nous donc déjà vus ?

J.L. SAWYER : Je n'en sais rien.

PM : Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme de la RAF ?

J.L. SAWYER : Je n'appartiens pas aux forces armées. Je suis un objecteur de conscience enregistré sans condition.

PM : Je ne peux pas discuter avec Hitler. Il ne veut pas discuter avec moi. Cette approche est impossible. Le Japon finirait par entrer en guerre, alors que les États-Unis resteraient en dehors du conflit, quoi qu'il arrive. Staline n'acceptera jamais. L'Amérique non plus. Ni la Pologne, la France libre ou les puissances du Commonwealth.

CÉM : Les rapports des renseignements qui nous arrivent de Pologne confirment que les troupes allemandes se massent sur la frontière soviétique.

MAÉ : Staline a été informé des mouvements de troupes allemands, mais il se méfie de nous.

CÉM : Nous ne pouvons arrêter Hitler s'il avance à l'est. Nous ne devrions même pas essayer.

PM : *[Résume l'approche britannique du sujet.]*

[Continue] : Hitler a toujours dit qu'il ne voulait pas faire la guerre sur deux fronts. S'il prépare quelque chose en Russie, rien ne pourrait être plus à notre avantage. Messieurs, je vous remercie encore de votre magnifique contribution à la cause de la paix, mais le gouvernement de Sa Majesté n'a pas à expliquer ou à défendre sa position contre Hitler. Nous sommes en guerre, nous en verrons la fin. C'est mon dernier mot sur la question. Je vous souhaite à tous une

bonne journée.

LE PM DÉCLARE LA RÉUNION TERMINÉE.

CARL BURCKHARDT : *[Demande une prolongation de la discussion.]*

[Continue] : Nous tenons là une véritable chance de paix, assortie d'une perspective de stabilité européenne subséquente. Le conflit pourrait s'achever ce mois-ci. Aucune des deux parties n'aurait à faire de concession. Il s'agirait d'un cessez-le-feu et d'un retrait. Les positions britanniques d'avant-guerre à propos de l'Europe seraient respectées. Le Commonwealth en sécurité. La souveraineté française restaurée.

PM : Et la Pologne ? C'est à cause d'elle que nous sommes entrés en guerre.

CARL BURCKHARDT : Le problème de la Pologne n'est pas encore résolu. La Croix-Rouge propose un retrait allemand en deux phases. Pour commencer, le Reich libérera les pays occupés d'Europe de l'Ouest. Ensuite, nous discuterons de l'Europe de l'Est et de l'Europe Centrale. Une fois la première étape des négociations menée à bien, nous en envisageons une deuxième.

PM : Le gouvernement de Sa Majesté n'a rien à offrir pour négocier, en cette occurrence ni en aucune autre.

CARL BURCKHARDT : D'après nos contacts préliminaires, le gouvernement allemand ne voit pas les choses sous le même jour. Il lui importe avant tout d'avoir les mains libres en Europe de l'Est.

PM : Aider l'Allemagne à obtenir ce qu'elle veut ne nous intéresse pas.

MAÉ : Intérêts britanniques vitaux en jeu. Empire extrême-oriental en danger. Inde menacée si Japon entre en guerre. Canal de Suez. Peu de chance que les États-Unis s'impliquent dans un conflit européen. Inquiétudes croissantes quant aux persécutions des minorités en Allemagne et dans les pays occupés. Il faut continuer la guerre.

PM : Nous avons nos renseignements sur les intentions de Hitler en Europe de l'Est. C'est un immense avantage pour nous. Inutile d'aller plus loin. Cela n'a pas lieu d'être. Merci à tous d'avoir consacré votre temps et votre attention à un problème d'une telle importance.

LE PM DÉCLARE DE NOUVEAU LA RÉUNION TERMINÉE.

MAÉ : *[Demande la permission de poser quelques questions. Accord du PM.]*

[Continue] : Serait-il possible d'obtenir un résumé des propositions de paix allemandes ?

PM : Juste un résumé, alors. Je n'ai pas le temps de faire noter les détails.

CARL BURCKHARDT : *[Résume les circonstances des négociations. Décrit les représentants des deux camps. Mentionne le rôle joué par M. Sawyer.]*

[Continue] : Il faut commencer par la proposition de détail la plus importante. Un point sensible, mais que le gouvernement du Reich a déclaré non négociable. L'orateur ici présent a le pénible devoir de présenter cette question en toute franchise. Les Allemands demandent la démission du Premier ministre actuel.

PM : *[Expose sa réaction négative dans un langage clair ; de manière assez détaillée.]*

[Continue] : Et quelle est la deuxième proposition la plus importante ?

CARL BURCKHARDT : L'abdication du roi actuel en faveur de la restauration d'Edward VIII.

LE PM PROPOSE D'AJOURNER LA SÉANCE POUR QUE TOUTES LES PARTIES AILLENT CONFÉRER DANS DES PIÈCES VOISINES SÉPARÉES. IL DEMANDE À SES CONSEILLERS PERSONNELS DE L'ACCOMPAGNER.

LA RÉUNION REPREND À 11 H 57

PM : *[Déclare avoir consulté les membres présents du conseil privé.]*

[Continue] : Sujet loyal du roi actuel. Parle du courage des nouveaux souverains confrontés au Blitz. Célèbre la manière dont ils ont soutenu le moral de la population durant les bombardements. Décrit l'amour immense, obstiné que leur porte le peuple britannique. Le Parlement décide, et il n'appartient pas au PM de modifier l'arrangement constitutionnel. L'abdication du roi actuel en faveur de la restauration n'est pas négociable. Danger pour la constitution. Point final.

MAÉ : Serait-il possible de connaître le reste des propositions de paix allemandes ?

CARL BURCKHARDT : Cessation immédiate des hostilités, y compris les combats navals et aériens. Restitution des prisonniers. Échange de diplomates. Invalidation du traité de Versailles. Pas de réparations à payer de part ni d'autre. Ouverture des réserves d'or et de monnaie. Restitution des trésors artistiques à leurs propriétaires d'avant-guerre.

Retrait allemand du Danemark, de la Norvège, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, la France, les îles de la Manche, la Yougoslavie et la Grèce. Début immédiat. Terminé en août 1941.

Règlement du problème juif laissé au Royaume-Uni (programme financé par l'accès incontesté du R-U aux champs de pétrole moyen-orientaux – irakiens, persans et autres).

Libre accès pour l'Allemagne à l'Europe de l'Est. Ensuite, neutralité bienveillante entre les deux pays.

[Pose des documents devant les autres participants.]

PM : J'ai réfléchi à vos propositions avant la réunion. Votre accord part du principe que le bolchevisme représente pour l'Europe un danger supérieur au nazisme, et que Hitler est notre meilleur protecteur en la matière. Le gouvernement britannique serait peut-être d'accord avec ce point de vue. Le gouvernement britannique serait sans doute d'accord avec ce point de vue. Staline non.

Qui plus est, comment sommes-nous censés nous charger de la question juive ? Je n'ai pas l'intention d'installer tous les Juifs en Palestine.

CARL BURCKHARDT : Le projet Madagascar est déjà au point.

[Expose les grandes lignes du programme.] : Le gouvernement britannique s'engage à déplacer tous les Juifs européens à Madagascar. L'Allemagne doit l'y aider, mais sans participer à ce déplacement ni en profiter. Pas de date fixée pour la fin du processus – censé prendre au maximum cinq ans, néanmoins. Le R-U supervisera la métamorphose de l'actuel territoire de Madagascar en nation souveraine sous mandat britannique, avec la première administration déléguée en 1948 et l'indépendance complète avant fin 1950.

PM : Et la population malgache actuelle ?

CARL BURCKHARDT : L'île est sous-peuplée. Pauvre. Dépourvue du confort moderne. Nous proposons un référendum sur les

préférences des indigènes après 1950.

PM : Les Malgaches non plus ne seront pas d'accord.

MAÉ : Où et quand doit se dérouler votre prochaine réunion ?

CARL BURCKHARDT : Elle doit avoir lieu dans trois jours. On a proposé comme cadre Stavanger, Genève, Lisbonne, Stockholm et l'Écosse. Nous préférierions Lisbonne ou Stockholm, parce que les autres sites présentent divers inconvénients. L'Écosse a été éliminée, pour la bonne raison qu'elle se trouve en zone de combats.

MAÉ : Qui l'avait proposée ?

CARL BURCKHARDT : Le gouvernement allemand.

PM : Hitler voulait venir en Écosse ?

CARL BURCKHARDT : C'est son adjoint, M. Hess, qui a eu cette idée.

PM : Je n'ai pas l'intention d'aller en Écosse, en Norvège ou en Suède. Ou ailleurs.

CARL BURCKHARDT : *[Présente ses respects et ses remerciements les plus sincères au PM.]*

[Continue] : Le Premier ministre britannique n'est pas convié aux discussions.

PM : *[Répond vertement à loisir, puis demande à ce que sa réponse ne figure pas dans les minutes.]*

[Continue] : Il faut lever la séance pour discuter.

SEANCE LEVÉE. DISCUSSIONS PARTICULIÈRES DANS D'AUTRES PIÈCES, CONSEILLERS PRIVÉS AVEC LE PM.

REPRISE DE LA SEANCE À 12 H 43.

PM : Le conseil du cabinet de guerre va se réunir d'urgence cet après-midi. S'il désire la continuation des pourparlers préparatoires, la Croix-Rouge aura toute autorité pour négocier en mon nom avec la plus parfaite honnêteté. Les intérêts vitaux du R-U seront représentés par son excellence l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Espagne, sir Samuel Hoare. Des employés du ministère de l'Intérieur

l'accompagneront. En fin de compte, tout dépendra de l'approbation du Parlement.

CARL BURCKHARDT : Correction : il ne s'agit pas de pourparlers préparatoires : ils sont terminés depuis un mois. Les prochaines délibérations doivent se conclure par la rédaction et la signature des documents relatifs à la première phase de l'armistice.

PM : Je n'étais pas informé des négociations précédentes, et si je l'avais été, je ne les aurais pas approuvées. La politique du gouvernement britannique en ce qui concerne l'Allemagne consiste à livrer une guerre totale afin de remporter la victoire militaire. Je ne vois rien dans vos propositions qui puisse nous en dispenser.

CARL BURCKHARDT : La Croix-Rouge pense que la paix est non seulement possible, mais nécessaire. Les Allemands n'auront pas éternellement envie d'obtenir un cessez-le-feu. Il s'agit là d'une chance historique que le Royaume-Uni devrait saisir.

PM : L'histoire est faite de décisions courageuses et imaginatives, pas de redditions tactiques. En l'occurrence, elle exige que nous nous occupions efficacement de Hitler. Je n'accepterai aucune de vos propositions.

J.L. SAWYER : Au contraire, l'histoire prouve bien que la guerre va toujours à l'encontre de ses propres buts. Pour ce que nous en savons, jamais un conflit n'a comblé les désirs avoués de ses vainqueurs. Soit parce que ces derniers manquaient de sincérité en évoquant leurs objectifs, soit parce que la violence inhérente à la guerre minait ces objectifs.

Les démocraties prétendent prendre les armes pour redresser des torts ou établir entre les peuples des relations paisibles, alors qu'elles veulent juste protéger leurs droits acquis, leurs investissements financiers, et étendre leur influence politique. Les tyrans prennent les armes, soi-disant pour régler un différend ou reconquérir des territoires perdus, mais tout ce qu'ils veulent, c'est conserver un pouvoir illégal sur leur propre peuple.

L'histoire montre aussi que peu importe l'issue du conflit : répondre à la violence par la violence sème forcément la graine d'une violence future, parce que la violence elle-même distord le résultat. Si les hostilités contre l'Allemagne se poursuivent jusqu'au bout, peut-être se termineront-elles par la conquête militaire d'un des deux pays, mais à long terme, l'état de guerre détruira fatalement nombre des idéaux censés être en question.

La destruction du Royaume-Uni nuirait pour des décennies à l'instruction, à la justice sociale, à la tolérance politique et au libéralisme. Celle de l'Allemagne mènerait à la domination bolchevique d'une bonne partie de l'Europe, à la suite de quoi les États-Unis interviendraient bien davantage dans les affaires européennes.

L'opportunité de paix qui se présente en ce moment représente le seul espoir de stabilité et d'harmonie mondiales.

CARL BURCKHARDT : *[Demande à ce que la contribution de M. Sawyer figure Verbatim dans les minutes. Le secrétaire de la réunion la couche sur le papier, voir ci-dessus. M. Sawyer l'approuve et la paraphé.]*
JLS.

PM : *[Remercie M. Sawyer de son point de vue intéressant]*

[Continue] : Il est de mon devoir de penser au pays dans son ensemble. Son excellence l'ambassadeur en Espagne négociera et défendra nos intérêts. D'autres hauts fonctionnaires participeront aux réunions. Seul le Premier ministre est habilité à signer un armistice, au nom de son souverain. Sir Samuel Hoare l'apportera ici, où je le signerai si je le juge bon.

PM/CARL BURCKHARDT : *[Échange de vues sincère, prolongé et argumenté. Avec l'accord de tous les présents, les notes relatives à ce dialogue ont été retirées des minutes.]*

CARL BURCKHARDT : *[Résumé de sa position]* : L'accord d'armistice doit être signé en présence de toutes les parties.

PM : *[Résumé de sa position]* : S'il est signé, ce sera à Londres, de ma main.

CARL BURCKHARDT : Je tiens à ce que ma protestation figure dans ces minutes, mais je désire promouvoir la paix : je ferai de mon mieux pour que le souhait du Premier ministre soit exaucé.

PM : Je me réserve aussi le droit de ne pas signer du tout.

LE PREMIER MINISTRE SORT DE RÉUNION À 13 H 41. LES AUTRES RÈGLENT RAPIDEMENT LES DERNIERS DÉTAILS. LA SÉANCE S'ACHÈVE À 13 H 45.

DOCUMENT DE LA BIBLIOTHEK FÜR ZEITGE-SCHICHTE,
STUTTGART – BURCKHARDT ARCHIV (www.bibliozeitstuttgart.de/burckhardt).

Lettre adressée à M. Carl Burckhardt, Comité international de la Croix-Rouge, Genève

(Délivrée par porteur spécial à la suite Boudicca, Dorchester Hotel, Park Lane, London West)

Le 9 mai 1941

Mon cher Carl,

[J.L. SAWYER – privé, confidentiel] À votre demande personnelle, j'ai étudié avec soin les dispositions psychologiques de M. Sawyer, qui m'a apporté sa collaboration pleine et entière, car lesdites dispositions l'inquiètent vivement. Vous comprendrez bien sûr que je n'aie pas eu accès aux dossiers médicaux ou psychologiques du sujet, la consultation ayant été arrangée au plus vite. Aucun confrère ne me les a envoyés. Un examen réalisé dans ces conditions ne peut être que privé. Étant donné le lien à la fois amical et professionnel qui nous unit heureusement depuis des années, je sais que vous considérerez en effet cette lettre comme personnelle, y compris les opinions qu'elle exprime. J'ai cru comprendre que M. Sawyer vous avait demandé de l'aide pour les mêmes problèmes, ce qui me dispense de donner tous les détails préliminaires.

La consultation officielle s'est déroulée à ma clinique de Harley Street, à Londres, dans la matinée du jour susmentionné.

M. Sawyer est un homme jeune, séduisant, à l'apparence soignée. Il est bien habillé, s'exprime clairement et fait preuve d'un comportement réfléchi. Son éducation est d'un bon niveau, et il paraît cultivé. Il se tient informé des événements actuels, y compris ceux qui lui déplaisent.

Sa personnalité m'a semblé à la fois complexe et intrigante. En tant qu'objecteur de conscience enregistré, c'est de toute évidence un homme de principes. Quoique intéressant, il m'a paru manquer d'humour et s'exaspérer de problèmes sans importance. Nous ne nous sommes pas vus assez longtemps pour que j'en obtienne la preuve, mais ces caractéristiques laissent supposer une certaine tendance à la morosité, ainsi qu'un côté obsessionnel et buté lorsque le sujet s'est

forgé une opinion.

Toutefois, à l'heure actuelle, il souffre de soucis plus personnels, sur lesquels nous nous sommes concentrés.

M. Sawyer est marié, et son épouse attend leur premier enfant, situation qui inquiète le jeune homme pour plusieurs raisons. Premièrement, il m'a confié avoir longtemps douté que le bébé soit bien de lui, quoique ses doutes se soient à présent dissipés. La grossesse s'est d'abord déroulée tout à fait normalement, mais depuis quelque temps, Mme Sawyer présente des symptômes de toxémie aux conséquences préoccupantes. (Comme elle se trouve sous surveillance médicale, j'ai rassuré son mari à ce sujet.) Le consultant, qui d'après ce que j'ai compris doit partir en voyage à l'étranger, craint que l'enfant naisse en son absence. Là encore, je l'ai rassuré en lui parlant des soins médicaux actuels.

M. Sawyer est un jumeau homozygote. Son frère, officier d'active de la RAF, est en danger permanent à cause du conflit. Mon visiteur a essayé de m'expliquer qu'ils partageaient un lien affectif et une compréhension supérieurs, aux effets imprévisibles lorsqu'ils sont séparés à cause de la guerre, des querelles familiales, des voyages, etc. Peu désireux de lui apprendre que j'étudie tout spécialement la psychologie des jumeaux univitellins, j'ai écouté ce qu'il avait à dire avec le plus grand intérêt. D'après mon expérience, ses inquiétudes à ce sujet sont tout à fait normales, aussi l'ai-je là encore rassuré. Sa relation avec son frère se complique du fait qu'ils ont cessé de se voir après son mariage. Il se demande si son jumeau ne serait pas le père du bébé à naître. Il affirme même en avoir la preuve, mais n'a pas voulu entrer dans les détails. J'ai estimé inutile et indélicat d'insister.

L'année dernière, M. Sawyer a subi un traumatisme physique important, qui a causé une commotion assortie d'amnésie. Physiquement, il s'en est très bien remis.

Psychologiquement, cependant, il souffre depuis de crises répétées évoquant le phénomène de « déjà-vu » : une forme de paramnésie lucide qui lui donne l'impression de prédire certains événements, lesquels, finalement, ne se réalisent pas. Je lui ai dit qu'une commotion produisait souvent des épisodes hallucinatoires ; il n'a pas discuté. Je lui ai aussi expliqué que ces illusions étaient en général plausibles, donc faciles à confondre avec la réalité, du moins un moment.

M. Sawyer m'a confié ce qui l'inquiète le plus : chacune de ses crises s'achevant par son retour abrupt à l'instant où commençait l'hallucination, il se demande toujours si elle est bel et bien terminée.

En particulier, il se demande souvent si son existence actuelle – son travail pour la Croix-Rouge, son entretien avec moi, etc. – n'est pas une longue hallucination de laquelle il va soudain émerger,

invalidant instantanément tout ce qu'il vit.

Je lui ai affirmé que tel n'est pas le cas et fait remarquer qu'en écrivant cette lettre à vous remettre, je lui en fournirais une autre preuve. Mais bien sûr, de son point de vue, dans son état – qu'on pourrait qualifier de proto-hallucinatoire – cela ne résout rien.

Le consultant semble plutôt bien supporter le problème. Il m'a même dit se sentir beaucoup mieux à présent, car il pense le maîtriser. Je peux vous assurer tous les deux qu'il ne souffre apparemment d'aucune psychose profonde, qu'il est parfaitement capable de fonctionner dans le monde normal, et que le temps devrait le débarrasser totalement de ses épisodes hallucinatoires. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, sauf si M. Sawyer devait subir dans un avenir proche un choc quelconque – de nature physique ou psychologique, peut-être concernant son futur bébé ou son jumeau. Il risquerait alors une rechute.

Très amicalement,

FRANK

*[Franklin K. Clark,
licencié ès sciences,
psychologue clinicien]*

CARNETS OLOGRAPHERS DE J.L. SAWYER.

XXII

L'appareil volait au ras des toits de Stockholm, cité gris et argent aux contours dessinés par des bras d'eau étincelants de soleil. Il se posa sur le lac Malaren, au nord-est du centre-ville, dans un grand panache d'écume blanche qui retomba sur les hublots telle une cascade de graviers, puis fila à toute vitesse sur les flots, violemment ballotté. Lorsque le pilote lui fit baisser le nez, le vacarme devint brièvement plus puissant encore, tandis que le frottement de l'eau ralentissait notre course. Mon siège, situé à l'avant de la cabine, me permettait de regarder par le hublot situé sous l'aile tribord.

Le rideau tiré non loin de moi dissimulait la partie antérieure de l'hydravion. Là encore, les occupants de l'arrière durent attendre le débarquement des dignitaires installés à l'avant, mais cette fois, les choses se révélèrent plus compliquées. Un bateau à moteur s'éloigna de la berge pour venir s'amarrer sous l'aile. Je vis de mes yeux le duc de Kent et son entourage y prendre place, mais le secret entourant sa présence n'était déjà plus pour la majorité des passagers qu'une simple formalité.

Une fois tout le monde à terre, des voitures nous emmenèrent rapidement au centre-ville. La nuit tombait. Comme la plupart des délégués, je la passai dans un grand hôtel de Stockholm, avant d'être conduit le lendemain matin en pleine forêt, à un beau manoir isolé dominant un lac. Je fus de nouveau affecté à la rédaction des documents, travail que j'appréciais énormément, avec cependant une différence de taille : cette fois, c'était moi qui dirigeais l'équipe, ce dont je me sentis très honoré.

Il apparut vite que nous n'aurions pas affaire à une simple répétition de la conférence précédente.

L'adjoint du Führer, Rudolf Hess, aurait dû arriver pendant la nuit, mais de toute évidence, il avait eu un problème, car il ne se montra pas lors de la première séance. Or les discussions ne pouvaient

naturellement commencer sans lui.

Pendant que nous nous installions dans les salles immenses du manoir, tous conscients de cette absence, les rumeurs allaient bon train. D'abord, des histoires sensationnelles : Goering avait mis Hess sur la touche, l'avion de Hess avait été abattu, Hitler avait ordonné à Hess de ne pas venir, etc. Les assistants du comte Bernadotte – il s'avéra que la propriété lui appartenait, quoiqu'il ne fût pas là – nous apprirent cependant que rien de tout cela n'était vrai et que les pourparlers avaient juste été reportés de quelques heures pour des raisons de force majeure.

En l'absence d'informations fiables, il ne nous restait qu'à attendre. La situation finirait bien par s'éclaircir. Carl Burckhardt, visiblement aussi perplexe que nous, vint nous recommander la patience. La matinée traîna en longueur puis, après un déjeuner précoce, les diverses équipes retournèrent s'ennuyer dans leurs bureaux respectifs.

En milieu d'après-midi, sans avertissement, trois limousines noires arrivèrent à une certaine vitesse. Plusieurs traducteurs, attirés par le bruit et le mouvement, allèrent à la fenêtre voir ce qui se passait. Hess se trouvait dans la Daimler de tête : à peine s'était-elle arrêtée qu'il en descendit, engloba d'un coup d'œil la façade du manoir puis s'y engouffra.

XXIII

Un quart d'heure après son arrivée, une séance plénière était organisée. Les divers auxiliaires dans mon genre furent invités dans la salle de négociations principale, que je vis alors pour la première fois. Les grandes tables étaient disposées en triangle équilatéral : la délégation britannique occupait un côté, les envoyés allemands le deuxième, les représentants des pays neutres, de la Croix-Rouge et des quakers le dernier. Un étalage de fleurs impressionnant occupait l'intérieur du triangle.

Trois rangées de chaises avaient été ajoutées derrière les dignitaires de la Croix-Rouge, pour les auxiliaires. Tout le monde n'était pas assis qu'une constatation s'imposait : la table allemande était au grand complet, hormis pour le siège central, inoccupé.

Le silence tomba. Une impression d'attente quasi palpable s'installa.

Une minute plus tard, Rudolf Hess apparut à une porte latérale puis s'avança d'un pas rapide, aussi impassible qu'un masque, le regard fixé droit devant lui. Il portait un uniforme d'officier de la Luftwaffe. La salle entière se leva. Hess se posta devant le siège central

de la table allemande en adressant à la ronde un signe de tête impérieux. Tout le monde se rassit.

L'adjoint du Führer prit la parole sans se donner la peine de consulter ses notes.

« [Messieurs, je vous présente mes excuses pour mon retard à une réunion aussi importante. J'avais la ferme intention d'arriver à temps, d'autant que les représentants du Reich avaient insisté pour faire respecter un horaire strict aux négociateurs – les hôtes qui nous reçoivent dans cette splendide demeure ont déjà dû vous en informer. Mon apparition tardive a ruiné nos plans. Si elle vous a donné l'impression, même fugace, que le gouvernement allemand considérerait avec moins d'enthousiasme la perspective d'une paix honorable pour les deux camps, je peux vous assurer qu'il n'en est rien.

« [Toutefois, mon retard était inévitable, vous l'admettrez aussitôt en possession des faits. Hier soir, alors que la nuit tombait sur la mer, l'avion qui m'amenait ici et que je pilotais en personne a été attaqué par je ne sais combien de chasseurs. Je leur ai échappé sans dommages, comme vous pouvez le constater, mais il n'en a pas été de même de mon appareil. J'ai d'ailleurs le regret de vous apprendre que mon copilote, le Hauptmann Alfred Horn, a trouvé la mort pendant l'incident. Mon avion était tellement abîmé que j'ai dû effectuer un atterrissage forcé au Danemark. Je suis arrivé ici aujourd'hui par d'autres moyens.

« [Déterminer la nationalité de mes assaillants m'a été impossible. Ils m'ont attaqué du dessus, par-derrière, avant de virer sur l'aile aussitôt persuadés de m'avoir éliminé. Il n'empêche que j'ai des soupçons. Peut-être s'agissait-il de chasseurs anglais, patrouillant en mer à la recherche d'appareils tels que le mien. De fait, les incursions aériennes britanniques qui ont eu lieu cette nuit en Allemagne signifient qu'il se trouvait des bombardiers à proximité. En principe, cependant, les chasseurs anglais ne patrouillent pas sans raison aussi loin de leurs îles. Était-il possible que des éléments subversifs du gouvernement britannique, informés de mes projets et opposés à la paix, aient envoyé leurs troupes me tendre une embuscade ? Pareille entorse à la confidentialité et à la sécurité de la conférence risquait de mettre nos discussions en danger.] »

L'adjoint du Führer fit une pause, se croisa les bras sur la poitrine d'un geste théâtral puis parcourut la pièce du regard, examinant un à un tous ses occupants. Ce fut un instant terrible, car la colère du nazi était évidente. Ses yeux, profondément enfoncés sous ses sourcils broussailleux caractéristiques, défiaient le moindre d'entre nous. Ils s'attardèrent sur le groupe britannique, mais bien sûr, personne n'admit avoir été informé de l'embuscade : il était inconcevable que quiconque parmi nous voulût saboter les pourparlers.

« [J'ai envisagé une autre possibilité], continua Hess. [Ces appareils ont peut-être été envoyés par des dissidents de mon propre camp. Il s'agirait alors en temps normal de haute trahison. Par comparaison, une attaque de la RAF semblerait de peu d'importance, puisque ce serait un acte de guerre compréhensible. En ce moment, cependant, les temps sont loin d'être normaux pour les Allemands. Nous le savons, tous tant que nous sommes. Nous avons tous des problèmes pour faire accepter nos projets par nos propres instances dirigeantes. Inutile de prétendre le contraire. De ce point de vue-là, si c'est bien ainsi qu'il faut interpréter la tentative d'hier, je la qualifierais volontiers de négligeable.

« [Je tiens juste à vous assurer une fois de plus que je suis ici avec l'accord plein et entier du Führer, qui me soutient de son autorité, et que nous sommes bien décidés à faire la paix avec nos ennemis actuels, les Britanniques. Les événements d'hier au soir n'ont fait que concentrer plus étroitement mes pensées sur la nécessité d'un accord rapide. Je tiens aussi à souligner que le gouvernement allemand n'est pas en position de faiblesse. Ce n'est pas ce qui motive son empressement. Il désire une paix honorable des deux côtés, fondée sur la parité.

« [Je vous annonce donc unilatéralement que mes négociateurs et moi sommes disposés à signer le traité définitif le plus vite possible. Nous considérerons quant à nous les divers petits problèmes soulevés précédemment, lorsque nous nous efforcions de concevoir l'armistice, comme insignifiants. Au pire, il suffira d'ajourner le règlement des différends mineurs jusqu'à une réunion ultérieure, si vraiment il le faut pour parvenir à un accord en ce qui concerne notre préoccupation principale.] »

Hess s'assit brusquement. Il y eut un court silence, puis plusieurs délégués des parties neutres poussèrent des grognements approuvateurs. Un ou deux Britanniques tambourinèrent sur leur table avec les phalanges, réaction mitigée qui déplut visiblement à l'adjoint du Führer. Après avoir promené dans la salle un regard menaçant, il se retourna vers son entourage. Les Allemands s'empressèrent de bondir sur leurs pieds, de lever le bras puis d'éclater en applaudissements bruyants. Sur quoi Hess se redressa. Les applaudissements se répandirent dans toute la pièce, polis plus qu'enthousiastes, me sembla-t-il, mais il parut s'en contenter.

Mon équipe regagna la salle des documents, pour découvrir que les assistants de Hess y avaient apporté entre-temps des brouillons préparés d'avance afin que nous les incorporions après traduction aux articles de la rencontre précédente. Je pris les choses en main, répartissant rapidement les tâches, veillant à ce que les observateurs non intervenants de la Croix-Rouge et des quakers aient accès à tous

mes subordonnés, puis je me mis au travail sur le texte que je m'étais attribué. La salle s'emplit très vite du bruit décidé des machines à écrire. La fumée des cigarettes l'envahit. Les vestes se posèrent sur le dossier des chaises.

Peu après, l'enchaînement familier des procédures de pourparlers démarra : les articles terminés étaient relus, corrigés, identifiés par leur contexte, recopiés. Lorsque j'en avais approuvé la traduction ou le précis, on les apportait aux équipes de négociateurs en second qui les examinaient et les modifiaient. Pendant ce temps, d'autres textes s'esquissaient en salle de conférence, qu'on nous apportait à leur tour pour des révisions mineures puis l'inclusion aux documents.

Peu à peu, l'armistice redessiné prenait forme, en un processus aussi absorbant que satisfaisant.

L'énergie déployée du côté allemand de la salle ne tarda pas à nous apparaître. À Cascais, il en était allé tout autrement : les suggestions et réactions des représentants du Reich étaient alors truffées de feintes et de diversions ; ils cherchaient sans arrêt à s'assurer de petits avantages sur l'autre camp. À présent, les choses avaient changé : c'était aux Britanniques de se méfier, d'objecter, de transiger, d'ergoter, d'essayer d'annuler les propositions par des contre-propositions.

Quoique techniquement neutre pendant les négociations, j'étais de naissance anglaise, et j'avais passé presque toute la guerre en Grande-Bretagne. La propagande subtile mise au point par les divers ministres m'était familière. Elle présentait les Allemands comme les seuls agresseurs, les méchants, les envahisseurs, les meurtriers d'innombrables innocents et bien d'autres choses encore. Il y a du vrai au cœur de la propagande, mais en temps de guerre, aucun des deux camps n'en a le monopole. À Stockholm, j'en vins à comprendre la position allemande : les Britanniques se montraient souvent inflexibles, butés, pointilleux, voire contradictoires, et un tantinet moralisateurs.

À dix heures du soir, Carl Burckhardt nous fit savoir que nous allions nous interrompre pour la nuit. La conférence principale était ajournée de douze heures. Comme nous relevions la tête, je m'aperçus que nous avions travaillé plus ou moins sans interruption depuis la fin du discours de Hess. J'étais à la fois épuisé et affamé. Les autres aussi, sans doute. Ce fut avec soulagement que l'équipe cessa le travail, laissant tout en plan. On nous reconduisit presque aussitôt à notre hôtel de Stockholm, où un souper nous attendait.

Le lendemain matin, vaguement reposés, nous reprenions le chemin du beau manoir du comte Bernadotte.

La page à laquelle j'avais travaillé le soir précédent attendait toujours dans la machine à écrire. Je m'assis, desserrai ma cravate et ôtai ma veste. Quelqu'un ouvrit les volets au soleil du matin, pendant que je relisais les dernières lignes de ma traduction en me remémorant ce que je devais garder à l'esprit. J'avais œuvré sur un document d'exposition rédigé par les négociateurs britanniques, inquiets de la notion de parité chère aux Allemands. Les deux camps la considéraient comme la pierre angulaire de l'accord.

La veille, Hess avait utilisé le mot allemand *Gleichheit*, traduit en anglais par « parité », dans le sens d'« égalité d'intérêts ». Cette égalité d'intérêts ne correspondait pas exactement à l'interprétation préférée de l'équipe britannique, ni au sens du discours de Hess tel qu'elle pensait (ou espérait) l'avoir perçu. Elle voulait donc lui substituer une « égalité de droits » (*Parität*) ou une « égalité de statut » (*gleiche Stellung*) – expressions significatives, quand on savait que Churchill avait insisté pour signer l'armistice en personne. Si l'accord laissait entendre que la Grande-Bretagne quémandait la paix parce qu'elle perdait la guerre, il ne voudrait même pas en entendre parler. Or il *serait* possible d'interpréter le document de cette manière, à moins que l'égalité entre l'Allemagne et le Royaume-Uni englobât davantage que les intérêts acquis. La veille déjà, au moment où nous nous étions interrompus pour la nuit, je m'interrogeais sur le problème – était-ce une question d'intérêts, de droits ou de statut ?

Les yeux fixés sur la phrase, je m'efforçai de me concentrer.

Je me sentais encore vaguement endormi, sensation qui depuis l'arrivée des hallucinations lucides m'angoissait toujours. M. Clark, le psychologue consulté à la hâte, m'avait un peu rassuré, puisqu'il estimait visiblement le problème résolu, mais quant à moi, je n'étais sûr de rien. La plupart des crises avaient eu lieu pendant mon sommeil ou à des moments de quasi-somnolence. Or je n'avais guère dormi, et j'avais attaqué la matinée avec l'impression de ne pas m'être reposé.

Les différentes significations du mot « parité », en anglais et en allemand, me tournaient dans la tête.

J'avais grandi avec ce concept : des jumeaux s'inquiètent en permanence de parité, de manière souvent contradictoire. Jack et moi voulions que nos parents nous traitent équitablement, tout en espérant chacun être leur favori ; nous voulions devenir deux individus distincts menant des existences indépendantes, mais aussi préserver notre gémellité ; nous cherchions à nous développer séparément, sans renoncer à la relation particulière qui nous unissait.

Peut-être Hess cherchait-il à exprimer ce genre de sentiment : dans son introduction au brouillon de l'accord, il parlait en termes

sentimentaux de la fraternité Allemagne-Angleterre, pays jumeaux à jamais liés, à jamais séparés, d'une neutralité bienveillante l'un envers l'autre. Les Allemands décrivaient ce qui leur apparaissait comme des buts culturels communs, une ressemblance innée, un sens partagé des responsabilités civilisées. Très beau, tant qu'on laissait la guerre en dehors du tableau. Voilà ce qu'ils voulaient : écarter la guerre, resserrer le lien naturel.

Cette coïncidence représentait-elle un indice en ce qui nous concernait, mon frère et moi ?

À force de me concentrer, je devenais aveugle aux subtilités qui différenciaient les possibles traductions. J'appelai donc un juriste à la rescousse. Un conseiller quaker allemand se joignit à nous. Les nuances sémantiques nous préoccupaient tous, car notre travail se situait au croisement de la diplomatie, de la linguistique et de la défense des intérêts nationaux. Après réflexion, le juriste me dit que *gleiche Stellung*, la parité de statut, constituait à son avis la meilleure expression du concept. Le quaker allemand approuva. Un employé de l'ambassade d'Allemagne à Stockholm, membre de notre équipe, se révéla du même avis. L'accord se faisait peu à peu. L'expression fut intégrée à la version suivante du brouillon adressé aux dignitaires de la salle principale.

Ma liberté de chef d'équipe me permit de décréter une pause d'une demi-heure en milieu de matinée, pour éviter d'épuiser une nouvelle fois mes collaborateurs. Tout le monde ou presque descendit au rez-de-chaussée puis sortit admirer la calme fraîcheur de la forêt de pins et le grand lac serein. Le ciel neutre était rempli d'oiseaux, bruyants et libres. Grâce à notre précédent séjour à Cascais, je connaissais plusieurs de mes collègues ; ici, nous étions d'une humeur différente. Au Portugal, les possibilités nous avaient exaltés – l'armistice représentait une perspective enivrante. Maintenant que la paix était en vue, nous voulions juste mener le processus à son terme. Le travail nous semblait plus pesant. La majorité des traducteurs regagna l'étage bien avant la fin de la pause.

Nous nous étions remis à l'ouvrage, lorsque Carl Burckhardt me fit appeler dans son bureau, une petite pièce adjacente à la salle de conférence.

« [Les négociateurs principaux ont décidé d'un commun accord que les pourparlers s'achèveraient ce soir même, à dix-huit heures], m'annonça-t-il brusquement. [Il n'est pas question de prolongations. Tout ce qui n'aura pas été réglé à ce moment-là restera en suspens. Votre équipe parviendra-t-elle à terminer les documents ?]

— [Oui, monsieur, si elle dispose des textes préparatoires. Jusqu'ici, il ne s'est présenté aucun obstacle. Tout va bien.]

— [Parfait. Il ne devrait pas y avoir de réel problème à ce stade

avancé des négociations, mais on ne sait jamais.] »

Comme il passait sous silence les raisons de la décision, j'en déduisis que ce délai artificiel avait été fixé pour éviter que les discussions ne se prolongent indéfiniment.

La phase la plus difficile de traduction et de rédaction commença donc, en réaction aux pourparlers plus intenses qui se déroulaient entre les interlocuteurs de premier plan. Le déjeuner ne nous valut aucune pause, remplacé par un buffet froid où chacun alla se servir. Il fut suivi par un pic d'activité encore plus important, mais ensuite, la pression diminua peu à peu. En milieu d'après-midi, je réussis à déléguer le travail de rédaction proprement dit dont j'avais pensé me charger moi-même, et à seize heures, les tas de feuilles en attente avaient disparu de la moitié au moins des bureaux. Une demi-heure plus tard, le dernier document partait pour la salle de négociation principale.

Le moindre membre de l'équipe avait lu diverses parties du brouillon de l'armistice, parfois à de multiples reprises. Quelques-uns l'avaient lu en entier. À ma grande satisfaction, il était aussi proche que possible de l'achèvement. Le traité s'avérait un document compliqué, déconcertant, presque choquant par la manière dont il abordait de front ce qui, quelques semaines plus tôt, aurait été impensable. Malgré la complexité des idées et des principes concernés, malgré les difficultés rencontrées pour les coucher sur le papier, le travail était terminé une heure et demie plus tôt que prévu.

Dans le calme qui suivit, une impression irréaliste d'euphorie mêlée d'appréhension m'envahit. Apparemment, l'impossible allait se produire : la guerre allait s'achever. En même temps, la pensée que l'accord capote au tout dernier moment m'horrifiait – les États-Unis, l'Union soviétique, le Japon seraient entraînés dans une conflagration générale.

Un traité international est aussi significatif par ce qu'il ne dit pas que par ce qu'il dit. La moindre page sur laquelle j'avais travaillé pesait son poids de peurs informulées d'un conflit plus vaste.

Pendant que je faisais les cent pas sous notre fenêtre, glacé par le vent d'est mais éprouvant le besoin de quelques minutes de solitude, un assistant de Carl Burckhardt s'approcha de moi.

« [Si vous voulez bien me suivre, monsieur Sawyer. On vous demande.] »

La courtoisie guindée de ses manières et de ses quelques mots me fit comprendre qu'il s'agissait d'une convocation spéciale. En regagnant le manoir, je passai prendre ma veste à mon bureau et me donner un coup de peigne. J'ignorais totalement ce qui m'attendait, mais je pensais que ce serait lié à mon travail sur les documents.

Carl Burckhardt me reçut dans son bureau, se levant à mon entrée

pour me serrer la main.

« [Je vous suis plus reconnaissant que jamais de votre contribution à l'accord, monsieur Sawyer. Vous ne tarderez pas à voir le fruit de nos efforts réduire mes remerciements à néant, mais entre-temps, je dois vous transmettre une requête inhabituelle. Auriez-vous la bonté d'accorder un entretien particulier à M. Hess ?]

— [Un entretien officiel, monsieur Burckhardt ? Au nom de la Croix-Rouge ?]

— [M. Hess a demandé à vous parler en personne. Sans secrétaire ni interprète.]

— [Mais à quel sujet ?]

— [Je l'ignore, monsieur Sawyer.] »

Carl Burckhardt me fit signe de le suivre dans un petit couloir, à l'extrémité duquel ouvrait un grand vestibule où s'élevait un escalier imposant. Au fond de la vaste salle se dessinait une double porte incrustée de dorures et ornée de décalcomanies rococo.

XXV

À peine avais-je franchi les deux battants, que Carl Burckhardt les refermait dans mon dos. L'immensité des lieux s'imposa aussitôt à moi – je me trouvais dans un salon démesuré, meublé de tables basses entourées de chaises longues et de fauteuils. Toutefois, le temps me manqua pour en remarquer davantage. Rudolf Hess m'attendait non loin des portes, seul, les mains jointes derrière le dos, silhouette trapue découpée contre la grande fenêtre éclatante devant laquelle il se tenait.

« [Bonjour, monsieur Sawyer], lança-t-il aussitôt, de sa curieuse voix de ténor.

— [Bonjour, monsieur l'adjoint du Führer.] »

Il me serra la main d'une manière bizarre, vigoureusement mais les doigts presque inertes, avant de m'entraîner vers deux énormes fauteuils disposés de part et d'autre d'une table de bonne taille. Une grande bibliothèque vitrée flanquait l'ensemble, emplies de livres rangés avec soin, tous reliés de la même manière. Une verseuse à café ainsi qu'un assortiment de petits fours étaient disposés sur la table. Au lieu de s'asseoir, Hess se planta non sans embarras près de la fenêtre. Je l'imitai. Elle donnait du côté du manoir opposé à celui où j'avais travaillé, sur une partie de la propriété que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir : non loin du corps de logis principal, s'étendait une longue rangée de constructions basses, peut-être des écuries, précédées d'une cour pavée où étaient garées de grosses voitures.

« [Nous avons de bonnes raisons de nous réjouir, ne croyez-vous

pas ?] me demanda Hess.

— [Oui... C'est un grand accomplissement.]

— [Et il nous reste du temps. Nous espérions en avoir terminé à dix-huit heures, mais il s'avère que nous disposons encore d'une bonne heure. J'ai saisi l'occasion de vous parler en tête à tête. Il va se passer beaucoup de choses, à partir de maintenant. Le chemin est enfin tracé pour changer le monde. L'Angleterre et l'Allemagne vont redevenir amies. Une alliance importante, dont les conséquences s'étendront à la terre entière. La fondation d'une Europe nouvelle.]

— [Sans doute, monsieur.] »

Je parcourus la pièce du regard. Hess me rendait nerveux. Comme l'avait dit Carl Burckhardt, aucun employé n'accompagnait le représentant du Führer. La longue salle était déserte.

« [Lors de notre dernière discussion, vous n'étiez pas sûr que nous nous soyons déjà rencontrés. Je suppose que vous vous rappelez notre promenade à la Bouche de l'Enfer ?]

— [Bien sûr.]

— [Vous m'avez dit que vous vous sentiez incertain de votre neutralité. Un Anglais concourant pour son pays en tant que sportif mais qui se voulait neutre pour le reste. Une position intéressante. Venez donc prendre un café et des gâteaux.] »

Il me montrait la table où attendaient les rafraîchissements, mais brusquement, il me faisait peur. Deux pièces plus loin se trouvait un traité immense de plusieurs dizaines de pages, rédigé en anglais et allemand – les langues principales du Royaume-Uni et du Reich –, assorti de sommaires en français et en suédois, spécifiant que la paix avait été conclue entre le peuple de Hess et le mien. Sans doute différents groupes veillaient-ils sur le document avec attention, mais il n'avait pas encore été ratifié. Aucun des deux gouvernements concernés ne l'avait signé. L'homme qui se tenait devant moi était toujours un membre important d'un régime ennemi du pays qui m'avait vu naître. Le conflit qu'il observait en moi entre nationalisme et neutralité résultait en grande partie des agressions perpétrées par le Reich. Hess parlait de restaurer l'amitié entre nos deux États, mais toute ma vie, l'Allemagne avait été synonyme de menace pour la paix, de persécution de ses propres habitants et d'invasion militaire. Je n'étais pas neutre parce que j'hésitais entre les deux pays, juste parce que je détestais la guerre.

Le nazi se pencha vers la table pour se verser une tasse de café et choisir deux gâteaux couverts d'un épais glaçage au chocolat noir. La rigueur du rationnement alimentaire anglais était telle que je n'avais pas vu ce genre de friandises depuis près de deux ans. Mon interlocuteur engloutit un petit four tout entier, qu'il se mit à mastiquer en arrosant de miettes les alentours.

« [Alors, comment vous sentez-vous, maintenant que nous avons enfin rétabli la paix, mon cher Sawyer ?] me demanda-t-il sans cesser de mâchonner, des particules sombres collées à ses dents proéminentes.

— [Soulagé d'un grand poids, évidemment. C'est ce que j'espérais et pour quoi j'ai œuvré, je crois.]

— [En Angleterre, l'armistice va représenter la fin des hostilités. Le bonheur, bien sûr. Il va en aller différemment en Allemagne. Cette paix va marquer l'aube d'un âge nouveau. De grands changements vont en découler. Il faut que vous veniez chez nous voir de quoi je parle.]

— [Merci, monsieur. Ce sera avec plaisir, à un moment ou à un autre.]

— [Non, je n'ai pas l'intention de faire de la conversation de salon. Cet entretien a une raison précise. M. Burckhardt a très bonne opinion de vous, ce qui est entièrement normal. Je vois de mes yeux que vous êtes un jeune homme parfait. J'aimerais vous expliquer en détail ce qui va se passer en Allemagne, mais ce n'est pas possible pour l'instant. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'à l'avenir, une fois la paix signée, beaucoup de choses vont changer. Dans les plus hautes sphères du pays. Vous comprenez ce que ça signifie ?]

— [Je ne doute pas que vous ayez raison, Herr Hess, mais ma place est en Angleterre...]

— [Dans les plus hautes sphères, il faut que vous en soyez conscient. D'ici une semaine... Je ne peux vous en dire plus. Les événements doivent suivre leur cours. Sans doute allons-nous vivre une période agitée, à Berlin. Je vais avoir besoin de personnes de confiance pour assurer la continuité, des gens qui comprennent parfaitement le rôle international de l'Allemagne. Je veux parler d'un poste administratif. Techniquement, un poste de diplomate débutant attaché à la fonction publique, mais qui s'accompagne en réalité de pouvoirs exécutifs importants. Chef de l'Enseignement et de la Moralité. *Schule und Moral*. C'est le département que j'administre en personne depuis des années. Ses réseaux régionaux m'ont permis de garder le contrôle de tout ce qui concerne le renseignement. Le poste ne va pas tarder à être vacant. Nous travaillerions en étroite collaboration personnelle, vous et moi. Les bureaux sont très agréables. Sur Unter den Linden, au croisement de Neue Wilhelmstrasse. Juste en face de ce qui était jusqu'à ces derniers temps l'ambassade britannique. J'ose espérer que l'immeuble va retrouver ses anciennes fonctions. Sa proximité vous semblera sans doute non seulement amusante, mais aussi utile, comme elle l'a été pour moi par le passé.] »

Je ne pouvais que le fixer avec incrédulité. Il se fourra le

deuxième gâteau dans la bouche, le mâchonna puis en fit descendre une partie avec du café.

« [Alors, monsieur Sawyer, qu'en pensez-vous ?]

— [Vous m'offrez vraiment un travail à Berlin, Herr Hess ?]

— [Je pourrais le donner à mille, dix milles jeunes Allemands tout dévoués à la grande cause, mais je pense au moment où le cessez-le-feu sera devenu réalité. D'ici peu, la Grande-Bretagne et l'Allemagne construiront une Europe forte. Ce seront les retrouvailles des deux nations dominantes de l'ère moderne. Imaginez l'union des cultures dont sont issus Goethe et Shakespeare, Wagner et Gershwin. Les défis qui nous attendent obligeront nos nouvelles élites à s'installer dans la capitale de l'ennemi d'autrefois. Il me semble juste que vous aimeriez peut-être faire partie des premiers arrivés. Qu'en dites-vous ?]

S'il m'avait demandé ce que j'en pensais au lieu de ce que j'en disais, je lui aurais répondu sur-le-champ par la négative, mais penser et dire étaient deux choses différentes.

Sa présence intimidante, indiscrete et brutale me poussait à une certaine sounoiserie. Tout en maniant des idées élevées, il mâchouillait, il avalait le gâteau collant, dont il délogeait de l'ongle les miettes coincées entre ses dents de devant. Son habitude de me parler de trop près me déconcertait également. L'odeur de son haleine et de l'espèce de graisse qu'il se mettait dans les cheveux s'imposait à moi. Ce jour-là, il ne portait pas l'uniforme de la Luftwaffe, mais un pantalon gris foncé et une chemise beige, accompagnée d'une cravate nouée avec soin. Sa manière de détourner légèrement la tête puis de rouler les yeux pour les reposer sur moi lui donnait l'air frénétique, un peu dérangé.

« [Il faut que j'y réfléchisse, Herr Hess.]

— [Oui, évidemment, je m'y attendais. À quoi voulez-vous réfléchir, au juste, et pendant combien de temps ?]

— [J'aime beaucoup mon travail à la Croix-Rouge. Je n'avais pas pensé une seule seconde à la quitter.]

— [La fin de la guerre va mettre un terme à ce genre de travail. La nouvelle Europe n'aura aucun besoin de la Croix-Rouge. D'ici un mois, vous serez sans emploi. Voilà qui décide sans le moindre doute pour vous.]

— [J'ai d'autres sujets de préoccupation.]

— [Lesquels ?]

— [Eh bien, par exemple, je suis marié. Ma femme attend notre premier enfant...]

— [Elle n'a qu'à venir à Berlin, elle aussi. Avec votre enfant. Cela ne pose aucun problème.] »

Si un minuscule recoin de mon être avait jusque-là été tenté, je savais qu'accepter cette proposition était hors de question. Avec le

régime nazi au pouvoir, jamais Birgit ne rentrerait à Berlin, quels que pussent être les « changements ». La pensée que Hess connaissait peut-être le passé de mon épouse me traversa l'esprit. Après tout, il se vantait d'avoir gardé le contrôle de ce qu'il appelait les renseignements. Une pensée inquiétante, en présence de ce puissant.

Il s'empara d'un troisième petit four, une génoise rectangulaire jaune, couverte de ce qui ressemblait à de la pâte d'amandes. Lorsqu'il la coupa en deux d'un coup de dents, le goût n'eut pas l'air de lui plaire, car il jeta la moitié restante. Elle tomba sur le plancher, au pied de la grande bibliothèque. Après avoir cherché des yeux un endroit où se débarrasser du morceau qu'il avait déjà en bouche, il finit par le cracher sur le tapis, puis il vida sa tasse en faisant bruyamment circuler le café autour de ses dents. Enfin, il se resservit.

« [Quelles que soient vos objections], reprit-il, [vous viendrez à Berlin d'ici peu. Bientôt, tout pourra arriver. Inutile de prendre votre décision maintenant, mais je suis sûr de ce que j'avance. Vous êtes fait pour travailler avec moi.] »

— [Merci, monsieur l'adjoint du Führer.] »

J'espérais mettre ainsi un terme à l'entretien, mais Hess me tourna soudain le dos pour regagner la grande fenêtre qui donnait sur les écuries.

« [Ah !] lança-t-il avec beaucoup d'expressivité. [Nous avons une visite importante. Tellement tôt. Ils ne devaient arriver que d'ici une heure. Votre Royal Air Force est parfois très fiable, je trouve.] »

En regardant moi aussi par la fenêtre, je compris aussitôt de quoi il voulait parler. Un hydravion quadrimoteur blanc survolait la forêt de pins à basse altitude, quelques centaines de mètres à l'ouest, passant pour nous de droite à gauche, si près du sol que les collines toutes proches nous le dissimulèrent sur la majeure partie du trajet.

« [Il ne porte aucun emblème], remarquai-je. [Pourquoi pensez-vous qu'il appartienne à la RAF ?]

— [Il faut descendre au lac constituer le comité d'accueil], déclara abruptement Hess. [Je dois y être en temps et en heure, mais je ne pensais pas qu'ils arriveraient si vite.] »

Comme il me faisait signe de sortir, j'ouvris la porte à son intention. Il passa devant moi, laissant dans son sillage une sorte de brume, odeur corporelle et parfum de graisse pour les cheveux mêlés. Le couloir était désert. Hess se retourna pour me serrer la main, les doigts aussi inertes que précédemment.

« [Venez assister au débarquement, monsieur Sawyer. Il y a une grande surprise pour vous, à bord !] »

Il leva le bras pour saluer puis grimpa le grand escalier d'un pas rapide, deux à deux.

Estimant nécessaire de faire un rapport immédiat sur ce qu'il

venait de me dire, je m'empressai d'aller frapper à la porte de M. Burckhardt. Pas de réponse. Un coup d'œil dans le bureau me le révéla désert.

Je regagnai alors l'imposant vestibule. À l'extrémité de la salle, derrière l'escalier, deux grands battants donnaient sur l'extérieur. Ils me menèrent au sommet d'une double volée de marches en pierre qui descendait jusqu'à l'allée parfaitement délimitée décrivant un cercle au pied du perron.

Une vision surprenante s'offrit à moi. La plupart de mes collègues de travail et des autres occupants du manoir se hâtaient de gagner le lac – ou, plus précisément, le débarcadère en bois bâti au-dessus des flots. De toute évidence, l'hydravion arrivait plus tôt que prévu. Sur un chemin encadré d'arbres, s'avançaient deux limousines noires qui apparaissaient et disparaissaient entre les troncs, se dirigeant elles aussi vers l'appontement. L'appareil était en vue, à présent ; le bruit de ses moteurs se répandait à travers la forêt silencieuse. Il s'éloignait de nous, rasant presque la surface du grand plan d'eau privé.

Je descendis vivement les escaliers puis traversai la vaste pelouse pentue menant au lac. Au loin, l'hydravion virait pour revenir vers nous.

Depuis le matin, je luttais contre une impression d'irréalité, persuadé de payer le surmenage et les couchers tardifs. Non seulement je manquais de sommeil depuis des semaines, mais les événements de la journée avaient de toute manière quelque chose de fantastique : la rapidité à laquelle nous avons terminé le traité, l'énorme demeure, isolée sur ses terres, l'entretien avec Rudolf Hess. Et, pour couronner le tout, une remarque du nazi : l'accent qu'il avait mis sur la RAF, l'affirmation qu'une surprise m'attendait dans l'hydravion.

Je croyais savoir de quoi il s'agissait, et je craignais fort de ne pas me tromper.

Mon frère apparaissait dans presque toutes mes hallucinations lucides, lesquelles menaient d'une manière ou d'une autre à une confrontation menant elle-même à mon brusque retour à la vie réelle. Planté dans la fraîche lumière nordique, pendant que l'appareil blanc frôlait le sommet des arbres, je ne doutais pas de découvrir à son atterrissage que Jack était aux commandes.

Je parcourus des yeux le paysage suédois serein, la forêt, le lac, l'imposante demeure, mes collègues dispersés qui s'empressaient d'aller accueillir les arrivants. Comment pouvais-je bien imaginer quelque chose d'aussi subtil, d'aussi complexe, d'aussi imprévisible ? Fallait-il laisser l'hallucination suivre son cours ou la fuir ? Il m'était arrivé une fois, à mon grand regret, finalement, d'en vivre une jusqu'au bout ; mais un jour, en comprenant de quoi il s'agissait, j'avais aussi décidé d'écourter la crise. Dans les deux cas, l'expérience

s'était révélée traumatisante.

Deux négociateurs quakers de mon équipe, sortis après moi, me dépassèrent.

« [Ça ne vous plaît pas d'aller au lac, monsieur Sawyer ?]

— [Si, si. J'arrive.] »

Contraint de repousser mon désespoir au fond de mon esprit, je leur emboîtai le pas. Nous avions travaillé ensemble, à Cascas puis ici, mais nous ne nous connaissions presque pas. Martin Zane et Michael Brennan, maçons à Pittsburgh, s'étaient installés en Angleterre au début de la guerre. Avant de participer aux pourparlers de paix, ils avaient fait partie des équipes de secouristes spécialisées dans les raids aériens, à Londres. Malgré les cours d'allemand accélérés pris en début d'année pour travailler avec M. Burckhardt, cette langue leur restait difficile. Il aurait été plus simple de parler anglais entre nous, si la règle du tout-allemand avait pu souffrir une exception. La discussion sur le chemin du lac fut donc réduite au strict minimum.

L'hydravion terminait ses manœuvres d'approche, glissant dans notre direction au-dessus des arbres puis baissant le nez vers les eaux calmes. Sa lenteur était trompeuse, car son ventre hydrodynamique avait à peine touché les flots que d'immenses gerbes d'écume jaillissaient contre ses flancs, aussitôt transformées par les hélices en longs tourbillons cylindriques. Après force rebonds et éclaboussures, il finit par ralentir jusqu'à flotter tel un gros bateau encombrant.

Les deux pilotes, méconnaissables sous leur casque, regardaient par le pare-brise afin de guider l'aéronef avec précision. Moteurs rugissants, il vira de bâbord sur tribord en manœuvrant pour se rapprocher de la jetée, où attendaient deux hommes armés de gaffes, qui furent inutiles. Le capitaine immobilisa habilement l'appareil, la portière juste devant l'extrémité du débarcadère, que l'aile tribord ombragea à la manière d'un dais. La portière s'ouvrit sans à-coup de l'intérieur, puis quelqu'un lança des cordes aux deux hommes, qui s'empressèrent d'amarrer l'hydravion.

Lorsque les moteurs se turent et que les hélices se figèrent, tout le monde s'avança pour mieux voir les passagers. Sur le toit du fuselage, juste derrière le cockpit, apparut un mât de drapeau minuscule, auquel battait le pavillon britannique. Un petit escalier, tiré de l'appareil, fut fixé à la jetée légèrement instable, ce qui prit un moment. Pendant ce temps, enflait le bruit d'un moteur automobile : une Daimler décapotée parcourait rapidement l'allée qui ceinturait le lac, avant de s'immobiliser dans une gerbe de graviers près du débarcadère. Rudolf Hess en sortit, resplendissant dans son uniforme de la Luftwaffe. La croix de fer brillait sur sa gorge au maigre soleil vespéral.

Deux de ses assistants l'encadraient, en uniforme SS.

Les pilotes de l'hydravion se penchaient vers la terre pour assister, eux aussi, au débarquement de leurs passagers. Ils avaient ôté leur casque. Je distinguais parfaitement leur visage. Jack n'était pas là.

Quelques instants plus tard, précédé par un officier supérieur de chacune des trois armées et suivi par un groupe de civils, Winston Churchill descendit sur la jetée. Il la parcourut d'un pas lent, l'œil fixe, jusqu'à ce que le duc de Kent se portât à sa rencontre. Le Premier ministre se découvrit, s'inclina très bas, puis les deux hommes échangèrent quelques phrases en aparté.

XXVI

Rudolf Hess et Winston Churchill, assis côte à côte dans la salle de conférence, regardaient droit devant eux en direction des photographes sans paraître se prêter l'un à l'autre la moindre attention. Ils avaient pris place à la table précédemment occupée par les négociateurs de la Croix-Rouge et des États neutres. Les deux autres tables avaient été enlevées, mais les fleurs étaient restées. Devant chacun des deux hommes, reposait un exemplaire du traité, ouvert à la première page des protocoles. Un stylo-plume flambant neuf à la main – fourni pour l'occasion par la Croix-Rouge –, ils avaient l'air prêts à signer le document.

Les deux photographes se penchèrent – les flashes nous aveuglèrent tous –, puis ils regagnèrent la table latérale avec leur équipement, remplacèrent les ampoules grillées, se rapprochèrent à nouveau de Hess et de Churchill. Même image, quoique vue sous un angle différent. Après le deuxième changement d'ampoules, négociateurs et auxiliaires prirent la pose derrière les deux hommes d'État. Compte tenu de ma haute taille, je fus relégué au dernier rang, presque à son extrémité gauche, entre Martin Zane et Michael Brennan, à sept places de M. Burckhardt. Sur cette photo, je souris, comme tout le monde ; enfin, tout le monde à part Churchill et Hess. La lumière du flash se reflète sur les lunettes du Premier ministre, dissimulant ses yeux derrière deux disques étincelants.

Après le départ des photographes, les participants à la conférence restèrent plantés derrière les deux politiciens pour servir de témoins officiels à la signature du traité de Stockholm. Churchill apposa d'abord son seing sur la version allemande ; Hess sur la version anglaise. Une fois l'encre séchée au papier buvard, elles furent interverties pour que chaque homme d'État signât celle rédigée dans sa langue.

Hess posa son stylo sur la table. Churchill revissa le capuchon du

sien, qu'il glissa avec soin dans la poche de poitrine de sa veste puis tapota du bout des doigts.

Tous deux restèrent assis côte à côte, à regarder droit devant eux. Un membre de la Croix-Rouge contourna la table, fit pivoter les deux versions du traité puis les ouvrit à la page des témoins. Les hommes s'avancèrent un à un, chacun se postant devant les ministres le temps de se pencher vers les copies reliées afin d'en attester la signature. Mon nom s'ajouta bientôt à la liste, accompagné de mon seing et de la date : 12 mai 1941. Je les écrivis d'une main tremblante, presque englouti par l'émotion que suscitait en moi l'importance démesurée de l'événement.

Lorsque le dernier d'entre nous eut signé, M. Burckhardt déclara la cérémonie terminée. Les deux politiciens se levèrent. Hess mesurait au moins quinze centimètres de plus que Churchill.

Se tournant vers ce dernier, il claqua des talons et tendit la main.

« [Monsieur le Premier ministre Churchill, c'est un honneur immense que d'avoir signé avec vous ce traité historique. Espérons que nos grandes nations européennes vivent les premiers instants d'une destinée nouvelle !] »

Churchill resta muet, les mains obstinément logées sous les revers de son gilet. Je me tenais par hasard non loin de lui. Comprenant qu'il ne parlait pas allemand – ou faisait mine de ne pas le parler –, je lui proposai mes services :

« Voulez-vous que je vous serve d'interprète, monsieur ?

— Ce serait très aimable à vous », répondit-il, sans quitter Hess du regard.

Je traduisis ce que venait de dire ce dernier, à quoi Churchill répliqua aussitôt :

« Espérons plutôt que notre accord aura davantage de substance que celui de votre pays avec la Russie, Herr Hess.

— [Que dites-vous ?]

— Il dit qu'il ne comprend pas, expliquai-je. Voulez-vous que je répète en allemand ?

— Figurez-vous que l'adjoint du Führer parle parfaitement anglais.

— Le troisième Reich désire la paix en toute bonne foi, affirma Hess, réussissant à paraître réellement surpris et dérouté.

— Je sais ce que vous préparez, monsieur l'adjoint du Führer. D'ici quelques semaines, lorsque vous attaquerez à l'est, tout le monde le saura.

— Rien ne vous oblige à faire ce genre de choses ! cria-t-il en anglais.

— Tout m'obligeait à mettre fin à la guerre qui nous oppose. C'est chose faite. Ce que vous entreprendrez ensuite ne regarde que vous.

J'ajouterais que dès cet instant, si le plus petit caillou allemand devait tomber en Grande-Bretagne, dans le Commonwealth ou le moindre des pays alliés libérés aux termes de l'armistice, nous nous retournerions contre vous avec une furie absolue que rien ne saurait surpasser. » Churchill pivota d'un mouvement alerte pour continuer, à l'adresse de Carl Burckhardt, d'un ton complètement différent : « Je vous remercie de vos bons offices, monsieur. Je ne doute pas que le duc m'approuve quand je vous assure que nous avons la plus grande hâte de dîner en votre compagnie. »

Ils se dirigèrent vers la porte, abandonnant Hess dans leur sillage. La paix avait été signée, mais on ne s'était pas serré la main.

XXVII

Le repas fut servi dans la salle de banquet, le moindre participant aux négociations prenant place le long de l'immense table qui occupait toute la longueur de la pièce. Par contraste avec l'ambiance détendue des deux jours précédents, l'arrivée de Churchill avait divisé l'assistance en trois groupes distincts. Il avait réussi à instaurer entre les deux camps une atmosphère glaciale, quasi hostile, alors qu'ils s'étaient mêlés auparavant de manière conviviale. Churchill, le duc de Kent, les ambassadeurs, les chefs d'état-major et les membres du ministère des Affaires étrangères occupaient un bout de table, Hess l'autre, en compagnie de son entourage, également important. Les représentants des pays neutres, les auxiliaires et mon équipe se trouvaient au centre du terrain.

Churchill me faisait face, une quinzaine de places plus loin. Malgré la réserve que m'inspirait toujours sa nature belliciste, il m'éblouissait littéralement. Quoique étroitement impliqué dans la préparation du traité, jamais sans doute je n'avais vraiment cru que le Premier ministre se résoudrait à le signer. Pourtant, nous étions là, le processus terminé. Pendant que nous dînions, le manoir fourmillait de spécialistes du droit constitutionnel allemand et britannique travaillant sur le texte, afin de le préparer pour les archives publiques. Churchill avait beau paraître en grande conversation avec le duc, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il me regardait parfois bien en face de manière déconcertante.

Hess et compagnie partirent sans avertissement à la moitié du repas, après avoir passé les deux premiers services à discuter avec ardeur. Sans prendre le temps de terminer leur plat de gibier, sans mot dire aux autres convives, ils se levèrent brusquement, repoussant leurs chaises, puis gagnèrent la porte d'un pas décidé.

Là, Hess se retourna, claqua des talons et leva le bras pour

exécuter le salut nazi. Les conversations moururent. L'adjoint du Führer garda la pose un instant.

« *Heil Hitler !* cria-t-il, avant de quitter la pièce.

— Mon Dieu », lâcha Churchill dans le silence.

Puis il se retourna vers le duc afin de poursuivre avec lui sa discussion amicale. L'ambiance se fit notablement plus légère.

Les négociations terminées, je m'inquiétais à présent de rentrer chez moi. Je ne voyais pas trop ce que je pouvais faire de plus pour la Croix-Rouge, mais il fallait me rendre à l'évidence : regagner l'Angleterre par mes propres moyens m'était impossible. J'essayai de me renseigner auprès de mes voisins sur les dispositions prises pour le retour, mais ils n'en savaient pas plus que moi.

À la fin du repas, Winston Churchill se leva, prêt à nous adresser un petit discours. Je vécus alors un instant d'attente passionnée : j'étais là, et peut-être avait-il à dire quelque chose d'historique. À peine se fut-il lancé, cependant, que l'évidence m'apparut : l'heure ne lui semblait pas propice à l'art oratoire. Il se contenta de nous féliciter tous de notre travail en termes simples, ajoutant que malgré la mauvaise foi apparente du gouvernement nazi, il croyait le traité viable, capable d'instaurer une paix réelle et prolongée. Il nous expliqua aussi qu'il devait regagner Londres au plus vite. Sur ces quelques mots, il se rassit, salué par des applaudissements chaleureux. Sans en avoir l'air, il avait renversé la situation : il ne s'agissait plus d'une conférence internationale pour la paix, mais d'une réunion à sa gloire.

Peu après, nous entreprîmes de rassembler nos affaires personnelles, tandis qu'arrivaient les voitures chargées de nous ramener à notre hôtel de Stockholm. Lorsque je traversai pour la dernière fois la salle des débats, Winston Churchill s'y trouvait. Il interrompit sa conversation pour venir me parler, la fumée de son cigare planant dans son sillage. Le verre à cognac qu'il berçait contenait une généreuse quantité d'alcool.

« Je me souviens de notre rencontre à l'Amirauté, la semaine dernière, me dit-il sans préambule. Vous vous appelez J.L. Sawyer, c'est bien ça ?

— Oui, monsieur.

— Permettez-moi de vous poser une question, monsieur Sawyer. Votre nom a été porté à mon attention avant que nous ne fassions connaissance. Il y a eu à votre sujet une confusion que M. Burckhardt a peut-être démêlée pour moi, mais j'aimerais avoir des explications de votre bouche. D'après lui, vous avez un frère ou un autre parent proche du même nom que vous.

— Un frère, monsieur Churchill. Nous sommes jumeaux, vrais jumeaux. »

J'ajoutai rapidement que nous avions Jack et moi les mêmes initiales.

« Je vois. Je suppose que c'est votre frère qui sert dans l'aviation ?

— En effet.

— C'est lui qui est marié ?

— Non, je ne crois pas. Il me semble qu'il est toujours célibataire.

— Alors c'est vous. À une Allemande.

— Ma femme a été naturalisée citoyenne britannique, déclarai-je très vite. Elle est arrivée en Angleterre avant la guerre. Nous sommes mariés depuis cinq ans. »

Il hocha la tête, l'air compréhensif.

« J'imagine vos inquiétudes. Inutile de vous en faire davantage pour votre épouse, mais je dois vous dire que la confusion suscitée par votre nom m'a amusé, parce qu'il m'est arrivé le même genre de choses, autrefois. Durant ma jeunesse, j'ai découvert qu'il existait de par le monde un autre Winston Churchill, américain, lui. C'était un romancier, plutôt bon dans sa partie. Nous écrivions tous les deux, et avant que quiconque comprenne ce qui se passait, nous avons provoqué sans le vouloir une certaine pagaille. Depuis, je me sers du S de Spencer, quoique seulement dans mes livres. »

Il semblait d'humeur expansive, bavarde même, guère pressé de me quitter malgré ce qu'il avait dit au dîner sur son obligation de regagner Londres. Voilà pourquoi je lui parlai de ce qui me préoccupait.

« Dites-moi, croyez-vous que les Allemands ont réellement l'intention d'observer le traité ?

— Oui, monsieur Sawyer. Ce sont eux qui ont le plus œuvré pour la paix, vous savez. Hess pensait visiblement que nous tomberions dans les bras l'un de l'autre, comme deux frères après une longue séparation. Ce n'est pas dans mes manières, quoi qu'il arrive. Je veux bien parler avec les nazis, mais pas être obligé de les embrasser ensuite.

— Il avait vraiment l'air furieux en repartant.

— Il l'était. Toutefois, si cela peut vous consoler, sachez que la paix est déjà là. Vous qui étiez en Suède, vous ne pouvez pas le savoir, mais dans la nuit de samedi à dimanche, Londres a subi le pire raid aérien de toute la guerre. Les dégâts ont été terribles, les morts innombrables. Depuis, cependant, pas un avion allemand n'a traversé la Manche. Nous avons quant à nous organisé des attaques massives contre l'Allemagne la même nuit, mais c'étaient les dernières. Les sous-marins ne font plus montre d'aucune activité dans l'Atlantique. La guerre du désert s'est interrompue. Notre marine patrouille toujours, nous avons prénnoté l'air, et l'armée reste partout en alerte, mais il n'y a pas eu le moindre signe d'hostilité de part et d'autre

depuis dimanche après-midi. Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'annoncer l'armistice. La guerre se poursuit donc en théorie, mais en pratique, le cessez-le-feu est effectif depuis plus de vingt-quatre heures. »

M. Churchill fit tourner une fois de plus son cognac puis porta le ballon à ses lèvres.

« Alors pourquoi Hess s'est-il conduit de cette manière ?

— Je l'ignore. Peut-être parce que j'ai refusé de serrer sa main sanglante. » Le Premier ministre gloussa. « À mon avis, des événements plus sombres se préparent, et il nous a fait un peu de théâtre. La plupart des gens ont peur des nazis. Personnellement, je les trouve ennuyeux, comme tout le monde ne manquera pas de le faire lorsqu'ils ne représenteront plus une menace pour notre sécurité. Enfin, cela me rappelle quelque chose. Maintenant que nous voilà dans l'après-guerre, vous allez devoir chercher un autre travail. J'ai un poste à vous proposer. Nous allons avoir besoin d'un organisateur d'un genre un peu particulier pour défendre les intérêts britanniques à Berlin. Il s'agirait d'un emploi dans l'administration, concernant le déménagement de tous ces gens à Madagascar. Une énorme responsabilité, mais d'après M. Burckhardt, personne ne pourrait l'assumer mieux que vous. »

Sa proposition me fit une extraordinaire impression de déjà-vu.

« Je ne sais pas, monsieur, répondis-je, les arguments pour refuser un arrangement pareil tout frais dans mon esprit. J'aimerais y réfléchir. Il y a ma femme, et puis le désordre...

— Le gouvernement est parfaitement capable de s'occuper de ce genre de choses. Vous dépendriez du ministère des Affaires étrangères, vous travailleriez pour l'ambassade, mais il ne s'agirait pas d'un poste diplomatique. Vous n'auriez de comptes à rendre qu'au Premier ministre.

— À vous, donc ?

— À la personne occupant mes fonctions actuelles. Vous n'avez sans doute pas oublié que je ne devrais plus les remplir bien longtemps une fois la semaine terminée. »

Je me sentis rougir de ma gaffe, mais Churchill n'y prêta aucune attention.

« Bien sûr, vous avez le temps d'y réfléchir. Il n'est pas nécessaire de pourvoir le poste avant le mois prochain, et le travail ne commencera qu'en août. »

Sur ce, il mordit dans son cigare et s'éloigna.

DISCOURS DU PREMIER MINISTRE DIFFUSÉ PAR LE HOME SERVICE DE LA BBC À 18 HEURES, LE MARDI 13 MAI 1941. VERSION COMPLÈTE DE L'ÉMISSION DANS LE HANSARD, À LA DATE DU 13 MAI 1941.

« Cet après-midi, à quatorze heures, j'ai eu l'honneur et le privilège d'informer le Parlement britannique que la guerre entre le Reich et le Royaume-Uni est terminée. Je rentre tout juste de Stockholm, où j'ai signé avec le gouvernement allemand un armistice complet. Il ne saurait y avoir de plus grande, de meilleure nouvelle que la paix dans le monde. Les idéaux pour lesquels nous nous sommes battus pendant un an et demi ont triomphé, malgré des difficultés terribles. Notre pays a subi le plus grand déchaînement de violence qu'il ait jamais connu. Nos villes ont été incendiées, nos cathédrales éventrées, nos maisons détruites. Parce qu'il le fallait, nous avons vécu dans l'obscurité, dans la peur, sous le vrombissement des avions ennemis.

« Au cours des douze derniers mois, après la chute de nos alliés européens, nous autres Britanniques nous sommes dressés seuls contre le fléau hitlérien, sans autre aide que celle de nos amis de l'Empire. Nous n'avons pas reculé devant le devoir que l'histoire nous imposait. C'est à nous, à notre génération d'hommes et de femmes ordinaires, qu'il est revenu de résister aux nazis avec une détermination farouche. Nous l'avons fait, parce qu'il le fallait. Sans hésiter, avec courage, avec ardeur, avec obstination. Oui, nous l'avons fait ; au nom de la liberté, en espérant et en priant pour un monde meilleur. Nous l'avons fait parce qu'il n'y avait personne d'autre pour le faire.

« Herr Hitler et ses légions ont déferlé sur l'Europe. C'étaient des ennemis terribles : des brutes impitoyables, apparemment dépourvues d'humanité, aux armes puissantes. Pourtant, nous avons réussi à les arrêter sur la côte française de la Manche. L'été dernier, persuadé qu'il s'agissait d'une simple pause dans sa progression, Hitler s'est rendu en France, décidé à voir de ses yeux ce qu'il en était. Du Pas-de-Calais, il a regardé à travers l'étroit bras de mer nos blanches falaises, si proches et si lointaines à la fois. Il a tendu la main pour s'en emparer. Là, enfin, il a trouvé son égal. Anglais, Gallois, Écossais indomptables se sont dressés sans hésitation ni atermoiement, prêts à tout perdre mais décidés à tout préserver, prêts à se sacrifier mais décidés à

vaincre. À vrai dire, nous ne pouvions guère alors que montrer le poing à Hitler. Jamais la race britannique n'avait mieux prouvé son courage ni suscité une telle admiration. Notre plus belle heure a suivi, notre année la plus splendide, notre grâce salvatrice. Notre île minuscule, si abîmée à présent, si bombardée et si traquée alors, a conservé sa liberté. Aujourd'hui, elle est libre. Elle le restera à jamais.

« Hitler nous a fait la guerre en vain. Il n'a pas gagné. Nous n'avons pas plié devant ses menaces, esquivé ses bombes, fui ses obus. Nous sommes toujours là, plus unis que jamais dans la résistance que nous lui opposons. Et nous en sommes récompensés par une paix honorable.

« Nous autres Britanniques, nous sommes longs à nous irriter, rapides à pardonner. Nous sommes pleins de gaieté, d'optimisme, de générosité, nous aimons notre foyer et notre famille, nous chérissons notre pays. Il nous arrive de déconcerter nos amis, voire nos compatriotes par notre excentricité. Nous sommes des insulaires qui avons répandu notre culture de par le monde. Mais, comme Herr Hitler et compagnie ont pu le constater, nous sommes aussi endurants, courageux et débrouillards. Nous ne cédon pas à la menace. Nous ne paniquons pas. Nous ne renonçons pas. Nous ne laissons personne nous contraindre à la soumission. Si on nous jette à terre, nous nous relevons d'un bond, d'autant plus belliqueux, plus furieux, plus impitoyablement déterminés à nous battre pour nos idéaux.

« Il y a de cela un an, je vous ai promis que si nous venions à bout du conflit, le monde aborderait à de vastes terres ensoleillées. Cette perspective s'ouvre enfin à nous.

« Nous n'avons ni provoqué ni voulu la guerre. Nous n'avions rien à gagner en y participant. Agrandir notre empire n'entraînait pas dans nos intentions. Nous n'avions même rien à reprocher au peuple allemand. Non, nous nous sommes battus par principe, pour la liberté. Parce qu'il était hors de question de laisser les nazis nous bousculer et que personne d'autre n'avait à supporter ce genre de choses. Voilà comment l'heure est venue, et comment nous nous sommes en conséquence préparés à faire notre devoir. Nous avons osé résister, nous avons osé tenir tête, nous avons osé nous battre quoi qu'il arrive. Nous nous sommes sacrifiés, jusqu'à aujourd'hui. Nous avons traversé les heures les plus sombres que notre pays ait jamais connues, et nous en sortons grandis.

« J'ai dit tout à l'heure qu'il ne pouvait y avoir de meilleure nouvelle que la paix. Pourtant, j'en ai une autre à vous communiquer, qui à mon avis ajoutera encore à la première. Juste avant de me rendre au Parlement, cet après-midi, j'ai appris que de grands changements, des changements importants et permanents, s'étaient produits en Allemagne. Dans un brusque accès de bon sens, le peuple

a démis Adolf Hitler de ses fonctions, pas une seconde trop tôt. Nous ne savons pas encore ce qu'est devenu Herr Hitler et n'avons aucune intention de gaspiller notre énergie pour l'apprendre. Bon débarras, voilà ce que je dis, conscient de parler en notre nom à tous. Son remplaçant au poste de chancelier, Rudolf Hess, n'est autre que le cosignataire de l'armistice. Nous pouvons donc tenir la paix pour acquise. D'après mon expérience, il ne sera pas plus facile de se mettre d'accord avec Herr Hess qu'avec son prédécesseur, mais au moins, nous n'aurons pas à le combattre.

« Devant cette occasion unique de fêter la gloire de notre pays, j'ai déclaré un jour férié. Demain, en récompense de vos victoires, vous vous réjouirez, vous laisserez exploser une joie sans mélange, bien méritée. Mais cette nuit, pour commencer, vous tournerez le dos au passé récent en vous permettant un geste de liberté tout simple : célébrez la paix en allumant les lumières, en ouvrant grand les rideaux et les fenêtres. Il n'y a plus le moindre danger. Que le monde sache où nous vivons, qu'il nous voie à nouveau tels que nous sommes.

« Vive la liberté. Vive l'Angleterre ! Longue vie à notre roi ! »

CARNETS OLOGRAPHES DE J.L. SAWYER.

XXVIII

L'équipe des négociateurs britanniques regagna l'Angleterre par la voie des airs le lendemain du départ de Churchill. Après une longue glissade sur le lac Malaren, le grand hydravion blanc décolla des eaux calmes puis décrivit un lent virage ascendant au-dessus des toits pointus de Stockholm et des arbres alentour. Une vive allégresse transparaissait chez tous les passagers. Aucun ne passa le vol entier à sa place : nous nous réunissions dans les espaces dégagés exigus et l'allée étroite pour discuter avec passion de ce que nous avions accompli, de la manière dont nous l'avions accompli, des espoirs que nous placions en l'avenir radieux auquel nous avons contribué.

Trois heures plus tard, lorsque le pilote annonça que nous longions la côte britannique, je gagnai un siège côté hublot pour contempler avec joie la campagne verdoyante, la ligne blanche des brisants, la mer bleue paisible. Nous survolions la Manche en suivant le littoral sud, relativement près des vagues et de la terre. Je distinguais de petites stations balnéaires, de hautes falaises immaculées, des collines lointaines. Par cette belle journée ensoleillée, le pays semblait remarquablement intact, vu d'avion, épargné par la guerre. Je savais que de plus près, la réalité était bien différente, mais à cette altitude, l'Angleterre apparaissait telle qu'elle avait été, telle qu'elle redeviendrait.

Nous approchions de Southampton, lorsqu'un vol de la RAF se matérialisa haut dans le ciel bleu. Les Spitfire plongèrent derrière nous en cabriolant puis nous tournèrent autour un long moment pendant que nous progressions lentement au-dessus des flots. Leur escorte joyeuse nous accompagna jusqu'au Solent. Comme nous nous préparions à nous poser, ils s'écartèrent, adoptèrent au loin une formation en V puis firent un dernier passage au-dessus de nous, le rugissement de leurs moteurs parfaitement clair à nos oreilles. Enfin, ils disparurent en direction de la terre, tandis que notre encombrant

hydravion amerrissait violemment, rebondissant sur les eaux houleuses de Southampton.

Une demi-heure plus tard, nous débarquions d'une navette de la Marine, aux applaudissements polis d'une petite foule. Les formalités de l'arrivée nous semblèrent enveloppées d'une sorte de brume : nous n'osions croire que le changement d'ambiance radical déjà perceptible était bien réel et durable.

Je mourais d'envie de rentrer chez moi, de retrouver Birgit, de passer en sa compagnie les derniers jours précédant l'arrivée de notre enfant, mais en ce qui concernait les déplacements, les problèmes du temps de guerre n'appartenaient pas encore au passé. Le gouvernement avait décrété sans avertissement ou presque un jour férié – le PE Day, jour de la Paix européenne. Il n'y avait ni train ni bus ni aucun autre moyen simple ou abordable de quitter Southampton avant le lendemain matin.

Ce qui m'obligeait à passer une dernière nuit loin de chez moi. La Croix-Rouge nous trouva des chambres dans un petit hôtel, assez loin du centre-ville : la zone portuaire et la majeure partie du quartier des affaires avaient été détruites pendant le Blitz, ce qui ne nous laissa guère le choix. Autant en profiter au maximum. Je pris juste le temps de poser mon sac de voyage dans ma chambre avant d'aller retrouver mes compagnons au rez-de-chaussée.

Au pied de l'escalier principal, devant une fenêtre, se tenait un homme de haute taille, tourné vers l'extérieur. Il portait un uniforme militaire, dont il tenait le calot sous le coude gauche. En m'entendant approcher, il pivota vers moi puis, alors que j'allais le dépasser, m'arrêta discrètement.

« Monsieur Joseph Sawyer ?

— Oui. »

Vagues frémissements d'inquiétude.

« Je suis le colonel Piggott, du premier commandement aérien tactique de la Royal Air Force, basé dans le Lincolnshire. J'aimerais vous parler en particulier. J'espère que cela ne prendra que quelques instants.

— C'est Jack, hein ? demandai-je aussitôt, en réaction à son ton grave. Vous m'apportez de mauvaises nouvelles de mon frère. »

L'officier me montra la porte d'un petit salon, l'ouvrit pour que je le précède dans la pièce puis la referma derrière nous. Ses manières donnaient à penser que les nouvelles étaient les pires imaginables.

« Je crains en effet qu'il ne s'agisse de votre frère, monsieur.

— Il est mort ?

— Non, je suis heureux de vous l'apprendre. Mais il a été grièvement blessé.

— C'est vraiment sérieux ?

— Il est dans un état grave, quoique, en principe, sa vie ne soit pas en danger. Je ne l'ai pas vu de mes yeux, mais j'ai discuté avec le médecin chargé de son cas, avant de venir vous parler. Votre frère se trouve à l'hôpital, sous sédatifs. Il est jeune et vigoureux. Le corps médical pense qu'avec le temps, il se remettra complètement.

— Vous savez précisément ce qu'il en est ?

— Je ne connais pas tous les détails, monsieur Sawyer, mais d'après ce qu'on m'a dit, il a une jambe cassée, plusieurs côtes fêlées, un traumatisme crânien, diverses coupures et meurtrissures. Il a passé environ dix-huit heures dans un canot de sauvetage avant d'être secouru. Ce genre de choses arrive souvent à nos aviateurs. Si seulement nous les trouvions et les transférions à l'hôpital sans qu'ils restent exposés trop longtemps aux éléments, ils guériraient plus vite, mais enfin, nous faisons de notre mieux.

— Quand cela s'est-il produit ?

— Son avion a été abattu dans la nuit, très tôt le dimanche. Votre frère venait de participer à un raid réussi sur Hambourg, lorsqu'un obus a frappé son Wellington. Il n'y a eu qu'un autre survivant. Le navigateur, me semble-t-il. »

Le silence s'installa, l'officier se tenant courtoisement en retrait pendant que je m'efforçais d'assimiler la nouvelle.

Le dernier raid de la guerre, m'avait dit Churchill. La dernière de nos attaques.

XXIX

Depuis mon accident pendant le Blitz de Londres, six mois plus tôt, je n'avais pas bu une goutte d'alcool. Pour une raison bien précise : j'ignorais totalement ce qui déclenchait mes hallucinations lucides, mais elles se produisaient souvent quand mon attention se relâchait ou que la somnolence s'emparait de moi. L'instinct me soufflait que boire risquait de favoriser les crises. M'en abstenir avait été assez facile, jusque-là. À l'occasion – comme à Stockholm, par exemple, lorsqu'on avait porté plusieurs toasts à la paix – j'avais trouvé sans me faire remarquer une alternative au vin et aux eaux-de-vie.

Mais cette première nuit de paix représentait vraiment quelque chose de spécial : le Jour de la Paix européenne. C'était l'occasion ou jamais de se lâcher.

Après le départ du colonel Piggott, j'hésitai entre téléphoner à mes parents (lesquels ignoraient totalement où j'étais allé et ce que j'avais fait cette dernière semaine) et renoncer à ma soirée de sortie pour chercher à organiser une visite à JL, à l'autre bout de

l'Angleterre. Comme il y avait un téléphone public dans le hall de l'hôtel, je composai le numéro de mes parents. Personne ne répondit. Sans doute se trouvaient-ils au chevet de mon frère, à l'hôpital. Je traînais dans le vestibule, près de la réception, me demandant que faire, quand Mike Brennan – le conseiller quaker de Pittsburgh – me repéra. Cela mit fin aux hésitations et aux atermoiements.

Mike, cinq autres membres de l'équipe de Stockholm et moi-même partîmes pour une longue soirée de réjouissances. Première étape : le pub le plus proche. Ensuite, direction centre-ville, dans le sillage d'une foule énorme. La population tout entière semblait entamer une nuit de fête telle qu'elle n'en avait pas connu depuis des mois, voire des années. À minuit, nous nous trouvions dans East Street, devant la forme sombre imposante de la galerie d'art, compressés parmi une multitude hurlante, dansante, suante, ondoyante. Quelque part, l'horloge d'un clocher sonna. Sous les acclamations et les cris, la lumière jaillit de tous les immeubles et les projecteurs de la défense s'allumèrent pour la dernière fois, quadrillant le ciel au-dessus de nos têtes, pendant qu'explosait une canonnade d'obus antiaériens.

XXX

Le lendemain matin fut sans surprise : remords, malaise gémissant, détermination renouvelée à me mettre au régime sec. Je me réveillai dans mon propre lit d'hôtel, ce qui m'étonna un peu : soit j'avais réussi à le regagner, je ne savais comment, soit on m'y avait porté.

Penché vers le minuscule lavabo installé contre le mur, je me rinçai les cheveux à l'eau, les frottai avec une serviette pour les sécher puis me lavai le visage et les bras avant de m'essuyer sans douceur. Enfin, je m'habillai, lentement, avec soin.

En milieu de matinée, plutôt malade, quoique de moins en moins, j'étais installé dans un train qui filait vers le Nord. Lorsque midi arriva, je me sentais un peu mieux, à peine nauséeux. C'était ma première gueule de bois depuis bien longtemps. Il me semblait être détaché de la réalité, enveloppé d'un voile d'engourdissement. À en juger par certains autres passagers du compartiment, je n'étais pas seul dans mon cas. La soirée avait été mémorable – du moins ce dont je me souvenais.

Nous atteignîmes Manchester en fin d'après-midi. Je traversai la gare de London Road, très animée, pour gagner le terminus des trains de banlieue. Comme je n'avais pas pris de petit déjeuner à l'hôtel et qu'il s'était révélé impossible de se restaurer pendant le voyage, j'avais

l'estomac dans les talons. Malheureusement, le buffet était fermé. Il faisait chaud, dans l'immense gare bondée, à l'atmosphère alourdie par la vapeur et l'odeur du charbon. Quelques minutes d'attente me permirent de sortir respirer un air plus propre, assorti hélas d'un paysage désolé de ruines incendiées. Enfin, je pris un train régional pour Macclesfield.

XXXI

J'en arrive maintenant à la dernière partie de mon histoire, quasi impossible à coucher sur le papier.

Je me trouvais dans un état d'esprit instable à cause de la soûlerie de la nuit précédente, du long voyage, de la faim, de l'épuisement, mais peut-être surtout du prodigieux traité de paix enfin rédigé et du rôle que j'avais joué dans son élaboration. Je n'étais pas prêt à ce qui m'attendait.

Au début, pourtant, je me rassurai. Macclesfield était resté à peu près tel que je me le rappelais : apparemment, il n'avait pas été bombardé pendant les derniers jours de guerre. Avec ses grandes usines et ses soieries, dominées par les collines sauvages des Pennines, la ville baignait dans l'ambiance si particulière au nord de l'Angleterre, industrie et landes mêlées, immense ciel éclatant et ruelles obscures. Son atmosphère familière m'enveloppa agréablement.

Quittant la gare, je traversai le tunnel piétonnier où on m'avait bousculé, une nuit, bien longtemps auparavant, puis j'en ressortis sur la route de la soie. En face de moi, se dressait la longue colline de Rainow.

Je me mis à la grimper d'un bon pas, jouissant du travail de mes muscles, dressant des plans pour l'avenir. Tout m'apparaissait en termes positifs de guérison ou de convalescence. Mes inquiétudes et ma peur haineuse de la guerre s'étaient évanouies à l'arrivée de la paix. Le bébé ne tarderait pas à naître, apportant toutes sortes de changements imprévisibles dans ma routine. Birgit et moi aurions peut-être d'autres enfants ; nous déménagerions dans une maison plus vaste. Jack se remettrait de ses blessures, après quoi j'entrevois l'espoir d'une réconciliation. Le handicap du conflit disparu, je chercherais un véritable travail ; ou j'accepterais le poste berlinois dont m'avait parlé Churchill. Tout redevenait possible.

J'arrivai à l'endroit où un choix s'imposait : soit je restais sur la route principale pour grimper quatre cents mètres de côte supplémentaires, puis j'empruntais la route secondaire menant au chemin derrière la maison... soit je coupais à travers champs, gagnant quelques minutes et m'épargnant une partie de la montée. La dernière

fois que j'avais adopté cette solution-là, ç'avait été durant une de mes hallucinations lucides – la première, à vrai dire. Je me figeai instantanément devant la barrière métallique. L'association d'idées restait tellement forte que je redoutais de répéter le passé. Avidé de normalité, je m'en tins donc à la route, au parcours imposé si souvent fait à bicyclette, lorsque je travaillais à Manchester. Le trajet représentait une bonne grimpette, mais après le bureau enfumé et l'inaction forcée des derniers jours, couronnés par une nuit de beuverie, l'air frais me faisait l'effet d'un véritable élixir. Mon sang courait dans mes veines, mes perceptions s'étendaient.

Je ne tardai pas à atteindre le sommet de la côte et à dépasser le bourg de Rainow. Ensuite, je ralentis un peu : maintenant que la chaussée redescendait imperceptiblement, il n'était plus nécessaire de pousser aussi fort sur mes jambes. En regardant distraitemment défiler les maisons, je songeais que Rainow était un endroit bien agréable – même si, au départ, Birgit et moi l'avions découvert par pur hasard. Chaque fois que je contemplais la vue dégagée, à l'ouest, je retombais amoureux du village. Peut-être devrions-nous attendre qu'une des grandes demeures se libérât, puis chercher à l'acheter ou à la louer ? D'un autre côté, si la nôtre avait des défauts, c'était surtout à cause des fuites et courants d'air imputables à la négligence du propriétaire ; alors pourquoi ne pas acheter celle-là ? Elle était assez vaste et assez confortable – ou du moins pouvait-elle facilement le devenir.

Ce fut en bâtissant ce genre de projets inoffensifs que je quittai la route du village pour m'engager dans notre chemin. La maison du carrefour, où vivaient Harry Gratton et sa mère, semblait déserte malgré ses fenêtres ouvertes.

Cliffe Ende, la vieille bâtisse familière qui nous abritait depuis notre mariage, Birgit et moi, était toujours la même. Je grimpai l'allée menant à la porte, que je découvris fermée à double tour. Après avoir cherché mes clés à tâtons, je voulus glisser la bonne dans la serrure.

Une serrure toute neuve, brillante, qui lui était interdite. J'essayai à nouveau la poignée, puis je poussai le battant de l'épaule.

Lorsque je le frappai du plat de la main, je m'efforçai de ne pas me demander pourquoi on avait changé la serrure, pourquoi je devais montrer patte blanche avant d'être admis dans ma propre demeure. Des pas résonnèrent à l'intérieur ; une silhouette se dessina derrière le verre dépoli. La porte s'ouvrit sur Harry, qui me regarda en clignant des yeux au soleil couchant. Il semblait fatigué, mal rasé, le teint grisâtre, comme s'il n'avait pas dormi son content. À peine m'eut-il reconnu qu'il ouvrit en grand, l'air outrageusement accueillant et amical. Chez moi.

« Qu'est-ce que vous fichez ici ? demandai-je impoliment.

— Ravi de vous voir, Joe, répondit-il. Quoique ce soit un peu

surprenant, je dois dire, après votre absence, tout ça.

— Où est Birgit ? » questionnai-je en cherchant à le dépasser, car il bouchait le vestibule étroit.

Je jetai mon sac par terre. Il heurta la table basse du corridor sur laquelle je posais les journaux après les avoir lus. Vide, pour l'instant. La table vacilla, recula, raclant de ses pieds le plancher nu.

« Rien ne vous oblige à faire ce genre de choses.

— Poussez-vous de là ! m'écriai-je. Je ne veux pas de vous chez moi. Chaque fois que je m'en vais, je vous trouve ici en rentrant, à tourner autour de ma femme !

— Écoutez, Joe, faites attention à ce que vous me dites !

— Qu'est-ce qui se passe, Harry ? »

La voix de Birgit semblait provenir de la cuisine. Je dépassai le voisin en l'écartant d'un coup d'épaule, heurtai de côté la petite table délogée de sa place, trébuchai contre l'encadrement de la porte. La pièce était vide. Lorsque je pivotai, Harry s'était rapproché de moi, les bras tendus, comme pour me retenir. Je le repoussai brutalement.

Birgit appela à nouveau, plus fort, anxieusement. Cette fois, sa voix semblait descendre de l'étage. Je dépassai l'intrus en courant, grimpai les marches deux à deux puis traversai le palier. Personne. Je n'entendais pas, je ne percevais pas correctement ce qui m'entourait, je le savais. Un vague tournis m'empêchait de me concentrer, d'autant que mes oreilles bourdonnaient légèrement. Je n'avais rien mangé depuis trop longtemps, et les excès de la veille me pesaient toujours.

Harry se posta au milieu de l'escalier, les yeux levés vers moi, l'air effrayé – peut-être pensait-il que j'allais m'en prendre à lui.

« Où est Birgit ? demandai-je.

— Si vous arrêtiez de courir partout, vous n'auriez aucun mal à la trouver. Nous étions dans la salle à manger, quand vous êtes arrivé.

— Comment va-t-elle ? »

Je redescendais. Il en fit autant devant moi, à reculons.

« Bien. Le petit aussi. Où étiez-vous ? Nous avons essayé de vous joindre, mais personne ne savait où vous trouver.

— Le petit ? J'ai un petit garçon ? »

Soudain, Harry souriait.

« Il dort. Venez le voir. »

Je dévalai les dernières marches, pendant que le voisin s'écartait pour me livrer passage. Lorsque je poussai la porte de la salle à manger, où je m'engouffrai, Birgit se tenait au milieu de la pièce. Une impression de chaos s'imposa à moi : énorme tas de vêtements, planche à repasser, Mme Gratton le fer à la main, jouets en tricot dispersés, habits minuscules, carrés de tissu blanc drapés sur le pare-feu, odeur de lait bouilli, de vapeur, de bouillie d'avoine, d'urine, de talc. Dans le panier d'osier posé sur des tréteaux métalliques, près de

la fenêtre, se dessinait la forme minuscule d'un bébé.

« Oh, Joe, il est tellement beau ! »

Birgit rayonnait – elle avait l'air en pleine forme, bien nourrie, les joues roses, le visage rond, les cheveux brillants, masse sombre sur ses épaules.

« Je veux le voir ! »

J'allai me pencher sur le petit lit, tirai avec douceur la fine couverture qui dissimulait la tête de son occupant. Le visage minuscule, grimaçant de mon fils nouveau-né se dévoila, les lèvres serrées, les paupières étroitement fermées, rides de chair rose. Je n'aurais pas dû le réveiller mais, incapable de résister, je soulevai le petit être à deux mains, je le berçai de mon mieux en repoussant du bout des doigts les plis de la couverture pour le contempler à mon aise.

Il ouvrit les yeux : froncement de sourcils agressif, regard de myope posé derrière moi, minuscule bouche humide s'ouvrant et se refermant. J'approchai le visage du sien dans l'espoir qu'il me vît, puis je reculai la tête pour mieux l'examiner.

Alors je me vis, je vis la ressemblance, l'air de famille. Tout ce que j'avais éprouvé, tout ce que j'avais ressenti pendant la journée, tout ce que j'avais fait et traversé au fil des dernières heures s'évanouit. Il y eut une sorte de pause dans l'évolution du monde, un arrêt. Le silence nous enveloppa brièvement, mon fils et moi, tandis que mes émotions enflaient, théâtrales. Il était là, bien vivant dans mes bras, étonnamment matériel et lourd. Il avait le teint de mon père, mon crâne, quelque chose dans le regard qui évoquait irrésistiblement ma famille, malgré les déformations imposées par sa grimace de bébé et ses expressions incontrôlées.

En le contemplant, je me voyais moi-même, je voyais les traits familiers de Birgit, indéfinissables mais nets. Je me voyais, et donc, je voyais mon frère. Tout ce qui faisait ma vie était là, enclos dans ce minuscule éclat d'une vie nouvelle.

Ma femme était venue se poster près de moi. Posant la main sur le bras qui me servait à soutenir le poids du bébé, elle me le serra.

« Il est tellement adorable, Joe !

— Comment s'appelle-t-il ? Tu as déjà choisi ?

— Je voulais t'attendre, mais tout le monde a insisté pour que je me décide.

— Je ne savais pas qu'il arriverait si tôt. Je croyais qu'il ne devait naître que dans trois semaines ! »

Heureux, les yeux fixés sur mon fils, je m'efforçais de lui trouver un bon nom.

« Il est né ce week-end, en ton absence. Ça a commencé samedi après-midi. Il était prématuré, mais maintenant, il fait presque le poids

normal. Tout ira bien, Joe ! »

Nous nous tenions l'un contre l'autre, rayonnants, les yeux fixés sur le bébé minuscule. Des vagues de bonheur émanaient de nous.

« Nous avons décidé de l'appeler comme mon père. »

Je me retournai, stupéfait. Harry Gratton était planté juste derrière moi. Lorsqu'il se pencha, lui aussi, pour contempler le nouveau-né, il s'appuya contre mon bras.

« Stuart.

— Vous avez choisi le nom de mon fils ? demandai-je, incrédule. Vous l'avez appelé Stuart ! Qu'est-ce que...

— C'est moi qui ai décidé, Joe, intervint Birgit. C'est moi qui ai pris Stuart. Je pense que c'est un bon nom britannique. »

Derrière Mme Gratton, qui avait interrompu son repassage pour me regarder bercer le bébé, je devinai un mouvement. Quelqu'un était assis dans le fauteuil qui me tournait le dos. Son occupant se leva puis pivota, souriant, rayonnant, se joignant à moi en cet instant de paternité difficile.

Alors le bonheur se mordit la queue pour devenir tragédie. Jack se tenait là, dans son uniforme de la RAF ; à mon arrivée, il était déjà chez moi, en compagnie de Birgit et du bébé. Jack, censément à l'hôpital, plongé dans l'inconscience ; Jack, qui hantait mes hallucinations lucides ; qui me ramenait brutalement à la réalité.

Je le fixai avec stupeur. Ça ne pouvait pas être lui. Pas réellement.

Mes yeux se reposèrent sur le bébé, qui me ressemblait tellement, qui ressemblait tellement à mon jumeau, puis je m'en débarrassai.

Birgit le prit, l'entourant d'un bras protecteur, le serrant contre son corps doux. Submergé par l'épuisement et l'émotion, je ne me contrôlais plus. Je reculai d'un pas hésitant, puis d'un autre. Mon talon se prit dans quelque chose, et je trébuchai, je tombai en arrière de tout mon long. Mon bras heurta le berceau en osier, qu'il fit reculer. L'arrière de mon crâne cogna le plancher si brutalement que je craignis un instant de perdre conscience.

Les autres se précipitèrent. Birgit me rejoignit la première, s'agenouilla, le bébé serré contre la poitrine, tendit la main pour me toucher. Jack se posta derrière elle, au-dessus d'elle, au-dessus de moi. Ils avaient beau parler, je n'entendais plus rien. Détournant le regard, je levai les yeux vers le plafond, droit devant moi. Métallique, peint en crème, fixé par de minuscules rivets, également peints. Creux et bosses secouaient le véhicule, mais des courroies me maintenaient par les jambes et la taille. J'avais du mal à respirer, comme si d'autres courroies avaient été tirées en travers de mon buste. La panique m'envahit. Je parvins à soulever le torse pour regarder autour de moi, mais il n'y avait pas grand-chose à voir dans l'ambulance faiblement éclairée.

Sur la civière voisine, une jeune femme dormait. Phyllida, je me rappelais son nom. Phyllida avait l'air à son aise, malgré les secousses et le vacarme ininterrompu du moteur et de la transmission. Ses paupières baissées ne tressaillaient pas, ses lèvres s'entrouvraient à peine, un de ses bras ballottait mollement. Sa veste de la Croix-Rouge au tissu raide, à la coupe utilitaire, prenait dans son sommeil des contours plus doux. Malgré mes difficultés à respirer, notre intimité inattendue me fascinait.

L'ambulance passa dans un nid-de-poule. J'eus beau me cramponner au bord de la civière, le choc me coupa le souffle. Je savais où je me trouvais ; je savais ce qui s'était produit. Mes pires craintes au sujet de mes hallucinations lucides s'étaient vérifiées. Six mois de ma vie avaient disparu ; ils m'avaient échappé.

Le véhicule grondait dans la nuit. Tout ce que je croyais avoir réussi et engrangé solidement, indéniablement, les voyages en avion à l'étranger, les conférences dans les manoirs, l'accord entre Hess et Churchill, la conclusion de la paix, tout appartenait une fois de plus à un avenir illusoire.

Tout serait perdu si, au bout du compte, je renonçais.

Mais cette vie, je m'en sentais aussi obscurément exclu : mon frère n'était plus pour moi qu'un inconnu, mon mariage se brisait, mon fils était né et avait été baptisé en mon absence, des intrus se mêlaient de mon existence. À cause de ma négligence.

Allongé sur la civière, le regard fixé au plafond sans intérêt, je sentis, impuissant, ma vision se brouiller peu à peu. Une envie de vivre désespérée naquit en moi. Je voulais me cramponner pour me réveiller de nouveau dans le monde de l'après-guerre. Je n'osais perdre ce que j'avais gagné, quel qu'en fût le prix personnel, mais chaque inspiration devenait plus difficile. La nuit s'étendait en moi, accompagnée d'une sensation d'immobilité qui mettait fin aux turbulences et aux combats. La clôture de ma vie, la perte de la paix.

Ce n'était pas possible : le noble armistice auquel nous étions parvenus n'était pas une illusion ? les deux grandes nations s'étaient bel et bien détachées des horreurs de la guerre ?

Les embardées cessèrent, le bruit rauque du moteur mourut, la faible clarté s'évanouit. Je luttai encore un instant, mais peu à peu, le calme se répandit en moi, m'apportant la paix – non celle que j'avais cherchée, mais une alternative. La nuit ultime se referma sur moi, m'enveloppa de sa froide, son éternelle étreinte.

Pourtant, la terreur qu'elle m'inspirait me fit résister en son cœur.

Je me cramponnai à la vie, je me contraignis à respirer régulièrement, sans anxiété, je regardai Phyllida dormir en rêvant de me réveiller à un avenir meilleur.

- [1] US Army Air Forces, aviation militaire états-unienne. *(N.d.T.)*
- [2] Distinguished Service Order, médaille militaire britannique décernée aux officiers pour hauts faits d'armes en temps de guerre. *(N.d.T.)*
- [3] Distinguished Flying Cross, médaille militaire britannique réservée aux aviateurs. *(N.d.T.)*
- [4] Parliamentary Private Secretary. *(N.d.T.)*
- [5] Women's Auxiliary Air Force, auxiliaires féminines de la Royal Air Force *(N.d.T.)*
- [6] Bande de l'océan Atlantique s'étendant le long de la côte ouest du Royaume-Uni et au-delà. Zone de grande importance stratégique, car nombres de principaux ports britanniques y sont situés. *(N.d.T.)*
- [7] Service civil de volontaires féminines *(N.d.T.)*
- [8] Women's Auxiliary Territorial Service, service auxiliaire territorial féminin. Militaire. *(N.d.T.)*
- [9] Heavy Conversion Unit, unité faisant passer les équipages du vol d'entraînement au vol opérationnel. *(N.d.T.)*
- [10] Operational Training Unit, unité d'entraînement opérationnelle. *(N.d.T.)*
- [11] « Grande Perche » *(N.d.T.)*
- [12] Navy, Army and Air Force Institutes. Organisation créée par le gouvernement britannique en 1921 pour gérer les établissements récréatifs dont avaient besoin les forces armées mais aussi vendre des marchandises diverses aux militaires et à leur famille. *(N.d.T.)*
- [13] Association pour la paix créée en 1935 par le chanoine Richard Sheppard, pacifiste convaincu. *(N.d.T.)*
- [14] Quatrième unité de la trente-cinquième escadrille aérienne nocturne. *(N.d.T.)*